LA RUSSIE
DANS LE CAUCASE

I.

ARMÉE RÉGULIÈRE, COSAQUES ET MILICES INDIGÈNES.

I. *Lettres sur le Caucase et la Crimée*, par M. de Gilles, bibliothécaire de l'empereur de Russie, 1859. — II. *Les Peuples du Caucase*, par Frédéric Bodenstedt, traduction de M. le prince E. de Salm-Kyrburg, 1859. — III. *Borba se Muridizmom i Schamilem* (Lutte avec le Muridisme et Schamyl), par M. I. Daragan, 1859. — IV. *La Russie, son peuple et son armée*, par Léon Deluzy, 1860. — V. *Kavkazkii Kalendar* (*Annuaire du Caucase*), 1849-1859. — VI. *Pamiatnaia Knijka*, almanach impérial de la cour de Russie, 1850-1860.

Les événemens qui depuis une année tiennent en éveil l'attention de l'Europe occidentale, et qui ont mis tant d'intérêts en présence et en conflit, semblent avoir détourné les regards d'un fait qui s'est produit loin de nous, mais qui a son importance et sa grandeur dans le présent et une signification politique très réelle pour l'avenir. Au mois de septembre 1859 retentit subitement la nouvelle du coup de main audacieux qui venait de faire tomber au pouvoir des armées du tsar Schamyl et la forteresse de Gounib dans le Daghestan méridional, où l'implacable ennemi des Russes avait cherché un dernier asile. Il faut connaître le caractère de la lutte à laquelle ce dénoûment inattendu a mis un terme, les lieux qui en ont été le théâtre, l'attitude des deux adversaires aux prises, pour comprendre comment cette lutte s'est prolongée pendant un quart de siècle : — d'un côté, un puissant empire avec ses immenses ressources, les enseignemens d'un art militaire perfectionné, le courage tenace et infati-

gable de troupes nombreuses et aguerries, les éminentes qualités de plusieurs des officiers placés à leur tête; de l'autre, des populations faibles par le nombre et l'infériorité sociale, mais fortes de leur position au milieu de montagnes escarpées et de forêts impénétrables, habiles dans les combats d'escarmouche et de surprise, animées d'un fanatique amour de l'indépendance, et entraînées par l'enthousiasme religieux qu'un chef habile, actif, à l'âme ardente et inflexible, à la fois prêtre (*imâm*) et guerrier, avait su leur inspirer.

Lorsque, les yeux sur les cartes du Caucase, on suit les phases de cette longue guerre, on voit les obstacles qu'offrait à la conquête un pays où il fallait s'ouvrir un accès par la sape et la hache, où chaque rocher, chaque repli de terrain, chaque groupe d'arbres peut recéler une embuscade; on voit la Russie arrêtée à l'origine par de rudes échecs et par l'inexpérience de cette guerre de montagnes, avancer lentement, mais avec persévérance, jusqu'à ce que ses lignes stratégiques, multipliées et étendues, aient entouré peu à peu Schamyl dans un cercle de fer devenu infranchissable. Ce succès est dû à la direction énergique qu'avait su imprimer à cette guerre un habile gouverneur-général, le prince Michel Séménovitch Vorontzof, direction suivie sur un plan plus vaste, avec un immense déploiement de forces, par le prince Bariatinsky. L'avénement de ce dernier, qui remplaça le général Mouravief, successeur pendant deux ans de Vorontzof, date de 1856, et coïncide avec la fin de la guerre de Crimée. La campagne de l'hiver de 1858-1859 semblait déjà faire présager une péripétie fatale pour Schamyl. Le 1er (13) avril, l'aoûl fortifié de Védène (1), sa place la plus forte et sa résidence pendant quatorze ans, si célèbre par la captivité et la réclusion des princesses Orbélian et Tchavchavatsé (2), avait été pris par le général Yevdokimof après des fatigues inouies bravement surmontées. Depuis lors et pendant tout l'été, il avait éprouvé revers sur revers. La Salatavie et l'Andie, au nord du Daghestan, d'où il tirait tous ses approvisionnemens, lui avaient été enlevées; le défilé de l'Argoun, position d'une haute importance pour lui, avait été occupé, et de larges percées avaient éclairci les sombres forêts de ces retraites jusqu'alors inaccessibles. Aux masses compactes d'un ennemi infatigable à le poursuivre, l'imâm affaibli n'avait plus à opposer que

(1) « Védène est situé sur la rive gauche de l'affluent gauche du Khoulkhoulaou, à la sortie d'un défilé boisé presque inaccessible. Au moment où cette place fut attaquée par les Russes, elle était hérissée de fortifications et défendue par une garnison de plus de sept mille montagnards de Tavli, sous les ordres de quatorze naïbs (lieutenans de Schamyl). Les Russes avaient treize bataillons et demi, conduits par l'adjoint du général Yevdokimof, le général-major de Kempfert. » (*Journal des opérations militaires et des travaux des troupes de l'aile gauche du Caucase du 20 mars au 2 avril 1859.*)

(2) Voyez la *Revue* du 1er mai 1856.

quelques poignées de soldats. Les montagnards, fractionnés en une infinité de petites tribus jadis réunies dans le sentiment d'une défense commune par ses ardentes prédications et contenues par sa main de fer, s'étaient détachés successivement de lui pour se donner au vainqueur. C'est alors qu'il se jeta dans Gounib avec quatre cents murides. Cette situation critique et bien compromise était encore loin cependant de paraître désespérée à un esprit aussi ferme, aussi fertile en expédiens. Il avait vu tant de fois le danger ou la mort à ses côtés, et il avait su s'y soustraire avec tant d'adresse et de bonheur, qu'il pouvait se flatter encore d'un retour de fortune; mais le sort des armes ne tarda point à trahir ce dernier espoir.

On raconte que lorsque, dans les premiers instans de sa captivité, il fut dirigé sur Saint-Pétersbourg, où il devint le lion à la mode pendant le rapide séjour qu'il y fit, il fut invité à passer la soirée en petit comité chez M. l'aide-de-camp général de G... Le vieil imâm (il a passé la soixantaine), cédant au charme des prévenances dont il fut entouré, se montra expansif. Ayant jeté les yeux sur un plan qui venait d'être dressé de Gounib, il avoua qu'il se croyait en sûreté pour deux ans au moins dans ce lieu, où il avait accumulé tout ce qui lui restait d'approvisionnemens. Gounib est en effet situé sur une montagne isolée, entourée de deux côtés par le cours du Kara-Koïssou, et terminée à son sommet par un plateau de forme triangulaire d'environ cinq verstes (1) dans son plus grand diamètre de l'est à l'ouest, et de trois verstes du nord au sud, mais qui va en se rétrécissant vers l'est. Sur ce plateau sont des terres arables, des prairies et des sources d'eau vive. Tous les endroits que l'on pouvait croire accessibles étaient défendus par des piquets de quinze ou vingt hommes, et les plus fidèles murides (disciples de l'imâm) y faisaient bonne garde; mais pendant la nuit quatre cents volontaires, ayant pris à revers la montagne, y fixèrent des crampons en fer, et, le fusil sur le dos, atteignirent, en escaladant trois terrasses superposées en étages, le sommet du rocher. Le point où aboutit cette périlleuse ascension était séparé par une distance de cinq verstes de celui où se trouvait Schamyl, et cet éloignement, l'idée aussi que ce côté de la montagne était absolument inabordable, firent réussir cette surprise. Ce n'est que sur le matin que l'imâm en fut averti, lorsqu'il était trop tard. Les détails de sa capture sont connus. Cerné dans une des maisons de l'aoûl où il s'était retranché, il vit tomber autour de lui ses derniers murides, et fut forcé de se rendre à discrétion. Le prince Bariatinsky le traita avec la noblesse et la générosité qui sont le propre de son caractère; il

(1) La verste équivaut à peu près à 1 kilomètre 66 mètres.

respecta en lui l'héroïsme dans le malheur. Malgré les représentations des officiers qui l'entouraient, il ne voulut point que le prisonnier fût désarmé pour être conduit en sa présence.

Maintenant que la chute de ce redoutable ennemi a rendu la Russie maîtresse de la plus grande partie du Caucase, nous voudrions jeter un coup d'œil sur la situation politique et militaire que ce succès lui a faite dans cette contrée, nous rendre compte des difficultés qu'elle y a rencontrées, de celles qu'elle doit encore surmonter pour la pacifier et se l'approprier entièrement. Le Caucase une fois réuni aux deux provinces qu'il avoisine et qu'il commande, la Géorgie et l'Arménie, tout en protégeant de sa masse imposante la Russie et en la couvrant vers le sud, le Caucase sera pour les tsars une de leurs plus magnifiques acquisitions comme position militaire et commerciale. Il y a donc intérêt et opportunité à étudier les élémens de force et d'action mis en œuvre pour opérer cette conquête, et à calculer la valeur de cet accroissement de territoire pour le vaste empire qui est prêt à l'absorber. Malheureusement les notions à l'aide desquelles nous pourrions nous guider sont rares, incomplètes, et le plus souvent même elles font entièrement défaut. La guerre du Caucase attend encore son historien. Soit insouciance, soit discrétion imposée, aucun de ceux qui l'ont dirigée ou qui y ont pris part ne s'est préoccupé d'en retracer les annales ou de nous faire connaître la contrée qui en a été le témoin. Sous ce rapport, la pénurie paraît d'autant plus grande, l'infériorité d'autant plus sensible, que nous avons comme contraste la savante et féconde activité avec laquelle d'autres régions placées dans des conditions analogues ont été explorées et décrites. On formerait une bibliothèque entière avec les seuls documens que le gouvernement britannique et le gouvernement français ont publiés, l'un sur l'Inde, l'autre sur nos possessions d'Afrique, tandis qu'il n'existe en Russie sur le Caucase aucun ouvrage officiel, même de la plus mince valeur (1). Les seuls matériaux qui ont été à notre disposition, et qui émanent d'une source authentique, sont les bulletins et les rapports des chefs de corps, tels que le gouvernement russe les a livrés à la publicité dans les journaux qui sont ses organes avoués, le *Kavkaz* (Caucase), journal de Tiflis, et le *Rousskii Invalid* (Invalide russe), qui paraît à Pétersbourg. Citons aussi les statistiques très sommaires de l'armée consignées dans l'*Annuaire du Caucase* (*Kavkazskii kalendar*) ainsi que dans le

(1) Nous savons qu'il se trouve dans les archives du gouvernement, à Tiflis et dans les bureaux topographiques placés dans différentes localités du Caucase, les matériaux les plus précieux pour la géographie et l'histoire de cette contrée. Il a été question un moment de livrer ces matériaux à la publicité; mais ce projet, comme tant d'autres, est resté sans exécution.

Pamiatnaïa Knijka, ou almanach de la cour impériale. Sans aller chercher, comme on l'a fait si souvent, la raison de ce silence et de ce défaut de renseignemens dans un soin jaloux de conserver des secrets d'état, on peut l'expliquer tout naturellement par une indifférence profonde pour toute communication avec le dehors, pour tout appel à l'opinion publique en Europe, de la part d'une nation encore éloignée, dans la voie du progrès et de la maturité, des conditions qui régissent les sociétés modernes de l'Occident.

Parmi les relations sur le Caucase dues à des travaux particuliers, celle de M. Frédéric Bodenstedt, quoique vieillie par le cours précipité des événemens qui se sont accomplis depuis l'apparition de la seconde édition (1854), mérite d'être signalée comme une excellente étude ethnographique sur les tribus montagnardes, comme un résumé suffisant, quoique très succinct, de leur héroïque résistance, et des doctrines religieuses du muridisme. Les opinions personnelles de M. Bodenstedt le rendent peu favorable à la Russie dans sa manière d'apprécier les faits, mais nous n'avons point ici à lui en demander compte, pas plus qu'à l'auteur des *Lettres sur le Caucase et la Crimée*, M. de Gilles, de la sympathie déclarée qu'il professe, et qui est toute naturelle de sa part, pour le pays où il a trouvé une patrie d'adoption. Nous n'avons au contraire qu'à nous féliciter de cette différence de vues, source d'une comparaison profitable à la vérité. Le livre de M. de Gilles a surtout le mérite d'être le dernier venu, et de fraîche date; les données qu'il contient ont été recueillies à une époque antérieure de quelques mois seulement à l'expédition qui a mis fin aux destinées politiques de Schamyl. Parti de Saint-Pétersbourg à la fin de juillet 1858 pour aller rétablir sa santé aux eaux déjà renommées de Piatigorsk, à l'entrée nord de la route principale qui traverse le Caucase, M. de Gilles, attiré par les incomparables magnificences que la nature déploie dans ces régions alpestres et par les souvenirs historiques que ces lieux réveillent, continua sa route en longeant le versant septentrional du Caucase jusqu'aux environs de la Mer-Caspienne. Entré dans la Grande-Tchetchenia, et coupant la chaîne en diagonale jusqu'à son milieu, où s'élève la forteresse de Vladikavkaz, et jusqu'au défilé de Dariel (*Caucasiæ Pylæ*), il atteignit Tiflis, devenue la capitale florissante de la Transcaucasie (1). Quelques pas de plus vers le sud le conduisirent au couvent d'Edchmiadzïn, l'antique sanctuaire de la nation arménienne. De là, remontant vers le nord-ouest, par l'ancien pachalik d'Akhaltzikh, enlevé à la Turquie pendant la guerre

(1) La population de Tiflis est aujourd'hui de 38,375 habitans, d'après le calendrier (*méciatsoslov*) de l'académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg pour 1860.

de 1829, et la province géorgienne d'Iméreth, il atteignit Poti, sur la côte orientale de la Mer-Noire, pour rentrer, sur la fin de l'automne, par la Crimée et Constantinople.

Les *Lettres sur le Caucase et la Crimée* indiquent suffisamment par le titre même qu'il n'y faut point chercher une exploration scientifique, mais la simple excursion d'un touriste, homme d'esprit et de goût. De retour à Saint-Pétersbourg, M. de Gilles s'est empressé de rassembler ses souvenirs, en leur laissant la forme primitive et spontanée sous laquelle il les avait consignés dans son journal de voyage. La narration a conservé la vivacité de l'impression du moment; toutefois cette forme a produit dans l'exposition des idées et des faits une absence d'ordre et des lacunes regrettables; le style offre des inégalités qui sont rendues plus apparentes par les incorrections d'une exécution typographique beaucoup trop hâtée. Il est vrai que ce livre a été écrit en pays étranger, loin du foyer de l'atticisme français, et imprimé à Paris, en dehors de la surveillance de l'auteur, qui vit à Saint-Pétersbourg (1).

M. de Gilles excelle à saisir le côté extérieur et plastique des choses; il décrit avec amour et quelquefois avec bonheur les harmonies de la nature, l'aspect imposant ou triste des ruines, l'effet pittoresque des costumes, le caractère de la beauté humaine chez les diverses races qu'il a eu l'occasion d'observer. Toutefois ses prédilections, ses goûts les plus vifs sont pour les scènes et les attributs de la vie militaire. Les belles armes des montagnards, leurs ruses de guerre, leur mode d'attaque et de défense, l'organisation des régimens de cosaques, groupés en famille autour de leurs *stanitsas* (villages), leur existence toujours sur le qui-vive, leurs périlleux *sekrety* (embuscades), leur grave et mélancolique physionomie, leur tenue, qui imite à s'y méprendre celle des Tcherkesses, tels sont les sujets dont il parle le mieux et le plus volontiers. En relations d'amitié et d'hospitalité avec les officiers les plus distingués de l'armée russe, il a puisé dans leurs entretiens une foule de particularités sur la vie intime et les coutumes des montagnards, avec lesquels ils sont journellement en contact.

Tels sont nos guides dans cette étude où nous aurons d'abord à jeter un coup d'œil sur la configuration de l'isthme du Caucase, afin de pouvoir nous rendre compte du système des lignes stratégiques qui le traversent en divers sens. L'armée régulière et irrégulière qui les occupe et qui en a la défense appellera ensuite notre attention, qui, ainsi préparée, pourra se porter plus tard sur les populations

(1) Les *Lettres sur le Caucase et la Crimée* sont enrichies de vignettes et de gravures dues au crayon élégant et facile de M. Blanchard, et qui témoignent combien cet habile artiste a étudié avec soin le Caucase.

caucasiennes elles-mêmes et sur l'indomptable chef dont elles ont si longtemps secondé les efforts.

I.

L'isthme caucasien, placé entre deux continens et deux mers, l'Europe et l'Asie, la Mer-Noire et la Mer-Caspienne, semble être un pont destiné par la nature à mettre en communication ces deux mondes si différens. C'est par là que se sont frayé un passage les immigrations qui ont laissé dans ces montagnes les restes d'une foule de peuples et cette multitude de langages, radicalement dissemblables, qui font du Caucase une véritable tour de Babel, et pour le linguiste un problème rebelle à toutes les investigations. Cet amalgame de tribus et d'idiomes que remarquait Strabon (1) il y a près de deux mille ans se perpétue encore aujourd'hui.

La chaîne qui ferme l'isthme d'un bout à l'autre se déploie en ligne diagonale dans l'intervalle du 45e degré de latitude au nord-ouest et du 40e au sud-est, sur une longueur d'environ mille verstes; mais en ligne droite, à partir de Redoute-Kalé, sur la côte de la Mer-Noire jusqu'au défilé de Derbend (*Albaniæ Pylæ*), sur la Caspienne, la distance n'est guère que de cinq cents verstes. Cet énorme rempart plonge ses premières assises au fond du liman ou delta du Kouban, aux environs d'Anapa; il se prolonge à travers l'isthme en se partageant vers l'extrémité orientale en deux murailles : — l'une, au nord-est, aboutissant à Derbend; l'autre, au sud-est, s'abaissant par une pente qui va s'effacer dans la plaine arrosée par la Koura ou Cyrus avant d'atteindre la pointe de Bakou.

Sur le versant nord comme sur le versant méridional, ce rempart est flanqué de grands fleuves qui en sont comme les fossés naturels. Aucune autre contrée peut-être n'est pourvue d'un système d'eaux plus riche, mieux approprié à l'établissement de lignes stratégiques comme aux échanges du commerce. Du pied du gigantesque Elbourz et du mont Khokhi, au centre du massif caucasien, jaillissent, vers le nord, le Kouban et le Térek, qui, dans une direction parallèle au versant nord, vont se jeter, le premier dans la Mer-Noire et le second dans la Caspienne. Au sud, dans la Transcaucasie, cette dernière mer reçoit la Koura, qui parcourt toute la Géorgie pour aller unir ses eaux à celles de l'Araxe, le fleuve du bassin arménien. Du côté opposé, le Rion, qui est l'ancien Phase, offre aux bâtimens un cours navigable jusqu'à Marane dans l'Iméreth, où remontaient, à ce qu'il paraît, les embarcations des marchands grecs dans l'antiquité, des Byzantins et plus tard des Génois au moyen âge.

(1) *Géographie*, livre XI, page 343, édition de Casaubon.

Pour la Russie, qui regarde le Caucase du nord au sud-est, le flanc droit de l'isthme, *pravyi flank*, ou aile droite, *pravoïé krylo*, est vers la Mer-Noire, et se projette tout le long du Kouban, comme ligne militaire. Le flanc gauche, *lévyi flank*, est vers la Mer-Caspienne, et la ligne qu'il forme s'appuie sur le cours du Térek. Sur les bords de ces deux fleuves et de leurs affluens les plus considérables s'échelonne une suite de postes reliés entre eux par des forts placés de distance en distance aux points les plus menacés ou les plus favorables à la défense. Ce réseau, au nord et au sud de la chaîne, embrasse un espace qui n'a pas moins de trois mille verstes d'étendue.

De la ligne principale du flanc gauche, la ligne du Térek, se détache celle de la Sounja, l'un des cours d'eau tributaires de ce fleuve. Fondée en 1845 par le prince Vorontzof, elle sert à tenir en respect les peuplades tchetchenses. Elle traverse leur territoire en partant de Stchedrinskaïa, poste cosaque sur le Térek, et va rejoindre à Vladikavkaz la route centrale du Caucase. La ligne de la Sounja s'est renforcée de celle de l'Argoun, rivière qui, coulant dans un sens presque perpendiculaire au Térek, va se réunir à la Sounja, un peu au-dessus de l'embouchure de celle-ci. Cette ligne est de création toute récente : le défilé qu'elle traverse, impénétrable jusqu'en 1858, n'a été occupé définitivement que pendant l'été de l'année 1859; depuis lors, les forêts épaisses qui le recouvraient ont été abattues sur une surface de plus de cinquante verstes, des ponts jetés sur l'Argoun, et une route a été tracée, sur laquelle des *troïkas* (1) peuvent déjà circuler. Trois forts assurent le maintien de cette nouvelle position, dont l'un, Schatoïevskoïé, est aujourd'hui le quartier-général du régiment d'infanterie de Navaghinsk. La vallée de l'Argoun, divisant du sud au nord toute la chaîne du Caucase par le milieu de la grande et de la petite Tchetchenia, sépare le massif des montagnes où s'abritait Schamyl de celles qui avoisinent la grande route de Vladikavkaz; c'est par là que l'imâm se jetait à l'improviste sur les territoires soumis et les établissemens russes, et qu'il entretenait des relations avec les provinces de l'ouest.

Tout le Caucase oriental peut être considéré comme enveloppé dans un réseau de lignes qui représentent une sorte de quadrilatère. Le côté supérieur de cette figure est la ligne du Térek avec ses deux embranchemens de la Sounja et de l'Argoun, s'avançant en contreforts dans l'intérieur du quadrilatère. Le côté gauche est la route militaire qui d'Iékatérinograd aboutit par Vladikavkaz à Tiflis; au

(1) Attelages de trois chevaux de front.

côté droit s'étend le cordon du littoral de la Mer-Caspienne, sur l'ancienne route commerciale de Pierre-le-Grand. La base du quadrilatère est la ligne lesghienne, qui, en contournant les sinuosités de l'Alazan, affluent de la Koura, au sud du Daghestan, protége contre les invasions et les coups de main des Lesghis les provinces transcaucasiennes du sud-est, la Kakhéthie, le Karabagh et le Schirvan. Cette ligne, l'une des plus fortes, n'a pas toujours suffi contre les montagnards hardis et pillards du voisinage; quoique par la soumission du flanc gauche elle n'ait plus qu'une signification stratégique secondaire et soit devenue un cordon de défense intérieure, cependant elle ne cessera jamais d'être nécessaire pour arrêter des agressions partielles. On se rappelle comment, en 1854, les bandes de Schamyl, conduites par son fils aîné Kazy-Mahoma, franchissant cette ligne sans obstacle, allèrent saccager le château de Tsinandal, dans la Kakhéthie, et enlever les princesses Orbélian et Tchavtchavadsé à une distance à peine de cinquante ou cinquante-cinq verstes, c'est-à-dire de treize ou quatorze lieues, de Tiflis. D'après un ordre du jour du commandant en chef du 7 (19) août 1859, la limite entre la contrée riveraine de la Mer-Caspienne et la ligne lesghienne est tracée par la chaîne neigeuse du nord ou du Boghos, et se prolonge jusqu'au versant septentrional de cette chaîne et jusqu'à la rive droite d'un fleuve de l'Andie, le Koïssou.

Le Caucase oriental ayant été le centre du muridisme et le foyer principal de la résistance, c'est là qu'ont dû se porter d'abord tous les efforts de la Russie, et que nous retrouvons son système de lignes le plus largement développé et le plus solidement établi. Dans le Caucase occidental, où le christianisme, jadis importé par les missionnaires byzantins, n'est point encore entièrement effacé des souvenirs et des affections populaires, et où l'islamisme n'a rallié que de tièdes sectateurs, l'élément hostile a toujours été moins homogène et moins réfractaire. Ici, pour mobile contre l'ennemi, un seul sentiment, l'attrait de l'indépendance; là, une double passion, l'amour de la liberté et le fanatisme religieux. La différence dans le caractère et les institutions des montagnards du flanc gauche et de ceux du flanc droit, indépendamment des considérations stratégiques, indiquait le plan d'attaque et la nécessité de réduire d'abord le flanc gauche. Il était facile de calculer que la soumission du premier aurait pour conséquence prochaine celle du second. En effet, depuis que Schamyl est abattu, des symptômes non équivoques ont annoncé que cette soumission ne tardera point à s'accomplir.

La configuration du flanc droit, où le Caucase ne constitue qu'une simple chaîne traversée par une multitude de rivières, au lieu de présenter, comme au Daghestan, un immense dédale de montagnes

abruptes et de vallées profondes, n'a point exigé la même extension de lignes militaires que le côté opposé. Elles s'y réduisent à deux, mais toutes les deux d'une importance majeure : la grande ligne du Kouban, depuis la presqu'île de Taman jusqu'à Stavropol, d'où elle s'enfonce, en pénétrant dans le cœur du Caucase, jusqu'au pied de l'Elbourz, et la ligne de la Laba, qui vient s'adapter, en formant deux angles de grandeur inégale, à celle du Kouban, et dont le créateur est le général Véliaminof, ancien gouverneur du Caucase. L'établissement du cordon de la Laba a eu pour résultat de refouler les Tcherkesses, des belles terres qu'ils occupaient entre cette rivière et le Kouban, sur les hauteurs où ils sont relégués maintenant.

Cet ensemble de lignes, en y rattachant celle de la Mer-Noire, a été réparti, jusqu'en 1856, en trois divisions ou commandemens, et ensuite en deux seulement, à la tête desquels étaient en 1859 le général Philipson au flanc droit, le général Yevdokimof au flanc gauche (1). La limite de séparation est la grande route militaire du Caucase. L'armée du Caucase a pour chef suprême le lieutenant (*namiestnik*) de l'empereur, titre équivalant à celui de vice-roi ou gouverneur-général, investi de pouvoirs illimités. Elle se compose de deux élémens distincts : les troupes régulières, c'est-à-dire les régimens qui font partie du cadre général de l'armée russe, et qui constituent au Caucase la force compacte, écrasante, et les troupes irrégulières, c'est-à-dire les Cosaques et les milices indigènes, qui représentent la force mobile. Les positions qu'occupe l'armée régulière par rapport aux grandes lignes stratégiques en ont déterminé le fractionnement en quatre corps principaux. Chacun de ces corps admet une division d'infanterie de ligne, un certain nombre de bataillons d'infanterie chargés principalement de la garde des forts, un bataillon de tirailleurs (*strelki*), un régiment de cavalerie, une brigade d'artillerie, et plusieurs compagnies de sapeurs et pionniers (2).

Chaque division, commandée par un lieutenant-général, est formée de deux brigades ayant chacune à sa tête un général-major.

(1) Une mesure toute récente (fin 1859) a réuni le flanc droit et le flanc gauche, ainsi que la ligne de la Mer-Noire, sous un seul commandement, confié au général Yevdokimof (Nicolas Ivanovitch). Le général Philipson (Grigorii Ivanovitch) a été nommé chef de l'état-major-général, en remplacement de l'adjudant-général Milioutin (Dmitrii Alexéiévitch), qui s'est retiré pour cause de mauvaise santé.

(2) Les quatre corps de l'armée du Caucase sont répartis dans l'ordre suivant :

1° Flanc droit : — cavalerie, dragons de Tver ; — 19e division d'infanterie : régimens de Crimée, Stavropol, Sévastopol et du Kouban ; — bataillons de ligne nos 1 à 6.

2° Flanc gauche : — dragons de Nijni-Novgorod ; — 20e division d'infanterie : régimens de Tenghinsk, Navaghinsk, de la Koura et de la Kabarda ; — bataillons de ligne nos 7 à 13.

3° Ligne de la Mer-Caspienne : — dragons Severskii ; — 21e division d'infanterie : régi-

Chaque régiment compte cinq bataillons actifs et un de réserve, chaque bataillon est composé officiellement de 1,047 hommes; mais ce chiffre énoncé sur le papier descend, pour des causes dont je rendrai raison plus loin, à une proportion moyenne de 600 combattans sous les armes, auxquels il faut adjoindre 200 hommes environ attachés à chaque bataillon pour le train des équipages (1), ou comme ouvriers ou bien servans d'officiers. Les bataillons de ligne et ceux de tirailleurs sont un peu plus forts que les bataillons d'infanterie compris dans les cadres des divisions, et sont maintenus aussi complets que possible. Les régimens de cavalerie réunissent dix escadrons et un onzième de réserve, chaque escadron ayant 190 hommes (2).

On a modifié le costume de l'infanterie depuis l'avénement du tsar Alexandre II, de manière à l'approprier autant que possible à la guerre de montagnes. L'habillement consiste dans la tunique russe; la buffleterie lourde a disparu pour faire place au ceinturon, auquel sont suspendus le fourreau de la baïonnette chez les simples soldats, et le couteau de sapeur chez les sous-officiers, ainsi que chez tous les hommes des régimens d'élite; à la grande giberne rigide a été substituée une cartouchière attachée à une courroie de cuir noir. La coiffure qui a été adoptée partout au Caucase est le *papak* ou bon-

mens d'Apschéron, du Daghestan, du Samour et du Schirvan; — bataillons de ligne n[os] 14 à 19.

4° Ligne lesghienne : — dragons de Péréiaslav; — infanterie d'élite : grenadiers d'Érivan, de Géorgie, de Tiflis et de Mingrélie; — bataillons de ligne n[os] 20 à 29.

Un cinquième corps de huit bataillons de ligne, n[os] 30 à 37, protége la Géorgie occidentale et les abords de la Mer-Noire, du côté de Poti. Son chef-lieu est à Koutaïs, capitale de l'Iméreth.

Les batteries d'artillerie sont de huit pièces, il y a quatre batteries par division, une par régiment, en tout seize batteries, dont quatre de gros calibre, six légères et six de montagne. L'artillerie des Cosaques du Don et de la ligne du Caucase est surtout en réputation; elle passe pour la meilleure de toute l'armée russe.

Ces forces, qui composent l'armée permanente, l'armée du Caucase proprement dite, se sont accrues, depuis l'avénement du prince Bariatinsky, de corps appelés comme auxiliaires des autres provinces de l'empire : la 13[e] division d'infanterie, qui comprend les régimens de Brest-Litovskii, Belostok, Lithuanie et Vilna, et la 18[e], dont les régimens sont ceux de Riazan, Riajk, Bélev et Toula.

(1) Dans l'armée du Caucase, il n'y a pas de corps particulier pour le train des équipages. On y supplée par les chevaux de trait que fournit le gouvernement (cinquante-quatre par bataillon) pour le transport des bagages et des munitions en campagne et par les chevaux supplémentaires (six par compagnie) achetés par les soldats au moyen d'un prélèvement fait sur la caisse de l'*artel*, association qui met en réserve un fonds destiné aux dépenses communes. Il y a en outre des compagnies spéciales pour ces charrois à dos de cheval (*konnié transporty*) ou de bœuf (*volovié transporty*).

(2) D'après un ancien usage, encore en vigueur en Angleterre et en Autriche comme en Russie, et que la révolution de 1789 a aboli chez nous, les régimens sont désignés par le nom de la localité où est établi leur quartier-général. Cett appellation est un adjectif ethnique, *Krymskii* (de Crimée), *Kabardinskii* (de la Kabarda), par exemple, que l'on emploie dans le langage ordinaire en sous-entendant le mot *polk*, régiment.

net montagnard en fourrure d'agneau, avec fond en drap de la couleur du collet de l'uniforme.

Comme le soldat français, le soldat russe a un goût décidé pour le combat à la baïonnette, et cette préférence se conserve toujours malgré l'introduction des armes de précision. Les escarmouches de tirailleurs sont devenues du reste une école qui a produit des hommes capables de rivaliser pour la justesse du coup d'œil avec ceux de leurs ennemis les plus exercés. Les Russes ont adopté avec grand avantage les armes des montagnards, tandis que ceux-ci sont restés dans un état de très grande infériorité pour le maniement du canon. L'artillerie est en effet, comme le remarque M. de Gilles, une arme d'une action tellement sérieuse, d'un emploi si savant, qu'il n'est pas étonnant que des peuples barbares n'aient pu s'en rendre maîtres. Jusqu'en 1841, ils en furent dépourvus; à cette époque, Schamyl l'introduisit parmi eux. Ce ne fut pas sans peine, car il rencontra d'abord une vive opposition dans le grand conseil ou divan, qui repoussait cette innovation comme un emprunt funeste fait aux infidèles. Il y avait dans les montagnes une vieille pièce de six; il la fit mettre en état, en organisa le service et marcha contre les Tcharbely, peuplade de la Haute-Tchetchenia qui refusait d'abdiquer son indépendance. L'aoûl principal, fort de ses moyens de défense et de ses tours en pierre, résista; mais quelques coups de cette pièce, d'ailleurs inoffensive, terrifièrent tellement les assiégés, qu'ils ouvrirent leurs portes. L'aoûl fut traité comme un repaire de giaours; tous les anciens furent mis à mort et leurs biens confisqués. Dans la suite, Schamyl augmenta son artillerie de pièces qu'il enleva à ses ennemis; mais, quoique bien attelée, très mobile et tirant avec assez de célérité, elle ne fit jamais grand mal. L'imâm, craignant de la perdre, rendit ses naïbs responsables sur leur tête de la pièce qui était confiée à chacun d'eux. Ceux-ci tiraient en conséquence à des distances de sept cents sagènes (1,500 mètres environ), jamais à portée de mitraille; à la première tentative des Russes pour enlever le canon, le naïb se retirait pour reparaître, au bout d'un quart d'heure, sur un autre point et recommencer son tir incertain. Il y a plus, l'auteur des *Lettres sur le Caucase et la Crimée* estime que l'emploi de l'artillerie a eu en définitive une influence fâcheuse sur l'esprit guerrier des Tchetchenses. Ignorant le maniement d'une machine de guerre aussi puissante, et craignant d'être tués eux-mêmes en la faisant jouer, ils ont fini par s'habituer à se tenir à distance; ils ont renoncé à la lutte corps à corps, où ils étaient supérieurs, et ces charges vigoureuses qui les précipitaient comme une trombe jusque sur les baïonnette russes sont devenues de plus en plus rares.

Jeté au milieu de ces contrées inhospitalières, où il lui faut com-

battre non-seulement l'homme, mais aussi la nature, le soldat russe a besoin plus que partout ailleurs de faire appel à cette dextérité manuelle, à cette aptitude innée à tous les métiers par laquelle sa race se distingue. Il se sert aussi volontiers de la pioche et de la pelle que du mousquet : il est tour à tour maçon, charpentier, menuisier, décorateur, etc. M. Ivan Tourguenef, dans ses *Mémoires d'un Chasseur*, a mis en scène avec un relief très comique ce trait du caractère du Grand-Russien et la facilité merveilleuse et résignée avec laquelle il se plie instantanément aux occupations les plus disparates, aux professions les plus antipathiques que lui inflige le caprice d'un maître. Au Caucase comme partout où il est transporté se révèle son attrait pour le jardinage; à peine installé dans un campement, son premier soin est de défricher un petit coin de terre où il cultive avec amour ses légumes favoris, surtout le chou, qui fait la base de son alimentation et qui est un des ingrédiens du *stchi*, la soupe nationale.

Cette vie militaire au Caucase a sa physionomie, ses incidens dramatiques, ses usages particuliers, que M. de Gilles peint avec beaucoup de charme. Parmi ces usages qu'une existence de périls incessans, de travaux rudes et ignorés a fait naître, il en est un auquel nous nous arrêterons : c'est le *kounatchestvo*, expression soldatesque dérivée du mot tartare *kounak* (hôte ou ami), et qui désigne une confraternité entre deux régimens ou les compagnies parallèles de deux bataillons, inspirée par une réciprocité de bons procédés, de secours et de sympathie. Si par exemple le 1er bataillon d'un régiment est attendu au fort où se trouve le 2e bataillon, il est de règle que le dîner de la 1re ou de la 2e compagnie est préparé pour les arrivans par les compagnies correspondantes. Celles-ci cèdent à ces frères revenus d'une excursion fatigante tout ce qu'il y a de bonnes provisions en réserve, et se contentent ce jour-là de pain sec pour leur repas. Il y a quelques années, un incendie à Hassav-Yourt avait occasionné au régiment de la Kabarda de grandes pertes en fourrages. Ceux de la Koura s'empressèrent d'y pourvoir, compagnie par compagnie. C'était en retour d'un envoi de plusieurs tonneaux de choux que les Kabardinskii avaient fait précédemment à leurs camarades.

Cette fraternité est quelquefois la source de nobles élans. Après un succès brillant et décisif, il est d'usage de distribuer des croix de Saint-George, que les soldats décernent par acclamation à ceux des leurs qu'ils en jugent les plus dignes. A la suite d'une expédition sur la Laba contre les Tcherkesses en 1836 sous le général Véliaminof, le régiment de la Kabarda avait été l'objet d'une semblable distinction. Deux des quatre croix accordées venaient d'être données par les votes de la compagnie, lorsqu'elle s'écria : « C'est

assez choisir parmi les Russes! prenons maintenant parmi ces *petits Polonais;* ils se sont bravement comportés, il faut les encourager.» En empruntant ce trait à M. de Gilles, je dois ajouter ce qu'il ne dit pas, afin d'expliquer la légère nuance de dédain et d'ironie qui perce dans cette expression de *petits Polonais* (*Poliatchkov*), et qui se mêle ici à un mouvement de générosité. Après la malheureuse issue de l'insurrection de 1831 et la chute de Varsovie, trente mille prisonniers furent envoyés au Caucase et incorporés à l'armée russe. Les enfans de la Pologne qui prirent part au combat de la Laba avec les Kabardinskii étaient de ce nombre, et ceux-ci avaient à se réconcilier avec eux. En effet, les rapports entre les Russes et les Polonais furent dans le commencement si envenimés que les officiers durent tenir les uns et les autres séparés. Dans les compagnies, ils refusaient de se servir des mêmes ustensiles pour la préparation des alimens et de s'asseoir ensemble à la table commune.

Ce n'est pas seulement du courage, de la fermeté et une activité industrieuse qu'exige la guerre du Caucase, c'est surtout une vigilance incessante et un esprit de ruse à toute épreuve. De tous côtés, à chaque instant du jour et de la nuit, sont là des peuples pillards et maraudeurs, alertes et fins comme les peaux-rouges de Cooper, guettant les hommes et les animaux, les saisissant lorsqu'ils s'écartent avec une dextérité de prestidigitateur; mais ils sont en face d'adversaires qui sous ce rapport ne leur cèdent en rien : ce sont les Cosaques qui, des bouches du Danube aux confins de la Sibérie, sont postés en sentinelles vigilantes, et qui, en campagne, fournissent des éclaireurs incomparables au jugement de Napoléon. Quel admirable parti la Russie a su tirer de cette vaillante milice, jadis si turbulente lorsqu'elle existait comme nation indépendante, et maintenant si bien assouplie et disciplinée depuis que la Pologne, par une suite de fautes inconcevables et par la pire de toutes, le déni de la liberté religieuse et de l'égalité politique, l'a jetée dans les bras des tsars moscovites!

II.

Le vaste cordon de *stanitsas* et de forts qui se prolonge parallèlement au versant nord du Caucase aboutit à Stavropol, quartier-général de l'armée cosaque. La première des trois divisions de cette armée, campée depuis la presqu'île de Taman jusqu'à la hauteur de l'embouchure de la Laba, est celle des Tchernomorskii ou Cosaques de la Mer-Noire. Ils descendent de ces fameux Zaporogues qui, retranchés au-dessous des cataractes du Dniéper, s'élancèrent si souvent en essaims tumultueux et formidables sur leurs voisins, la Pologne, la Russie, l'empire ottoman et les états des khans de Crimée.

On sait comment ils finirent. En 1775, le général-major Sazigof, envoyé contre eux par Catherine II, prit d'assaut pendant la nuit leur *setcha* (camp fortifié), et les contraignit de se réfugier sur le Danube. Les services qu'ils rendirent dans la guerre contre la Turquie leur firent obtenir de l'impératrice, par un oukase du 2 juin 1792, le territoire où nous les rencontrons aujourd'hui, sur une étendue en largeur de deux cent trente-deux verstes. Les Tchernomorskii ont pour capitale la ville d'Iékatérinodar (don de Catherine), fondée en 1792 sur le Kouban. Ils comptent douze régimens à cheval, forts chacun de six *sotnias* (centuries) de cent vingt à cent cinquante hommes (1), douze bataillons à pied, chacun de mille hommes, et trois batteries d'artillerie à cheval. C'est du corps des fantassins que sortent les Cosaques guetteurs (*plastouny*), qui, dans la presqu'île de Taman, tiennent en surveillance les peuplades tcherkesses des environs. Chaussés de nattes, couverts de leur *bourka* (manteau montagnard en feutre) et armés de fusils rayés à grande portée, ils restent le jour et la nuit sans bouger dans leurs *sekrety*, au milieu des roseaux, se contentant souvent de pain pour toute nourriture, attentifs au moindre mouvement suspect.

Plus loin et au-dessous s'étend la ligne du Kouban, qui protége la contrée en amont de ce fleuve et de ses affluens, depuis l'embouchure de la Laba jusqu'au-delà de Piatigorsk. Elle comprend sept doubles régimens à cheval, portant les noms, numérotés 1 et 2, du Caucase, de la Laba, de l'Ouroup, du Kouban, de Stavropol, de Khoper et du Volga, deux bataillons à pied et trois batteries d'artillerie. Les Cosaques de la ligne du Kouban, comme ceux du Térek, sont issus des anciennes colonies fixées autrefois sur le Don, et Grands-Russiens d'origine, à la différence des Tchernomorskii, qui proviennent de la Petite-Russie. Dans la suite des temps, les uns et les autres se sont accrus d'émigrations nouvelles arrivées de l'Ukraine, du Don et de l'Oural : c'est ainsi que le régiment de Vladikavkaz est un reste de l'un des quatre corps de Cosaques de l'Ukraine qui se joignirent à l'armée russe contre la Pologne en 1831. A la suite de cette guerre, il fut cantonné au Caucase, dans la Kabarda. A Naltchik, près d'Iékatérinograd (ville de Catherine) (2), commence la ligne du flanc gauche; elle se divise ainsi : huitième brigade, régimens Gorskii (montagnard) et de Vladikavkaz; neuvième brigade, régimens de Mozdok et de la Sounja; dixième brigade, régimens de Kizliar et Grebenskoï, en tout six régimens.

Le régiment Grebenskoï est célèbre entre tous par la prestance

(1) Le règlement de 1845 a fixé à huit cent quatre-vingt-quatre hommes l'effectif de chaque régiment à cheval.

(2) La ville d'Iékatérinograd est située sur la Malka, à douze verstes au-dessus de l'embouchure de cette rivière dans le Térek. Elle fut fondée en 1777.

et les belles formes des hommes qu'il admet, et aussi par son ancienneté et les souvenirs historiques qui se rattachent à son existence. Plusieurs traditions circulent sur son origine. D'après celle qu'a reproduite M. de Gilles, un grand nombre de strélitz, fuyant la colère et la vengeance de Pierre le Grand, se mirent en marche avec leur drapeau et leurs armes, et descendirent le Volga jusqu'à son embouchure. Au sud de Kizliar, ils rencontrèrent les débris des Cosaques du Don, qui s'étaient arrêtés en ces lieux avec André Kaltzof. Celui-ci avait suivi jusque-là Yermak, son chef, ce simple Cosaque qui, à la tête d'une petite troupe recrutée parmi les siens, et accrue de deux ou trois cents Tartares, Lithuaniens et Allemands, rachetés des mains des Nogaïs, conquit à la Russie la Sibérie sous le règne d'Ivan Vassiliévitch (Jean le Terrible). Les compagnons de Kaltzof, n'ayant pas de terres à céder aux nouveaux arrivés, les engagèrent à se fixer sur la pente nord des montagnes boisées ou *montagnes noires* (*tchornia gory*), qui longent à distance la rive droite du Térek, comme un premier gradin qui s'élève vers la grande chaîne du Caucase. Ces derniers s'y maintinrent malgré les montagnards. Dès que Pierre eut connaissance de leur établissement, il leur fit offrir, avec l'oubli du passé, la propriété des terres dont ils s'étaient emparés sur les bords du Térek, les invitant à s'y coloniser et à défendre sur ce point les frontières de l'empire. Chacun d'eux reçut un rouble et un sabre, et leur ataman, la *naceka*, bâton de commandement à pommeau d'argent. Cet insigne est encore conservé précieusement dans la maison du chef des Grebenskoï, avec six drapeaux qui leur appartiennent, et sur l'un desquels est inscrit le nom du tsar Alexeï Mikhaïlovitch (1646-1677). Lorsque ces Cosaques refusaient de se soumettre à quelque nouvelle mesure, l'ataman se présentait à eux la *naceka* en main, et ordonnait au nom du tsar; ils ôtaient alors leurs bonnets et obéissaient. Comme gage de leur fidélité, ils fournirent à Pierre sept ou huit cents des leurs pour marcher sous les ordres de Békévitch, prince d'origine kabardienne, contre le khan de Khiva : malheureuse expédition qui se termina par le massacre de Békévitch et des Grebenskoï placés sous ses ordres; un seul s'échappa et vint raconter à ses camarades du Térek ce désastre, dont le souvenir a valu aux descendans du fugitif encore existans le nom de *Khiviens*.

Si l'on s'en rapporte à une autre tradition, qui paraît également fondée, les Grebenskoï seraient originaires des bords du Don. Leur migration au Caucase aurait une date plus ancienne que celle qu'indique l'auteur des *Lettres sur le Caucase*, s'il est vrai qu'ils se détachèrent des Cosaques du Don lorsque ceux-ci furent dispersés par Mouraschkïn, qu'Ivan Vassiliévitch chargea, en 1577, d'aller les châtier. D'après cette tradition, c'est sous Pierre I[er] qu'ils reçurent

un commencement d'organisation. Ils quittèrent les cimes (*greben*) du Caucase, et, descendant vers le Térek, se mêlèrent aux Cosaques riverains de ce fleuve, en se distinguant toujours par leur nom primitif. Les premiers Grebenskoï, presque tous célibataires, se marièrent à de jeunes filles tchetchenses, qu'ils enlevaient dans leurs razzias; de ce mélange est sortie une magnifique race. Leurs femmes sont remarquables par leur beauté native, par une tournure élégante et noble. M. de Gilles nous les représente en peintre amoureux de son modèle. Rien de plus gracieux que leurs traits et leur costume au type tout oriental: un teint brun, mat doré, de grands yeux noirs frangés de longs cils, des sourcils admirablement dessinés, un regard profond et par momens rayonnant comme l'éclair, une bouche un peu grande, avec des lèvres de corail qui laissent apercevoir des dents d'une blancheur éclatante, une chevelure riche et ondoyante, d'un noir de jais chez la plupart, partagée en deux bandeaux étroits qui encadrent le front. Pour coiffure, elles ont la *schirinka*, pièce de soie rouge nouée gracieusement autour de la tête et terminée par deux bouts qui s'arrondissent derrière les oreilles, de manière à bouffer un peu sur le chignon, en façon de bavolet. Sur la schirinka retombe comme un voile de mariée un transparent de tulle blanc quelquefois brodé. Le vêtement principal, une tunique noire ou bleue, descend jusqu'aux genoux et s'ouvre sur la poitrine, où sont deux rangées de longues agrafes en argent, qui forment comme de petits brandebourgs au-dessous du sein. Si cette tunique a des demi-manches, elle prend le nom russe de *foufaïka;* mais si les manches, courtes jusqu'à l'avant-bras, sont longues en dessous, c'est le *tchekmen* ou robe tcherkesse, ouverte jusqu'en bas et bordée tout autour d'un galon d'argent. Sous la foufaïka ou le tchekmen est une robe longue, en coton blanc ou en soie rouge. Pour braver les rigueurs de l'hiver, elles portent le surtout à petit collet et à manches courtes, sorte de polonaise en velours bleu, doublée de fourrure de petit-gris et bordée de martre. Autour du cou s'enroule un collier de corail ou de petites perles chez les femmes riches; sur la poitrine s'étagent trois, quatre et jusqu'à cinq chaînes de monnaies enfilées et entremêlées de pièces antiques, précieux héritage de famille et ornement favori des beautés cosaques. Les hommes ne sont pas moins recherchés dans leur mise, à la fois élégante et martiale; ils mettent surtout une véritable coquetterie dans le soin de leurs armes, qu'ils veulent avoir aussi belles que possible; un pauvre Grebenskoï y consacre quelquefois tout ce qu'il possède d'argent, ne se réservant que le fonds de terre qui le fait vivre.

Les Cosaques se considèrent tous comme nobles et égaux par la naissance; ils n'admettent entre eux aucun titre aristocratique. C'est

une réminiscence de leur ancien régime démocratique. Il y a cependant plusieurs familles qui ont acquis, par des services de guerre ou leurs richesses, une prééminence incontestée, que la hiérarchie militaire concourt à maintenir. A la tête de chaque corps d'armée est l'ataman (*nakaznyi ataman*), grade qui correspond à celui de lieutenant-général, et dont est revêtu un officier toujours envoyé de Russie. Sur l'échelle hiérarchique viennent se placer le colonel et le lieutenant-colonel, le major (*voïskovoï starschina*), l'*iessaoul* (capitaine), le *sotnik* ou centurion (lieutenant), le *khorounjii* (enseigne) et l'*ouriadnik* (sergent). Les grades supérieurs, autrefois électifs et temporaires, sont maintenant conférés directement par l'empereur et à vie. Une restriction analogue a été apportée à la collation des grades inférieurs et de tous les emplois civils. Les Cosaques seuls peuvent y être appelés, mais le choix et la nomination dépendent des autorités russes. Ce changement est un de ceux qui ont modifié le plus profondément l'état de l'ancienne société cosaque. Le pouvoir des chefs, toujours disputé, toujours instable, et par cela même faible et incapable de comprimer les dissensions intestines, a été remplacé par une autorité régulière, qui fait sentir son frein; mais ce sentiment de sauvage indépendance, mobile pour ces peuples de tant d'entreprises d'une audace inouie, s'est éteint: il a fallu apprendre à plaire à un maître, de qui découlent tout droit et toute grâce, et, pour donner plus de force à cette influence venue d'en haut, le titre d'ataman-général a été dévolu au tséçarévitch, héritier présomptif du trône.

Tout Cosaque naît guerrier; il possède comme colon le sol qu'il cultive et qu'il doit défendre. C'est un véritable fief, exempt de toute redevance en nature ou en argent, et assujetti seulement au service militaire, que le tenancier doit à son souverain depuis l'âge de vingt ans jusqu'à soixante. Sur ces quarante années, vingt-deux appartiennent au service actif, les autres au service de vétérance. Chaque homme doit se pourvoir de son cheval, de son habillement et de ses armes; ce n'est que lorsqu'il est requis pour une expédition lointaine que la couronne lui accorde une solde et des rations. M. de Haxthausen limite à une période de quinze ans, de l'âge de vingt-cinq à quarante, la durée du service actif, et de quarante à soixante celui de la vétérance. Koch, comme M. de Gilles, fait commencer le service actif à vingt ans. Si ce dernier cas est la règle au Caucase, il se peut qu'elle varie dans les autres colonies, sur le Danube, le Don, le Volga, l'Oural et dans la Sibérie.

Quelques priviléges dont jouissent les Cosaques peuvent être considérés comme un vestige de leur *self-government* d'autrefois : ils ont le droit de régler entre eux leurs affaires communes; ils sont

exemptés de la capitation et de la conscription, et en général de tous les monopoles créés par le fisc, du moins en ce qui concerne leur consommation particulière. A chaque chef-lieu, il y a la *voïskovaïa kantseliaria* (chancellerie de l'armée), conseil de régence électif chargé, sous la présidence de l'ataman, d'administrer les affaires de la communauté, et divisé en trois départemens, l'un militaire, le second civil, le troisième économique et disciplinaire.

Les régimens, colonies de soldats cultivateurs, réunissent autour d'eux, comme une famille, toute une population d'hommes jeunes ou vieux, de femmes, d'enfans et de travailleurs loués comme aides pour les occupations des champs. Cette population en masse atteint un chiffre de douze ou quinze mille personnes, dont les deux tiers mâles, car il y a beaucoup de célibataires parmi les Cosaques. Dans chaque régiment, la réserve (*lgotnyi polk*) est égale à l'effectif d'activité, dont elle double la force, puisqu'elle peut entrer en ligne en cas d'attaque générale. Elle se compose des hommes comptant de vingt à vingt-cinq ans de services, de ceux aussi qui ont reçu la permission de vaquer à des affaires de famille dans la stanitsa, de prendre plus de temps pour la culture de leurs terres, etc., tout en restant astreints à la loi du service actif tant qu'ils n'ont pas dépassé quarante ans. En tenant compte de cette force double, on s'explique comment certains régimens présentent une masse de population aussi considérable. Enfin il y a ce qu'on pourrait appeler la milice des jeunes garçons, déployant dès l'enfance du goût et de l'habileté pour les exercices équestres, et s'essayant au maniement des armes, qu'ils doivent connaître à fond, pour être à vingt ans des soldats tout formés. Cette limite d'âge est abaissée de trois ans en faveur des fils d'officiers : dès leur dix-septième année, ils peuvent entrer dans le service actif.

La répartition des terres se fait par lots proportionnés à l'importance des grades; le simple soldat reçoit de 30 à 60 dessiatines (1); les cinq iessaouls et les douze officiers inférieurs, sotniks et khoraundjiis, chacun 200; le major, 300; chaque officier supérieur, colonel ou lieutenant-colonel, 600; le prêtre de la stanitsa, 150. Ces terres sont d'une fertilité extrême lorsqu'elles sont livrées à la culture. A l'état de steppes tout le long des fleuves et des mille rivières qui baignent au sud et au nord le pied des *montagnes noires*, elles sont couvertes d'un tapis de verdure émaillé de graminées odorantes qui produisent un fourrage excellent.

La faculté particulière aux Cosaques de s'identifier, pour les formes de la vie extérieure, avec les peuples parmi lesquels ils sont

(1) La dessiatine, mesure de superficie, égale environ 1 hectare et 9 ares.

disséminés se manifeste ici surtout dans le costume. Ils ont adopté celui des montagnards comme laissant aux mouvemens du corps toute leur action et leur souplesse, et ils le portent avec tant d'aisance qu'il est impossible à première vue de distinguer le Cosaque du Tcherkesse. L'uniforme des Cosaques de la Mer-Noire est la tunique circassienne (*tchekmen*) bleue, ouverte sur la poitrine, où elle laisse apercevoir une tunique de dessous (*beschmet*) de couleur rouge. Sur la ligne du Kouban, les régimens à cheval ont la tunique noire fermée sur le devant; les fantassins et l'artillerie portent le tchekmen bleu et le beschmet d'une nuance distinctive pour chaque brigade; c'est l'uniforme de parade avec épaulettes pour les officiers. La petite tenue consiste dans le tchekmen feuille morte, qui est la couleur habituelle des Tcherkesses. Les régimens du flanc gauche se distinguent par le tchekmen de couleur cannelle. Les armes sont la *schaschka* (sabre droit des montagnards à poignée sans garde), suspendue à une mince bride de cuir, et le *kindjal* (poignard). A la ceinture sont attachées la petite boîte à graisse pour l'entretien du fusil rayé et l'*overtka,* tournevis ingénieux en façon de poignée à jour pour démonter et nettoyer toutes les pièces de l'arme. Dans une poche de cuir placée sur le côté est renfermé le pistolet. Le fusil est le même que celui des montagnards, à canon rayé. Chaque homme est pourvu de quarante-deux cartouches.

La discipline est très rigoureuse, et pourtant les punitions sont rares. Elles sont infligées en présence de toute la stanitsa, avec les anciens en tête, et consignées dans l'état de services de chaque homme, ainsi que sur le registre du régiment. Dans chaque stanitsa, il y a une école où la langue russe et l'arithmétique sont enseignées par un maître qui est Cosaque lui-même. L'instruction religieuse est donnée par le prêtre. Les fils de familles riches vont étudier au gymnase de Stavropol, et les fils de prêtres, destinés inévitablement à exercer à leur tour les fonctions sacerdotales, au séminaire de la même ville.

Chez un peuple militaire comme les Cosaques, tout dans l'éducation des jeunes gens, — l'instruction, la vie de famille, les jeux, — converge vers un même but, celui de les préparer à l'existence guerrière à laquelle ils sont voués. La *djiguitofka,* leur divertissement favori, est une suite d'évolutions et de passes à cheval où l'attaque et la défense sont simulées. Les jeunes Cosaques se livrent à cet exercice en présence de leurs parens et de toute la population de la stanitsa avec une ardeur que redoublent les applaudissemens. Ces jeux, accompagnés de danses, de rondes et de chants en chœur, ont lieu principalement au carnaval, sur la grande place, en vue de l'église.

Les postes, échelonnés de dix en dix verstes environ, sont gardés par dix, vingt ou trente hommes commandés par un ouriadnik. Ordinairement c'est une enceinte carrée entourée d'un mur en pierres ou en terre blanchi à la chaux; ce mur est percé de meurtrières et flanqué de deux saillies comme de petits bastions dont le feu commande toute la partie en retraite. Au-dessus de la porte est la *vyschka*, petite plate-forme élevée sur des poteaux; dans cette guérite aérienne veille constamment la sentinelle, dont le regard peut embrasser un horizon de dix verstes dans la steppe. Sur un des côtés intérieurs de l'enceinte sont le corps de garde et la petite caserne avec le magasin; du côté opposé, les écuries où en un tour de main les chevaux sont sellés et bridés. Le poste est organisé de manière à pouvoir résister pendant quelques heures, jusqu'à ce que les postes voisins, avertis par la fusillade, aient eu le temps d'accourir, en appelant au besoin le renfort de la stanitsa la plus rapprochée. Cet appel se fait par un système de signaux réglé par le tir du canon : deux coups annoncent que la stanitsa ait à se mettre sous les armes, quatre qu'il vient de se passer un événement grave aux environs, du bétail enlevé avec son gardien, des hommes tués, etc., huit qu'un fait considérable vient d'avoir lieu, comme une attaque en masse de l'ennemi; alors chaque stanitsa expédie vers le point menacé des hommes, de l'artillerie, et toutes ses forces disponibles. Le signal d'alarme donné par le canon et accompagné du tintement précipité de la cloche de l'église parvient promptement d'une stanitsa à l'autre jusqu'au bout de la ligne, et peut rassembler tous les postes dans la journée et même en quelques heures.

Pendant la nuit, la surveillance exige un redoublement de précautions. Dès la chute du jour, les postes sortent pour aller s'embusquer dans des *sekrety* aux gués des rivières, aux défilés, partout où l'ennemi a chance de se glisser. Chaque *sekret* est de trois Cosaques, qui se cachent aux endroits les plus favorables, dans un bouquet d'arbres ou de broussailles, derrière un rocher ou un pli de terrain, et changent de place chaque nuit. Pendant que deux des hommes s'abandonnent au sommeil, la main sur la schaschka ou le fusil, le troisième fait le guet; au moindre bruit douteux que saisit son oreille exercée, au milieu du murmure des vents et du fracas des eaux, le coup de fusil part, et tous les sekrety d'alentour accourent à l'instant.

A voir ces Cosaques aujourd'hui si bien assouplis, si dociles en apparence, qu'on a pu comparer le rôle qu'ils remplissent dans les domaines des tsars aux fonctions du chien de garde dans un troupeau, on pourrait croire qu'ils ont fait un irrévocable divorce avec leur passé orageux. Quelle métamorphose depuis l'époque où de

leur sein sortaient un Stenko (Étienne) Riazin et un Pougatchef, qui ont inscrit leurs noms en lettres de sang dans les annales de la Russie! La muse populaire redit encore tout bas aujourd'hui les exploits du premier de ces deux terribles rebelles sur les bords du Volga. Son frère Riazin, serf fugitif, qui avait trouvé un asile et la liberté chez les Cosaques du Don, amena un renfort de ces Cosaques à l'armée du tsar Alexeï Mikhaïlovitch. Après une glorieuse campagne à laquelle il prit une part active, il demanda au général russe, le prince George Alexeïévitch Dolgorouky, la permission de se retirer. Celui-ci, qui avait peut être besoin de ses services, la lui refusa; les Cosaques, peu patiens de leur nature, n'hésitèrent point à s'en passer, et regagnèrent leurs steppes, à l'insu même de Riazin. Dolgorouky, furieux, s'en prit à celui-ci, qu'il avait sous la main; il le fit pendre. Ses compagnons jurèrent de venger leur ataman, injustement mis à mort, et le remplacèrent par son frère Stenko. Pendant trois ans, ce ne fut qu'une suite de déprédations et de massacres dans les provinces orientales. Stenko égorgeait sans pitié les voïévodes, les nobles, surtout les moines et les prêtres, auxquels il avait voué une haine implacable. Après avoir pris et mis à sac plusieurs villes, entre autres Yaïk et Astrakhan, après avoir battu les troupes envoyées contre lui, il fut enfin défait par Dolgorouky, conduit à Moscou, et périt écartelé le 6 (17) juin 1671 (1).

La révolte organisée et conduite par Pougatchef fut un soulèvement des masses populaires placées sous le joug de l'esclavage, une véritable jacquerie. C'était un paysan échappé des domaines du prince Odoïevsky, et qui trouva de l'appui chez les Cosaques du fleuve Yaïk, mécontens de la Russie. Soutenu par eux et par des bandes de Kirguiz, de Baschkirs et de Tartares Boudziak, il désola le gouvernement d'Orenbourg, se faisant passer pour Pierre III, l'époux infortuné de Catherine II, échappé, disait-il, à ses meurtriers. Il attira à lui tout ce qu'il y avait de germes d'opposition en proclamant l'affranchissement du servage pour les paysans, du joug de l'église officielle pour les dissidens religieux (*raskolniki*). Ce *marquis de Pugatschef*, dont Catherine et Voltaire plaisantaient si agréablement dans leur correspondance, finit par se rendre si redoutable, que la grande impératrice avouait au philosophe de Ferney que *cet homme lui avait donné du fil à retordre, qu'elle s'était occupée pendant six semaines de cette affaire avec une attention non interrompue, et qu'après Tamerlan il n'y en avait pas qui eût plus détruit l'espèce humaine*. La trahison vint à bout du rebelle,

(1) Voyez *Relation des particularités de la révolte de Stenko Riazin contre le grand-duc de Moscovie*, par un marchand anglais résidant alors en Russie, nouvelle édition, par M. le prince Augustin Galitzin.

qui défiait les poursuites des armées russes; trois de ses lieutenans le livrèrent à Panin, et il fut expédié, renfermé dans une cage de fer, à Moscou. Cet homme de tant de courage et de résolution qui avait ébranlé un instant le trône de Catherine, alors au faîte de la gloire et dans sa toute-puissance, reçut en tremblant, comme un criminel vulgaire, la mort de la main du bourreau.

C'est surtout parmi cette partie des populations imbues des doctrines du starovérisme (vieux croyans) que Pougatchef rallia le plus de partisans. Ce schisme, protestation énergique de la vieille Russie contre les réformes introduites au XVII[e] siècle dans la liturgie et les livres sacrés par le patriarche Nicon, et plus tard par Pierre le Grand dans l'ordre civil, n'a fait que grandir et se développer à l'état d'opposition politique et religieuse, sans que les rigueurs ou les concessions du pouvoir aient jamais réussi à l'affaiblir (1). Disons, à la louange de l'empereur Nicolas, que le premier il proclama le principe d'une large tolérance à l'égard des starovères, et qu'il inaugura l'application de ce principe à partir de 1852 avec cette volonté ferme et arrêtée qu'il apportait en toutes choses. Si ses successeurs suivent la même ligne de conduite avec persévérance, si surtout leur vigilance en impose la stricte observation aux agens du pouvoir, ils hâteront le retour des dissidens; l'instruction répandue parmi eux et l'invasion des idées modernes, qui, en Russie comme partout ailleurs, gagnent les peuples et le gouvernement, même à leur insu, feront le reste. Il n'est pas rare de voir, dans des familles starovères enrichies par le commerce, un père, Moscovite de la vieille roche par la longue barbe et le caftan asiatique, avoir des fils qui se rasent le menton, endossent la redingote et le frac européens, et abjurent sa croyance, ainsi que le costume suranné qui en est le symbole. Les Cosaques, pharisaïquement attachés au culte du passé, sont restés fidèles au starovérisme. Pour eux, c'est un souvenir de leur antique indépendance, souvenir vivace, puisqu'il a sa racine dans les profondeurs de la conscience. C'est le même esprit qui animait les strélitz contre les réformes de Pierre le Grand. M. de Gilles a été frappé surtout de rencontrer parmi les Grebenskoï, ce régiment modèle, des starovères très fervens. Leur croyance rigide imprime à leurs physionomies martiales quelque chose de cet air grave et austère sous lequel nous nous représentons les moines guerriers de nos anciens ordres de chevalerie.

Pour se faire une idée de la position dans laquelle le starovérisme a placé les Cosaques vis-à-vis de l'église orthodoxe et du pouvoir politique, il n'est pas inutile de savoir qu'ils appartiennent à la frac-

(1) Voyez la *Revue* du 1[er] juin 1858.

tion mitigée du schisme, à celle qui admet, comme cette église, l'institution du sacerdoce (*popovstchina*), et qui a les mêmes sacremens. Dans les efforts tentés par le gouvernement pour ramener cette fraction des dissidens, il est allé jusqu'à donner une sorte de consécration légale à leur culte, à les reconnaître comme professant une foi identique à la sienne; il les désigne sous le nom d'*iedinovertsi* (conformistes). Les autres, parti radical très avancé et fortement organisé, rejettent toute hiérarchie ecclésiastique (*bezpopovstchina*). A côté d'eux, mais sur une pente encore plus prononcée, sont des sectaires de la pire espèce, les *malakany* (mangeurs de lait ou abstinens), les *doukhobortsy* (lutteurs de l'esprit), les *skoptsy* (mutilés), etc., qui, ne reconnaissant d'autre autorité dogmatique que celle qui découle de leur propre inspiration, d'autre suprématie politique que celle que leur enseigne leur volonté particulière, professent des doctrines vagues et mal définies, mais d'une opposition très arrêtée contre les lois de la morale et les institutions de leur patrie. Un auteur anonyme qui a essayé de sonder cette plaie du schisme russe rapporte qu'à l'époque de la guerre de Crimée on les a vus, parjures envers leurs ancêtres, qui avaient, sous Pierre le Grand, repoussé si vigoureusement les Suédois prêts à se joindre aux bandes de Mazeppa, applaudir aux revers de leurs compatriotes avec des explosions d'allégresse, et célébrer comme des événemens heureux les échecs subis par les défenseurs de Sébastopol (1).

Des groupes de ces sectaires ont été internés dans la Transcaucasie, où ils cultivent les terres que le gouvernement leur a concédées. M. de Gilles, qui a rencontré sur sa route, dans l'ancien pachalik d'Akhaltzikh, plusieurs de leurs colonies, affirme que les maisons y ont un aspect de propreté, d'aisance et de calme intérieur, et les habitans, presque tous voituriers, un air placide et inoffensif qui leur donne l'apparence d'une association de quakers. Ce serait là l'indice d'une amélioration morale auquel on se laisserait prendre volontiers, si l'on pouvait oublier l'extrême habileté des sectaires à se dissimuler à tout regard étranger et suspect. D'ailleurs l'auteur des *Lettres sur le Caucase* n'avait ni le temps ni la volonté de les observer de près, et lui-même confesse ingénument n'avoir aucune notion de leurs

(1) *Le Raskol, essai historique et critique sur les sectes religieuses en Russie*, Paris 1858. Dans ce curieux ouvrage, où le voile de l'anonyme cache un écrivain parfaitement renseigné, dont la nationalité russe n'est pas douteuse, on trouve des détails sur la vaste organisation des starovères, sur les deux grands hôpitaux qu'ils ont fondés à Moscou, et qu'ils ont fait inscrire sur les registres de la police sous le nom de cimetières : l'un, appelé *Ragotskii*, appartient aux *popovtsy*, et l'autre, *Préobajenskii*, aux *bezpopovtsy*. M. de Haxthausen, qui a visité ce dernier, en a décrit les proportions immenses et le régime intérieur, approprié au traitement de plus de deux mille malades, sans compter les mendians qui viennent y recevoir journellement leur nourriture.

dogmes et de leur histoire. Il est bien permis cependant de concevoir quelques soupçons d'après l'aveu qui échappa à la *bonne vieille* du village d'Éphremovka chez laquelle il reçut l'hospitalité, et qui lui dit que ces colons sont un reste des *doukhobortsy*, établis autrefois sur la Malotschna, près de la mer d'Azof. Or M. de Haxthausen, dont j'ai déjà eu l'occasion d'invoquer l'autorité non suspecte contre la Russie, et qui a étudié ces derniers sectaires avec soin, nous apprend que les crimes affreux qu'ils commettaient dans leurs repaires mystérieux ayant été découverts après la mort de leur chef Kapoustin, une enquête eut lieu pendant les années 1835 à 1839, et que par suite ils furent transférés au Caucase pour être soumis à une surveillance rigoureuse. A l'appui de ce qu'il avance, l'économiste allemand cite tout au long la proclamation adressée aux *doukhobortsy* de la Malotschna par le prince Vorontzof, alors gouverneur de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie.

J'ai dit déjà que M. de Gilles est un peintre habile, et en cette qualité il se complaît à nous décrire sous un aspect séduisant l'intérieur domestique des Cosaques dans leurs stanitsas. Il nous montre leurs demeures comme des nids arrangés avec de ces petits comforts dont les femmes seules ont le secret; on y voit tapis, piano, volumes de musique, albums, journaux, nouveautés littéraires importées de France. Le soir, des groupes se forment autour de la table hospitalière où le thé se prépare, servi par de gracieuses mains. Les officiers, au retour d'une expédition sérieuse, vont y goûter le charme d'une causerie de salon. Là d'aimables dames venues d'Europe, ou même nées au Caucase, mènent une existence de reine au milieu de *guerriers chevaleresques*. Je suis loin de vouloir contester la vérité de ce tableau, et je suis convaincu que l'auteur reproduit avec fidélité le spectacle qu'il a eu sous les yeux dans les maisons privilégiées où son rang et son mérite personnel lui ont valu un accueil empressé; mais ce n'est là évidemment qu'un coin de la société du Caucase, un détail exceptionnel de la vie russe plutôt que de la vie cosaque chez les officiers le plus haut placés et façonnés aux habitudes aristocratiques des salons de Saint-Pétersbourg. La vulgaire existence des soldats que nous aurions voulu connaître a été laissée dans l'ombre. Or des témoignages dignes de foi attestent que les Cosaques n'ont rien perdu ni des défauts ni des qualités de leurs ancêtres, et que s'ils ont encore des mœurs simples et pures, ils ont gardé aussi la grossièreté primitive, l'humeur querelleuse, le penchant à l'ivrognerie, et ces instincts de pillage et de dévastation à outrance qui les ont rendus si tristement célèbres.

III.

Dans cette revue de l'armée du Caucase, les milices indigènes n'ont pas moins de titres à notre attention que les troupes régulières et les Cosaques, car elles sont nombreuses aujourd'hui, et la Russie a su en tirer une force réelle et un puissant secours contre les autres montagnards. En étudiant la manière dont elle les ploie à son service, nous apprendrons comment elle agit sur les nations asiatiques pour les attirer à elle et les rendre utiles à ses vues après les avoir assujetties.

Au Caucase, le premier acte qui suit l'occupation d'un territoire conquis ou assujetti est l'organisation militaire de tous les habitans en état de porter les armes, et, dans certains cas, la transplantation du reste de la tribu sur des terres où la protection et la surveillance puissent s'exercer facilement. Là un nouvel aoûl s'élève rapidement; le pays fournit en abondance tous les matériaux nécessaires pour la construction des *saklias*, simples chaumières tantôt creusées sous le sol, tantôt bâties en terre ou en pierres, recouvertes de branchages et entourées d'une palissade de pieux. Quelquefois cette émigration est imposée comme punition à un aoûl qui s'est révolté, ou qui a été surpris en flagrant délit de connivence avec l'ennemi. Dans la campagne de 1859, l'armée russe, à chaque pas en avant, se grossissait des tribus qui venaient faire leur soumission. Ces populations, pour qui la suprême notion du droit et de la justice se résume dans l'idée de la force, accouraient sous les drapeaux russes avec autant d'empressement qu'elles en auraient montré à se donner à Schamyl, si la fortune eût été de son côté. Lorsque, au mois de juillet 1859, le prince Bariatinsky, de retour d'un voyage à Saint-Pétersbourg, traversa la Tchetchenia et l'Itchkérie pour aller rejoindre les troupes réunies sur la rive gauche du Koïssou, il avait une escorte où, à côté des Cosaques, figuraient cent cinquante miliciens tchetchenses qui peu de jours auparavant avaient les armes à la main. En même temps, presque tous les naïbs de Schamyl, Talghik et Douba dans la grande et la petite Tchetchenia, Oumalatt dans l'Itchkérie, Idill de Védène, le premier *mirza* (secrétaire) de l'imâm, Abdoul-Kérim, et son ministre intime pour la partie administrative, Schahmandar-Hadji, ainsi que le plus influent des naïbs de la montagne, Kibit-Mahoma, et d'autres non moins puissans, abandonnèrent le drapeau de leur chef pour celui du vainqueur.

Autant que possible, les anciennes circonscriptions territoriales, les formes du gouvernement local et l'autonomie des indigènes sont maintenues. Dans la Kabarda, la Tchetchenia et les parties du Da-

ghestan où les clans sont régis par des institutions démocratiques, ils conservent, par oukaze impérial, le privilége d'élire leurs chefs et les membres du conseil populaire (*mekémé*) (1). Seulement ils sont placés sous l'autorité supérieure et la surveillance d'un officier russe qui relève lui-même du commandant militaire de la contrée. Les khans, jadis indépendans, qui ont consenti à accepter le protectorat russe ont conservé la tranquille possession de leurs domaines. Ces princes sont : dans la partie orientale du Caucase, le schamkhal de Tarki, les khans de Kourin et de Kazy-Koumyk ; dans l'ouest, les princes de Mingrélie, d'Abkhasie et d'une portion de la Souanéthie. Le khanat d'Avarie, dont les murides, en 1830, exterminèrent avec tant de barbarie le jeune souverain Abou-Nountsal, et dont Schamyl s'était emparé en 1843, a été rétabli en 1859 en faveur d'Ibrahim-Khan, aide-de-camp de l'empereur. Comme récompense et en même temps comme garantie de leur fidélité, ces chefs obtiennent les distinctions honorifiques de la hiérarchie russe, et surtout des titres de fonctions militaires qui les rattachent plus étroitement à la personne du souverain, en leur créant des devoirs de vasselage et d'obéissance.

Toutes les carrières sociales, privées ou publiques, sont ouvertes à l'activité de tous ceux qui, parmi les nations annexées, veulent y prendre place, sans distinction, pour les droits et les priviléges, d'avec les sujets russes. Dans ce travail de fusion de tant d'élémens hétérogènes qu'on s'efforce de faire entrer dans la grande unité nationale, les ressorts mis en jeu par une politique persévérante que rien ne lasse et ne détourne sont rendus plus énergiques par les ressources du génie moscovite, si souple et si pliant. C'est cette politique qui a créé cet empire colossal dont les limites s'étendent aujourd'hui des rives de la Baltique, à travers toute l'Asie, jusqu'à la côte occidentale du continent américain. Toutes les grandes familles des pays conquis doivent fournir ou ont apporté déjà un appoint à l'armée. Si l'on ouvre le livre d'or de l'aristocratie russe, on verra qu'un certain nombre de noms nobles primitivement ou anoblis décèlent une origine asiatique. Pour nous borner ici aux pays caucasiens, nous citerons, parmi les Arméniens, les princes Madatof, Argoutinsky, Dolgorouky, Behboutof, le général Mélikof ; parmi les Géorgiens, les Dadian, les Orbélian, les Tchavtchavadsé, et une foule d'autres, qui tous ont pris part, avec plus ou moins d'éclat, aux guerres d'Asie ; enfin le plus illustre de tous, le prince Bagration, le descendant des anciens rois de Géorgie et d'Arménie, mort héroïquement sur le champ de bataille de la Moskova. Ces braves

(1) Ce conseil juge les procès civils ou criminels et les affaires communales d'après la coutume (*adet*) et la loi de l'Alcoran (*schariet*).

fils de la Géorgie qui résistèrent aux plus terribles envahisseurs, aux Arabes, aux Turcs Seldjoukides et aux Mongols, qui formèrent l'élite des armées des schahs de Perse, sont devenus les utiles auxiliaires des tsars. Ils ont été réunis en un corps dont le nom, *grouzinskaïa droujina*, c'est-à-dire *compagnie géorgienne*, rappelle celui de la garde particulière et des compagnons d'armes des anciens grands-ducs issus de Rurik et l'antique gloire militaire de la Russie.

Les montagnards musulmans du Daghestan ont fourni deux régimens de cavalerie dont les services sont fréquemment mentionnés. Seulement, en passant sous une nouvelle domination, ils n'ont point changé d'habitudes; ils sont restés ce qu'ils étaient jadis, des pillards décidés, tout en prenant, dans leur contact avec une civilisation supérieure, des vices qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Une foule de tribus plus ou moins considérables, et qui donneraient lieu à une longue nomenclature, ont été pareillement enrégimentées. Sans crainte d'être taxé d'exagération, on peut affirmer que le flanc gauche du Caucase est en ce moment rangé tout entier sous le drapeau russe. L'organisation de ces milices, infanterie et cavalerie, est à peu près la même que celle des Cosaques: elles sont divisées en sotnias ou bataillons commandés par des indigènes pour les grades inférieurs, par des officiers russes pour les grades élevés. Elles ne reçoivent de solde que lorsqu'elles sont convoquées pour entrer en campagne. Le mode ordinaire de recrutement est l'enrôlement volontaire.

Au nombre des moyens employés pour hâter cette assimilation des nationalités incorporées à la race dominante se trouve d'abord l'étude de la langue russe, imposée comme condition préalable d'aptitude à tous les emplois militaires ou civils. Le premier soin du gouvernement est de fonder partout des écoles, et de répandre ainsi la connaissance des idées et le goût de la civilisation dont cette langue est l'expression. Chez les populations chrétiennes du Caucase, la religion rend ce rapprochement encore plus facile. Dans ces contrées comme en Russie, le christianisme est de provenance byzantine; les monumens religieux dont les ruines sont encore debout sur les pentes ou dans les gorges du Caucase attestent les efforts des empereurs de Constantinople, depuis Justinien au VIe siècle, pour y faire pénétrer la foi de l'Évangile, et combien elle y fut florissante. La Géorgie n'a jamais cessé d'être en rapports intimes avec l'église grecque, et l'Arménie, séparée depuis le Ve siècle, ne s'en écarte que sur des points peu nombreux, obscurcis plutôt par des préjugés nationaux que par des divergences dogmatiques.

Les mariages mixtes sont aussi une des causes qui concourent à cette fusion; il existe nombre de familles où les pères voient déjà prête à leur succéder une jeune génération, ignorante ou dédai-

gneuse de la langue, de la religion ou du souvenir des ancêtres, et devenue Russe de la tête aux pieds. Un zèle d'émulation, une sorte de point d'honneur, portent ces néophytes à se rapprocher de leurs dominateurs et à désavouer leur propre origine. Le cachet officiel apparaît non-seulement sur leurs personnes par l'étalage de l'habit d'ordonnance (*moundir*), mais jusque dans les appellations de famille ou individuelles. Les noms de Madathian (fils de Mathathias), Arghouthian, Pehpoutian, Aïvaziants, Orbélian, Abgar, Vartan, etc., sont devenus Madatof, Argoutinsky, Behboutof, Aïvazovsky (1), Orbélianof, Apkarof, Vartanof. Dans la liste des noms musulmans, Tarkhan a produit Tarkhanof; Yousouf, Yousoupof, etc. Cette transformation passe promptement, lorsqu'il y a mélange de sang, du caractère politique à un état physiologique et ethnique. Les contours qui dessinent le relief de chaque type national, adoucis par un frottement continuel, disparaissent rapidement dans une générale uniformité.

Le système d'asservissement des peuples asiatiques suivi par la Russie semble tout le contraire de celui que suivent les Anglais dans l'Inde. Ici un mur de séparation infranchissable s'élève entre la race asservie et les conquérans. Les indigènes ont été réunis en corps de milices, mais sous une discipline particulière et dans des conditions d'infériorité marquée. On leur a laissé seulement quelques fonctions subalternes de l'ordre civil ou judiciaire, tandis que l'accès aux principaux emplois de l'administration, de la magistrature et de l'armée leur est fermé (2). L'orgueil britannique se révolterait à l'idée d'obéir, sous les armes, à un homme d'un sang réputé inférieur, à le voir siéger dans les hautes cours de Bombay, de Madras ou de Calcutta. Cet éloignement provient, chez nos voisins d'outre-Manche, de leurs instincts aristocratiques, d'un sentiment exagéré de leur propre di-

(1) Ce nom, qui est celui du peintre de marines dont le talent, devenu populaire en Russie, a été remarqué à notre exposition de 1857 et lui a valu la décoration de la Légion d'honneur, me fournit l'occasion de rectifier les détails biographiques très inexacts qu'a donnés M. Ivan Golovin dans une publication récente intitulée : *Autocratie russe*, Berlin 1860. Suivant lui, M. Aïvazovsky porte le nom de la ville où il a reçu le jour, de parens tartares si misérables que dans son enfance il cirait les bottes chez M. Kaznatcheïef, qui devina et seconda son talent. La connaissance personnelle que j'ai de la famille de ce célèbre artiste me permet d'affirmer qu'il est né à Caffa, en Crimée, non de parens tartares, mais arméniens, jouissant d'une honnête aisance, et qu'il a été élevé par sa mère, restée veuve et encore vivante. Ses ancêtres émigrèrent d'Ani, ville de la Grande-Arménie, lorsque, après avoir été ruinée par les Tartares mongols au XIIe siècle et détruite entièrement par un tremblement de terre en 1319, elle fut désertée par ses habitans. Le frère de M. Aïvazovsky, Mgr Gabriel, qui a longtemps habité Paris, est actuellement archevêque du diocèse arménien de Saint-Pétersbourg, Bessarabie et Nakhitchévan.

(2) La charte de 1833 proclamait en principe l'aptitude des indigènes à tous les emplois, mais la cour des directeurs de la compagnie des Indes à Londres avait rendu ce privilége à peu près illusoire, en exigeant, entre autres conditions, le plus souvent impraticables, un voyage préalable en Angleterre.

gnité et de leur supériorité sur les peuples auxquels ils se sont imposés, tout en étant en contradiction flagrante avec l'esprit libéral de leur constitution politique. C'est dire qu'il n'est pas absolu, puisque un Arménien de Madras, enrichi dans le commerce, feu M. Raphaël Gharamian, faisait partie naguère de la chambre des communes à Londres. Il est juste de reconnaître que la société indienne, avec ses préjugés d'exclusion et de haine de l'étranger, sa religion intolérante, sa division en castes héréditaires, présente une agglomération compacte bien autrement difficile à entamer que les nations chrétiennes dégénérées du Caucase, ou les peuplades païennes, boudhistes ou grossièrement musulmanes que la Russie a rencontrées éparses dans les solitudes de l'Asie septentrionale. Pour caractériser en traits généraux l'attitude qu'ont prise dans ce vaste continent les deux puissances qui aspirent aujourd'hui à se le partager, on peut dire que l'une tend à absorber les nationalités et à les effacer en usant insensiblement leurs forces vives (1), l'autre en les tenant sous un joug de fer et à l'écart, sans espoir d'être jamais relevées de cette déchéance. La séparation et l'esprit d'hostilité, de rancune et de vengeance qu'engendre cette condition servile sont un des enseignemens que l'on peut tirer de la récente insurrection de l'Inde. Si l'on voulait remonter encore plus haut pour chercher la cause première de la différence de ces deux politiques, on la trouverait peut-être dans la diversité radicale du caractère slave et du caractère anglo-saxon, le premier agissant par la concentration des forces individuelles dans une unité collective dont l'autorité absolue est la loi et le mobile suprême, le second par l'expansion isolée et spontanée du principe d'activité que fait germer dans le cœur de l'homme le génie de la liberté.

IV.

Après avoir énuméré les élémens de nature diverse qu'admet l'armée du Caucase, il reste à nous enquérir du chiffre total auquel elle s'élève; mais cette recherche est à la fois très obscure, parce qu'il n'existe aucune source officielle où il soit permis de puiser, et très

(1) Les progrès de ce travail d'assimilation dans lequel est engagée la Russie sont sensibles aussi à l'égard de plusieurs nations européennes : si la Pologne manifeste une résistance invincible à se laisser absorber, cette résistance tient non-seulement au souvenir glorieux d'un passé de luttes et de rivalité, mais encore à ce qu'elle a suivi un courant d'idées tout opposé à celui dans lequel la Russie a été entraînée, le courant des idées occidentales. Par une de ces anomalies fréquentes dans un pays comme la Russie, qui est en voie d'élaboration sociale et à un degré encore inférieur sur l'échelle de la civilisation, si les Juifs ont été tenus jusqu'à présent dans un état d'ilotisme, il n'est pas impossible de prévoir que, par l'acquisition des droits civils qu'on se prépare à leur accorder, ils seront, comme les autres nations, promptement transformés et russifiés.

complexe, car elle exigerait la connaissance de faits essentiellement contingens et instables. Ce chiffre a dû nécessairement varier avec le temps, suivant les exigences ou les résultats de la guerre, et s'accroître au fur et à mesure que l'armée permanente s'est grossie des corps auxiliaires appelés du dehors et des indigènes qui entraient dans ses rangs. Toutefois, en procédant par voie d'induction, en mettant à profit les témoignages oraux dont nous pouvons nous autoriser, parce qu'ils sont justifiés par une résidence de plusieurs années au Caucase, il ne nous sera pas impossible d'arriver à une détermination, sinon rigoureuse, du moins très approximative. D'après ces témoignages, l'armée était dans l'origine, vers 1823, à l'époque où Yermolof la commandait, de 22,000 hommes de troupes régulières. Augmentée d'année en année, sous les successeurs d'Yermolof, Paskiévitch, Rosen, Grabbe, Golovin, Neidhardt, jusqu'à 150 ou 160,000 hommes, elle en comptait au moins 200,000 sous Vorontzof, en 1844. Depuis la nomination du gouverneur actuel, le prince Bariatinsky, en 1856, elle en réunit 300,000 environ. Ce dernier chiffre suppose nécessairement l'armée au grand complet, et comprend à la fois les troupes régulières, les Cosaques et les indigènes, ainsi que tous les corps spéciaux, état-major-général, états-majors de chaque division, etc.

Dans l'évaluation de ces forces en général, il faut d'abord faire la part des conditions très inégales où sont placées les trois catégories que nous avons indiquées relativement aux chances de destruction qui pèsent sur elles, comme aux probabilités plus ou moins grandes que nous avons d'en connaître le nombre réel. En ce qui concerne l'armée régulière, il faut signaler l'action désastreuse d'une administration dont les concussions, les abus et l'insouciance pour les besoins matériels du soldat sont notoires, je ne dis pas seulement en Russie, mais dans toute l'Europe. S'il est une accusation avérée, tant elle a été souvent répétée, c'est que la majeure partie de la bureaucratie est infectée d'un esprit de corruption et de rapine, et ce vice, flagellé publiquement par des écrivains de talent, déploré par tous les cœurs honnêtes et patriotiques, a résisté à tous les efforts des souverains pour le déraciner. Une autre observation qu'il ne faut pas oublier lorsqu'il s'agit de l'armée russe, et qui a été reproduite bien des fois, c'est l'infériorité du chiffre réel par rapport au chiffre indiqué sur le papier. J'ai déjà dit que, dans les régimens d'infanterie de ligne par exemple, les cadres sont de 1,047 hommes par bataillon, mais que ce nombre officiel et ostensible descend, suivant des témoignages *de visu*, à un effectif de 600 combattans en temps ordinaire. Que sera-ce donc en campagne, où les fatigues sont beaucoup plus meurtrières que tous les engins de destruction de l'ennemi! « Notre effectif, me disait un officier dans son langage pitto-

resque, semblait se fondre entre nos mains. » Au Caucase, les vides occasionnés par les maladies et la mortalité, par le feu des montagnards, la désertion et la captivité, représentent une perte annuelle de vingt mille hommes pour les cinq années qui viennent de s'écouler.

Il en est autrement des Cosaques. Cantonnés depuis des siècles dans ces contrées, ils y sont devenus comme aborigènes et sont parfaitement acclimatés. Ils ne dépendent que d'eux-mêmes pour leur régime intérieur, leur entretien et le soin de pourvoir à leur bien-être. A l'exception des *sotnias* mobilisées en cas d'expédition, leur service est principalement sédentaire. On peut donc calculer à peu près leur nombre. En réunissant ceux de la Mer-Noire et de la ligne du Caucase, en comptant les exemptés temporairement et le corps de vétérans (*lgotnié*), qui doublent le chiffre de l'effectif, ce nombre monte à cent soixante-dix ou cent quatre-vingt mille hommes; il faut y joindre les douze régimens de Cosaques du Don qui viennent tenir garnison au Caucase et se renouvellent tous les trois ans, régimens qui ont été portés à vingt dans les quatre ou cinq dernières années. Il est donc permis d'estimer à près de deux cent mille les Cosaques de l'armée du Caucase, dont moitié fait un service actif. Quant aux milices indigènes, leur nombre a dû subir des fluctuations incessantes suivant les phases de la lutte et les progrès de la conquête, et telles qu'il serait superflu de hasarder aucune évaluation. On assure que ces milices forment en ce moment un corps de quarante ou cinquante mille hommes.

Si l'on considère l'importance que la Russie a toujours attachée à la guerre du Caucase, l'activité qu'elle a mise à combler sans relâche les vides de l'armée régulière, si l'on met en ligne de compte la progression chaque jour croissante des milices montagnardes, on sera conduit à accepter comme très vraisemblable le chiffre de trois cent mille hommes auquel on évalue généralement l'armée du Caucase. C'est assurément un énorme déploiement de forces, hors de proportion en apparence avec l'étendue superficielle qu'il recouvre, mais qui semble nécessité par la configuration d'un pays que la nature a hérissé de formidables défenses, par le caractère belliqueux et résolu des populations qu'elles protégent.

Le chef de cette grande armée, le prince Bariatinsky, est sorti de ses rangs. D'abord colonel du régiment de la Kabarda, il fut promu en 1856 aux fonctions dont nous le voyons maintenant investi, en remplacement du général Mouravief, le même à qui est due la prise de Kars, et qui avait succédé en 1854 à Vorontzof. Les plus hautes dignités militaires ont été prodiguées au prince Bariatinsky : lieutenant de l'empereur au Caucase, il a été créé général feld-maréchal, et, par une distinction réservée aux têtes couronnées, aux

princes du sang et aux plus grands capitaines, nommé titulaire du régiment autrefois sous ses ordres immédiats, le Kabardinskii. Sans croire un mot des propos que l'on débite sur les influences de cour qui lui auraient valu tant de faveurs, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elles sont justifiées par le succès éclatant que sa bonne fortune lui réservait. S'il n'a pas eu encore l'occasion de se montrer le rival des hommes de guerre illustres dont il est l'égal par les honneurs accumulés sur sa tête, on peut dire qu'il possède des talens militaires suffisans : c'est surtout un administrateur zélé pour le progrès des populations dont la direction lui a été confiée, un cœur noble et généreux; il est doué d'une qualité particulièrement précieuse en Russie, la probité. Pour l'aider dans les soins du gouvernement, il a auprès de lui un conseil et une administration supérieure, institués sur sa proposition en janvier 1859. Le président de ce conseil est le prince Orbélian, de famille géorgienne. L'administration comprend quatre départemens : 1° les douanes et les quarantaines, 2° les établissemens d'instruction publique, 3° les finances, 4° la justice. Une division spéciale est consacrée à l'économie rurale et aux colonies étrangères d'origine allemande établies dans les contrées caucasiennes.

Maintenant que le flanc gauche est conquis et que le principal obstacle de la Russie au Caucase, la présence de Schamyl, a disparu, on s'est demandé, dans la perspective de la soumission prochaine du flanc droit, quelle est la destination éventuelle de cette grande armée. L'imagination aidant, on s'est représenté l'*habile et entreprenant Bariatinsky* chevauchant, à la tête de ses trois cent mille soldats, à travers la Perse jusque sur les bords de l'Indus et du Gange. Par malheur, les savans tacticiens qui font mouvoir si lestement des masses aussi lourdes, et dont les élémens sont si hétérogènes, ne nous enseignent pas comment il faudrait s'y prendre pour les préserver de périr de faim, de soif et de chaleur dans les déserts qu'elles auraient à parcourir avant de parvenir dans l'Inde. Les considérations que j'ai développées font pressentir déjà qu'une pareille prévision ne saurait s'accomplir sans de grandes difficultés; ce qu'il me reste à dire suffira pour démontrer que, même ces difficultés n'existant pas, la réalisation en est de longtemps impossible. D'abord il est plus que douteux que le gouverneur actuel du Caucase, par ses aptitudes et ses goûts personnels, dont le trait saillant n'est point une téméraire ardeur, soit porté à entreprendre de grandes expéditions et rêve des conquêtes lointaines. La mission qu'il a reçue d'assurer la stabilité de la domination russe dans les vastes domaines qu'il administre est loin d'être achevée, et la gloire de la mener à bonne fin peut suffire à son ambition. Une portion

notable des montagnards du flanc droit résiste encore. Ce n'est pas tout que la soumission récente de Mohammed-Émin, l'actif et habile agent de Schamyl parmi les tribus adighés ou tcherkesses, et celle de la nation des Natoukhaïs, dans le voisinage des bouches du Kouban; il faut encore vaincre la nation non moins considérable des grands et des petits Schapsougs, ainsi qu'une foule de tribus qui vivent dans un état d'hostilité sourde ou déclarée, et redoutables par leur agglomération possible; il faut enfin réduire les restes de la vaillante confédération tcherkesse (1).

Des trois armées, régulière, cosaque et indigène, que la Russie possède au Caucase, quelle est donc celle qui pourrait en être retirée? Ce n'est point assurément l'armée régulière, la seule qui ait une force véritablement agressive et qui puisse être utilement employée à l'extérieur. Sans elle, les Cosaques, colons sédentaires, troupes légères, propres seulement à des combats d'escarmouche et à un service de surveillance, sont impuissans, et la milice indigène perd toute direction et cesse d'être contenue. Ces trois armées, en se mouvant chacune dans la sphère d'attributions qui lui est propre et avec ses qualités particulières, se complètent mutuellement et constituent un tout indivisible. La seule pensée, le seul désir que puisse avoir la Russie est de mettre d'abord un terme à une guerre longue et sanglante où elle a englouti tant de soldats et de trésors. Alors il lui sera possible de diminuer son armée régulière, comme nous l'avons fait nous-mêmes en Algérie. Que plus tard, allégée de ce lourd fardeau, et lorsque la conquête aura fait place à un système de simple occupation, elle tourne ailleurs ses vues et une partie de ses forces du Caucase devenues disponibles, qu'elle appelle à son aide les montagnards, sujets douteux en temps ordinaire, mais auxiliaires dévoués dès que luira à leurs yeux l'appât du pillage, c'est là une de ces éventualités que l'Europe doit prévoir.

En supposant ces enfans du Caucase courbés d'une mer à l'autre sous le sceptre des tsars, on pourra dire qu'ils sont domptés, mais non encore pacifiés. Tous, et le Tcherkesse aristocrate et chevaleresque, et le Lesghi républicain et aux mœurs farouches, tous aiment la liberté et l'indépendance, comme l'aigle se plaît dans les espaces sans limites des régions aériennes où il plane solitaire. Le flanc gauche a été un foyer actif de l'islamisme; quiconque a tant soit peu étudié la religion de l'Alcoran sait qu'elle entretient au fond du cœur de ses adeptes un enthousiasme ardent, la haine farouche de l'étranger et un esprit d'intolérance inflexible comme le dogme de

(1) Une partie des Tcherkesses a commencé à émigrer, il y a quelques mois, au nombre de soixante-dix mille environ, sur le territoire ottoman. Ils ont reçu des secours du sultan et des terres dans le nord de l'Asie-Mineure, aux environs de Sivas et d'Amasie.

la fatalité qu'elle proclame. Non, le muridisme n'est pas éteint dans les profondeurs de ces montagnes; le souvenir de l'imâm Schamyl vit encore parmi des populations qui lui étaient dévouées jusqu'à la mort. Si la surveillance s'endormait un instant, l'étincelle qui couve dans le foyer encore fumant se ranimerait tout à coup; à Schamyl dans les fers, comme à Kazy-Moulla tombé en héros et en martyr au milieu des murs en flammes et croulans de Himry, succéderaient de nouveaux apôtres dont la voix inspirée et puissante réveillerait les échos assoupis du Daghestan. Ces sentimens, ces aspirations, cette foi ne s'évanouissent pas en un jour. La domination russe ne sera solidement assise dans ces lieux que du jour où elle les aura enveloppés de toutes parts du réseau de ses lignes stratégiques, et que dans toutes les directions des routes propres aux rapides et faciles évolutions de l'armée auront été ouvertes. Alors, après l'œuvre violente de la conquête, commencera l'œuvre plus lente, mais bien plus efficace, de la pacification. Elle s'opérera à la longue, si la Russie emploie vis-à-vis des montagnards cette condescendance persuasive et ingénieuse qui lui permet d'assouplir et de gagner à elle les races asiatiques. L'habitant du flanc droit, jadis chrétien au temps des empereurs de Byzance, et conservant de vagues réminiscences de sa foi primitive, serait peut-être accessible de nouveau aux enseignemens de l'Évangile, si le clergé avait jamais le moindre souci de les lui faire entendre (1), tandis que le Lesghi, zélé musulman, ne se laissera jamais convaincre, et sa foi devra être respectée; mais ils s'accoutumeront insensiblement l'un et l'autre à obéir à une force qui leur apparaîtra morale, juste et tutélaire. Les Orientaux sont de grands enfans dont il faut savoir se faire craindre et aimer tout à la fois. L'appât du lucre et l'espoir d'acquérir des richesses sont un moyen d'attraction très puissant sur eux, et le Caucase, par le développement du commerce et de l'agriculture, peut donner ample carrière à la satisfaction de ces instincts. Il est fertile en produits bruts des climats tempérés, et se prête admirablement à la culture des plantes tropicales, comme l'indigo et le coton. Il est riche en bestiaux, laine, suif, cire, soie, etc. Sa situation entre deux mers et deux continens en fait la route naturelle du transit entre l'Europe et l'Asie. La première mesure à prendre est l'abolition du tarif des douanes de 1831, qui a anéanti le commerce dans ces contrées en supprimant tous les rapports avec l'Europe. Ces relations, qui y répandaient la prospérité et la vie il y a une quarantaine d'années, ont pris une voie plus méridionale. C'est par Trébisonde et le steppe

(1) Il est constant que l'église orthodoxe n'a eu jusqu'à présent aucune action sur les montagnards comme propagande religieuse, et n'a tenté aucun effort pour les ramener. La seule doctrine qui ait fait des progrès au Caucase dans ces derniers temps est l'islamisme.

des Kurdes, région déserte où les caravanes courent de grands risques, malgré le tribut que ces nomades prélèvent, qu'elles se dirigent maintenant vers la Perse et l'Asie centrale. Un système douanier largement conçu reporterait bien vite ce commerce dans l'isthme du Caucase. Les routes projetées ou en voie d'exécution permettraient des communications faciles. Dans le Daghestan, des mines de soufre, d'antimoine, d'albâtre et de plomb, d'abondans gisemens de houille ont été découverts il y a quelques mois, et les montagnards se sont empressés de seconder les recherches des ingénieurs chargés de cette exploration, dans la persuasion que la mise en lumière de ces trésors enfouis dans le sein de la terre deviendra pour eux une source de bien-être.

Parmi les travaux d'utilité publique en construction ou en projet, nous citerons la route de Koutaïs dans l'Iméreth jusqu'à Vladikavkaz sur le plateau de la Kabarda, par Oni, Kalaki et Alaghir; plusieurs chaussées, au nombre desquelles est la section de Douschétie, sur la route militaire de la Géorgie; le pont en fer établi à Koutaïs, sur le Rion; la ligne de poteaux télégraphiques, sur le chemin de Tiflis à Barjom, destinée à être continuée par Koutaïs jusqu'à Poti et à la Mer-Noire. Enfin les études pour la construction d'un chemin de fer d'une mer à l'autre touchent à leur fin. Cette voie ferrée pourra être reliée plus tard, par le steppe des Kalmouks nomades, à celle qui doit traverser la Russie méridionale jusqu'à Moscou, où elle rejoindra la voie qui conduit de cette ville à Saint-Pétersbourg.

Certes ce sont là des débuts qui promettent; mais le programme à remplir est si vaste! Quelle tâche gigantesque que celle de pacifier le Caucase, d'y implanter la civilisation, et d'en faire désirer les bienfaits à des peuples encore enfans! On en jugera par le tableau qu'il nous reste à tracer de cette étrange société caucasienne. L'accomplissement d'une œuvre pareille ne peut être que le résultat d'efforts persévérans. La mère-patrie a elle-même bien des pas encore à faire dans la carrière du progrès économique et industriel; elle est dans l'enfantement pénible d'une grande réforme sociale, l'émancipation des serfs, réforme légitime et morale, et par cela même destinée à triompher et à la transformer. Au milieu de ces préoccupations qui sollicitent toute son attention sur elle-même, le temps n'est pas venu de s'occuper activement de la régénération du Caucase; l'avenir est encore éloigné sans doute où cette parole, prononcée dans la joie d'un triomphe récent et inachevé, *il n'y a plus de Caucase*, pourra être répétée par les tsars avec une confiance mieux fondée que celle de Louis XIV disant : *Il n'y a plus de Pyrénées.*

ÉDOUARD DULAURIER.

DORLCOTE-MILL

SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE.[1]

Dans une plaine largement ouverte, la belle rivière de la Floss, courant plus à l'aise entre ses bords chargés de verdure, semble se hâter vers la mer, tandis que la marée amoureuse, remontant à sa rencontre, lui barre le passage par une sorte d'impétueuse étreinte. Le flot puissant ramène ainsi vers la petite ville appelée Saint-Ogg de noirs bâtimens chargés des planches odorantes du sapin, de sacs aux flancs arrondis, pleins de graines oléagineuses, et de monceaux de charbons, noirs diamans qui étincellent au soleil.

Entre une colline basse et le bord de l'eau, la petite ville étale ses toits rouges aux pentes rapides, ses entrepôts aux pignons élargis, et sous les pâles rayons d'un soleil de février jette quelques doux reflets roses sur les ondes miroitantes. A droite, à gauche, s'étendent de gras pâturages, des champs bruns où le sillon récemment ouvert attend la semence prochaine, quelques autres où pointent déjà les tendres tiges du blé semé en automne. Par-delà les haies, on entrevoit la cime dorée des ruches de l'an dernier. Des arbres se dressent le long de ces haies, et les mâts des navires lointains, les voiles couleur de tan, se meuvent, dirait-on, parmi des massifs de frênes.

(1) *The Mill on the Floss*, by George Eliot, author of *Scenes of clerical Life* and *Adam Bede*: three vols, William Blackwood, Edinburgh and London 1860. — La touchante histoire publiée sous ce titre par l'auteur d'*Adam Bede* nous a paru comporter le procédé particulier d'analyse critique que nous avons appliqué dans la *Revue* à quelques récits anglais, tels que *Thorney-Hall* (livraisons du 15 mai et du 1er juin 1856), et *Georgy Sandon* (livraisons du 15 juillet et du 1er août 1859).

Justement à côté de la ville aux toits rouges, un cours d'eau tributaire, la Ripple, vient mêler à la Floss ses eaux rapides. La Ripple coule sous des saules rabougris que je me rappelle encore, et sous le pont de pierre je me rappelle aussi ces petites ondes noirâtres que plissait le vent, que moirait l'éclat du jour.

Mais voici *Dorlcote-Mill*, voici le moulin de Dorlcote. Je ferai halte sur le pont, afin de contempler à mon aise ce site rempli de souvenirs, encore qu'il soit bien tard et que les nuages menacent. Même en cette saison morte et dépouillée, on aime à regarder la vieille maison, bien tenue, ordonnée, proprette, comfortable. Elle a presque l'âge des ormes et des châtaigniers qui la défendent contre les vents du nord. Les eaux sont hautes à ce moment de l'année : elles envahissent les oseraies qu'on leur oppose comme une barrière, et submergent à demi la bordure de hautes herbes posée au-devant de l'habitation. Tandis que je contemple le plein courant, l'abondant et frais gazon, et sur les troncs massifs comme sur les plus frêles branches cette espèce de poudre d'un vert brillant que les mousses fines semblent y déposer comme pour atténuer la sécheresse momentanée de leurs maigres contours, je m'éprends de cette fraîcheur humide, j'envie les cygnes blancs qui, là-bas, parmi les osiers, plongent leur tête sous le flot noir.

La chute d'eau mugit; les roues tournent à grand fracas, battant l'onde écumeuse. On est assourdi, on n'en rêve que mieux. Un rideau de bruit, — s'il est permis de parler ainsi, — s'étend entre le monde et vous. C'est le moment de songer aux choses passées. Le paysage vivant se repeuple de fantômes. Je revois, sur ce même pont, contemplant, comme moi, les roues du moulin qui jetaient autour d'elles une poudre de diamans, — je revois, dis-je, une belle et brune enfant, accompagnée d'un griffon blanc coiffé de brun. Jaloux peut-être de sa petite maîtresse si profondément absorbée par les mouvemens du bruyant mécanisme, il aboyait aux roues, sans pouvoir ni faire cesser le tumulte, ni le dominer de ses hurlemens aigus...

Ce fut ainsi que m'apparut pour la première fois Maggie Tulliver. Je ne me doutais guère de ce qu'elle serait un jour pour moi, de ce que je serais pour elle, et des liens qu'un avenir encore lointain établirait entre nos deux destinées. Quels ils furent, je ne le dirai point. Ce n'est pas ma vie que je raconte. Ce que j'ai pu sentir ou souffrir n'intéresse que moi et ne mérite aucune mention, aucune attention particulière. En est-il de même de Maggie? Si je le pensais, ce récit n'irait pas plus loin; mais aucun de ceux qui l'ont connue et qui, — sous le nom d'emprunt que je lui donne, — viendraient à la deviner, ne me refuserait d'attester qu'elle n'a point passé en vain

ici-bas. Dieu l'avait marquée d'une empreinte à part, et on pouvait croire qu'il la prédestinait à un rôle qu'elle n'a pu jouer; pour ses mystérieux desseins, il prépare ainsi des instrumens de choix, des êtres d'élite, en plus grand nombre, dirait-on, qu'ils ne lui sont nécessaires. L'heure venue, ce grand ouvrier prend celui qui va le mieux à sa main puissante; les autres, rejetés dans la poussière, y demeurent inutiles et perdus. Les hasards de la vie, les circonstances contraires, arrêtent leur essor. Seulement une vague auréole leur reste au front; ils portent le signe sacré. Si petits qu'ils semblent à la foule stupide, ils arrêtent par leur grandeur cachée les regards de quiconque a le sentiment des choses d'en haut.

I.

De sa distinction native, Maggie ne devait rien à ses parens. L'honnête propriétaire de Dorlcote-Mill, M. Tulliver, n'était qu'un meunier entendu, doublé d'un spéculateur fort insuffisant. Entêté, dominateur, processif, il croyait à son étoile, sinon à son génie, et se lançait étourdiment dans des difficultés au-dessus de la portée de son esprit. Une fois embourbé, il manquait d'expédiens, d'adresse, d'entregent : il ne savait que se raidir, et, définitivement vaincu, se plaindre de tout, hormis de lui-même. Sa femme ne pouvait lui prêter aucun secours. C'était la vraie ménagère anglaise, la femme d'intérieur, pourvue de toute sorte de bonnes recettes pour la confection des *puddings* ou la mise au net des lessives; au-delà, n'ayant aucune idée, ne connaissant rien du monde, rien non plus de ce qui la touchait de plus près, et respectant la capacité de son mari, qui, parti d'assez bas, avait pu s'élever par degrés jusqu'à devenir l'époux « d'une Dodson. » Une Dodson était aux yeux de mistress Tulliver, — et cela seul pourra la classer dans l'esprit de bien des gens, — tout autre chose qu'une Simpson, une Gregson, une Jameson. Pourquoi? Elle n'aurait pu le dire au juste; mais elle n'en était pas moins convaincue de cette mystérieuse supériorité, et, en de certains momens, songeait avec regret qu'elle s'était « mésalliée! » M. Tulliver, fils de ses œuvres, n'était nullement reconnaissant de l'honneur qu'elle lui avait ainsi fait sans qu'il s'en doutât. Se croyant plus riche qu'il n'était et aussi plus certain de sa prospérité à venir, il avait épousé la cadette des *misses* Dodson, assez pauvrement dotée, d'abord parce qu'elle était jolie, ensuite parce qu'elle passait, et à bon droit, pour s'entendre aux soins intérieurs. Peut-être ne fut-il pas trop fâché de la trouver, pour le surplus, d'une nullité qui passait toute espérance. Il aimait à être maître chez lui et à ne pas conter ses affaires. La docilité, l'incuriosité absolues de sa femme

flattèrent son orgueil marital, et il se crut d'autant plus grand qu'il s'était associé à un être plus inférieur. Il ne devait s'apercevoir de son faux calcul que bien plus tard, à l'heure des crises, alors qu'un bon conseil donné à propos, un encouragement ingénieux, une salutaire initiative, eussent prévenu ou du moins atténué les catastrophes.

Entre ces deux êtres mal associés, mais qui ne s'en doutaient point et vécurent longtemps heureux l'un par l'autre, grandirent deux enfans, Thomas et Marguerite : — Tom et Maggie, comme on les appelait au moulin.

Tom se montra dès l'enfance ce qu'il fut depuis, un excellent échantillon du *yeoman* anglais. Il avait le raisonnement droit et court, l'intelligence dure, la volonté ferme. Très capable de commettre une de ces espiègleries qu'on appelle vulgairement « une sottise, » il aurait jugé honteux de la désavouer ou de la dissimuler au-delà d'une certaine mesure. Il ne donnait pas sa parole en vain. Il ne se fût jamais laissé emporter, dans ses plus vives colères, jusqu'à frapper une petite fille, cette petite fille fût-elle sa sœur. Cette sœur pourtant l'impatientait souvent. Il la comprenait si peu, qu'il avait renoncé à se l'expliquer. Il l'aimait en somme et sincèrement, mais non comme il était aimé d'elle.

Maggie voyait Tom comme elle voyait toute chose en ce monde, c'est-à-dire que sa poétique imagination le transfigurait. Ce robuste et franc garçon fut longtemps le centre à peu près unique de ses affections. Par ses rebuffades, quelquefois brutales, il excitait en elle cet admirable instinct d'indulgente bonté, de pardon inépuisable, que la nature met au fond de certains cœurs excellemment doués. Par sa force, son courage, il lui plaisait. Énergique elle-même, l'énergie d'autrui lui était sympathique. Avec les années, ce goût, cet attrait qu'elle avait eus dès l'enfance pour ce frère toujours un peu ingrat, — comment ne l'eût-il pas été? — allaient se développant. Elle n'obéissait volontiers à personne : à personne elle ne désobéissait moins qu'à lui. Il était l'arbitre absolu, quelquefois le tyran capricieux de leurs jeux d'enfance. L'offenser était sa plus grande crainte; lui plaire et se dévouer pour lui, le plus exquis plaisir qu'elle pût goûter. Elle était jalouse des petites filles à qui Tom, forçant un peu sa nature abrupte, témoignait quelque complaisance ou accordait par hasard quelque attention. Un jour entre autres, poussée au désespoir par la préférence marquée, et volontairement marquée, que Tom avait manifestée pour miss Lucy Deane, leur cousine germaine, Maggie résolut de fuir à jamais ce frère dénaturé. Ses lectures d'enfant lui avaient fait envisager comme la chose du monde la plus simple d'aller rejoindre un camp de *gipsies*, et de s'y faire

proclamer reine, grâce à son incontestable supériorité sur des êtres si imparfaitement civilisés. Elle leur apprendrait mille et mille choses qu'ils ignoraient encore, et ferait inévitablement le bonheur de la tribu soumise à ses lois. Ce fut avec ces idées qu'elle se glissa hors de chez son oncle Deane, — où les deux enfans étaient alors en visite, — et s'achemina bravement vers Dunlow-Common, où de tout temps elle avait entendu signaler la présence d'un de ces campemens bohêmes, plus fixes qu'on ne les croirait dans le retour de leurs installations périodiques. Que de fois ne me suis-je pas complu au récit qu'elle me faisait de cette journée et des émotions qu'elle avait éprouvées, à peine dans la campagne, hors de vue, seule, sans protecteurs, et se croyant déjà au bout du monde! — J'avais grand'peur, disait-elle; mais pas un instant l'idée ne me vint de retourner en arrière. Mon imagination créait des monstres sur ma route; mais une irrésistible impulsion me faisait braver ces effrayantes chimères. — La chance voulut qu'elle rencontrât en fin de compte ce qu'elle cherchait. Deux femmes d'aspect assez étrange, mais qui lui firent un accueil suffisamment respectueux, préparaient le repas de ses futurs sujets. Elle leur expliqua ses intentions, qui parurent les étonner à peine, et n'était le sans-gêne avec lequel une jeune *zingarilla*, survenue peu après, la dépouilla de son joli chapeau, pour l'essayer sur sa tête assez mal peignée, Maggie n'aurait eu d'abord aucun motif de se croire en mauvaise compagnie. Il est vrai que plus tard les choses prirent un autre aspect. Les hommes de la tribu revinrent, escortés d'un vilain barbet noir qui effraya terriblement la nouvelle *gipsy*. Le chef de la bande inspecta trop curieusement les poches du tablier de Maggie, et, en y replaçant les menus objets dont elles étaient garnies, omit un dé d'argent dont la vue lui avait arraché un sourire significatif. Ceci, joint à l'absence tout à fait imprévue du thé qui accompagnait son *lunch* quotidien, commençait à faire réfléchir l'enfant, dont les idées, en moins de cinq minutes, changèrent du tout au tout. Ces mêmes bohémiens qu'elle regardait naguère comme d'enviables compagnons, faciles à instruire et à rendre heureux, lui paraissaient maintenant fort capables d'attenter à ses jours. Peut-être étaient-ils anthropophages. Et comment savoir en effet ce qui cuisait là dans cet affreux pot de fer, sous l'œil hagard de la sorcière aux cheveux gris? L'incident finit d'une façon beaucoup moins tragique. Leur repas terminé, les bohémiens n'eurent rien de plus pressé que de ramener à Dorlcote-Mill la « petite lady » dont ils ne pouvaient en effet tirer meilleur parti. Et Maggie y rentra, mieux édifiée sur leur compte, mais sans avoir changé de caractère. De plus rudes enseignemens, par la suite, sont demeurés tout aussi peu efficaces.

J'ai dit, je crois, que M. Tulliver avait l'instinct batailleur et processif qu'on reproche à la race normande. Dans la voie où cet instinct l'engageait, il rencontrait à chaque pas des difficultés que lui grossissait son manque d'instruction. Les gens de loi auxquels il était obligé d'avoir recours, et qui parfois le tiraient d'affaire, lui inspiraient un saint respect mêlé de terreur. Il en vint à rêver pour son fils cette connaissance du droit qui lui manquait si fort à lui-même, et ce fut là son principal mobile quand il résolut de donner à Tom, coûte que coûte, une instruction libérale. D'une humble école où les fils de fermiers allaient apprendre tant bien que mal les élémens de toute science humaine, l'enfant passa sous la direction d'un jeune ecclésiastique de Saint-Ogg, ambitieux et pauvre, qui, tout récemment marié, se sentait obligé d'ajouter aux maigres revenus de sa cure quelques ressources supplémentaires. Tom Tulliver fut son premier écolier, et s'il avait manifesté les moindres dispositions littéraires, rien n'aurait été négligé pour faire de lui un brillant spécimen des talens de son précepteur; mais le révérend Walter Stelling ne put pas nourrir longtemps les illusions flatteuses dont il s'était bercé au début. Devant la résistance inerte de cette intelligence déroutée, de ce bon sens obtus, il sentit, après quelques tentatives infructueuses, fléchir son obstination et s'envoler ses espérances. Tom, à partir de ce moment, cessa d'être harcelé de punitions et de reproches. Par un accord tacite, ses leçons lui furent données comme il les prenait, avec la plus complète indifférence, et peu à peu mistress Stelling, belle blonde aux yeux bleus, à qui déplaisaient assez les soins continuels de la maternité, transforma l'écolier rétif en une bonne d'enfant parfaitement dressée. Les récréations de Tom se passaient à promener, à surveiller la petite Laura, et, faute de tout autre compagnon de jeux, le brave garçon avait pris goût à cette mission charitable. Il ne s'en plaignait donc pas, et laissait M. Tulliver se bercer de l'idée que son fils acquérait toute l'érudition nécessaire à un *attorney*, — voire à un *solicitor*, — tandis qu'en réalité celui-ci n'apprenait guère que les pratiques routinières de la *nursery*.

Cependant, après un an de cette éducation passablement irrégulière, l'arrivée d'un second élève modifia quelque peu l'état des choses. Celui-ci était tout différemment doué. Dieu l'avait fait beau: un accident, survenu pendant sa première enfance, l'avait rendu difforme. De là une grande timidité, une grande défiance de lui-même, accrues encore par d'autres circonstances. Son père, un des hommes de loi les plus occupés de la petite ville de Saint-Ogg, y était en butte à de nombreuses inimitiés. On le savait habile, on le craignait. Tout ce qu'il y avait en lui de facultés affectueuses, il le

gardait à son pauvre enfant resté sans mère, à cette frêle plante déjà flétrie. Pour les étrangers, il n'avait qu'un front sévère, un abord composé, sec et presque rude. C'est ainsi qu'il répondait à l'antipathie générale dont il se savait l'objet, et dont son fils, doué d'une extrême susceptibilité, avait déjà plusieurs fois subi les contre-coups douloureux.

Philip Wakem, — je ne l'ai pas encore nommé, — se trouvait d'autant plus mal à l'aise avec son nouveau compagnon d'études, qu'il savait le père de Tom engagé dans un procès où l'*attorney* Wakem *occupait* pour la partie adverse. Tom de son côté avait souvent entendu M. Tulliver, dans les épanchemens colériques auxquels il était sujet, traiter de « méchant homme » le légiste à l'instigation duquel on lui avait cherché chicane sur sa prise d'eau. Avant que le hasard ne les réunît, il existait donc entre ces enfans un germe d'inimitié. Tom d'ailleurs ne pouvait que mépriser « un bossu. » Pour lui, Philip Wakem n'était que cela. Philip en revanche, lorsqu'il eut reconnu l'infériorité intellectuelle de son nouveau camarade, se consola plus aisément d'être regardé de si haut; il ne lui en coûta guère de pardonner un dédain qu'il pouvait rendre au centuple. Aussi, peu à peu familiarisés l'un avec l'autre, les deux élèves de M. Stelling en vinrent-ils à nouer d'assez bons rapports et à se rendre de mutuels services; mais aucune intimité réelle n'existait et ne pouvait exister entre deux natures si dissemblables. Quelque tact qu'ait un enfant, il ne saurait, dans des rapports quotidiens, dissimuler toutes ses impressions, et Philip, en laissant percer de temps en temps la médiocre opinion qu'il avait des facultés intellectuelles de Tom, réveillait l'hostilité de vieille date qui sommeillait au cœur de ce dernier : elle s'exhalait en paroles naturellement peu ménagées et en allusions blessantes. Un jour surtout, dérangé à contre-temps au milieu d'une étude qui absorbait toutes ses pensées, Philip Wakem congédia un peu rudement son camarade, qu'exaspérèrent les termes dont il s'était servi. — *Idiot!* c'est possible, répétait Tom en fureur; mais je vous assommerais, si vous n'étiez, vous, une petite fille,... et je suis le fils d'un honnête homme, moi! Sans s'en douter, Tom avait frappé juste. Ces derniers mots entrèrent comme un coup de poignard dans le cœur de Philip. Il pouvait les pardonner à la longue; mais les oublier lui était désormais interdit.

Maggie, invitée par mistress Stelling à venir passer une quinzaine de jours avec son frère, apparut entre les deux enfans irrités comme un ange de paix. Le mouvement sympathique qui, dès l'abord, l'attira vers le pauvre petit Philip était ce noble instinct de compassion qui, chez les femmes, peut aller jusqu'à l'héroïsme. Il y avait d'ailleurs en elle une ferveur d'imagination, un goût na-

turel pour la culture de l'esprit, qui ne lui permettaient pas de méconnaître les dons par lesquels cet être faible et enlaidi se trouvait dédommagé de son infériorité physique. Elle écoutait avec admiration, ses grands yeux noirs ouverts et fixes, les merveilleuses histoires qu'il racontait avec une verve passionnée, et aux séductions desquelles Tom lui-même ne restait pas insensible. Tantôt c'était quelque ancienne chronique d'Écosse, tantôt quelque tragédie d'Eschyle ou de Sophocle qui défrayaient leur impatiente curiosité, et tandis que le frère admirait surtout les grands coups d'épée de Bruce ou de Wallace, la sœur s'attendrissait aux souffrances de Prométhée ou de Philoctète.

A ce dernier nom se rattache un des souvenirs de cette enfance déjà si lointaine. La veille du jour où Maggie devait retourner chez son père, elle se trouva seule un moment avec Philip, qui, toujours studieux, préparait son devoir. Ils étaient devenus fort bons amis, et la jeune fille vint s'accouder à la table où il travaillait.

— C'est du grec, ceci? lui demanda-t-elle... Et ce doivent être des vers... Les lignes sont si courtes...

— Oui, répondit-il, c'est l'histoire de ce pauvre boiteux dans l'île de Lemnos,... celle que je vous racontais hier soir, vous savez?

Et, charmé de l'interruption, il avait levé la tête pour contempler plus à l'aise ce visage dont l'expression le charmait. Maggie, toujours distraite, ne répondit rien. Ses regards rêveurs erraient dans le vide. Elle ne pensait déjà plus ni à Philip ni au livre de Philip.

— Maggie, lui dit tout à coup celui-ci, qui la contemplait toujours,... si vous aviez un frère comme moi, l'aimeriez-vous autant que vous aimez Tom?

— Quoi?... que dites-vous? demanda Maggie, tressaillant à cette question qui venait troubler sa rêverie. Et quand Philip l'eut répétée : — Oh! certainement, répondit-elle sans hésiter,... et bien mieux encore... Non, cependant,... non,... pas mieux. Je ne sais si cela me serait possible;... mais je vous plaindrais tant...

Ces mots : *je vous plaindrais,* dans leur poignante naïveté, firent monter le rouge au front de Philip. Tout son être se révoltait à l'idée d'être pour Maggie un objet de pitié. Si enfant qu'elle fût, elle comprit le mal qu'elle lui avait fait sans le vouloir. C'était la première fois qu'une parole lui échappait, indiquant qu'elle avait pris garde à la difformité de Philip. Elle en eut un vrai remords.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle avec empressement, vous avez tant d'intelligence,... vous jouez si bien du piano,... vous chantez si bien... Je vous assure que vous me plaisez beaucoup... Quand Tom s'en irait, vous resteriez près de moi... Vous m'enseigneriez tant de choses... Vous m'enseigneriez le grec, n'est-ce pas?

— Mais non! reprit Philip, vous allez nous quitter; on va vous

mettre en pension... Vous m'oublierez;... vous ne vous inquiéterez plus de moi... Et quand je vous retrouverai grande personne,... vous ne voudrez seulement plus me reconnaître.

— C'est ce qui vous trompe, reprit Maggie de son air le plus grave... Je n'oublie rien, ni personne... Voyez si j'oublie le pauvre Yap (Yap était son chien)... Il a une tumeur au gosier, et on prétend qu'il en mourra...

— Voyons, Maggie, reprit Philip avec un sourire un peu triste, m'accordez-vous autant d'intérêt qu'à Yap?

— Mais, oui,... tout autant, reprit-elle avec un bon rire.

— Eh bien! moi, je vous aime beaucoup,... et je ne vous oublierai certainement pas;... si j'avais une sœur, je la voudrais avec des yeux noirs comme les vôtres.

— Vous trouvez mes yeux jolis? dit Maggie, qui paraissait fort satisfaite de cet éloge. Sauf son père, elle n'avait encore rencontré personne qui parût remarquer ses yeux... — Pourquoi cela, je vous prie?

— Je ne sais trop, reprit Philip... Ils ne ressemblent pas à ceux de tout le monde... Ils ont l'air de vouloir parler,... et parler avec bonté. En général, je n'aime pas qu'on me regarde, et quand vous me regardez, vous, cela me fait plaisir.

— On dirait, repartit Maggie après un moment de réflexion, on dirait que je vous plais plus qu'à Tom.

Et cette pensée semblait l'attrister. Puis, cherchant le meilleur moyen de convaincre Philip, que, tout contrefait qu'il fût, elle ne l'en aimait pas moins : — Peut-il vous être agréable, reprit-elle, que je vous embrasse comme j'embrasse Tom?... Si vous le voulez, je le ferai.

— Oh! oui! répliqua Philip avec la même candeur... Personne ne m'embrasse jamais, moi.

Elle se pencha vers lui sans hésiter, lui passa ses bras autour du cou, et du meilleur de son cœur lui donna baisers sur baisers.

— Quand nous nous reverrons plus tard, ajouta-t-elle, je vous embrasserai encore, et vous verrez bien que je ne vous ai pas oublié.

II.

Douce et vaine promesse, digne du beau temps où l'Éden était encore habité, où ses portes d'or ne s'étaient pas refermées sur nos premiers parens! Quand Philip et Maggie se revirent, ce fut dans les rues de Saint-Ogg, et ils échangèrent un simple salut de politesse. Maggie revenait de sa pension, où elle avait appris, entre autres choses, que Philip n'avait aucun droit d'espérer d'elle un si tendre gage d'amitié. D'ailleurs le grand procès engagé sous les

auspices de Wakem menaçait de mal tourner pour M. Tulliver, et Maggie entendait chaque jour, non sans en être contristée au fond du cœur, les malédictions jetées à ce « méchant procureur, » à cet artisan de fraude et de discorde dont les biens mal acquis passeraient, chargés de l'anathème public, dans les mains de son « malheureux petit bossu de fils! »

Le temps s'écoulait pourtant. Tom était un jeune beau fils de seize ans, et Maggie en avait quatorze bien comptés, quand, au milieu de leur insouciante jeunesse, ils furent surpris par un coup de tonnerre que ni l'un ni l'autre n'avait pu prévoir. M. Tulliver, qui était parti un matin de Dorlcote-Mill pour Saint-Ogg, fut trouvé dans l'après-midi étendu sans connaissance sur la grand'route; son cheval paissait l'herbe des fossés à quelques pas de lui. Une lettre froissée était encore dans les mains crispées du cavalier évanoui.

Cette lettre était venue dissiper en une minute toutes les espérances que le pauvre meunier de Dorlcote s'obstinait à conserver depuis quelques mois malgré la perte de son fameux procès. Il avait compté, pour éviter une expropriation devenue très menaçante, sur le délai que ne pouvait manquer de lui accorder son principal créancier, dans le bon vouloir duquel il avait pleine confiance. Son *attorney*, chargé de faire à cet égard les ouvertures nécessaires, l'instruisait confidentiellement que ce créancier, gêné lui-même, avait dû, pour se procurer des fonds, aliéner le billet Tulliver, et que le détenteur actuel de ce billet était le terrible Wakem. Toute chance de salut était donc perdue. Entre une échéance de cinq cents livres sterling et l'inévitable sommation d'avoir à payer sur l'heure des frais de justice montant à un chiffre encore plus effrayant, l'infortuné meunier, qui depuis longtemps épuisait son crédit pour se soutenir à fleur d'eau, s'était vu tout à coup sans ressources. De là ce saisissement, qui l'avait comme foudroyé.

Quand, ramené chez lui, la connaissance lui revint, quelques paroles confuses erraient à peine sur ses lèvres : « La petite,... disait-il, la petite!... » On devina qu'il désignait ainsi sa fille. Et Maggie, en ce moment critique, devint en effet la providence de cet intérieur désolé. Tandis que la pauvre mistress Tulliver employait vainement toute son intelligence à saisir le sens et la portée de la catastrophe domestique qui venait l'atteindre au milieu de ses armoires à linge si bien rangées et de sa vaisselle étincelante de propreté, son enfant veillait au chevet paternel, et quand il fallut aller prévenir Tom à Saint-Ogg des événemens qui devaient si profondément modifier ses idées d'avenir, ce fut encore Maggie qui accepta et remplit cette délicate mission.

Tom apprit d'abord sans sourciller la perte du fameux procès; sa pénétration n'allait pas encore jusqu'à deviner ce qui pourrait ré-

sulter de ce désagréable incident. Lorsque Maggie lui eut expliqué qu'il s'agissait pour leur pauvre père, non d'une somme d'argent à payer, mais de toute une déchéance sociale, de sa maison à quitter, de ses meubles à voir vendre, l'enfant, qui ne manquait ni de sang-froid ni de résolution, pâlit néanmoins et fut pris d'un tremblement nerveux. Maggie eut peur à son tour quand elle le vit ainsi. Le pire cependant n'était pas encore dit; elle avait à lui apprendre que l'ébranlement causé chez leur père par la soudaineté de sa ruine l'avait laissé dans un état mental qui donnait les plus vives craintes. Cette révélation fut pour tous deux un moment de mortelle angoisse : le jeune homme ne versa pas une larme; mais l'étreinte convulsive dans laquelle il enveloppa sa sœur, qui, à bout d'énergie, laissait éclater ses sanglots longtemps comprimés, attesta sa profonde émotion. Le lien fraternel, déjà si fort, se retrempait encore dans cette communauté de douleur.

Le père « qui est au ciel, » et qui mesure nos chagrins à nos forces, avait peut-être songé, en frappant d'un anéantissement passager la raison du malheureux Tulliver, à lui épargner les mille tourmens d'une situation comme celle où il était réduit. Confiné dans son lit, de tous les siens ne reconnaissant guère que Maggie, n'ayant ni souvenir du passé, ni conscience du présent, ni préoccupation de l'avenir, il ne se douta pas que sa demeure, son usine, tout ce qu'il avait au monde passait en d'autres mains, et dans les mains mêmes de l'homme qu'il s'était habitué à regarder comme un ennemi mortel. Le jour où, à quelques pas de lui, on vendit ce mobilier qui naguère encore faisait l'orgueil de sa femme, il ne se douta même pas de la présence des agens de la loi. Toutes les angoisses de cette journée néfaste furent pour mistress Tulliver, qui pleurait sur ses beaux draps « filés de ses mains, » dont elle avait choisi le dessin, et qu'avait tant soignés à sa requête le tisserand Job Haxey. Le service à thé, la porcelaine de Chine la préoccupaient tour à tour exclusivement, et si ses sœurs eussent fait droit à ses supplications, elles eussent racheté peu à peu tout le ménage... « pour l'honneur de la famille, » disait la pauvre femme.

— Eh! ma sœur, s'écria l'une de ces Dodson, beaucoup moins sensibles qu'elles n'étaient fières de leur beau nom, on ne sauve pas l'honneur d'une famille en rachetant de vieilles théières... Le déshonneur, c'est que l'une de nous ait épousé un homme capable de la mettre sur la paille... Le déshonneur, c'est d'être réduite à vendre son ménage... Or ceci, tout le pays le sait, et nous n'y pouvons rien.

A la première allusion dirigée contre son père, Maggie s'était comme élancée du sofa où elle était assise. Tom vit assez à temps ce geste brusque et le feu qui montait aux joues de sa sœur ; — Pas

un mot, Maggie!... lui dit-il en la forçant à se rasseoir. Et lui-même répondit alors à sa tante avec un tact, une modération, une fermeté qu'on n'aurait pu attendre d'un enfant de seize ans. — Si vous regardez comme une honte que le ménage soit vendu, pourquoi ne l'empêcheriez-vous pas, chère tante?... Et si vous avez en vue de nous laisser plus tard quelque chose, à ma sœur et à moi, pourquoi ne pas payer immédiatement la dette qui force ma pauvre mère à se séparer de son mobilier?

Chacun, et Maggie la première, s'étonna d'entendre ce langage viril sortir de si jeunes lèvres. Mistress Glegg elle-même, la farouche tante, se dit que le sang des Dodson coulait dans les veines de ce garçon, tout à coup émancipé par le malheur. Bref tout allait bien, et le conseil de famille inclinait secrètement aux résolutions généreuses, quand quelques paroles peu ménagées vinrent encore froisser chez Maggie ses sentimens les plus intimes et les plus chers. Mistress Tulliver était debout près de Tom, au bras duquel elle s'appuyait, comme pour mieux résister au choc des reproches dont ses sœurs l'accablaient. Maggie passa devant eux, tremblante d'indignation.

— Si vous ne pouvez apporter, s'écria-t-elle, aucune aide à ma pauvre mère, — qui est votre sœur, — à quoi bon vous mêler de ses affaires? à quoi sert de la gronder ainsi? Si, pour la tirer de la peine où vous la voyez, nul sacrifice ne vous paraît possible, même ceux qui en définitive ne vous appauvriraient en rien, il est inutile de nous tourmenter... Ne venez donc pas chercher ici querelle à mon père!... Il valait mieux que vous tous... Il était bon, lui : il serait venu à votre secours, s'il vous avait vus dans le malheur... Ni Tom ni moi n'avons besoin de votre argent, du moment où vous ne voulez pas qu'il serve à tirer de peine notre pauvre mère... Nous n'en voulons pas, nous nous passerons de vous!

Après avoir ainsi jeté son défi aux oncles et tantes groupés en face d'elle, Maggie resta debout, les couvrant du regard noir de ses grands yeux étincelans, et prête à supporter toutes les conséquences de cette rude apostrophe. Sa mère était épouvantée. Cette folle incartade lui semblait, rompant tous les liens qui l'attachaient aux Dodson, faire crouler autour d'elle tout le présent et tout l'avenir. Tom n'appréciait qu'à demi l'héroïsme de sa sœur. A quoi bon cette sortie? et que pouvait-il en résulter d'avantageux? De fait, les tantes étaient indignées, les oncles singulièrement refroidis. L'un d'eux cependant, le plus riche et le mieux placé, car il était associé à l'une des premières maisons de banque de Saint-Ogg, n'en restait pas moins assez favorablement disposé en faveur de Tom. Celui-ci s'en aperçut, et ce fut chez M. Deane qu'il alla frapper, quelques jours après, pour s'enquérir du travail auquel il pourrait désormais demander les moyens de vivre et de soutenir sa mère.

Leur entretien fut rapide, et d'une précision vraiment commerciale. Inventaire fait de toutes les connaissances qu'il avait acquises, Tom n'en trouva pas une qui pût l'aider à se procurer du pain. Ni les chants de l'*Iliade* ni les propositions d'Euclide n'ont cours sur le marché britannique, et M. Deane, en quelques mots aussi nettement décourageans qu'ils pouvaient l'être, eut bientôt mis en lambeaux, sous les yeux du jeune homme, l'attirail de fausse et vaine érudition qui lui déguisait son incapacité pratique. — Il ne vous suffira pas, lui dit-il, d'oublier tout ce que vous avez appris à si grands frais; il faudra recommencer une éducation toute nouvelle. Vous ne savez pas même assez d'arithmétique pour faire le travail d'un commis... Vous n'êtes littéralement bon à rien... On pourrait, à la rigueur, vous mettre aux écritures;... mais c'est un triste métier... On ne vit pas d'encre et de papier... On s'abrutit à tenir la plume sans fin ni trêve... Pour apprendre la vie, il faut vivre... Votre meilleure chance serait d'entrer dans un entrepôt, dans un magasin du port... Vous y apprendriez au moins le flair des marchandises... Mais vous ne vous y plairiez guère, avec vos habitudes d'aisance... Il faut y braver le froid et la pluie, il faut se résigner à y être coudoyé par de rudes compères... Vous êtes trop *gentleman* pour un métier pareil!

Tom avait le gosier serré pendant cette harangue, et il s'était mordu les lèvres plus d'une fois pour s'empêcher de pleurer; mais enfin, sorti vainqueur de la lutte intérieure : — Je ferai, dit-il à son oncle, je ferai, monsieur, tout ce que vous croirez utile à mon avenir. Ce que le métier peut avoir de pénible, je saurai le supporter...

— Soit, reprit M. Deane, que l'attitude résolue de son neveu commençait à intéresser; mais si je vous trouve un emploi,... fût-ce le plus modeste,... vous ne l'aurez, ne pouvant vous prévaloir d'aucun autre mérite, qu'à cause de notre parenté... Je deviendrai donc, par le fait même de ma recommandation, responsable de votre conduite. Et qui me dit?...

Comme tous les jeunes gens, Tom ne comprenait guère qu'on pût douter de lui, ni surtout qu'on osât le lui dire en face. Son premier mouvement fut de se cabrer sous l'espèce d'injure qu'il recevait ainsi; mais il se contint par un énergique effort de volonté.

— J'espère, mon oncle, répliqua-t-il simplement, que vous n'aurez jamais à vous repentir de m'avoir cautionné... J'ai d'ailleurs trop besoin de mon crédit pour m'exposer à le perdre.

Ces derniers mots décidèrent la question. Le vieux banquier, avec sa sagacité ordinaire, apprécia ce qu'un tel langage révélait de bon sens précoce et de prescience commerciale. Une cordiale poignée de mains, sans un mot de plus, scella l'engagement tacite qu'il pre-

nait de patroner son jeune parent. Celui-ci revint au logis moins rassuré qu'il n'eût pu l'être, mais dévoré du besoin de réagir contre l'espèce d'abaissement que venaient de lui infliger les dédaigneuses appréciations de son oncle. Maggie, qui s'empressa au-devant de lui pour apprendre le résultat de cette conférence décisive, fut la victime expiatoire que le sort devait lui fournir. — Quel dommage, lui disait-elle, que je n'aie pas été élevée par un Dominus Sampson!... Je saurais, comme Lucy Bertram, tenir les livres en partie double,... et je vous enseignerais votre nouveau métier.

— Vous êtes trop disposée à donner des leçons,... trop peu disposée à en demander, lui répliqua-t-il avec un froncement de sourcils qui annonçait toujours ses coups de boutoir, et cependant vous devriez savoir que vous vous trompez presque toujours... Vous devriez savoir aussi que c'est mon affaire, non la vôtre, de pourvoir à l'avenir de ma mère, à votre avenir... Vous devriez savoir enfin que mon jugement vaut au moins le vôtre.

Les joues de Maggie s'animèrent, un léger frémissement passa sur ses lèvres. Son affection pour son frère, l'espèce de respect qu'il lui inspirait maintenant luttaient en elle avec le ressentiment bien naturel que lui inspirait un langage aussi hors de propos. Plus d'une réplique irritée vint à son esprit, mais elle les refoula au dedans d'elle-même.

— Vous me croyez présomptueuse, Tom, répondit-elle enfin, lorsque je ne songe à rien moins qu'à faire prédominer, comme vous vous l'imaginez, mon jugement sur celui des autres... Je sais que j'ai eu tort de parler de si haut l'autre jour à nos parens réunis, je sais que vous vous êtes conduit plus sagement que moi; mais vous êtes bien dur pour votre pauvre sœur!...

— Non, je ne suis pas dur, reprit Tom avec un accent de sévérité à peine mitigée; j'ai toujours été, je serai toujours bon pour vous... Jamais je ne vous abandonnerai, mais vous devez et devriez toujours avoir égard à mes paroles.

Maggie, sur cette dernière admonition, se réfugia toute en pleurs dans les bras de sa mère, qui venait de rentrer. Elle trouvait son frère bien cruel, bien malavisé, de lui parler ainsi. En somme pourtant, elle ne l'en aimait que mieux. La jeune fille cédait à l'ascendant d'un caractère viril. Domptée par l'affection que les habitudes de toute sa vie avaient enracinée en elle, il lui était impossible désormais, — nonobstant la fierté de son caractère, — d'affermir et de maintenir son indépendance.

M. Tulliver ne devait pas rester à jamais dans l'état de prostration intellectuelle où sa ruine l'avait jeté. Un jour vint, — triste et solennelle journée, — où, sa raison à peu près revenue, ses idées à peu près rassises, il fallut lui expliquer sa situation nouvelle, dont

il ne se doutait pas. Son fils, pourvu d'un modeste emploi, pouvait se suffire; mais les vingt shillings qu'il gagnait chaque semaine défrayaient à grand'peine ses dépenses. Restait à pourvoir la plaintive mistress Tulliver, que ses sœurs offraient de reprendre chez elles et de nourrir par charité. Maggie, désormais vouée au triste métier de *governess*, avait son éducation à parfaire. Or une seule voie était ouverte devant le chef de famille, un seul parti lui restait à prendre, dont n'auraient osé lui parler ni sa fille ni son fils. L'*attorney* Wakem, désormais propriétaire de Dorlcote-Mill, offrait d'y conserver comme directeur à gages l'ancien maître de l'usine, dont les revers de fortune n'infirmaient en rien la capacité industrielle. Mistress Tulliver ne voyait pas, elle, pourquoi cette proposition ne serait point acceptée : continuant à résider dans la maison, elle conserverait ses habitudes, elle aurait soin des mêmes meubles, vivrait sous le même toit, et s'apercevrait à peine du nouvel état de choses. Quant à l'orgueil froissé de son mari, elle en faisait bon marché. Déchu, malheureux, il lui inspirait peu de respect. Avoir épousé « une Dodson » et la laisser tomber dans la misère, c'était à ses yeux un crime à peu près irrémissible. Accablé de ses objurgations banales, comme dompté par les remords qu'elle s'efforçait obstinément d'éveiller en lui, le malheureux plia humblement la tête. Un banqueroutier, — c'est ainsi qu'il se désignait désormais, — n'avait qu'à subir son sort, quelque avilissant qu'il pût être.

— Faites de moi ce que vous voudrez, Bessy, dit-il enfin à sa femme... Je vous ai ruinée... Ce monde-ci est trop compliqué pour moi... Je ne suis qu'un pauvre insolvable, je n'ai le droit de me refuser à rien...

— Ma mère, interrompit Tom, vous avez eu tort de parler ainsi à mon père... Mon père, je ne suis ni de l'avis de ma mère ni de celui de mes oncles. Vous ne devriez pas vous assujettir à ce Wakem. Je gagne déjà quelque chose, moi, et quand vous serez mieux portant, vous trouverez aussi à vous occuper utilement.

— Assez, Tom, assez!... reprit le pauvre paralytique. Pour aujourd'hui, c'est tout ce que je puis supporter... Un bon baiser, Bessy, et gardons-nous de tout mauvais vouloir l'un pour l'autre... Ni l'un ni l'autre ne reverra sa jeunesse... Ce monde-ci est trop compliqué pour moi...

Quelques mois après, le brave homme avait repris la direction de son usine. Sur son maigre salaire était prélevée rigoureusement chaque semaine une petite somme destinée à ses créanciers. Tom, qui partageait à cet égard les scrupules paternels, ne touchait jamais son *mois* sans apporter sa quote-part au petit fonds d'amortissement, accumulé, shilling par shilling, dans une boîte de fer-blanc. Mistress Tulliver, animée par le souvenir de ce qu'elle devait au nom

de Dodson, était entrée de bonne grâce dans cette voie de privations volontaires et de gêne héroïque. D'ailleurs, pour l'encourager et la soutenir, il y avait en elle comme un vague espoir que, les créanciers une fois désintéressés et le nom de Tulliver réhabilité, elle reverrait son argenterie, sa porcelaine et ses chers draps de lit. Aussi ne protesta-t-elle jamais contre les lois sévères de l'économie introduite chez elle que par quelques expéditions de contrebande dans les buffets de cuisine, quand il s'agissait de faire faire à Tom un souper un peu moins succinct que d'ordinaire.

III.

Maggie était en somme, de toute la famille, celle qui souffrait le plus de cette vie isolée et réduite. Plus de livres, plus de piano, plus de voisins, plus de visites. Eût-elle eu d'ailleurs tous les romans de Scott et toutes les poésies de Byron, que ces beaux rêves de l'imagination ne lui eussent plus suffi. Sa nouvelle existence était pour elle une énigme dont elle cherchait le mot. Son pauvre père, tristement assis devant son repas de Spartiate, cette mère dont la bouderie d'enfant et la physionomie étonnée lui faisaient mal, ces besognes viles qu'elle accomplissait avec un involontaire dégoût, ces loisirs vides de tout intérêt, de tout plaisir, et qui pesaient sur elle comme un fatigant labeur, — enfin une certaine soif de tendre et caressante affection que ne satisfaisait guère la rude amitié de son frère, — tout cela était inexplicable pour son cœur jeune, ardent, passionné. Parfois il se révoltait, parfois elle y sentait naître, à son grand effroi, des mouvemens de haine contre ses parens, devenus si rigides et si moroses, contre son frère, qui sans cesse la grondait, et ne répondait jamais à un seul des élans qui la poussaient à chercher refuge auprès de lui. N'avait-il pas même trouvé mauvais qu'elle eût, sans le consulter, demandé de l'ouvrage à une lingère de Saint-Ogg? Et cependant, si elle avait agi ainsi, c'était afin de contribuer pour sa part à remplir la petite « boîte aux créanciers. » Tom ne l'en avait pas moins reprise, et fort aigrement. — Il est des choses, lui avait-il dit, que ma sœur ne doit point faire. C'est à moi de veiller à ce que les dettes se paient, sans qu'elle soit réduite à se dégrader de la sorte. — Et Maggie ne savait pas encore discerner, à travers l'âpreté de ce langage, le généreux sentiment qui l'avait dicté. C'était une belle et riche organisation que celle de cette enfant, mais elle n'était faite ni pour les calmes résignations, ni pour les froids calculs, ni même pour l'intelligence nette et saine des problèmes de la vie. Et son père disait vrai quand, à certaines remarques de sa femme sur la beauté toujours plus éclatante que les progrès de l'âge donnaient à leur enfant, il répondait avec brusquerie :

— Allez, allez, Bessy! je savais d'avance qu'elle serait belle, et vous ne m'apprendrez rien à cet égard; mais il est dommage qu'elle ne soit pas pétrie dans un limon plus grossier... C'est du bien perdu, tout cela... Où trouver pour elle maintenant un mari qui lui convienne?

Par une belle soirée de juin, Maggie, travaillant auprès de sa fenêtre, vit entrer dans la cour de l'usine, monté comme à l'ordinaire sur son cheval noir, le nouveau propriétaire, M. Wakem. Cette fois il n'était pas seul. Philip accompagnait son père. Presque avant d'avoir pu reconnaître cet enfant devenu un jeune homme, Maggie dut répondre au salut qu'il lui adressait, et que surprit au passage le regard curieux de l'*attorney*. Cet incident n'émut en rien la jeune fille. Il lui rappela seulement l'espèce de pitié amicale, d'attendrissement affectueux qu'elle éprouvait naguère pour ce compagnon de jeux si frêle et si disgracié. Elle avait souvent songé à lui dans ses heures de solitude, en regrettant l'assiduité sédentaire et les utiles leçons qu'elle aurait pu obtenir d'un frère ainsi doué. A la vérité il devait être bien changé, car il avait passé, — elle le savait, — plusieurs années en pays étranger. Aussi s'étonnait-elle de retrouver, à bien peu de chose près, la même figure pâle aux linéamens délicats, les mêmes yeux gris et doux, les mêmes cheveux bruns disposés en boucles flottantes. Et volontiers touchée de la même commisération qu'autrefois, elle fût descendue pour lui tendre la main, si pareille démarche n'eût dû blesser et ses parens et son frère. Même, se rappelant qu'il aimait à regarder ses yeux, elle se leva presque de sa chaise pour s'assurer devant son miroir qu'ils n'avaient rien perdu de leur éclat; mais elle réprima ce mouvement inconsidéré, et ne descendit que lorsque les deux cavaliers eurent repris, au grand trot de leurs montures, le chemin de Saint-Ogg.

Le but ordinaire de ses promenades était depuis quelque temps une espèce de vallon formé par les travaux abandonnés d'une ancienne carrière. Il y avait là d'épais buissons, quelques arbres, et même quelques lambeaux de prés, où de temps à autre un troupeau affamé venait tondre de près une herbe rare et menue. On appelait cet endroit les Fonds-Rouges (*Red Deeps*), et nulle part dans ce pays riche et peuplé on n'eût rencontré une plus morne solitude. C'est là surtout ce qui plaisait à Maggie. Le surlendemain du jour où elle avait revu Philip, elle se trouva tout à coup, au détour d'un sentier des Fonds-Rouges, en face de ce frêle adolescent, qui lui tendait une main amie. Son premier mouvement fut de prendre cette main, silencieusement offerte. Près de ce compagnon d'enfance, la jeune fille redevenait enfant : — Savez-vous, lui dit-elle avec un faible sourire, savez-vous que vous m'avez fait peur?... Mais com-

ment êtes-vous ici?... Je n'y rencontre jamais personne... Me cherchiez-vous donc?

— Oui, répondit Philip avec une égale franchise, mais non sans quelque embarras. J'ai guetté hier votre sortie, mais vous ne vous êtes pas promenée. Aujourd'hui, du haut des levées de la Ripple, je vous ai vue prendre le chemin des Fonds-Rouges, et j'y suis venu à votre rencontre... J'espère que vous me pardonnerez.

— Vous pardonner?... Quoi?... Je suis heureuse de vous revoir. Je n'ai jamais oublié combien vous fûtes bon pour moi... Nous avons eu bien des chagrins depuis lors, et je ne savais si vous pensiez encore quelquefois à nous.

— Plus souvent que vous à moi, bien certainement, reprit Philip d'une voix tendre... Voyez plutôt.

Il ouvrit à ces mots une petite boîte de chagrin, et plaça sous les yeux de Maggie une petite aquarelle où elle était représentée tout enfant, avec le même costume qu'elle portait dans la salle d'études, chez M. Stelling, le jour où elle avait promis à Philip de ne l'oublier jamais.

— L'étrange petite fille que j'étais!... dit Maggie, dont un charmant sourire attestait la satisfaction. Mais vous me trouviez bien ainsi... Et maintenant? reprit-elle avec une franchise qui excluait toute pensée de coquetterie. Suis-je telle que vous vous attendiez à me retrouver?

— Non, Maggie, répondit Philip après un moment de silence et d'hésitation. — L'aimable enfant ici redevint sérieuse. — Non, reprit-il... Vous êtes bien plus belle que je n'aurais osé l'espérer.

Comment redire la douce et chaste causerie qui suivit ce premier échange d'amicales paroles? Aucune arrière-pensée dans le cœur de Maggie. Elle se sentait aimée, elle en était heureuse. Une âme sympathique, une intelligence délicate s'ouvraient à ses confidences; ses chagrins, ses longs ennuis, son isolement, elle ne songeait à rien déguiser. Un confident, un ami, un frère comme Philip, était pour elle la réalisation d'un rêve souvent caressé. En échange de la vive affection qu'il lui témoignait et dont un instinct tout féminin lui garantissait la sincérité, n'avait-elle pas à lui offrir une compassion attendrie, un pur et fraternel dévouement? Puis cette rencontre imprévue était comme une oasis au milieu de l'aride solitude où se traînait sa vie. Maggie ne retrouvait Philip que pour le perdre aussitôt. Leurs destinées ne pouvaient se mêler qu'un instant, et, cet instant passé, d'insurmontables obstacles allaient de nouveau les désunir. Telle était la pensée de la jeune fille. Et son étonnement fut extrême quand, au nom de leur amitié, au nom de ses tristesses, au nom de la pitié qu'il lui inspirait (et il s'avouait, non sans une certaine angoisse, que cette pitié dominait chez elle tout

autre sentiment), Philip lui demanda la faveur de la revoir quelquefois.

Cela se pouvait-il? De telles entrevues, nécessairement secrètes, ne seraient-elles pas contraires à son devoir? N'irait-elle pas ainsi à l'encontre des volontés paternelles? Mais d'une autre part une voix s'élevait en elle, qui jamais ne manqua d'y réveiller de profonds échos : la voix de la justice et de la charité. Philip était malheureux, elle pouvait lui rendre moins amère cette existence dont il se plaignait. Fallait-il lui faire porter le poids des rancunes imméritées que M. Tulliver et son fils avaient vouées à M. Wakem? Dans ce conflit d'entraînemens opposés, la raison et le cœur de Maggie étaient aux prises. Son cœur devait l'emporter d'autant plus sûrement qu'elle était plus éloignée de voir dans Philip,— dans ce pauvre être difforme, — le séduisant et redoutable amoureux dont on fait peur aux jeunes filles. Troublée cependant par cette idée qu'elle entrait dans une voie de mystère et de dissimulation qui répugnait à sa loyauté, ce fut à grand'peine qu'elle ne refusa pas de revenir quelquefois aux Fonds-Rouges, où Philip devait désormais l'attendre chaque jour.

Elle y revint néanmoins, et plus d'une fois. Ceux qui s'en étonneront, et qui blâmeront à bon droit cette imprudence, devront tenir compte et de son âge et des pensers innocens qui l'escortaient à ces entrevues suspectes. Mieux éclairé qu'elle et moins candide, bien qu'aussi pur de toutes vues coupables, Philip comprenait qu'il eût dû la mettre en garde contre les inspirations généreuses qui l'attiraient auprès de lui; mais il ne l'avait pas trompée en lui disant qu'elle était le seul grand intérêt de sa vie. La poésie, la peinture, qu'il aimait aussi, ne donnaient satisfaction qu'à l'activité de son intelligence. Une soif ardente de tendresse, un inexprimable désir d'aimer et d'être aimé tourmentaient cet adolescent, sur le front duquel jamais ne s'étaient posées d'autres lèvres que celles de Maggie. Il comprenait sa faute, il appréciait les dangers auxquels elle les exposait tous deux, et jamais, malgré ses remords, il ne trouvait en lui le courage de rompre les liens enchantés qu'un vague espoir lui rendait encore plus précieux et plus chers. Il ne se trompait pas sur les sentimens qu'il inspirait à sa jeune amie; mais l'avenir n'y pouvait-il donc ajouter ce qui leur manquait encore? Et si elle en venait à l'aimer un jour comme il l'aimait, de quels obstacles ne triompherait-il pas! Quelle volonté, quelle force pourraient l'empêcher de se donner à elle?

Je n'excuse pas, j'explique la conduite de ce jeune homme. Et encore, si je plaidais ici sa cause, aurais-je à faire valoir tout un ordre spécial de tentations dont, pour agir mieux, il aurait eu à se défendre : les tentations de la laideur, tout autrement dangereuses

que celles de la beauté, bien qu'on en parle moins et qu'on soit moins disposé à leur reconnaître les mêmes priviléges. Et cependant qui est soumis à la plus rude épreuve, le convive qu'un riche festin sollicite à de périlleux excès, ou le mendiant à jeun dont la faim mord les entrailles?

Il lui arriva parfois de laisser percer ses espérances. Maggie écoutait alors, avec une sorte de curiosité enfantine, sans répugnance, sans enthousiasme, simplement comme une musique nouvelle, les paroles qui débordaient du cœur de Philip. Ses rêves la trouvaient incrédule. Un jour que, rougissant comme une jeune fille, il lui rappela la promesse qu'elle lui avait faite, — à douze ans, chez M. Stelling, — de l'embrasser comme elle embrassait son frère, il eut le terrible mécompte de la voir, comme alors, se pencher vers lui, et sans le moindre émoi, sans la plus légère hésitation, lui donner le baiser qu'il réclamait ainsi. — Vous ne m'aimez donc pas? lui disait-il, heureux et désespéré.

— Quelle question!... Vous voyez bien que si.

— Non... c'est par pitié que vous tenez ce langage.

— Vrai, je vous aime, répétait Maggie, plus enfant que jamais. Je ne vous mentirais pour rien au monde. Tout ceci m'étonne et me semble étrange : cependant je crois que je n'aimerai jamais personne mieux que vous, et que j'aurais plaisir à vous voir heureux par moi.

Elle disait vrai. Philip avait conscience qu'elle ne lui cachait rien.
— Parlez! parlez! s'écriait-il... Ne suis-je pour vous qu'un frère?

— Un bon frère, un frère bien-aimé, répondait-elle... Je vous aime comme j'aimais Tom lorsqu'il avait été bon pour moi... Puis votre esprit est tout un monde... Je ne me lasserais jamais d'être auprès de vous.

L'impatient jeune homme s'irritait parfois de ce langage sincère. Alors de grosses larmes montaient aux yeux noirs de son amie; elle prenait, dans ses belles et fortes mains, celles de Philip, et sur son front pâle, sur ses joues frémissantes, elle posait le baiser de paix.

Arriva bientôt le dénoûment inévitable de cette périlleuse idylle. Elle durait depuis près d'une année, quand un jour, ouvrant la porte de la maison pour aller aux Fonds-Rouges, Maggie se trouva face à face avec Tom, revenu en toute hâte de Saint-Ogg, à une heure où jamais il ne quittait ses travaux. — Vous voilà, frère? lui demanda-t-elle d'une voix mal assurée. On ne vous attendait pas si tôt.

— Je m'en doute. Où allez-vous?...

Et comme elle hésitait à répondre : — Je vais vous le dire, reprit-il... Vous allez aux Fonds-Rouges... Je vous y accompagnerai... J'ai affaire, moi aussi, à Philip Wakem.

Maggie avait froid au cœur. Elle se sentit pâlir. — Je n'irai pas, dit-elle.

— Vous irez, reprit Tom, mais quand nous aurons causé. Où est mon père?

— Sorti à cheval.

— Et ma mère?

— Au fond du jardin.

— Très-bien; je puis donc entrer sans être vu... Suivez-moi!

Elle obéit. Il referma la porte sur eux.—Avant tout, lui demanda Maggie, mon père sait-il quelque chose?

— Rien; mais il saura tout, si vous ne répondez pas franchement à toutes mes questions.

— Je n'ai jamais menti, repartit Maggie, qui sentait vivement l'outrage et la menace cachés au fond de ces rudes paroles.

— Vous avez trompé, cela revient au même. Soyez vraie cette fois, ou mon père saura tout.

— Pour mon père donc, je répondrai.

En moins d'une minute, Tom fut complétement au courant de ce qui s'était passé. Il demeura un instant sans parler, les yeux baissés, fronçant le sourcil, les mains dans ses poches. Puis, regardant sa sœur, et d'un ton glacial : — Maintenant, Maggie, lui dit-il, vous allez choisir. Ou vous me jurerez, la main sur la bible de famille, que vous ne rencontrerez plus Philip Wakem, que vous ne lui adresserez plus la parole autrement qu'en public, ou je dirai à mon père tout ce que vous venez de me révéler. Vous savez alors ce qu'il pensera de vous... Décidez vous-même.

Parlant ainsi, Tom avait ouvert la Bible à la page sacrée où les annales de famille sont inscrites.

— N'exigez pas ceci, Tom! dit Maggie, humiliant jusqu'aux prières sa fierté blessée... Laissez-moi *le* voir une dernière fois;... laissez-moi du moins lui écrire... *Il* n'est pas heureux... Je vous promets ensuite...

— Pas de conditions,... c'est moi seul qui ai le droit d'en faire... Vous m'avez entendu... Décidez-vous, et sans délai;... ma mère peut rentrer d'un moment à l'autre.

— En ce cas, ma parole doit vous suffire... Je n'ai pas besoin de jurer sur la Bible.

— J'ai besoin, moi, de vous lier par ce qu'il y a de plus saint... Posez ici votre main, et prononcez le serment que j'ai formulé. Songez à ce que vous avez fait, tandis que mon père et moi, nous usions notre vie pour réhabiliter le nom que vous portez. Songez qu'en ce moment où, grâce à quelques tentatives bénies du ciel, je vais peut-être racheter l'honneur compromis de ce pauvre père, vous alliez, vous, le replonger dans un abîme d'humiliations et de douleurs.

— Ah! frère!... reprit Maggie, émue d'un saint remords, mais irritée en même temps de se voir traiter aussi durement... Vous êtes heureux, vous;... jamais vous n'êtes en faute...

— Du moins n'est-ce jamais par ma volonté... Mais ce n'est pas le temps de récriminer ou de railler. Faites votre choix...

— Eh bien! je jurerai...; je veux une fois seulement revoir Philip, une fois lui parler encore.

— Soit : je serai là... Votre main donc, et répétez le serment... Partons! ajouta-t-il en fermant le livre, quand sa sœur eut obéi de point en point à ses sévères injonctions.

Arrivés aux Fonds-Rouges, ils ne devaient pas être longtemps sans rencontrer Philip. Un seul regard de celui-ci jeté sur le visage décomposé de Maggie le mit au fait de la situation. Plus d'une fois d'ailleurs, depuis quelques mois, l'idée d'une explication de ce genre s'était offerte à son esprit. Il n'éprouva donc qu'une médiocre surprise et aucune crainte quand le frère de Maggie l'interpella brusquement en lui demandant « s'il croyait s'être conduit en *gentleman* et en homme. » Peut-être même se fût-il rappelé alors les conciliantes paroles dont il comptait se servir en pareille occurence; mais le langage de Tom Tulliver était menaçant, et la faiblesse même de Philip, en l'exposant à un soupçon de lâcheté, lui interdisait des réponses trop modérées. Leur ancienne inimitié renaissait d'ailleurs plus vive que jamais; le dédain de Tom pour la déchéance physique de « l'avorton » qui avait pu se flatter d'inspirer de l'amour à une jeune et belle fille se traduisait en ironiques sarcasmes. Le mépris de Philip pour ce géant brutal, incapable de s'élever jusqu'à l'intelligence d'un sentiment délicat, n'était ni moins bien senti, ni moins bien armé de railleries âpres et sanglantes. On ne peut savoir où les eût entraînés une querelle aussi vivement engagée sans la présence de la bonne et charmante enfant que torturait une si odieuse scène. Philip le premier eut pitié d'elle; saisissant la main qu'elle lui tendait pour la dernière fois, il lui jeta, tandis que son frère l'entraînait, un vœu suprême de tendre et inaltérable affection. Quand il fut parti, Maggie dégagea violemment son bras de l'étreinte qui la retenait prisonnière.

— Ne croyez pas, dit-elle à son frère d'une voix frémissante, ne croyez pas qu'en pliant sous votre volonté, je me soumette à un ascendant légitime, ni que je vous donne raison... Vous avez été peu généreux, je dirais presque que vous avez été lâche, en insultant un être faible, désarmé, difforme... Ce bon sens dont vous êtes si fier, ce jugement que vous croyez si sûr, je les estime, moi, les preuves d'une intelligence étroite, d'une âme rapetissée à de vils calculs!...

— Vraiment!... Mais puisque votre âme est si haute, puisque vos vues sont si nobles, pourquoi donc redouter que votre conduite soit

connue de tous?... La mienne a jusqu'ici produit quelque bien... Pourriez-vous en dire autant de celle que vous meniez?

— Ce n'est pas moi que je défends... Je sais mes torts... Je sais que je me trompe, que je manque souvent, toujours, de cette prudence qui fait votre unique règle; mais je sais aussi que vous vaudriez mieux, animé des sentimens qui m'égarent... Le plaisir que vous prenez à châtier mes fautes, je l'aurais à excuser les vôtres, si vous en commettiez jamais... Vous êtes sans pitié... Vous êtes le pharisien de l'Écriture... Vous n'avez pas même l'idée de certains élans de cœur auprès desquels vos plus brillantes vertus ne sont que ténèbres.

— A quoi vous ont menée ces élans de cœur? reprit Tom avec un froid mépris. Et cette tendresse que vous professez pour mon père et pour moi, comment nous l'avez-vous prouvée? En désobéissant à l'un, en nous trompant tous les deux... Je comprends autrement l'affection, si dur que vous me jugiez.

— Vous êtes un homme; vous avez la volonté, vous avez la force...

— Si vous n'avez ni force ni volonté, sachez vous soumettre à qui possède l'une et l'autre... D'ailleurs, quand on se comprend aussi peu, à quoi sert de discuter?... Je ne vous fatiguerai pas de mes conseils. Veuillez à l'avenir m'épargner vos doléances.

Ils rentrèrent ainsi, muets tous les deux, à Dorlcote-Mill. Bien des larmes y coulèrent ce soir-là que les anges eussent pu répandre aux pieds du Seigneur.

Tom cependant n'avait pas trop présumé de l'avenir en annonçant à sa sœur la prochaine extinction des dettes qui pesaient encore sur la conscience de leur père. Cet esprit si rebelle aux enseignemens littéraires, si étranger aux abstractions philosophiques, s'était trouvé à l'aise dans la nouvelle sphère où la nécessité l'avait transporté. Depuis quelques mois, il n'apportait plus aussi régulièrement à l'épargne de famille le contingent de ses économies personnelles. Son père l'avait remarqué, sans oser lui faire à cet égard aucune remontrance. Peut-être avait-il pressenti que toute liberté devait être laissée à ce jeune commerçant, si appliqué, si sérieux, si constamment préoccupé de cette grande affaire, le *make-money*. Effectivement, de ses épargnes privées, grossies par un petit capital qu'un de ses oncles lui avait confié, Tom avait successivement acheté plusieurs cargaisons d'objets manufacturés à Laceham, que les subrécargues des navires appartenant à M. Deane se chargeaient de placer à l'étranger. Un profit net de 10 ou 12 pour 100, fret et commission payés, quand il se renouvelle deux ou trois fois l'an, grossit rapidement une première mise de fonds. Un jour vint donc où le pauvre vieillard, qui amassait péniblement, guinée par guinée, de quoi payer un premier dividende aux créanciers de sa faillite, se trouva tout à coup à la tête du capital nécessaire pour les désintéresser complète-

ment. En voyant la joie fébrile que son père éprouvait, les larmes qu'il retenait à grand'peine, — et quand il sentit sa main pressée dans les doigts du vieux meunier, crispés et convulsifs, — Tom ressentit presque autant de peur que de joie. Il était clair que cette faveur inattendue de la Providence, ce rêve réalisé contre tout espoir, ébranlaient d'un choc trop violent cette organisation usée par l'âge et par des luttes cachées contre le chagrin qui la minait sourdement. Maggie, elle, avait oublié ses tourmens pour ne songer qu'au bonheur de sa famille. Elle était reconnaissante envers Tom, — non du bien-être qu'il allait leur rendre à tous, — mais de ce rayon de soleil qu'il faisait luire dans l'âme si longtemps contristée du vieux Tulliver. Elle l'admirait et s'humiliait devant lui, sans songer un moment à être jalouse ni de sa supériorité virile, ni de son heureuse chance, ni même du rang qu'il lui enlevait dans l'affection de leur père. — Il rachète amplement ses défauts de caractère, se disait-elle avec une sincérité admirable, et je n'ai point encore expié les fautes qu'il m'a pardonnées.

Un observateur attentif eût noté, parmi les transports de joie auxquels s'abandonnait l'ancien maître de Dorlcote-Mill, des symptômes inquiétans. Le nom de Wakem, — ce nom odieux qu'il évitait naguère de prononcer, — revenait à chaque instant dans les paroles parfois incohérentes qui se pressaient sur ses lèvres longtemps muettes, — et ce nom était toujours prononcé avec l'expression d'un ressentiment amer : c'était celui du spoliateur victorieux, celui du maître imposé par le sort, celui de l'homme qu'il avait fallu servir en le méprisant. Maintenant que la fortune changeait, n'aurait-il pas son tour? Ne connaîtrait-il pas, lui aussi, l'amertume de la défaite? Et le vindicatif vieillard, poursuivi jusque dans ses rêves par ces inspirations haineuses que les glaces de l'âge semblent rendre plus âpres et plus poignantes, s'agitait sur son lit, étreignant dans ses bras débiles un chimérique adversaire.

Au retour du grand repas auquel avaient été convoqués tous les créanciers de la faillite Tulliver à la suite du paiement intégral de ce qu'ils avaient à recevoir, M. Tulliver, dont la santé avait été portée mainte et mainte fois, rentrait à Dorlcote-Mill, la tête un peu échauffée. Les toasts solennels, les témoignages de respect qu'on lui avait prodigués, lui portaient au cerveau tout autant que le *sherry* et le *porto* dont on les arrose toujours en pareil cas. Il se demandait tout bas comment il n'avait pas rencontré Wakem, — et si Wakem avait déserté Saint-Ogg pour ne pas assister à l'éclatante réhabilitation de son ancien antagoniste, — lorsque l'*attorney* lui-même lui apparut, monté sur son beau cheval noir. Le malheur voulut qu'il eût quelques observations à faire sur un ordre mal compris ou mal exécuté, et que ces observations fussent empreintes de quelque ai-

greur. Il n'en fallait pas tant pour ouvrir issue aux passions qui fermentaient chez son irascible subordonné, qui répondit par une insulte à ce qu'il croyait être une insolence préméditée. Leurs voix s'élevèrent aussitôt, et les gens de la ferme, trop éloignés pour intervenir à temps, virent Wakem lever son fouet sur Tulliver, qui venait de lancer son cheval sur l'*attorney*. Celui-ci, que cette brusque attaque avait surpris, perdit les arçons, et son bras, portant à faux sur le sol, ne put se relever à temps pour contenir son antagoniste, dont la colère aveugle doublait la force. Par bonheur pour tous deux, au moment où ce qui n'avait été d'abord qu'un ignominieux châtiment prenait tous les caractères d'une lutte mortelle, Wakem, que son bras foulé mettait à peu près hors de combat, vit la cravache plombée de Tulliver arrachée des mains furieuses qui la brandissaient au-dessus de sa tête. Maggie était accourue, et, appelés par ses cris, les ouvriers du moulin la suivaient de près. Ils relevèrent l'*attorney* blême de fureur, mais parfaitement maître de lui. — Vous paierez cher ce que vous venez de faire, dit-il en remontant à cheval. Votre fille est témoin que vous en vouliez à ma vie.

— Allez, allez leur dire que je vous ai battu bel et bien,... répliqua Tulliver, encore enivré de son misérable triomphe... On verra que les braves gens ne sont pas toujours à la merci des fripons.

Mais au moment même où l'*attorney* disparaissait dans la direction de Saint-Ogg, Maggie, suspendue jusqu'alors au bras de son père, sentit que le vieillard, à bout de rage et de forces, s'affaissait tout à coup sur lui-même. Il était, disait-il, pris de vertiges, et ce fut à grand'peine qu'il put, soutenu par sa fille, regagner son lit, où les médecins, appelés en grande hâte, le trouvèrent dans un état qui laissait peu d'espérances. Cet état s'aggravait d'heure en heure. La journée commencée sous de si heureux auspices allait évidemment finir par une catastrophe. Consterné de voir échouer ainsi ses longs et patiens efforts, Tom contemplait avec une anxiété douloureuse les rapides progrès du mal. Maggie, à genoux près du lit, tenait ses lèvres presque collées aux joues flétries du vieillard. Celui-ci les embrassait tous deux du même regard, — un regard inquiet, profond, plein d'angoisse. — Tom, dit-il enfin,... soyez bon pour votre sœur,... et, si vous le pouvez jamais, rachetez Dorlcote!... Rachetez, pour l'amour de moi, notre vieux moulin... Vous, enfant, ne vous désolez pas!... Ni tendresse ni protection ne vous manqueront jamais... — Puis, ses idées se troublant, son regard devenu plus fixe : — J'ai eu mon tour, disait-il,... armes égales,... je l'ai battu.

— Ah! père, sanglotait Maggie, vous lui pardonnez? En ce moment, vous ne lui en voulez plus?

— Pardonner!... Non... Dieu, peut-être;... mais si Dieu pardonne à un coquin, il ne punira pas l'honnête homme...

Ce fut presque la dernière parole intelligible que prononça le mourant. Il rendit bientôt à Dieu son âme droite et loyale, mais où la lumière d'en haut pénétrait à peine, et ne jetait qu'un jour douteux.

Tom et Maggie descendirent ensemble, quand tout fut fini, dans le salon où la famille se réunissait chaque soir. Leurs yeux s'arrêtèrent, voilés de larmes, sur le vieux fauteuil de cuir réservé à leur père, et où il ne devait plus s'asseoir jamais. Ce fut la voix de Maggie qui rompit enfin le douloureux silence où ils restaient plongés, l'un en face de l'autre : — Pardonnez-moi, Tom, disait-elle... A présent, il faut nous aimer,... nous aimer toujours,... et malgré tout.

IV.

Deux ans après les événemens que je viens de raconter, le beau monde de Saint-Ogg se préoccupait fort d'un mariage en voie de s'accomplir. Le fils unique du plus riche banquier de la ville, l'objet de mille et mille *flirtations*, le cavalier accompli, le musicien par excellence, l'enfant gâté de toutes les mères en quête d'un gendre, s'était *engagé* à miss Lucy Deane, charmante et naïve enfant, dont les dix-huit ans, les grâces mignonnes, la douceur spirituelle expliquaient la préférence que Stephen Guest lui accordait sur de plus riches et plus nobles héritières. M. Deane, — l'oncle et le protecteur de Tom Tulliver, — n'était dans la puissante maison Guest et compagnie qu'un associé en sous-ordre, et bien des gens s'étonnaient que le chef futur de cette maison n'eût point porté plus haut ses prétentions matrimoniales.

Fière de son prétendu, heureuse du brillant avenir qui s'ouvrait pour elle, Lucy, dans l'expansion bienveillante de sa joie, voulut y associer sa cousine Maggie. Depuis près de dix-huit mois, malgré les instances de son frère pour la retenir auprès de lui, cette courageuse enfant avait voulu cesser de lui être à charge, et s'était placée comme sous-maîtresse dans un pensionnat éloigné. Le gracieux appel de sa cousine vint l'y chercher au moment où une sorte de découragement inerte s'emparait de cette âme active, de cette organisation impétueuse et passionnée. Pendant la longue absence de Maggie, sa beauté splendide s'était complétement épanouie, et la sévère simplicité de sa toilette semblait faire ressortir, au lieu de l'atténuer, la singulière transparence de son teint brun, l'ardeur de ses yeux italiens, et la rare abondance des cheveux noirs qui ceignaient comme un diadème de jais son front superbe. Une épithète dont on a trop abusé caractériserait mieux que toute autre cette beauté qui s'imposait aux regards par les éclairs émanés d'elle.

Non sans protestations, mais sans effort et sans obstacle, dès la

première soirée où la conduisit sa cousine, elle s'empara de cette royauté que les hommes décernent et que les femmes envient. A partir de ce jour-là, les *lions* de Saint-Ogg se disputèrent l'attention de la pauvre sous-maîtresse, et les douairières de l'endroit se prirent à décrier de leur mieux sa « figure de bohémienne. » Dans ce *concerto* d'admirations et de jalousies tout à coup déchaînées autour de Maggie, — et qui, tout en l'étonnant, ne devaient pas la trouver indifférente, — la magnifique basse-taille de Stephen Guest ne faisait pas sa partie; mais le silence qu'il gardait sur les perfections de la nouvelle venue, — et peut-être aussi le redoublement de ses attentions pour miss Lucy, — auraient mis sur ses gardes une personne moins candide et moins inavertie.

La brusque transition survenue dans ses habitudes, la vie du monde substituée tout à coup à l'ennuyeuse routine du pensionnat où elle s'étiolait, le langage flatteur qui sans cesse caressait son oreille charmée, les attentions qui se multipliaient autour d'elle, les hommages ingénieux qui lui étaient rendus de tous côtés, produisaient sur cette vive et délicate nature l'effet d'un philtre puissant. Elle marchait dans cette nouvelle existence comme dans un rêve splendide, éblouie, fascinée, s'appartenant à peine. De temps en temps, un long regard, plus doux, plus caressant que tout autre, sollicitait un de ses sourires. De temps en temps, une voix mâle et vibrante, dont le son la faisait tressaillir, lui révélait un de ces chants inspirés où les grands maîtres de l'art italien ont enfermé, comme un poison subtil, les plus tendres invocations du désir. Ce regard, cette voix la jetaient dans un trouble nouveau pour elle, trouble délicieux dont elle jouissait sans remords. N'étaient-ce pas la voix, le regard de Stephen, le fiancé de Lucy, l'ami de Philip?

Philip, elle l'avait revu, relevée par son frère du serment qu'elle avait prêté jadis. — Vous êtes libre, lui avait dit Tom, puisque notre père n'est plus, de choisir entre Philip et moi. Je ne l'accepterai jamais pour frère. Voyez s'il vous convient d'en faire votre mari. — Elle l'avait revu en lui tendant cordialement une main qui ne tremblait pas dans celle du pauvre jeune homme. C'était donc, comme autrefois, d'un côté le dévouement absolu, le sentiment unique et dominateur, de l'autre une amitié vraie, une reconnaissance sincère, rien de moins et rien de plus. Pour consacrer sa vie entière à Maggie, Philip eût tout sacrifié, tout bravé. Maggie, hélas! ne pouvait lui donner en retour qu'une de ces affections sur lesquelles la raison garde ses droits et les circonstances leur empire. Après tout, n'était-il pas naturel qu'il en fût ainsi? Et comment aurait-il osé s'en plaindre? Le ciel qui l'avait faite pour inspirer l'amour, — l'inspirer et le partager peut-être, — l'avait créé, lui, pour en souffrir et ne l'inspirer jamais.

Il assista, silencieux témoin, à tout un drame dont sa jalousie lui livrait un à un les secrets les plus intimes, ceux qui échappaient aux acteurs eux-mêmes, et dont ils ne devaient avoir qu'après lui la révélation tardive. Il vit Maggie et Stephen, luttant de froideur affectée, essayer de se persuader qu'ils n'avaient aucun attrait l'un pour l'autre. Il les vit céder malgré eux, sans vouloir y croire et en s'y refusant, à l'entraînement presque irrésistible de cette familiarité dangereuse que l'imprudente Lucy avait voulu établir dès l'abord entre sa cousine et son prétendu. Il eût pu leur dire à l'un et à l'autre, — alors qu'ils se croyaient encore maîtres d'eux-mêmes, — qu'ils ne s'appartenaient plus, et que le sort, non leur volonté, les ferait innocens ou coupables d'une trahison dont la seule idée les eût alors épouvantés.

Parfois, dans les jours qui suivirent ses premières découvertes, le fil qui le guidait dans cet obscur labyrinthe se brisait entre ses mains. Il croyait s'être abusé; il regrettait d'injustes soupçons, il se félicitait de les avoir repoussés loin de lui. Puis la vérité poignante lui apparaissait de nouveau; un geste involontaire, un regard lui rendaient toutes ses anxiétés, toutes ses tortures.

La sécurité de Lucy, la loyauté de Maggie le rassuraient aussi parfois. — Si mon frère y consentait, je serais volontiers votre femme, lui avait dit Maggie un jour où, dévoré d'angoisses, il avait voulu sonder ce cœur qui s'ignorait encore. Et miss Deane lui avait suggéré l'idée de dompter la malveillance persistante de Tom en l'aidant à réaliser la dernière volonté du vieux Tulliver, à racheter l'usine patrimoniale, à réinstaller la famille dans le domaine d'où elle avait été chassée.

J'ai dit à quel point Philip était aimé de son père; ce fut pourtant une terrible lutte que celle où il s'engagea pour le rendre complice de ses projets d'avenir. Wakem n'avait jamais éprouvé contre le père de Tom et de Maggie les sentimens haineux que le pauvre vieillard lui prêtait; mais le souvenir de l'insulte si gratuite qu'il avait subie vivait encore au cœur de l'*attorney*. Accepter pour bru la fille de l'homme qui l'avait frappé, rendre aux enfans de cet homme le domaine dont la possession lui avait été reprochée comme s'il l'eût acquis par des voies illégitimes, c'était beaucoup pour une volonté obstinée, pour un caractère naturellement inflexible. A vrai dire, sur cette volonté, sur ce caractère de fer, le frêle Philip exerçait un ascendant irrésistible, dû à sa faiblesse même. En face de cet être désarmé dont il était l'unique appui, et qui, privé du seul bonheur auquel il aspirât, de la seule affection qu'il eût conquise, devait mourir sans avoir connu de la vie autre chose que ses amertumes et ses misères, l'homme d'affaires impassible et froid, le légiste endurci sentait fléchir sa rigidité, tomber ses résistances. Ses colères mêmes, en

pareil cas, le mettaient à la merci de Philip, certain de le voir plier quand il en avait subi le rude assaut.

Le fils de l'*attorney* avait réussi cette fois encore à vaincre l'obstination de son père. Aidé sans le savoir par cet auxiliaire tout-puissant, — et secondé par M. Deane, que miss Lucy avait mis dans ce qu'elle croyait être les intérêts de Maggie et de Philip, — Tom était rentré à Dorlcote-Mill, où sa mère l'avait suivi, où il eût voulu voir revenir Maggie. Celle-ci pourtant, décidée à rester libre et par conséquent à repartir, demeurait en attendant à Saint-Ogg, où la retenait une sorte de torpeur enchantée.

Ils ne s'étaient pas encore dit qu'ils s'aimaient, mais Stephen ne revenait plus chaque jour auprès de Lucy que pour chercher un de ces longs regards noirs de Maggie dont l'éclat le fascinait. Et quand il était au piano, quand Maggie se sentait pâlir aux accens de cette voix nerveuse qui avait sur elle une puissance presque magnétique, Philip assistait palpitant à l'éclosion mystérieuse de cet amour qui le navrait. En le voyant croître et grandir dans le silence et dans les ténèbres, il ne pouvait plus rien attendre, — bien décidé à n'intervenir jamais, — que l'illumination soudaine du premier aveu. Il pressentait que l'âme loyale de Maggie, inerte sous le charme invisible, dominée par l'attraction mystérieuse, se révolterait au premier indice, au premier signal, au premier rayon qui lui dénoncerait l'espèce de larcin bas et lâche dont on pourrait la croire coupable, si elle acceptait l'amour de Stephen.

Un moment il dut croire, il crut ses prévisions réalisées. Où, comment, à quelle occasion furent prononcées les paroles qu'il attendait? Jamais il ne l'a su; mais il ne put se tromper à l'air froid et hautain de Maggie, aux regards humbles et désespérés du fiancé de Lucy. Il comprit le départ de la jeune fille, qui, sous un prétexte futile, voulut aller passer plusieurs jours chez une de ses tantes, à quelques lieues de Saint-Ogg. Il devina les angoisses de son rival dans ces courses à cheval où l'amant désespéré semblait prendre plaisir à user ses forces, et dont l'une, — Philip en fut instruit, — conduisit Stephen dans la paisible ferme où Maggie était allée retrouver la sœur de son père. Le fiancé de Lucy put s'y présenter, grâce à l'ignorance de cette excellente femme, comme chargé d'un message de miss Deane pour miss Tulliver. Il put ainsi forcer Maggie indignée, mais émue, à l'écouter encore une fois. Plus habile, il ne l'eût peut-être pas trompée; mais, sincère et se trompant lui-même, il répondit par de nobles paroles d'abnégation aux fiers scrupules dont elle s'armait contre lui. Elle dut croire qu'il renonçait à elle, et, sans crainte désormais, céda aux instances de sa cousine, qui la rappelait à Saint-Ogg.

Plus un regard, plus un mot échangé entre les deux jeunes gens, et jamais Maggie n'avait été plus prévenante, plus affectueuse pour le malheureux Philip. Elle l'attirait, elle se serrait contre lui, elle évoquait les souvenirs de leur jeunesse. Dissimulée, coquette, elle n'eût pas autrement agi pour exciter la jalousie de Stephen; mais Stephen ne pouvait être sérieusement jaloux de Philip. Il souffrait simplement à cette pensée, que, mieux aimé de Maggie, il ne devait plus espérer de la fléchir, tandis qu'elle accorderait peut-être un jour à l'amitié que cet être souffreteux et difforme lui inspirait les droits, le bonheur refusés à l'ardeur insensée de son rival.

Les choses en étaient là, quand un soir, — chez M. Deane, où les quatre jeunes gens étaient réunis, comme d'ordinaire, après le dîner, — Lucy, toujours attentive et bonne, proposa d'organiser quelques parties de bateau pour les derniers jours que Maggie devait passer auprès d'elle. En effet, voulant se soustraire aux angoisses d'une situation difficile, et dont sa loyauté souffrait chaque jour davantage, la courageuse enfant venait d'annoncer son départ pour le pensionnat, où elle allait reprendre ses humbles et arides fonctions.

Stephen était particulièrement soucieux ce soir-là, et ne parut pas prendre pour lui l'invitation qui lui était indirectement offerte. Philip, à qui miss Deane s'était naturellement adressée, venait d'accepter avec joie. Un peu piquée, mais sans vouloir en rien laisser paraître, la fiancée de Stephen s'excusait, sur les difficultés de navigation qu'offrait la rivière, de l'appel qu'elle faisait à la complaisance de certains cavaliers, plus ou moins empressés, disait-elle. L'allusion était trop claire pour que Stephen pût se dispenser d'y répondre. — Si vous n'aviez que moi, je serais des vôtres, dit-il sans trop de façons.

— Miss Deane, repartit aussitôt Philip, ne se doutait point, en m'invitant, qu'elle excluait une autre personne. Je résigne donc mes fonctions de rameur.

Stephen, averti par ces mots significatifs, se hâta de protester contre l'intention désobligeante qu'ils lui prêtaient. — Non, dit-il, n'allez pas vous y tromper, cher Philip, c'est le nombre des passagers, nullement leur qualité, qui me ferait décliner l'honneur d'escorter miss Deane... A quatre, la manœuvre de nos petits bateaux est horriblement gênante.... Arrangeons mieux les choses... Nous alternerons, vous et moi... Commencez demain... Je prendrai ma revanche à la première promenade.

Tout était ainsi convenu, mais Philip avait compté sans les crises fréquentes qui fatiguaient sa débile santé. Le lendemain matin, il se sentit hors d'état de sortir, et, par un billet, pria Stephen de le remplacer.

Ni de cette journée ni de celle qui suivit, Philip ne put quitter sa

chambre, où son père le gardait à vue et l'entourait de soins assidus. Le surlendemain, on lui remit une épaisse enveloppe dont la suscription le fit tressaillir. Il venait de reconnaître l'écriture de Maggie, et la lettre était timbrée d'un petit port situé sur la côte, à plusieurs lieues de l'embouchure de la Floss.

Voici ce que contenaient ces pages, tracées à la hâte, et dont le désordre même avait son éloquence :

« Philip, mon ami, mon frère, écoutez-moi! Je suis perdue,... perdue à jamais pour vous. Peut-être le savez-vous déjà; mais vous ignorez, et il faut que vous sachiez tout ce qui est arrivé... Il faut que vous me compreniez, que vous me pardonniez. D'autres ne voudront ni me pardonner ni me comprendre.

« Hier, à midi, je vous attendais. Lucy, — vous devinez pourquoi, vous savez combien elle vous prête volontiers assistance, — avait voulu nous devancer en voiture avec son père jusqu'à Luckreth, où elle avait, disait-elle, quelques emplettes à faire. Nous irions l'y rejoindre en bateau; puis, tous trois, nous reviendrions ensemble.

« J'étais seule. Je vous attendais. A l'heure dite, on a sonné. J'ai couru au-devant de vous. *Il* a paru devant moi. Je ne vous le nomme pas, à quoi bon? Quand il m'a dit pourquoi il venait, quand je lui ai appris le départ de Lucy : « Eh bien! m'a-t-il dit, restons-nous, partons-nous? Décidez! » Je tremblais comme la feuille. « Nous ne pouvons partir, lui dis-je. — Soit... Demeurons donc. »

« Et il me regardait comme il ne m'avait plus regardée depuis bien des jours. Je cherchais un prétexte pour l'éloigner : — L'homme du bateau est venu chercher les coussins. Il attend... allons le prévenir. — Le prévenir de quoi? murmuraient ses lèvres distraites... Son regard me poursuivait toujours. J'avais la gorge serrée. Je ne trouvais plus une parole... — Allons, me dit-il tout à coup en me prenant la main, nous n'avons plus longtemps à nous voir... Venez!

« Et je l'ai suivi... Pourquoi? comment? Dites-le-moi, si vous avez le secret de cette irrésistible et passagère fascination. Je l'ai suivi comme vous avez pu suivre, dans un rêve, quelque redoutable fantôme qui vous effrayait et vous attirait tout à la fois.

« Après m'avoir assise au fond de la barque, disposé autour de moi les coussins, ouvert et mis dans mes mains inertes le parasol qui devait protéger mon front, il s'est mis à ramer, toujours muet. A peine de temps à autre un mot caressant, parti de ses lèvres, venait-il me rappeler ce son de voix que je n'ai jamais entendu en vain. Le rêve continuait. Le soleil brillait, la brise était fraîche; le bruit cadencé des rames, l'éclat du ciel, l'aspect mouvant des rives, ce regard fixé sur moi, ce silence obstiné, tout contribuait à me bercer, à m'enivrer, à m'étourdir. Je n'étais plus un être vivant et voulant, j'étais une épave que le flot emportait.

« Songez, Philip, que je vous parle ici comme je parlerais à Dieu lui-même, sans craindre qu'un ange vînt me démentir. — De temps en temps une vague pensée me venait que la barque allait toucher terre et que le rêve finirait.

« Tout à coup, — après combien de temps, je ne sais, — il cessa de ramer, posa les avirons au fond de l'esquif, et son regard s'abaissa sur l'eau, comme s'il mesurait la rapidité avec laquelle la barque pouvait marcher d'elle-même sous la seule impulsion du courant. Je sortis seulement alors de ma torpeur et jetai un rapide regard sur les bords du fleuve. Ils ne m'offraient aucun de ces paysages qui me sont si familiers. Une crainte subite vint m'éclairer. — Nous avons passé Luckreth, m'écriai-je. — Depuis longtemps, me répondit-il.

« Cet étrange aveu, et le calme accent avec lequel il m'était fait, me laissèrent stupéfaite. Ils m'eussent indignée, si j'eusse pu voir la moindre préméditation dans ce qui venait de se passer; mais il était bien évident qu'en venant le matin, *il* ne savait pas me trouver seule, bien évident qu'*il* n'avait pas songé un instant à m'engager malgré moi dans cette voie presque sans retour où nous venions d'entrer tous les deux. Vous-même, Philip, vous-même, à ce moment, n'auriez pu l'en soupçonner.

« — Que faire à présent? lui dis-je, sans bien comprendre moi-même l'espèce de tranquillité désespérée avec laquelle je lui parlais, alors que les transes de l'agonie intérieure comprimaient mon cœur glacé. J'avais devant les yeux le visage de Lucy, sa douce et pure physionomie, son regard douloureux et méprisant. Il vint alors s'asseoir près de moi : — Maggie, me dit-il, nous ne pouvons plus songer à revenir sur nos pas... Puis, dénouant mes mains crispées l'une dans l'autre, il ajouta, sur le ton de la conviction la plus absolue : — Ne rentrons là-bas qu'unis à jamais,... quand notre amour n'aura plus rien à redouter de personne,... quand vous serez ma femme...

« Ces paroles, fermes, décisives, semblaient un oracle de la Providence. Elles m'ouvraient, pour ainsi dire, les portes de l'avenir; le prestige en était irrésistible. Obstacles, remords, tout semblait disparaître à la fois. — Voyez, reprit-il, nous ne sommes pour rien dans tout ceci. Les autres ont tout fait... Le sort a décidé... La marée elle-même nous emporte loin de ce qui nous séparait... Elle nous pousse vers Torby, où nous prendrons terre. De là, dans peu d'heures, nous serons à York,... et York est bien près de l'Écosse... Nous ne ferons halte que là... Nous ne nous abriterons sous le même toit que lorsque nous serons irrévocablement l'un à l'autre... » Étranges projets, assurance et calme plus étranges encore!... Mais quand un instinct secret me poussait à me révolter contre cet ascendant que *sa* volonté prenait sur la mienne, une pensée me venait

qui arrêtait tout reproche et tout refus : je sentais qu'il avait cédé à la même impulsion que moi. Ma faiblesse m'expliquait la sienne. De quel droit m'indigner? Comment échapper à la nécessité qui nous assiégeait de toutes parts?

« Tenez, Philip, je sens que j'ai entrepris une justification impossible... Je le sens, et je serais tentée d'anéantir ces lignes, les premières que je trace depuis que le rêve est dissipé, depuis que j'ai recommencé à m'appartenir. D'ailleurs je devine tout ce que vous souffrez en les lisant. Je n'explique plus, je raconte, et en aussi peu de mots que possible.

« Quand il me vit m'abandonner, inerte, à sa volonté, il n'ajouta plus un mot qui pût me rappeler à moi-même. La brise fraîchissait. Il m'enveloppa des pieds à la tête dans son manteau, et, retournant à ses rames, pressa notre course vers Torby. En quittant Saint-Ogg, nous avions croisé plusieurs bâtimens à voile ou à vapeur. Depuis une heure ou deux, nous n'en rencontrions plus que de loin en loin. Il en vint un derrière nous qui marchait dans la même direction que notre esquif, et nous gagnait évidemment de vitesse. Il le regarda avec attention, et frappé d'une pensée subite : « Maggie, me dit-il, vous êtes lasse... La pluie peut venir... Nous aurions de la peine à gagner Torby... Ce bâtiment qui arrive sur nous n'est qu'un caboteur du commerce, et nous n'y serons peut-être pas très confortablement installés; pourtant, s'il est frété pour Mudport ou tout autre point de la côte au nord, il serait mieux d'y monter... » La peur me prit à ces mots; mais la peur, à quoi sert-elle? Je ne trouvais pas, dans le désordre de mes pensées, une seule objection plausible à ces arrangemens devenus inévitables. Je me tus donc, et il rama de manière à pouvoir accoster le navire. Il dit au capitaine, en le hélant, que nous nous étions laissés entraîner... — Cette dame,... ma femme, ajouta-t-il, se reprenant, est épuisée de fatigue et de faim... Si vous pouviez remorquer notre esquif et nous prendre à bord, vous nous rendriez un vrai service. » Le maître du navire, un Hollandais, consentit sans peine à cet arrangement. Les coussins de notre barque servirent à m'installer commodément sur le banc de poupe, aucune cabine n'existant sur ce petit navire où une femme pût être logée. Une heure après, les cinq hommes d'équipage avaient cessé de nous regarder avec cette curiosité qui m'était importune. La main dans la main, nous causions tout bas. Je n'éprouvais plus ni scrupules, ni repentir. Le pas était franchi, me semblait-il, et la question à jamais tranchée. Le songe durait encore, brillant comme l'horizon, où le soleil s'abîmait derrière un immense rideau de nuages empourprés. Ce fut ainsi que le sommeil vint me prendre. Chose étrange, Philip, toute cette nuit-là je ne rêvai que de vous, de vous et de mon frère cependant, car, au mo-

ment où les frissons du màtin vinrent m'éveiller, j'avais devant les yeux son front sévère, dans les oreilles l'accent de sa voix irritée.

« J'étais seule quand mes yeux s'ouvrirent : *lui* n'était plus là. Souvenirs poignans, honte, terreur, tout me revint. Le prestige était évanoui. La vérité m'apparaissait, dure et menaçante. Dans son miroir cruel dont je ne pouvais plus détourner mes regards, je me voyais sous un aspect qui m'était nouveau, celui d'un être égoïste, perfide, qui ment et trahit. Je m'étais dit cent fois qu'avant de me laisser égarer jusqu'à cette ignominie, j'aimerais mieux être morte. Eh bien! elle était là, je cédais. Le devoir parlait, je ne l'écoutais plus. Mon âme, que j'étais accoutumée à voir tendre naturellement vers les hauteurs, vers la lumière sereine et l'atmosphère épurée, se traînait, sous le fouet des passions, dans je ne sais quels lieux obscurs, et glissait sur un limon empesté. — Où allait-elle ainsi? au bonheur? — Est-ce que je serais jamais heureuse, songeant à Lucy, songeant à vous, songeant à mon frère, à ces trois nobles cœurs en qui j'aurais tué l'espérance et la foi? *Lui-même* pourrait-il jamais croire, espérer en cette femme qu'il aurait vue à la merci d'un entraînement désavoué par sa conscience?

« Qu'ajouterai-je, Philip? Ce fut là, pour ainsi dire, un baptême nouveau. Le jour se levait en moi, comme sur la mer. Je me sentais retrempée par ces fortes brises qui toute la nuit avaient passé sur mon front fiévreux. L'heure de la faiblesse était passée. Une rude journée commençait; mais je me sentais la volonté, le courage d'une lutte égale au péril. Cette lutte, vous pressentez ce qu'elle a dû être; Dieu aidant, — et votre souvenir aussi, — je n'y ai pas succombé. Si jamais *il* a dû me savoir inflexible, c'est quand, lui laissant ma main qu'il pressait sur son cœur ému, et répondant par un sourire affectueux à son regard plein d'angoisse, j'accueillis amicalement ses premières questions. Peu à peu, sans un mot échangé sur notre situation, il devinait ma pensée. Mieux il la devinait, moins il osait soulever le voile transparent qui la lui cachait encore. Il ne pouvait se décider à parler de ce qui, peu d'heures auparavant, était devenu pour lui et pour moi le sujet d'une causerie presque familière. Ce fut seulement en vue de Mudport qu'il dut se résoudre à mentionner les arrangemens qu'il allait prendre pour la suite de notre voyage. Dès les premiers mots, je l'arrêtai : — Non, lui dis-je, nous ne partirons pas ensemble... Nous allons nous séparer ici...

« Ces choses que je vous raconte se sont-elles bien réellement passées aujourd'hui même? Et moi qui vous écris, seule, dans une maison inconnue, en attendant l'heure où le *stage-coach* va me ramener auprès de ma mère, — est-ce moi qui, tantôt essayant de calmer, de consoler cette âme irritée, ce cœur ulcéré par d'inébranlables refus, sentais encore les tressaillemens douloureux de la

passion mal étouffée, les remords d'un parti pris cruel, les indécisions d'une volonté vacillante?

« Si j'osais vous revoir, Philip, je ne vous aurais point écrit; mais de bien longtemps au moins, si ce n'est à jamais, je sens que je ne pourrai me retrouver en face de vous ou de Lucy. Je sais que, relevée à mes propres yeux d'une chute irréparable par l'effort énergique auquel je dois mon salut, je ne saurais l'être aux vôtres ni surtout aux yeux du monde. Plus riche, plus libre par conséquent, — et si une pareille démarche ne devait pas me faire mal juger, — je quitterais mon pays. En attendant que le temps m'ait permis de recouvrer, avec l'estime publique, le seul moyen que j'aie ici-bas de gagner ma vie, il faut plier la tête et subir toutes les humiliations que l'avenir me réserve. Je pressens qu'elles seront amères, et si, pour m'y soustraire, un simple vœu suffisait, je demanderais à Dieu de me reprendre cette existence dont j'ai fait jusqu'à ce jour un si triste usage.

« Philip, plaidez ma cause auprès de Lucy. Et qu'elle ne pardonne pas à moi seule une erreur, une faute, qui sont à moi plus qu'à *lui!* »

Pendant que Philip lisait et relisait, — Dieu sait avec quelle amertume de cœur et quel écrasant retour sur lui-même, — cette confession navrante, tandis qu'il pesait une à une les mille raisons qui lui rendaient impossible de courir au secours de Maggie, Tom Tulliver, les traits plus contractés, les gestes plus brusques encore qu'à l'ordinaire, son chapeau rabattu sur ses sourcils froncés, ses mains plongées dans les poches de son surtout, promenait ses inquiétudes et sa colère dans le jardin de Dorlcote. Sa mère, de temps en temps, venait jeter sur lui, par une des fenêtres du vieux moulin, un regard effaré. Ils ne savaient encore, ni l'un ni l'autre, ce qu'était devenue Maggie depuis sa mystérieuse disparition. Tom n'avait pas cru devoir aggraver le scandale en courant lui-même sur les traces de sa sœur. Il avait chargé de ce soin un ami d'enfance aussi dévoué à Maggie qu'à lui-même, et cet ami, revenu de Mudport, — où naturellement il n'avait pu se procurer aucune nouvelle du couple fugitif, — lui avait annoncé que, selon toute apparence, les deux jeunes gens étaient passés en Écosse. Restait à savoir si le mariage s'était accompli, ou si la jeune fille, déjà perdue de réputation, n'avait pas obtenu la seule réparation qui pût atténuer sa faute.

Dans un moment où il tournait le dos à la porte du jardin et regardait, sans les voir, les bouillonnemens de la chute d'eau battue par les roues, une femme de haute taille apparut tout à coup sur le seuil. A peine osait-elle avancer, à peine pouvait-elle se tenir debout, affaissée sous la frayeur que lui causait ce frère impeccable, inexorable, qui jamais ne lui montrait l'indulgence dont elle avait maintenant si grand besoin. Cette indulgence, elle ne la souhaitait

point pour sa faute; elle y aspirait comme à un des moyens d'expiation qui lui étaient encore laissés. Le bruit du loquet n'attira pas l'attention de Tom, assourdi par le bruit de l'eau tourmentée. Lors donc qu'il se retourna, il se trouva tout à coup en face de cette pauvre créature, dont la pâleur effarée, l'air de souffrance et d'abattement confirmaient les plus tristes conjectures qu'il eût pu former.

— Êtes-vous mariée?... lui demanda-t-il brusquement.

Elle ne répondit pas.

— Que venez-vous faire ici?

— Je viens, dit-elle humblement, y chercher asile auprès de vous.

— Je n'ai pas d'asile pour une femme de votre espèce, reprit-il d'une voix que la rage seule faisait trembler. Vous nous avez tous déshonorés. Vous avez avili le nom de notre père. Vous avez été une malédiction pour tous ceux qui vous ont aimée. Vous avez agi bassement, traîtreusement... Aucune considération n'a pu vous retenir, aucun lien vous rester sacré... Vous ne m'êtes plus rien, sachez-le!...

En ce moment, leur mère à tous deux parut à la porte de la maison. La vue de sa fille, mais surtout les paroles de son fils la clouèrent indécise sur les degrés. Maggie avait repris un peu de courage. — Tom, disait-elle, avant de me juger, il faut m'entendre. Peut-être ne suis-je pas aussi coupable que vous le pensez...

— Coupable ou non, je ne sais quel sens vous attachez à ce mot, — interrompit-il, passant tout à coup de la colère à une froideur glaciale qui était bien autrement effrayante, — vous ne nierez pas que vous n'ayez engagé avec... qui vous savez... des relations clandestines... Vous ne nierez pas qu'il vous ait vue, sans l'aveu des vôtres, après qu'il vous avait parlé de sentimens que vous deviez repousser avec horreur... Vous ne nierez pas que, seule avec lui, on vous ait vue passer devant Luckreth, et, quelques heures après, débarquer à Mudport... Vous ne nierez pas non plus, je pense, que vous ayez ainsi brisé le cœur d'une parente et d'un ami... Tout cela vous laisse-t-il innocente?...

Chaque parole de son frère tombait comme un lourd marteau de fer sur la conscience affaissée de Maggie. Elle ne savait plus discerner, dans ces foudroyantes accusations, ce qui était motivé de ce qui était injuste; elle ne trouvait plus en elle-même ni la force, ni la volonté de s'excuser.

— Eh bien! frère, disait-elle à mots entrecoupés,... je me repens... Je suis au supplice,... Tout ce qui pourra expier ma faute... Aidez-moi,... préservez-moi de moi-même!... Je lutterai...

— Eh! qui peut vous préserver? reprit son frère avec un redoublement d'amertume. Ni la religion n'a d'empire sur vous, ni les sentimens les plus vulgaires de reconnaissance et de loyauté...

Songez donc que cet homme n'est pas le premier pour qui vous ayez sacrifié vos devoirs... Allez, vous êtes pire que lui!... Et ce qui m'empêche de courir le tuer à cette heure même, c'est, Dieu me pardonne, que je devrais commencer par... Tenez, vous m'inspirez un dégoût profond... Vous parlez de lutter!... Est-ce que vous avez jamais su ce que c'est? Je le sais, moi!... J'ai eu, moi aussi, des sentimens à dompter, des passions à vaincre... J'ai tout vaincu, tout subordonné au devoir... Ma vie a été bien autrement rude que la vôtre, je pense... Eh bien! je l'ai supportée en homme de cœur et de conscience... Cet honneur sévère que j'ai gardé ne servira pas à voiler votre infamie... Le monde ne pourra pas dire que j'aie sanctionné, excusé une conduite comme la vôtre... Si vous manquez de pain, j'en ai pour deux, et vous n'avez qu'à parler. Ma mère vous enverra des secours; mais vous n'habiterez plus sous ce toit... Allez-vous-en!... Votre vue me fait mal.

Le désespoir dans le cœur, Maggie obéissait à cette rude parole. Elle avait déjà fait quelques pas vers la porte du jardin, quand la pauvre mistress Tulliver, — trouvant au fond de son cœur de mère un de ces élans qui valent tous les dons de l'intelligence et rachètent toutes ses infirmités, — courut vers elle en pleurant :

— Attendez, mon enfant!... je vais avec vous, disait-elle... Si vous n'avez plus que moi,... vous m'avez.

Tom, peut-être près de faiblir, était rentré dans la maison.

— Venez, dit sa mère quand elle ne le vit plus, et se sentit dès lors un peu moins terrifiée... Entrez avec moi;... je vous coucherai dans mon lit... Il vous laissera;... je l'en prierai, il ne me refusera point.

Un faible gémissement et un signe de tête annoncèrent que Maggie n'entrerait jamais plus dans cette maison, d'où elle venait d'être si durement repoussée.

— Eh bien donc! attendez-moi devant la porte;... je vais vous suivre.

Quand mistress Tulliver, son chapeau sur la tête et son châle sur les épaules, sortit de sa chambre, elle trouva Tom sur son passage :

— Tenez, mère, lui dit-il, voici de l'argent... Vous savez que cette maison est vôtre... Venez-y quand vous voudrez, demandez-moitout ce qui vous sera nécessaire.

La pauvre mère était trop effarouchée pour répondre un seul mot. Elle prit les billets de banque qu'on lui tendait et alla rejoindre sa fille.

V.

Si Maggie était rentrée à Saint-Ogg, portant le nom de mistress Stephen Guest, et l'heureuse épouse du plus beau *parti* de cette

honorable cité, nul doute que son arrivée n'eût soulevé quelques légers murmures, car enfin, après tout, miss Lucy Deane était une personne fort aimée, fort intéressante, et qu'on eût vue à regret si mal récompensée de sa confiante bonté; mais, les premiers jours passés, que d'excuses, que d'atténuations n'eût-on pas trouvées pour la conduite de la belle et riche épousée! Compromise par l'imprudence d'un jeune étourdi, égaré, lui, par une véritable passion, pouvait-elle se refuser à ce mariage qu'il avait su rendre indispensable? Fallait-il, par égard pour sa cousine, — et alors que celle-ci n'était plus aimée de son prétendu, — sacrifier sa vie, perdre son avenir? Peut-être eût-il mieux valu que l'amour dévoué de Philip fût payé d'un plus complet retour : il le méritait, sans nul doute; mais quoi? Ce pauvre garçon était-il fait pour une si belle personne? N'eût-il pas été monstrueux de voir unis tant de force et tant de faiblesse, tant de charmes et une difformité pareille?

Maggie, au contraire, revenait fidèle à ses devoirs après une des plus terribles épreuves qu'elle pût avoir à subir; mais elle revenait pauvre, sans protecteurs, et son frère, son appui naturel, la répudiait, l'abandonnait hautement. Dès lors, l'affaire prenait un tout autre aspect. En admettant qu'elle ne fût point tout à fait une « intrigante » visant à se faire épouser par le fils du plus riche banquier de la ville, elle n'en avait pas moins oublié toute retenue, toute pudeur, en laissant percer son goût pour le prétendu de son amie la plus chère. Elle lui devait tant! C'était moins une cousine qu'une sœur. Qu'attendre après cela d'une personne si peu retenue, et dont les yeux avaient une si étrange éloquence?... On pouvait arguer, en sa faveur, d'une lettre écrite par Stephen, et où il assumait tout le tort de leur équipée : mais franchement un *gentleman* ne devait-il point ce témoignage à une jeune personne si singulièrement affichée?... Quant à M. Tom Tulliver, il s'était conduit en digne et honnête homme. Il méritait évidemment que la fortune lui sourît... La disgrâce de sa sœur ne devait pas rejaillir sur lui, et il fallait bien espérer que, par égard pour les siens, elle se déciderait à émigrer... en Amérique, en Australie, le plus loin possible.

Maggie n'était point de cet avis. Les premiers affronts qu'elle subit, les premiers regards qui se détournèrent d'elle, les premiers sourires ironiques qu'elle surprit au bord de ces mêmes lèvres qui la flattaient autrefois, produisirent en elle cette réaction violente qui retrempe le courage et affermit les résolutions une fois prises. Vainement quelques amis timides lui firent-ils insinuer, par le digne ministre de la paroisse, qu'une jeune fille de son âge ne pouvait engager avec l'opinion publique, même faussée, égarée, un duel dont l'issue n'était point douteuse. Il ne convenait pas à un caractère comme le sien de fuir le danger quand il ne menaçait qu'elle.

Établie dans une pauvre maisonnette à l'extrémité d'un faubourg de Saint-Ogg, elle ne voulut pas condamner sa mère à partager une vie de privations et d'affronts, et après quelques semaines mistress Tulliver se laissa persuader de rentrer à Dorlcote, où elle comptait ramener bientôt sa fille. La pauvre femme méconnaissait en ceci l'obstination de Tom et la hauteur d'âme de Maggie, tous deux victimes de ce long malentendu qui durait depuis le temps où ils cueillaient ensemble les marguerites des prairies que baigne la Floss.

Cette rivière donnait en ce moment aux vieillards du pays d'assez graves inquiétudes. A un été d'une sécheresse exceptionnelle, d'abondantes pluies avaient succédé dès les premiers jours de septembre. Les vents étaient froids et variables. Les moissons n'avaient pu s'achever dans certains districts. Soixante ans auparavant, des symptômes analogues avaient précédé une terrible inondation qui emporta les ponts de Saint-Ogg et menaça d'engloutir sa prospérité, alors naissante. Les vieillards hochaient donc la tête, et comme d'habitude les jeunes gens riaient entre eux de ces funestes pronostics que l'expérience du passé ne justifiait pas dans leur esprit.

Seule en sa misérable chambre, où le mauvais temps la confinait depuis quarante-huit heures, Maggie, à la lueur d'une pauvre chandelle, lisait et relisait pour la vingtième fois une lettre qu'elle avait reçue le jour même. Revenu de Hollande, où il était allé porter ses premiers regrets, Stephen s'était arrêté à Mudport, où personne ne le savait encore; il lui avait fait passer, sous le couvert d'un ami sûr, quelques pages d'instances passionnées; pour lui peindre son désenchantement, sa solitude désespérée, ses angoisses, la ruine de toutes ses espérances, l'anéantissement de toutes ses volontés, il avait trouvé des paroles qui l'agitaient malgré elle, et auxquelles son ardente imagination prêtait l'accent d'une voix adorée. Un moment, lasse de souffrir, aspirant à pleines bouffées le bonheur idéal qui lui était encore offert, elle saisit une plume pour tracer un mot, un seul, qui allait décider de son sort; mais l'impossible se dressa de nouveau devant elle, et sur la page même où elle allait écrire : *Venez!* elle traça les sublimes paroles du chrétien courbé sous la croix : *Je l'ai reçue de toi, ô mon Père,... je la porterai jusqu'à la mort!* — Puis, le front sur ses mains, elle s'absorba dans une prière fervente, où vint la surprendre un profond engourdissement de tout son être.

Une vive sensation de froid, un bruit inexplicable pour elle, qu'avait amorti d'abord celui de la pluie battant aux carreaux, la tirèrent de cette somnolence douloureuse. Elle redressa la tête; son flambeau était éteint, mais elle comprit tout en un instant. Une nappe d'eau, haute à peine de quelques lignes, couvrait déjà le plancher de la chambre.

S'élancer dans l'obscurité, trouver à tâtons un autre flambeau et l'allumer en hâte, ce fut l'affaire d'un instant. Ses hôtes couchaient au même étage qu'elle. Ses cris les réveillèrent en sursaut. — L'inondation! disait-elle, l'eau monte!... Aux barques, aux barques! Elle s'était immédiatement rappelé les deux barques amarrées justement au pied de la maison, et qui appartenaient au propriétaire. En ce moment-là même commençait contre les volets une série de coups assourdis, comme ceux d'une masse de bois dont on se fût servi avec précaution pour les enfoncer sans bruit. L'hôte ne s'y trompa point : — Dieu soit loué, s'écria-t-il,... ce sont les barques!... Elles sont encore là... la chaîne n'a pas cédé!...

La fenêtre ouverte, un grand flot envahit la chambre. Maggie se jeta sur une des barques; l'hôte sauta dans l'autre par un premier mouvement.

— Ma femme,... le petit,... s'écria-t-il ensuite, et au moment de rentrer dans la maison : Mais vous? vous?... disait-il, voyant Maggie debout, un aviron à la main, pâle sous ses longs cheveux noirs dénoués que l'eau collait à ses tempes.

Maggie n'eut pas même le temps de répondre. Un nouvel effort des eaux irritées brisa l'amarre de sa barque, et l'instant d'après elle était en pleines ténèbres, voguant sur des flots invisibles et tumultueux. Ce qui advint d'elle pendant cette nuit terrible, elle seule aurait pu le dire. S'éloignant à force de rames du lit de la rivière, où un courant impétueux l'eût emportée vers la mer, elle louvoya sans doute sur les eaux basses qui couvraient la plaine. Tant que dura la nuit, elle ne pouvait s'orienter. Dès la première aube, elle dut, sur ce coin de terre qu'elle connaissait si bien, discerner à quelques repères familiers, — un clocher, une hauteur, les levées de la Ripple, qu'on apercevait encore par endroits, — la direction dans laquelle il fallait chercher Dorlcote-Mill.

Là étaient son frère et sa mère. Elle dut, pour aller à leur secours, traverser une fois encore le terrible courant des deux rivières réunies, la Ripple et la Floss. Par quel prodige d'énergie et de vigueur elle y réussit, je ne me charge pas de l'expliquer. Ce qui est certain, c'est que la matinée commençait à peine quand sa barque arriva en face du vieux moulin, submergé jusqu'au premier étage, mais debout encore, après tout, derrière son rideau d'épicéas et de châtaigniers.

— Tom!... ma mère!... où êtes-vous? cria-t-elle d'une voix épuisée, mais encore perçante.

— Qui est là? répondit des greniers la voix de Tom... Amenez-vous une barque?

— C'est moi... Maggie!... Où est ma mère?

— Dieu merci, elle n'est pas là... Chez sa sœur depuis avant-

hier... Seule, Maggie!... vous êtes seule! ajouta-t-il, surpris au plus haut point quand il eut ouvert la fenêtre soigneusement close où il venait de descendre pour se trouver de niveau avec l'embarcation.

— Seule,... oui... Dieu me guide... Montez, montez vite!...

Ce furent les derniers mots sortis de ses lèvres qu'une oreille humaine ait pu recueillir.

Le frère et la sœur se mirent à ramer vers Saint-Ogg. A l'entrée de la ville, un peu sur la gauche de la rivière, et à quelque cent mètres de ses bords, était la *villa* où on avait emmené Lucy, convalescente après une longue maladie. La barque, en vue d'un sauvetage expiatoire, se dirigea de ce côté. Lorsqu'elle rentra dans le courant de la Floss, les eaux étaient couvertes d'énormes débris de charpente enlevés au chantier d'une jetée alors en construction. Le soleil brillait au ciel et versait à flots sa riante lumière sur cette immense scène de désastre. De tous côtés, aux fenêtres, on signalait, on hélait le frêle esquif. Une grosse barque chargée de passagers lui jeta en passant un dernier avis : — Prenez garde!... attention!... quittez le courant!... criaient-ils à Tom.

Le jeune homme se dressa sur son banc et tourna la tête : une masse de madriers et de planches fortement et fatalement unis venait droit sur la petite barque. Il mesura de l'œil la distance qui les séparait, vit que le choc était inévitable, jeta sa rame, et courut à sa sœur, qu'il embrassa dans une étreinte suprême... Voulait-il simplement la sauver? Lui demandait-il pardon?... Qui le saura jamais?... L'instant d'après, la barque et ceux qui la montaient disparurent sous les flots. On vit, au bout d'une minute ou deux, émerger une masse informe qui plongeait et reparaissait alternativement à fleur d'eau : c'était la quille du bateau remontant ainsi par intervalles.

A Dorlcote, près de la vieille église, est une tombe où furent déposés ensemble, bientôt après l'inondation, deux corps que la mort semblait avoir surpris enlacés dans un dernier baiser : l'un d'eux était celui d'un honnête homme; une âme grande et généreuse avait habité l'autre. Au-dessous du nom que les deux victimes avaient porté, une main amie, — on devine peut-être laquelle, — a fait inscrire ces simples mots : « Unis jusque dans la mort. » — IN THEIR DEATH THEY WERE NOT DIVIDED.

E.-D. FORGUES.

DEUX CAMPAGNES

DANS

LES GLACES DU POLE ARCTIQUE

MAC-CLINTOCK A LA RECHERCHE DE SIR JOHN FRANKLIN.

I. *A Narrative of the discovery of the fate of sir John Franklin and his companions*, by captain Mac-Clintock, London, John Murray, 1859. — II. *Notice sur l'amiral sir John Franklin*, par M. de La Roquette, dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris.*

La terre, notre demeure, est forcée de nous livrer successivement tous ses secrets : nous n'avons pas seulement promené nos expéditions sous l'équateur, versé nos peuples sur l'Amérique et sur l'Océanie, bâti partout des villes à l'image des nôtres; nous avons interrogé aussi les solitudes des pôles, et leurs îles glacées, leurs détroits inutiles, leurs baies silencieuses portent, comme une empreinte de notre conquête, les noms de nos navigateurs, Banks, Ross, Parry, Kane, Bellot, Mac-Clure, Franklin, noms glorieux auxquels vient aujourd'hui s'ajouter celui du marin qui a mis un terme à nos longues incertitudes en recueillant les restes de Franklin et de ses compagnons. Savoir si le continent américain est séparé du pôle, si par conséquent on peut passer par l'Océan glacial de l'Atlantique dans le Pacifique, sans avoir besoin de doubler, dans l'autre hémisphère, les caps Horn et de Bonne-Espérance, seul chemin qui nous soit ouvert en attendant que nous ayons percé Suez et Panama, tel était le problème posé aux navigateurs. Ils l'ont récemment résolu : le passage existe; mais tels en sont les embarras, qu'il ne saurait

être régulièrement praticable, et qu'après en avoir constaté l'existence pour la satisfaction de notre curiosité, il a fallu rendre à sa solitude cette région glacée. Ce résultat n'était point encore acquis lorsque Franklin, familiarisé avec les navigations polaires par trois expéditions antérieures, prit le commandement des navires ***Erebus*** et ***Terror***, et quitta la Tamise en mai 1845. Il se proposait de rechercher le passage, de faire des études d'histoire naturelle et des observations sur le magnétisme terrestre. On sait qu'un profond silence ne tarda pas à envelopper la destinée du marin et de ses vaisseaux. Une première fois on eut de ses nouvelles : il faisait savoir qu'après avoir touché aux Orcades, il avait jeté l'ancre devant l'île Disco, établissement danois situé à la côte ouest du Groënland; ce fut le dernier signe de vie donné par Franklin. Des baleiniers le virent encore, tout en haut du détroit de Baffin, dans la baie Melville; puis on n'entendit plus parler de lui. Quand deux années se furent écoulées sans nouvelles, l'inquiétude devint des plus vives, et alors s'ouvrit cette série d'expéditions où l'Angleterre et les États-Unis ont rivalisé de zèle, où l'on a vu lady Franklin aider les recherches et entretenir l'émulation par son dévouement et sa pieuse persévérance. Le littoral de l'Amérique fut visité du détroit de Behring à la rivière Mackenzie, puis de la Mackenzie à la rivière Mine-de-Cuivre. On explora attentivement le détroit de Lancastre, qui mène de la baie de Baffin aux archipels de l'Océan arctique; mais les Esquimaux n'avaient pas vu d'hommes blancs, et l'on ne put trouver aucun indice du passage de l'expédition. L'amirauté proposa une triple récompense : 20,000 livres aux marins, de quelque nation qu'ils fussent, qui parviendraient à découvrir et à secourir les équipages d'***Erebus*** et ***Terror***, et deux prix de 10,000 livres à ceux qui retrouveraient une partie de ces équipages, ou qui obtiendraient quelques renseignemens sur leur sort. Enfin en 1850 les capitaines Ommaney et Penny, de l'***Assistance*** et du ***Lady Franklin***, saisirent une première trace : dans la petite île Beechey, entre les détroits de Lancastre et de Barrow et au sud du canal Wellington, ils trouvèrent un poteau ayant servi de point de repère, des débris de vêtemens, des caisses à provisions vides, et les tombes de trois hommes, avec des inscriptions attestant par leurs dates que Franklin avait hiverné dans cette île au moins jusqu'en avril 1846.

Quatre années s'écoulèrent encore sans autres nouvelles; mais en 1854 le docteur Rae, chargé d'une mission géographique par la compagnie de la baie d'Hudson, recueillit d'une tribu d'Esquimaux de précieuses informations : il apprit que quatre années auparavant, c'est-à-dire vers le printemps de 1850, une quarantaine d'hommes blancs avaient été vus traînant un bateau sur la glace, près du ri-

vage septentrional de l'île du Roi-Guillaume (environ sur le 70e parallèle nord et sur le 100e de longitude ouest de Paris), puis que quelques mois plus tard, avant la rupture des glaces, les corps de ces hommes avaient été retrouvés à une faible distance au nord-ouest de l'embouchure de *Back's* ou *Great-Fish river* (la rivière Back ou du Grand-Poisson), au midi de l'île du Roi-Guillaume, qu'ils avaient ainsi contournée du nord au sud. Ces malheureux avaient dû périr de froid et de faim; leur identité avec les équipages d'*Erebus* et *Terror* fut constatée à l'aide de divers objets recueillis sur les lieux par les Esquimaux et rapportés en Angleterre par le docteur Rae : c'étaient des pièces d'argenterie aux initiales de Franklin et du capitaine Crozier, son second, et la décoration de l'ordre des Guelfes, que portait le commandant, avec cette noble devise de circonstance : *Nec aspera terrent* (1).

On ne pouvait plus douter du sort de Franklin et d'une partie de ses compagnons; l'amirauté invita la compagnie de la baie d'Hudson à faire explorer les parages signalés par le docteur Rae, pour rendre les derniers devoirs aux marins dont on avait vu les cadavres, prendre des informations sur le sort des autres, retirer les journaux et papiers qui pouvaient être dans les mains des Esquimaux. A la fin de 1855, James Anderson et Green Stewart explorèrent *Fish River*, visitèrent les îlots de son embouchure, et recueillirent des Esquimaux la confirmation des récits du docteur Rae; mais ils ne purent retrouver les débris mêmes de l'expédition. Lady Franklin, jugeant que l'amirauté ne mettait point assez d'empressement à compléter les renseignemens obtenus, arma à ses frais, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois, un bâtiment, le *Fox*, petit *steamer* de 177 tonneaux, et elle en donna le commandement au capitaine Mac-Clintock, connu par les services qu'il avait rendus dans les précédentes expéditions de sir James Ross (2), de l'amiral Austin et du capitaine Kellett.

Cet officier a pleinement rempli la mission qui lui était confiée. Grâce à lui, nous connaissons aujourd'hui toutes les étapes de ce long voyage des navires *Erebus* et *Terror*, semé de tombes et terminé par un sombre désastre; sa relation complète ce que nous savions déjà de la physionomie des régions polaires, et il est probable que son voyage clôt pour un assez long temps la série d'expéditions et d'aventures dont Franklin a été le héros dans les mers arctiques. Suivons-le donc; il nous emportera loin du milieu de l'activité con-

(1) Voyez sur ces diverses expéditions antérieures à 1855 une étude de M. A. Laugel, *le Pôle nord et les Découvertes arctiques*, dans la *Revue* du 15 septembre 1855.

(2) Voyez sur le capitaine Ross une étude de M. Th. Lacordaire dans la *Revue* du 15 mai et du 1er juin 1835.

temporaine, sur les côtes du Groënland, où résonne le dernier écho des bruits qui nous sont familiers, puis dans les régions que parcourent seuls l'Esquimau et l'ours blanc. Ces vastes solitudes ne manquent ni de poésie ni de grandeur. Il semble qu'elles reposent de la fiévreuse agitation de nos mêlées humaines, et nous aurons à y saluer les noms d'hommes que n'entraînaient pas la soif de l'or et le désir des gains matériels : ils ont donné leur vie pour la satisfaction d'une noble curiosité, et c'était l'ambition d'être utiles qui soutenait leur courageuse persévérance.

I.

Dans la seconde moitié d'avril 1857, le capitaine Mac-Clintock, qui se trouvait alors à Dublin, reçut de lady Franklin une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Votre congé est obtenu; j'ai acquis le *Fox*, les réparations vont commencer. » Le petit bâtiment venait d'être mis entre les mains d'un constructeur d'Aberdeen, chargé de lui faire subir les transformations nécessaires au voyage qu'il allait entreprendre. Les vaisseaux envoyés vers les pôles revêtent quelque chose de la sombre physionomie de ces régions; il faut que la force et la solidité y remplacent le luxe et l'élégance. Une armature de fer les protége, des traverses de bois et des poutres diagonales en fortifient les parois à l'intérieur; les cabines et les chambres prennent les proportions les plus exiguës, afin de laisser plus de place aux magasins d'approvisionnemens; la machine est plus forte, la chaudière plus large, et l'hélice de fer et non de cuivre. Le commandant s'occupa en même temps de rassembler un équipage. La nouvelle de l'expédition projetée avait excité un grand enthousiasme en Angleterre, et les offres de service affluaient de toutes parts. Le capitaine Mac-Clintock réunit vingt-cinq hommes, dont dix-sept avaient déjà navigué dans les mers arctiques. Son second, le lieutenant Hobson, appartenait comme lui à la marine royale, et un officier distingué de la marine marchande, le capitaine Allen Young, après avoir souscrit 500 livres en faveur de l'expédition, s'offrit comme maître voilier. Venaient encore un chirurgien naturaliste, le docteur Walker, un ingénieur M. Brand, puis le fameux interprète danois Carl Petersen, qui déjà, dans de précédentes expéditions, avait mis le capitaine Penny et le docteur Kane en communication avec les Esquimaux. On embarqua des vivres, de l'ale, des munitions pour vingt-huit mois; l'amirauté donna sept mille livres de *pemmican* (c'est une préparation particulière de bœuf coupé en tranches très minces, desséché à un feu de bois et mêlé à un poids égal de graisse fondue). Elle fournit aussi les appareils à glace : ancres spéciales,

griffes, scies longues de dix-huit pieds, tentes d'hivernage, vêtemens fourrés, puis les instrumens hydrographiques, les cartes, les chronomètres. La chambre de commerce, la Société royale, le *Royal Harwich Yacht Club*, rivalisèrent dans l'envoi des dons et des souscriptions. Le 30 juin, lady Franklin, accompagnée de sa nièce, miss Sophie, et du capitaine Maguire, vint visiter le bâtiment, et le *Fox* prit le large, après que son équipage eut acclamé d'un triple hourrah la noble veuve qui venait l'encourager et saluer son départ.

Le navire franchit le dangereux détroit de Pentland-Firth, passa sous la côte sauvage et sombre des Orcades, et douze jours après il signalait la pointe la plus méridionale du Groënland, ce cap Farewell, dont le nom rappelle aux navigateurs qui vont de l'est à l'ouest qu'il leur faut dire au monde et à la vie civilisée un long adieu. De janvier en juillet, cette côte est enveloppée d'une ceinture de glaces détachées du Spitzberg par un courant qui, contournant le cap, les précipite par le détroit de Davis jusque dans la mer de Baffin. Elles forment un blocus autour des ports du Groënland méridional, mais elles leur portent en compensation des phoques, des ours blancs, et de grands bois charriés dans l'Océan polaire par les fleuves de la Sibérie. Cette ligne de glaces flottantes fut franchie, non sans difficultés, pour conduire à la côte et faire rapatrier un matelot gravement malade, puis le *Fox* toucha successivement au petit port de Frederickshaab, à la baie de Fiskernaes et à l'établissement de Godhaab; il passa devant Holsteinborg, où les glaces ne devaient pas tarder à le ramener, et s'arrêta encore à Disco et à Upernavick. Les paysages de ces régions septentrionales dépouillent parfois leur aspect habituel de désolation; la brume épaisse qui les enveloppait se déchire et laisse voir dans le bleu profond du ciel des horizons pleins de majesté. Durant les mois de l'été où les lueurs du crépuscule traversent le milieu de la nuit, il y a des soirées d'une douceur et d'une sérénité délicieuses, éclairées par un soleil couchant qui produit au milieu des aiguilles de glace, des masses de granit et des sommets chargés de neige, de merveilleux effets. Cette île de Disco, située sous le 70e parallèle, et Upernavick, 2 degrés 1/2 plus au nord, dernières stations des bâtimens qui vont affronter les tempêtes du pôle, refuges des équipages baleiniers qui ont vu leurs navires broyés par les glaces, offrent encore des scènes gracieuses et de rians aspects. La côte méridionale de Disco descend vers la baie en étages de roches granitiques semées de campanules bleues et chargées d'une végétation étonnante pour cette latitude. Les lièvres, les eiders, quelques autres oiseaux de ces climats, abondent sur les pentes de ces montagnes. Upernavick est le plus septentrional des établissemens de la civilisation; la fondation de ce comp-

toir remonte environ à l'année 1780, mais depuis longtemps déjà les marins scandinaves avaient pénétré jusque dans cette région, comme en témoigne une pierre trouvée dans un îlot voisin, et sur laquelle sont inscrits en caractères runiques quelques noms avec la date de 1135. Nos luttes ont eu un retentissement jusque dans ces froids parages : les Danois, interceptés par les croisières anglaises, ont été obligés d'abandonner la côte groënlandaise durant les guerres de l'empire; mais depuis ils ont relevé leurs comptoirs, et Upernavick jouit de toute la prospérité que sa situation comporte. C'est au-delà de ce point que se dressent dans des solitudes vierges ces gigantesques glaciers qui, au dire des marins, par leur travail lent, régulier, continu, frappent l'esprit comme une image de l'éternité.

Le Groënland, espèce de triangle dont la base se perd dans les glaces, forme un véritable continent polaire. Jusqu'où s'étendent ses sombres rivages, incomplétement connus et coupés de banquises, c'est ce que sans doute on ne saura jamais. La découverte du passage nord-ouest a démontré qu'il est détaché de l'Amérique. La côte ouest, au-delà de l'Islande, garde le souvenir de notre compatriote Jules de Blosseville (1), qui y disparut avec son bâtiment, la *Lilloise;* de récens explorateurs anglais l'ont relevée un peu au-delà du 75e parallèle. De l'autre côté, vers l'est, Inglefield et Kennedy, dans leurs explorations à la recherche de Franklin, sont allés bien plus avant dans le nord : un cap, un îlot, une montagne ont reçu de ces navigateurs les noms de Franklin, de Crozier, de Parry par-delà le 82e degré de latitude; c'est la limite la plus proche des pôles où ait pu toucher la hardiesse humaine. Cette vaste terre a une population de huit mille âmes : sept mille Esquimaux et métis, mille Danois fixés dans les divers établissemens de la côte pour les besoins d'un commerce qui consiste dans l'échange de quelques objets européens contre de l'huile de phoque et des peaux de rennes. Le Groënland a été divisé en deux inspectorats; on a essayé d'y acclimater quelques légumes d'Europe, qui bien souvent ne fleurissent pas; on y a amené des chèvres, mais il faut les tenir enfermées pendant huit mois de l'année.

Les Esquimaux groënlandais sont doux et bienveillans. Sans être directement soumis à l'administration danoise, ils lui sont fort attachés, et il faut convenir que celle-ci les traite paternellement. Des missionnaires sont venus s'installer au milieu de ces pauvres gens pour les instruire et les prêcher; il n'y a pas de district qui n'ait son ministre et son maître d'école. On leur donne l'instruction gra-

(1) On trouvera dans les premières années de la *Revue* (vol. I, II, 1831, et livraison du 15 janvier 1832) divers travaux de M. Jules de Blosseville.

tuite; tous sont chrétiens, et beaucoup savent lire et écrire. Les dimanches et les jours de fête, ils se réunissent dans leurs églises de bois, chantent en chœur des cantiques sur un ton bas et monotone, et suivent l'office dans des livres imprimés dans leur langue. Il n'y a pas seulement des ministres luthériens : les frères moraves, qui, dans la première moitié du XVIIIe siècle, ont eu l'honneur de renouer entre le Groënland et l'Europe des relations interrompues depuis trois cents ans, possèdent quatre missions, dont la plus importante est fixée à New-Herrnhut, près de Godhaab. Ils ne sont pas soumis aux autorités danoises, mais le commerce leur est interdit. Les Danois ont de petites maisons de bois bien propres, bien nettes, aussi comfortables que le permettent les ressources du pays. Quant aux Esquimaux, ils habitent par familles dans des espèces de tentes, et s'entassent pêle-mêle, avec leurs vêtemens, sous des couvertures de peaux de phoques et de rennes. Leur principale occupation consiste dans la pêche et dans la chasse; quelquefois, durant les longs hivers, il arrive que cette population imprévoyante se trouve en détresse; alors l'administration danoise vient à son secours. Ce sont aussi les Esquimaux qui servent de pilotes sur cette côte : ils sont intelligens, attentifs, dirigent les navires avec une étonnante précision le long des récifs, au milieu des brouillards les plus épais. Arrivé à Disco, le pilote que le *Fox* avait pris à Frederikshaab, après avoir touché son modique salaire et pris congé de l'équipage, s'élança du bâtiment, sans le faire arrêter, dans son *kayak*, sorte de canot long de dix-huit pieds, profond de huit pouces, large de seize ou dix-sept, et entièrement recouvert, excepté en un trou étroit où se glisse le rameur. Les Esquimaux naviguent à une distance de plusieurs milles en mer sur ces frêles embarcations; on n'aperçoit au-dessus des flots que leurs têtes et leurs épaules couvertes de peaux de phoques, le reste du corps se confond avec le *kayak*, et prend de loin l'aspect de quelque monstre fantastique.

Dans les divers établissemens groënlandais, le capitaine du *Fox* compléta son chargement de charbon, fit l'acquisition d'une vingtaine de paires de chiens à traîneaux, et engagea, pour conduire ces indispensables auxiliaires de toute expédition arctique, un jeune Esquimau, qui fut débarrassé de ses peaux de phoque et revêtu d'un habit de matelot. Les préparatifs ainsi complétés, le *Fox* prit le chemin de l'ouest. La vaste étendue d'eau qui forme la baie ou plutôt la mer de Baffin gèle tous les hivers; au printemps, il se fait une immense débâcle; alors la principale masse de glace est portée au centre même de la baie, où elle ne laisse que d'étroits passages irrégulièrement praticables. On l'appelle *main-pack* ou *middle-ice*, la masse principale ou la glace du milieu. C'est la première et non

la moindre des difficultés que rencontrent les bâtimens lorsqu'ils s'aventurent dans l'ouest; ils doivent tourner par le sud ou par le nord ce glacier, long de quarante à cinquante milles, qui marche lui-même avec une lente majesté, emportant une population de phoques et d'oiseaux, et chargé d'escarpemens bizarres. Une escorte de glaçons détachés l'accompagne, montagnes flottantes qui, suivant l'état de l'atmosphère, revêtent des teintes variées et renvoient des reflets éclatans ou sombres. « Ce n'est pas, dit Mac-Clintock, un spectacle trivial, propre aux pensées vulgaires, et il imprime dans le cœur de l'homme un profond sentiment de sa petitesse, quand le *steamer* glisse au pied de ces gigantesques murailles. » Toute cette masse navigue dans un grand silence; quelquefois un sourd craquement, semblable au bruit d'un tonnerre lointain, se fait entendre : c'est une montagne qui se détache avec effort du glacier principal pour prendre place à ses côtés, refoulant les vagues et soulevant une tempête de quelques instans.

Le *Fox*, poussé par les vents du sud-est, s'engagea par le passage du nord, le long des flancs du *main-pack*, jusque dans la baie de Melville, au nord-est de la mer de Baffin; mais il fut bientôt arrêté par un calme profond, et les jours s'écoulèrent à louvoyer, sans trouver d'issue, au milieu des canaux inextricables du glacier. On était à la fin d'août, les jours décroissaient avec rapidité, la température baissait, les oiseaux devenaient rares et s'enfuyaient par bandes vers le sud; la saison était bien avancée pour qu'on pût encore espérer de pénétrer dans les détroits de Lancastre et de Barrow. Cependant le vent et les courans continuaient d'accumuler les glaces derrière le *Fox*, menaçant de lui couper la retraite. Le petit bâtiment, n'ayant ni une force ni un poids suffisans pour écarter les obstacles qui l'enveloppaient, s'engagea de plus en plus, au milieu même de ses efforts, et bientôt il se trouva emprisonné. Le 30 août, le thermomètre tomba à 25 Fahrenheit (1). Après quelques vaines espérances apportées par les brises sud-est et des tentatives infructueuses pour franchir le cercle des glaces, au milieu de septembre, sous une température qui variait entre 17 et 3 degrés, et par un fond d'eau de 80 fathoms (2) dont la surface gelait toutes les nuits, il devint évident qu'il faudrait hiverner attaché aux flancs du *main-pack*. Il ne restait plus qu'à se résigner et à faire les préparatifs nécessaires. Du moins le bâtiment était abondamment pourvu de vivres, de munitions, de vêtemens; l'équipage était en bonne santé et acceptait bravement les nécessités de sa situation, plein d'espoir

(1) On sait que le point de congélation de l'eau à cette échelle est 32 degrés, et que 9 degrés Fahrenheit égalent 5 centigrades.

(2) Le fathom vaut 1 mètre 829 millimètres.

dans la campagne de la saison suivante. Le chef de l'expédition pouvait bien concevoir quelques craintes, mais il devait dissimuler toute inquiétude et s'appliquer à employer de son mieux cet hiver inutile. C'était la persistance des vents du sud-est qui, durant septembre, avait maintenu le *main-pack* dans les hautes régions de la mer de Baffin et intercepté la route habituelle; octobre amena les terribles souffles du nord-ouest, qui viennent droit du pôle. Ceux-ci rompaient la masse compacte du glacier, et semblaient vouloir y ouvrir des chemins; mais en même temps ils avaient abaissé la température au point que l'eau, aussitôt en contact avec l'atmosphère, se mettait à geler. Cette glace nouvelle, unie, pas encore chargée de neige, tranchait d'une façon bien distincte avec la vieille couche épaisse et rugueuse du glacier. La chasse et la pêche au requin apportaient quelques distractions et fournissaient de précieuses ressources à l'hivernage. On prenait une espèce de requin à grosse tête, très vorace, et recherché sur la côte groënlandaise pour la quantité d'huile que son foie contient, en suspendant une amorce à des trous pratiqués dans la glace. Le contact du glacier avec les terres amenait des ours blancs, quelques renards bleus et blancs, beaucoup de phoques, dont la chair servait à la nourriture des chiens.

Le bâtiment était engagé dans les bords épais et solides du glacier, tranquille comme dans un port, protégé par des montagnes de glace contre des chocs et des commotions auxquels ne résisterait aucune construction humaine. Sous son vêtement de neige, il ne se détachait que par sa mâture du fond blanchâtre dont il était entouré. Les cristaux de cette neige polaire ont quelquefois jusqu'à un pouce de largeur, avec une forme étoilée à six pointes dont les reflets produisent des effets magiques sous les clairs de lune splendides de ce climat. Pour essayer de rompre la monotonie d'une existence dont tous les jours étaient uniformément pareils, on institua à bord, sous la direction du chirurgien du *Fox*, le docteur Walker, une école où l'on enseignait aux matelots l'usage des divers instrumens dont les officiers se servaient pour leurs expériences et leurs observations scientifiques.

La clarté de la lune, augmentée de celle des étoiles, multipliée par les reflets de la neige et des glaciers, remplaçait alors celle du soleil, qui s'était montré pour la dernière fois le 1er novembre. Une nuit que l'équipage vaquait à ses paisibles occupations, le cri « aux armes! » retentit soudainement. En un moment, tous les hommes furent debout et s'élancèrent sur la glace. C'était un ours blanc qui venait, à ses risques et périls, apporter des émotions aux marins et animer pendant quelques instans leur solitude. A la faveur de la

neige, il avait pu s'approcher, sans être vu, jusqu'à 25 mètres du bâtiment; là, le quartier-maître avait distingué sa forme indécise, et c'était lui qui d'un cri avait mis l'équipage en éveil. Les hommes s'étaient donc élancés le fusil à la main, se dirigeant avec précaution, car autour du bâtiment la glace était encore récente et fragile; au milieu d'une atmosphère à demi éclairée par la lune et à demi éteinte par le brouillard, ils apparaissaient comme des ombres. La lutte était déjà engagée entre la bête et les chiens. En voulant opérer sa retraite, l'ours s'était enfoncé dans la glace; malgré l'embarras de sa position, il se défendait vaillamment, et les chiens n'en auraient pas eu raison sans une grêle de coups de feu qui l'abattirent. Il avait un peu plus de sept pieds de long. On en voit de beaucoup plus considérables; il en fut tué deux par la suite, qui avaient jusqu'à huit pieds six pouces. Ces ours des pôles font sur la glace des trajets immenses; on les rencontre quelquefois à plus de cent cinquante milles des terres; ils passent en nageant d'un glaçon à l'autre, le nez sur la piste des phoques, leur proie habituelle; ils se dirigent instinctivement à l'encontre des vents du nord pour retrouver la terre ou une glace plus solide. Pour saisir leur proie, ils s'accroupissent sur leurs pattes de devant, avancent lentement et sans secousse à l'aide de leurs pattes de derrière, confondus par leur couleur avec la neige et les glaçons, et c'est seulement à quelques mètres qu'ils s'élancent sur l'animal dont ils veulent se saisir. Au Groënland, leur chair est très recherchée; jamais on ne les a vus s'attaquer à l'homme sans provocation. Quand l'ours est en chasse, il traîne généralement à sa suite un certain nombre de renards qui, dans la saison où le gibier qu'ils poursuivent s'est enfui vers le sud, s'attachent à l'ours pour vivre des débris de ses repas.

Quelques jours après cette chasse heureuse, par une belle nuit illuminée d'un vaste clair de lune, l'équipage obtenait la permission de se distraire en célébrant une des fêtes chères au matelot anglais; il s'agissait de brûler en effigie Guy Fawkes, le méchant génie qui trompe et perd les vaisseaux. Après avoir fait honneur à une ration extraordinaire de grog et de plum-pudding, les matelots, le visage barbouillé de noir, vêtus de costumes extravagans, secouant de grandes torches et poussant des cris sauvages auxquels les chiens mêlaient leurs hurlemens, s'en allèrent en procession faire le tour du bâtiment sur la glace, se livrer à des pratiques et à des jeux bizarres, puis dresser un bûcher pour brûler l'image du traître. On célébra aussi la prise du cinquantième phoque en attendant Noël et le nouvel an, qui devaient à leur tour amener quelque sujet de distraction, et qui allaient être les bienvenus, surtout à titre d'avant-coureurs de la saison qui devait dégager le bâtiment. Pendant que

l'équipage du *Fox* essayait ainsi de tromper les ennuis de sa captivité, un cruel accident survint; dans les premiers jours de décembre, le machiniste Robert Scott se laissa tomber d'une écoutille, et il mourut deux jours après. La glace allait recevoir sa dépouille. Après un service célébré à bord, le cadavre fut conduit sur un traîneau jusqu'à une fosse taillée avec la hache et la scie dans un endroit épais du glacier; les pavillons du navire avaient été baissés à mi-mât, les cloches faisaient entendre leur tintement, l'équipage entier suivait le convoi; le froid était vif, l'atmosphère sombre, le silence profond, et un des phénomènes lunaires de ces climats, le *halo*, grand cercle lumineux qui entoure parfois la lune d'une large auréole, ajoutait ses effets bizarres à cette scène de tristesse.

Le mois de décembre emporta dans la dérivation des glaces le bâtiment à soixante-sept milles plus au sud. Le 28 janvier, par le 74e degré de latitude, le bord supérieur du soleil se montra de nouveau; il y avait quatre-vingt-neuf jours que l'astre avait complétement disparu. Février continua d'entretenir les espérances des marins; la température s'adoucissait sensiblement; les monceaux de glace se séparaient, et au milieu de leurs craquemens et de leurs déchirures, s'ils menaçaient le bâtiment d'un grand désastre, ils lui faisaient espérer aussi la rupture définitive du cercle infranchissable dans lequel il marchait emprisonné. Mars justifia ces espérances; une nuit, par une tempête de neige et par une forte houle qu'avait soulevée une brise passagère du sud-est, le bâtiment se détacha avec une forte secousse de la montagne de glace à laquelle il était rivé, protectrice redoutable qui le défendait du choc des glaçons voisins, mais qui pouvait elle-même à chaque instant l'écraser. Le yacht, a la grande joie de son équipage, reprenant ses libres allures, se mit à bondir sur les vagues; il ne lui restait plus qu'à se dégager par de prudentes manœuvres de son archipel de glaçons. C'est ce qu'il put faire enfin dans le mois d'avril, après de brusques variations de la température et des retours subits du froid qui menaçait de l'enfermer dans un nouveau cercle de glaces. En échappant à ce terrible *main-pack* qui l'avait retenu durant huit mois, le *Fox* courut un dernier danger : il fut entraîné par une forte houle au milieu des glaçons entrechoqués; sa machine, que l'ingénieur, M. Brand, était seul à manœuvrer depuis la mort du mécanicien Scott, aidée du vent, eut bien du mal à l'entraîner hors des obstacles qui l'enveloppaient; il fut menacé de perdre son gouvernail. Sans doute, si ce malheur fût advenu, il eût misérablement péri, broyé au milieu des glaces; par bonheur ses flancs garnis de fer résistèrent aux chocs, et l'équipage parvint à force d'énergie à franchir cette passe difficile. Enfin le navire glissa sur une eau libre; à peu de distance

devant lui s'ouvrait l'ancrage groënlandais de Holsteinborg : il allait y réparer quelques avaries, faire de l'eau, remplacer les chiens qu'il avait perdus, compléter ses provisions, puis de là repartir plein de courage et de confiance pour réparer l'échec que ce dur climat lui avait imposé, et reprendre l'accomplissement de sa périlleuse mission.

II.

Ce fut au commencement de juin 1858 que le *Fox* reprit la mer; il était en avance de près de deux mois sur sa précédente campagne. Quelques baleiniers qui allaient se disperser à la poursuite des phoques, des narvals et des baleines blanches, qu'on trouve en assez grand nombre à cette latitude, l'avaient rejoint, et pendant quelques jours lui faisaient cortége. Parmi ces bâtimens s'en trouvait un, le *Tay*, dont le capitaine, un des navigateurs les plus expérimentés des mers arctiques, avait passé, quelques années auparavant, par une des plus terribles épreuves qui puissent frapper un marin dans ces régions. Le capitaine Deuchars commandait alors la *Reine-Charlotte*, et il s'efforçait de contourner le *main-pack* par la baie de Melville. Déjà il avait franchi les plus périlleux obstacles, et après avoir constamment veillé lui-même à la direction du navire, il allait prendre quelque repos par une belle matinée bien claire, lorsque des masses de glaces flottantes se montrèrent en tête du navire. Le capitaine resta sur le pont, mais au moment où l'on allait traverser ce nouvel obstacle, les glaces se rejoignirent, et le bâtiment naviguait au milieu d'elles, quand leurs aspérités frappèrent ses deux flancs à la fois à la hauteur du mât d'artimon. Il fut littéralement broyé; en moins de dix minutes, ses dernières vergues disparurent, et les glaces se refermèrent sur l'abîme qui l'engloutissait; l'équipage avait eu à peine le temps de se sauver dans les embarcations, et il fut recueilli par un baleinier. Deux ans auparavant, le capitaine Deuchars avait lui-même ramassé dans les glaces du *main-pack* un mât de perroquet et reconnu sur les flancs d'un glaçon la forme d'un navire qui y avait été longtemps incrusté; c'étaient les seuls vestiges subsistans d'un naufrage encore plus complet que le sien.

Le *Fox* se sépara de ses compagnons de route, et, après avoir tourné avec une extrême circonspection les obstacles de la baie de Melville, il se trouva en vue du cap York, qui ferme cette baie à son extrémité occidentale. Là, par le 76e degré de latitude nord, campait un parti d'Esquimaux qui y avait passé l'hiver. En apercevant le bâtiment européen, ces pauvres gens se mirent à témoi-

gner de leur joie par des danses et des gestes sauvages, et huit d'entre eux montèrent à bord. Leurs longs cheveux raides et noirs pendaient sur leurs épaules recouvertes de peaux de phoques; ils portaient des espèces de bottes et d'épais pantalons de peaux d'ours, le poil en dehors. Leur physionomie n'était pas sans bienveillance malgré de petits yeux un peu farouches. La plupart tenaient à la main une sorte d'arme faite d'une défense de narval. Quelques-uns connaissaient l'interprète danois, M. Petersen, qu'ils avaient vu lors de l'expédition du docteur Kane; on renoua bien vite amitié, et ces bons Esquimaux s'enquirent avec émotion de quelques-uns de leurs compatriotes des régions plus méridionales du Groënland, dont ils sont séparés par plusieurs centaines de milles couverts d'infranchissables glaciers. Parmi eux se trouvait le beau-frère d'un naturel qui en 1851 avait visité volontairement l'Angleterre; c'était un *angekok*, personnage important, sorte de magicien qui a des charmes pour guérir les maladies et pour conjurer les tempêtes. Il y avait aussi dans cette petite troupe un vieillard robuste, portant sur la face quelques poils en forme de barbe et de moustache, et d'une physionomie plus sombre que ses compagnons. Celui-là s'était rendu coupable d'un crime extrêmement rare chez les Esquimaux : c'était un assassin. Il avait convoité les chiens d'un homme qui, de plus, était son ennemi personnel, et, pour assouvir à la fois sa vengeance et sa cupidité, il l'avait tué. M. Petersen, qui raconte ce fait, ne dit pas s'il y eut une pénalité pour son crime. Une distribution d'aiguilles et de couteaux fut faite à ces pauvres gens, et on eut soin de leur dire qu'ils avaient mérité ces présens par la bienveillance avec laquelle ils avaient traité les hommes blancs quand le docteur Kane et son équipage avaient été contraints de séjourner parmi eux.

Deux ou trois jours d'un retard occasionné par des vents contraires furent mis à profit pour jeter un coup d'œil sur cette terre lointaine. On était au commencement de juillet; c'était le moment de la chaleur et des jours qui ne finissent pas; la terre s'était débarrassée de sa froide enveloppe; la glace se heurtait en fragmens détachés le long du rivage, la neige ne couvrait plus que les hauteurs, et de la cime des falaises on entrevoyait au large les immenses champs de glace du *main-pack* lentement entraînés à la dérive. Le sol était tapissé d'un épais gazon, spectacle étrange dans ce pays des frimas, et les larges assises de roches primitives qui de la mer s'étendent dans les solitudes de l'intérieur montraient leurs flancs couverts d'une végétation vraiment étonnante à cette haute latitude. Une espèce de pigeon, un petit palmipède appelé *auk* ou *rotchie*, l'oiseau de proie auquel les marins hollandais donnent le nom de *bourgmestre*, parce qu'il opprime ses voisins et s'approprie

leur bien, animaient un peu ces plages désertes; on apercevait aussi de loin en loin un renard flairant dans les crevasses et sous les pierres les œufs du *rotchie*, ou bien c'était un morse qui tout d'un coup levait au-dessus de l'eau, entre deux glaçons, sa face étonnée. Mais les vents du nord-est s'étaient remis à souffler, de larges chemins donnaient accès au navire, en face de lui s'ouvraient les détroits par lesquels on pénètre dans le labyrinthe des archipels arctiques; c'était le moment de dire un adieu définitif aux terres qui font face à notre Europe et de se lancer dans l'inconnu; l'équipage appareillait au cri de *hurrah for the west!*

Quelques jours après apparaissaient en effet les premières terres de l'ouest, l'île Cobourg et l'entrée du détroit de Jones, puis, plus au sud, celle du détroit de Lancastre. Le bâtiment allait tenter ce chemin. A l'entrée du passage, dans un îlot, vivaient trois familles d'Esquimaux, en tout douze personnes. Il y avait quatre hivers qu'ils avaient traversé le détroit de Lancastre sur la glace avec leurs chiens et leurs traîneaux; le vieux chef, patriarche de cette petite colonie, était remarquable par sa calvitie, fait très rare chez ces indigènes. Il avait vu le *Phœnix* en 1854, et il s'enquit avec beaucoup de sollicitude de son ami le capitaine Inglefield.

Le détroit de Lancastre n'était pas entièrement gelé, comme ces Esquimaux le prétendaient, mais il était encombré de glaces, et le *Fox*, après avoir tenté de forcer le passage, fut rejeté par le vent et par les courans vers le sud-est, dans la baie de Pond, appelée plus généralement aujourd'hui *détroit de l'Éclipse*. Là les Esquimaux ont plusieurs campemens ou villages d'été. Dans le désir de s'informer si ces naturels n'avaient pas connaissance de quelque naufrage et n'avaient pas vu depuis peu d'années des hommes blancs, Mac-Clintock, accompagné de l'interprète, d'un officier et de deux matelots, se rendit à la plus considérable de ces stations. Après avoir traversé un pays horrible, embarrassé d'obstacles de toute nature, et longé péniblement en bateau des blocs de glace à demi fondus par le dégel, les Européens se trouvèrent à l'entrée d'une baie fermée de tous les côtés par des roches à pic hautes de huit à neuf cents pieds, sorte de précipice au fond duquel sept huttes étaient dressées; ils avaient devant eux le village de Kaparoktolik. Malgré les chaleurs du mois d'août, la surface de la baie était encore presque complétement gelée; les rochers étaient couverts de neige, et à 300 mètres des cabanes un glacier occupait toute la vallée : tel était le lieu de plaisance choisi par ces pauvres Esquimaux pour y passer la meilleure saison. En hiver, ils vont habiter à quelque distance de ce point des huttes de neige, d'où la chasse aux rennes et la pêche du saumon leur est plus facile vers le printemps. La

population se composait de vingt-cinq personnes, hommes, femmes et enfans, qui témoignèrent une grande joie à la vue des étrangers. Les femmes et les enfans se précipitaient vers eux en répétant : *Pilletay*, *pilletay* (donne-moi); les hommes montraient plus de dignité et offraient des échanges. En retour de leurs défenses de narval et de quelques peaux, seuls biens qu'ils eussent à leur disposition, ils demandaient des scies, qui leur servent à tailler les os de baleine avec lesquels ils protégent les flancs de leurs *kayaks*, et font une espèce de chaussure aux chiens qui tirent leurs traîneaux. Ils ont aussi les limes en grande faveur, parce qu'elles leur servent à convertir en pointes de flèches et en harpons les petits morceaux de fer que les naufrages, les échanges ou la générosité des Européens mettent en leur possession. A eux tous, ces indigènes n'avaient que deux traîneaux, longs de neuf et de quatorze pieds, et faits de planches de chêne provenant d'un ancien naufrage. Ils n'avaient vu personne de l'expédition de Franklin, et ne purent donner à son sujet aucun renseignement; mais quelques-uns d'entre eux se souvenaient de l'hivernage de Parry à la station d'Ingloolik durant l'hiver de 1822-1823.

La petite population de Kaparoktolik présente un des meilleurs spécimens de la race des Esquimaux : les hommes sont assez grands, en moyenne cinq pieds cinq pouces anglais; ils sont intelligens et généralement ouverts et affables. On leur mettait dans les mains un crayon et une feuille de papier, et ils essayaient de compléter leurs indications par des représentations graphiques qui n'étaient pas toujours sans utilité. Quatre d'entre eux suivirent dans leurs *kayaks* les Européens jusqu'à leur vaisseau, emportant des barbes de baleine et des défenses de narval pour les échanger contre des couteaux, des scies, des aiguilles; il y en avait un qui aurait bien voulu troquer son *kayak* contre un fusil, mais, comme il n'avait pas d'autre moyen de retourner à son campement, il dut, à son grand regret, s'abstenir de ce marché. Parmi ces sauvages, il y a des amateurs de musique. Quelques années auparavant, un d'entre eux, ayant entendu jouer du violon à un matelot de baleinier, s'était pris de telle passion pour cet instrument qu'en échange il avait offert un poids considérable d'ivoire de narval, qui vaut en Angleterre une demi-couronne la livre. Il tirait de son violon des mélodies étranges, et il était si enchanté de l'affaire qu'il avait faite que pendant plusieurs années, quand le baleinier revenait à la station de *Pond's-Bay*, il alla visiter son ami le matelot.

Au bout de quelques jours, le vent était redevenu favorable, le dégel avait fait de grands progrès; le *Fox* reprit la direction du détroit de Lancastre, qu'il franchit cette fois avec promptitude. A l'ex-

trémité occidentale du détroit se trouve l'île Beechey, où Franklin passa l'hiver de 1845-1846, et dans laquelle on a établi depuis ce temps un dépôt de vivres et de munitions pour fournir quelque secours aux bâtimens engagés à sa recherche. Le *Fox* y trouva à compléter sa provision de charbon. Il avait aussi à remplir en cet endroit un pieux devoir : lady Franklin avait chargé en 1855 le capitaine américain Hartstein d'élever à son époux un monument funèbre dans cette île Beechey, dernière étape alors connue de son voyage. Ce marin, empêché par les circonstances de dépasser le Groënland, avait déposé à Godhaab ce monument, consistant en une large tablette de marbre, et Mac-Clintock l'y avait repris pour le transporter à sa destination. Sur l'un des côtés d'une enceinte qui entourait un cénotaphe et que surmontait le pavillon britannique, on dressa cette tablette, où était gravée l'inscription suivante : « A la mémoire de Franklin, de Crozier, de Fitzjames, de tous leurs généreux frères les officiers et de leurs fidèles compagnons qui ont souffert et qui sont morts pour la cause de la science et au service de leur patrie. Cette tablette est élevée près du lieu où ils ont passé leur premier hiver arctique, et d'où ils sont partis pour surmonter les obstacles ou périr; elle commémore la douleur et l'admiration de leurs compatriotes et amis, ainsi que les angoisses, adoucies par la foi, de celle qui, dans le chef héroïque de l'expédition, a perdu le plus dévoué et le plus cher des époux. — *Et c'est ainsi qu'il les a emmenés dans le ciel, où ils voulaient être!* » A côté, sur une plaque en marbre, fut inscrit le nom du jeune Français qui, lui aussi, mourut dans ces tristes régions, au service de la science et à la recherche de Franklin, le lieutenant Bellot.

Le détroit de Barrow était libre de glaces; mais l'entrée du Peel, qui vient y déboucher, se trouvait au contraire complétement obstruée. Le *Fox*, que son itinéraire devait désormais mener du nord au sud, fit alors un retour en arrière, longea par sa côte orientale la grande terre de North-Sommerset, et s'engagea dans la passe du Prince-Régent. Trois îles considérables et une presqu'île, qui s'étendent dans cette région du 74e au 68e parallèle environ, allaient être le théâtre successif de ses investigations. La première est North-Sommerset, séparée par le détroit de Bellot de Boothia-Felix. On appelle Boothia-Felix une vaste presqu'île de forme à peu près elliptique, pointe extrême que projette dans l'Océan arctique le continent américain, auquel elle se rattache par un isthme très étroit. Au sud-ouest de North-Sommerset s'étend la grande île du Prince-de-Galles, et de même au sud-ouest de Boothia-Felix est située celle du Roi-Guillaume. C'est à peu près vis-à-vis la pointe la plus méridionale de celle-ci que débouche dans la Mer-Glaciale la rivière

Back ou du Grand-Poisson, qui coule du sud au nord dans les régions les plus froides et les plus désolées de l'Amérique du Nord. Les traces de Franklin devaient, d'après les indications déjà recueillies, être cherchées de ce côté. Le vent, aidé de la vapeur, porta rapidement le yacht le long de la côte orientale de North-Sommerset, jusqu'au détroit auquel le capitaine Kennedy a donné en 1851 le nom de Bellot. C'est un bras de mer assez semblable aux *fiords* groënlandais, étroits et profonds : il n'a qu'un mille de largeur sur vingt de long, et la sonde y descend jusqu'à quatre cents pieds. Ses bords de granit, coupés à pic, se dressent à quinze et seize cents pieds au-dessus de la mer. Les marées y montent avec une grande rapidité, et un fort courant s'y dirige de l'ouest à l'est. Il était alors obstrué par des glaces flottantes; on le franchit, non sans quelque peine, et le navire alla s'installer sur le bord supérieur de son entrée occidentale, dans une espèce de port fermé par des rochers, protégé par des bancs de glace, où il devait prendre ses quartiers d'hiver.

Cette seconde saison d'immobilité pour le navire ne devait pas s'écouler dans une inaction stérile; au contraire, elle allait préparer à l'expédition ses plus précieux résultats. Il fut en effet décidé que trois vastes reconnaissances en traîneaux, sous les ordres de Mac-Clintock et de ses lieutenans, Hobson et Young, seraient dirigées sur la glace, dès le commencement du printemps, la première à la rivière du Grand-Poisson et à l'île du Roi-Guillaume, la seconde sur la côte occidentale de Boothia, depuis le détroit de Bellot jusqu'au pôle magnétique, c'est-à-dire du 72e au 70e degré de latitude environ, la troisième le long des rivages de l'île du Prince-de-Galles, pour compléter sur ce point les explorations des précédens navigateurs. Deux observatoires magnétiques furent construits, l'un à 200 mètres du yacht, avec des blocs de glace rectangulaires qui ressemblaient à distance à de magnifiques pierres de taille, l'autre en parois de neige. Plusieurs excursions préparatoires des grandes expéditions furent conduites par les lieutenans. Dans une d'elles, Hobson et les matelots qui l'accompagnaient coururent un terrible danger : après six jours d'un bon voyage le long de la côte de Boothia-Felix, ils établirent, comme de coutume, leur campement de nuit sur la glace; la marée commençait à monter, et une forte brise du nord-est se mit à souffler du rivage. Quelle ne fut pas leur anxiété, le matin, en voyant que, sous l'effort de la marée et du vent, la glace qui les portait s'était détachée du rivage et s'en allait à la dérive! Ils préparèrent aussitôt leurs traîneaux et leurs chiens; mais le glaçon continuait à gagner lentement le large. Battu par les vagues, il se rompit, et il n'en resta pour les porter qu'un fragment de

vingt mètres. Deux jours et une nuit se passèrent de la sorte; au vent avait succédé une gelée intense qui les fit cruellement souffrir, mais qui leur apporta le salut. Le fragment de glace descendit jusqu'à une île à laquelle on a donné le nom du président de la Société royale de Londres, lord Wrottesley; là, il s'arrêta, rattaché au rivage par la gelée, et les marins purent rejoindre leurs compagnons. Septembre et octobre s'écoulèrent ainsi dans la brume, la neige et le vent. Novembre fut signalé par une perte des plus sensibles, celle de l'ingénieur, M. Brand, qui mourut subitement. C'était un homme robuste, d'une quarantaine d'années. Un matin, on le trouva étendu sur le pont : il avait été frappé d'une congestion cérébrale. C'était M. Brand, on s'en souvient, qui manœuvrait la machine du bâtiment depuis la mort du mécanicien Scott. Désormais le yacht se trouvait presque uniquement réduit à sa voilure.

Cet hiver de 1858-1859 fut remarquablement dur; les vents du large et le courant d'air qui s'engouffrait à travers le détroit de Bellot produisaient un froid tel que souvent il était impossible de quitter l'intérieur du bâtiment. Le gibier, qui en automne était assez nombreux, avait complétement disparu : non-seulement les rennes, les lièvres, mais aussi les ours et les phoques avaient émigré. L'atmosphère se maintenait à une température extraordinairement basse: à Noël, le thermomètre tomba un moment à 76 et 80 Fahrenheit. La température moyenne du mois fut de 33 degrés au-dessous de zéro. Souvent pas une étoile ne perçait l'obscurité glaciale du ciel, et il était impossible d'affronter l'atmosphère extérieure sans que les parties du visage mises en contact avec l'air gelassent aussitôt. Un fait véritablement étonnant, c'est la manière dont les chiens esquimaux supportaient ces rigueurs du froid, si douloureuses pour les hommes; sans autre protection que leurs longs poils, ils se tenaient couchés sur la neige près du vaisseau, à l'abri du vent. Le 26 janvier 1859, une partie du disque solaire reparut à l'horizon, ramenant, avec un peu de clarté, la gaieté et l'espérance. Aussitôt s'achevèrent les préparatifs de la triple reconnaissance qui allait être le dernier acte et amener l'heureux dénoûment de cette laborieuse expédition.

III.

A la suite de janvier et de février, qui avaient été extrêmement rigoureux, des reconnaissances furent détachées, tant pour préparer des dépôts de vivres sur les routes que l'on allait suivre que pour aller chercher des provisions complémentaires à ceux qui avaient été précédemment établis. Mac-Clintock s'avança jusqu'au cap Victoria, au sud de Boothia. Dans cette excursion, après avoir presque

complétement épuisé ses vivres, il s'apprêtait à retourner sur ses pas, lorsque quatre Esquimaux se présentèrent à lui. Ils étaient venus d'un village assez éloigné à la chasse des phoques; un d'eux portait attaché à son vêtement de peaux un bouton de la marine anglaise. Interrogé ainsi que ses compagnons, il dit que, plus au sud, un bâtiment avait été détruit par les glaces, que les blancs qui le montaient s'étaient d'abord sauvés, puis qu'ils étaient morts de faim, et qu'il y avait dans son village des instrumens de fer et des objets provenant de ces étrangers. Mac-Clintock se rendit à ce campement esquimau, composé de huit huttes; il y trouva en effet des cuillers et d'autres objets européens. Enfin il était sur les traces de Franklin et de ses compagnons. Il s'empressa de retourner à son vaisseau, instruisit l'équipage de sa découverte, et se mit en mesure de repartir presque immédiatement.

Le 2 avril au matin, douze hommes, cinq traîneaux et quatorze chiens étaient prêts au départ; le yacht avait hissé son pavillon *royal Harwich*, les traîneaux déployaient leurs banderoles de soie, les hommes étaient pleins de courage et de confiance; c'était la double expédition de Mac-Clintock et de Hobson qui se lançait dans le sud pour recueillir les débris de Franklin et compléter ses recherches scientifiques. Le poids qu'avaient à traîner les hommes et les chiens était à peu près pour chaque expédition de quatorze cents livres, traîneaux, tentes, couvertures, vêtemens, provisions, munitions, instrumens scientifiques, objets d'échange; c'était M. Petersen qui s'était chargé de conduire les traîneaux à chiens du commandant. On rencontra des Esquimaux après dix-huit jours d'une marche très laborieuse; la température continuait à se maintenir fort basse, quelquefois jusqu'à 30 degrés au-dessous de zéro; un vent âpre soufflant du nord coupait les visages, et les reflets du soleil sur la neige fatiguaient cruellement les yeux, bien que tous les hommes fussent pourvus de lunettes de couleur. Ces indigènes étaient ceux que Mac-Clintock avait déjà vus. Ils habitaient des huttes de neige de forme assez singulière. A la suite d'une espèce de corridor étroit s'ouvrent à droite et à gauche deux couloirs longs de vingt-cinq pieds, où l'on ne peut passer qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains, et au bout de ces couloirs on trouve une hutte circulaire d'un diamètre de douze pieds et haute de six ou sept. La moitié de ces huttes est occupée par un banc en neige haut de deux pieds et couvert de peaux de rennes, c'est le lit de la famille. Dans un angle, un autre banc de moindre dimension sert de table de cuisine; auprès est accroupie la ménagère de l'endroit, surveillant sa vaisselle et sa lampe de pierre. Ces lampes, formées d'un petit morceau de roche grossièrement taillé, sont suspendues dans un sac en peau de

phoque qui contient aussi de la mousse sèche, des pyrites et quelquefois un fragment de lime pour frapper la pierre; la mousse sert de mèche et d'amadou. Un morceau de glace incrusté dans la toiture transmet le jour quand le soleil se montre.

On trouva encore dans les huttes de ces Esquimaux quelques objets ayant appartenu à l'expédition de Franklin, et, après bien des interrogations, on obtint les renseignemens suivans. — Les natifs de l'île du Roi-Guillaume avaient vu deux bâtimens, dont l'un avait sombré dans une grande profondeur d'eau sans qu'il en reparût le moindre débris; l'autre avait été poussé sur le rivage et brisé par les glaces en un lieu appelé Ootloolik, autrefois très fréquenté, aujourd'hui presque délaissé par les indigènes. C'était à la fin de la bonne saison, c'est-à-dire vers août ou septembre, que cet événement était arrivé; les blancs étaient partis, traînant derrière eux leurs canots, et ils étaient parvenus jusqu'à la grande rivière, où l'hiver suivant on avait retrouvé leurs ossemens.

Munis de ces indications, les Européens poursuivirent leur route dans le sud; ils franchirent le point où a été fixée la position du pôle magnétique, environ par le 70e parallèle, sur la côte occidentale de Boothia-Félix, et, parvenus au cap Victoria, ils se séparèrent: Hobson allait traverser en ligne droite le détroit de Ross et se diriger sur le cap Félix, à la pointe septentrionale de l'île du Roi-Guillaume, tandis que Mac-Clintock couperait plus au sud pour aller explórer une autre partie de la même île. Le commandant mit trois jours à traverser le détroit; la température continuait d'être rigoureuse, bien qu'on fût aux premiers jours de mai, et l'éclat de la neige reflétant le soleil causait des cécités momentanées et des souffrances telles qu'il était souvent préférable de marcher la nuit. Dans l'île, on trouva divers campemens où l'on put se procurer de nouvelles indications, d'après lesquelles Mac-Clintock continua de s'avancer vers le sud. Il parvint ainsi, en franchissant le détroit qui sépare l'île du Roi-Guillaume de la terre ferme, jusqu'à l'île Montréal, à l'embouchure de la rivière du Grand-Poisson. N'ayant rien découvert, il regagna l'île du Roi-Guillaume et se mit à en suivre la côte sud-ouest. Là, entre le 68e et le 69e parallèle, près d'une pointe appelée cap Herschel, le 25 mai, on trouva sur une petite hauteur dont le vent balayait la neige un squelette humain complétement blanchi, la face contre terre; des animaux en avaient rongé la chair et dispersé les extrémités. Tout près se trouvaient collés au sol quelques débris d'un vêtement d'uniforme et un livret de poche promettant de précieux renseignemens, mais en ce moment complétement gelé. Plus loin, au-delà du cap, se dressait un monceau de pierres sous lequel Hobson avait laissé une note; il faisait savoir qu'il était parvenu en

ce point six jours auparavant, après un trajet des plus pénibles, et qu'enfin il avait trouvé à Pointe-Victoria, sur la côte nord-ouest de l'île, un document du plus haut intérêt : c'était une des feuilles imprimées en six langues que les bâtimens de découverte ont coutume d'emporter et de jeter à la mer dans des bouteilles pour étudier la marche des courans ; elle était chargée d'écriture en tous sens, et voici ce qu'elle portait : « 28 mai 1847. Les vaisseaux de sa majesté *Erebus* et *Terror* ont hiverné dans les glaces, latitude 70° 0′ 5″ nord ; longitude 98° 23′ ouest... Sir John Franklin commandant. — Tout va bien. — *Gore, lieutenant,* — *Des Vœux, maître.* »

« Tout va bien » résumait donc l'état de l'expédition à la date de mai 1847 ; mais sur la marge du même papier, transversalement, se trouvaient écrits ces mots : « 25 avril 1848, les vaisseaux de sa majesté *Terror* et *Erebus* ont été abandonnés le 22 avril, à cinq lieues nord-nord-ouest ; ils étaient enfermés dans les glaces depuis le 12 septembre 1846. Les officiers et les équipages, cent cinq hommes, sous le commandement du capitaine Crozier, ont touché terre ici par 69° 37′ 42″ latitude nord et 98° 41′ longitude ouest. — Sir John Franklin est mort le 11 juin 1847, et la perte totale de l'expédition a été jusqu'à la présente date de neuf officiers et de quinze matelots. *Crozier, capitaine et commandant par ancienneté ; J. Fitzjames, commandant l'Erebus.* Partis ce matin 26 pour *Back's Fish river.* »

Les désastres avaient donc frappé coup sur coup les infortunés marins ; le commandant était mort, il avait été impossible de dégager les bâtimens des glaces, et les équipages avaient entrepris d'accomplir le trajet qui les séparait de *Back's river,* sans moyens de locomotion et presque sans ressources, car les navires n'avaient été approvisionnés que pour jusqu'en juillet 1848. C'était ce motif qui avait dû déterminer leurs équipages à les abandonner.

Animés par ces importantes nouvelles, Mac Clintock et ses compagnons redoublèrent de vigilance dans l'exploration du littoral. En continuant de remonter vers le nord, ils virent une grande embarcation posée sur un traîneau, dans laquelle se trouvaient deux cadavres qui avaient été mutilés par des carnassiers, sans doute des ours ou des loups. Contre les parois du bateau s'appuyaient debout, chargés et armés, deux fusils doubles ; cinq montres reposaient dans le fond, et dans les poches des vêtemens on trouva un *Vicaire de Wakefield,* un petit livre intitulé *Mélodies chrétiennes* avec cette inscription au-dessus du titre : *From the donor to G. G.* (le lieutenant Graham Gore ?), une petite Bible avec des notes marginales et des fragmens de livres de prières. Des instrumens de toilette, brosses à dents, peignes, éponges, savons, gisaient pêle-mêle avec

des habits, des chaussures, des outils, des munitions, des armes, de l'argenterie; mais il n'y avait pas d'autres provisions qu'un peu de thé, de tabac et de chocolat. Autour d'un cairn de pierre déjà fouillé par Hobson à Pointe-Victoria gisaient des vêtemens, des boîtes et un grand nombre d'objets ayant appartenu à des matelots et à des officiers. Il était évident que cette région n'avait pas été visitée par les Esquimaux depuis les terribles événemens dont elle avait été le théâtre, car ces sauvages n'auraient pas manqué de s'approprier les dépouilles des Européens; ils avaient été témoins seulement de la catastrophe de ceux qui avaient péri beaucoup plus au sud, vers l'île Montréal. L'expédition sur *Back's river* avait eu ses retardataires, ou peut-être, après l'abandon des navires, les marins survivans avaient-ils différé d'avis entre eux dans leur résolution suprême et divisé leur destinée; mais ils avaient été également malheureux, puisque toute la côte occidentale de l'île du Roi-Guillaume était semée de leurs débris. Après avoir recueilli ces précieuses reliques, Mac-Clintock se hâta de suivre la direction qui devait le ramener à son bâtiment. Deux cent trente milles l'en séparaient encore, et il fallait arriver assez à temps pour pouvoir passer les détroits avant le dégel. Or on était au commencement de juin. Malgré les nombreux obstacles, le trajet fut franchi avec rapidité; on suivait les traces de Hobson, et l'on apprit, par diverses notes laissées aux endroits où étaient enfouis des dépôts de vivres, qu'il marchait à six journées de distance en avant. Cet officier était si malade qu'il lui devint impossible d'avancer autrement qu'en traîneau; l'état de sa santé ne l'avait cependant pas empêché de déployer beaucoup d'activité et d'énergie pendant les soixante-quatorze jours que dura son absence. Ses observations, rapprochées de celles de Mac-Clintock et de Young, constatent que les glaces vers l'ouest sont beaucoup plus compactes et persistantes que de tout autre côté. C'est faute d'avoir fait cette expérience que le malheureux Franklin a péri; il croyait la terre du Roi-Guillaume une presqu'île, et ne sachant pas qu'elle abrite à l'est un chenal contre les glaces, pour forcer le passage, il s'engagea dans ce détroit de Victoria où ses navires, rivés au glacier depuis deux ans, durent être abandonnés.

Enfin le 18 juin Mac-Clintock et ses compagnons, accablés de fatigues, ayant perdu la plupart de leurs chiens et ne surmontant qu'avec une peine inouie les derniers obstacles, eurent la joie de revoir le *Fox* et de monter à bord. Le yacht était resté sous la garde de quatre ou cinq matelots et du docteur Walker. Hobson, arrivé quelques jours auparavant, était atteint du scorbut. Cette terrible maladie avait attaqué déjà plusieurs hommes, et le maître d'hôtel, Thomas Blackwell, resté sur le bâtiment, venait d'en mourir. Tou-

tefois Hobson se rétablit peu à peu, et le scorbut ne fit plus de victimes; le *Fox* allait rentrer en Angleterre sans avoir à déplorer de nouvelles pertes.

Pour que le petit bâtiment qui avait si bien rempli sa mission pût reprendre le chemin des pays vivans, il ne lui restait plus qu'à recueillir Allen Young. Celui-ci avait quitté le yacht le 7 avril avec cinq hommes, deux traîneaux et six chiens. Constatant bientôt l'existence d'un large chenal entre la terre du Prince-de-Galles et celle de Victoria, il avait renvoyé au vaisseau un traîneau, sa tente et quatre hommes, pour économiser ses provisions, et il s'était mis à poursuivre son exploration en compagnie du seul George Hobday, avec des vivres pour quarante jours, emmenant les chiens, campant dans les abris de neige que lui et son compagnon pouvaient bâtir, ou s'étendant simplement, pour dormir, sur leur traîneau, lorsque la température s'élevait un peu. Il s'avança ainsi jusque vers le 73ᵉ parallèle, poussant à deux reprises des reconnaissances à travers le détroit auquel a été donné le nom de *chenal Mac-Clintock*, sans pouvoir rencontrer les rivages de la terre Victoria, qui le borde à l'ouest. Les aspérités y rendent la marche très pénible, et indiquent que la glace, de formation sans doute très ancienne, a été accumulée par les vents et les courans dans ce passage, qui doit n'être jamais praticable à la navigation. Les côtes de cette terre sont basses, uniformes, couvertes d'une épaisse couche de neige, et souvent il est difficile de les distinguer du vaste glacier maritime qui les continue.

Le mauvais état constant de l'atmosphère, les difficultés de la marche, les fatigues sans cesse renouvelées, affectèrent gravement la santé de Young. Après avoir reconnu des hauteurs de trois cents et trois cent quatre-vingts pieds et les cônes bizarres signalés par Osborn en 1851, il retourna sur ses pas et revit le navire le 7 juin. Bientôt sa santé ayant paru s'améliorer, il voulut, malgré l'avis du docteur Walker, repartir, dans l'intention de compléter par la côte orientale l'exploration de l'île du Prince-de-Galles. Il n'était pas encore de retour, et l'on pouvait concevoir à son sujet de légitimes inquiétudes. En effet, la saison marchait avec rapidité, le vent et la pluie dissolvaient partout la neige et la glace, et Young avait dépassé le nombre de jours pour lequel il était approvisionné. Le 25, Mac-Clintock prit avec lui quelques hommes, un traîneau, et s'engagea le long de la côte de North-Sommerset à la recherche de son officier. Il y avait deux jours qu'il était parti, lorsqu'ils se rencontrèrent. Young, maigre, abattu, était couché sur son traîneau, et l'un de ses compagnons, le chef quartier-maître Harvey, pris des premières atteintes du scorbut, avait bien du mal à marcher du même pas que l'attelage, harassé lui-même. Enfin l'équipage entier

était réuni, le but de la mission avait été péniblement, mais complétement atteint; on y avait joint des découvertes et des reconnaissances géographiques du plus haut intérêt. Le capitaine et son lieutenant venaient d'explorer ensemble quatre cent vingt milles (1) de côtes inconnues, Young trois cent quatre-vingts; il ne restait plus qu'à rapporter à l'Europe et au monde intelligent le fruit de tant de labeurs. Pour cela, il fallait se dégager des glaces et gagner la mer libre. C'était la fin de la tâche, mais elle n'était pas sans difficultés et sans périls.

Tous les hommes furent mis à un régime propre à combattre les symptômes et les atteintes du scorbut; les salaisons furent autant que possible laissées de côté et remplacées par le *pemmican* et la chair des animaux que l'on pouvait tuer, volatiles, rennes, phoques. Dans les premiers temps de l'expédition, on abandonnait aux chiens la chair de ces amphibies; seulement de temps à autre un officier s'en faisait accommoder le foie. Il n'en était plus de même : elle était fort recherchée en qualité de chair à sang, *blood-meat*, comme disaient les matelots. On récoltait sur les hauteurs de l'oseille et les racines d'une espèce de lichen à fleur lilas pour en faire des salades; la bière, le jus de citron étaient d'un fréquent emploi; enfin une heureuse fortune mit à la disposition de l'équipage l'antiscorbutique qui passe auprès des habitués des régions polaires pour être le plus efficace : une baleine blanche. On réussit à tuer un de ces animaux à coups de fusil; c'était une femelle mesurant treize pieds et demi, d'une couleur de crême uniforme; ses yeux et les orifices de ses oreilles étaient extrêmement petits. Ces cétacés fréquentent en été des parages très élevés en latitude; mais à l'automne ils émigrent vers le sud et descendent le long des côtes. Quand ils apparaissent sur celles du Groënland, toute la population tend des filets le long des rochers, sachant qu'ils suivent toujours le bord pour éviter un ennemi redoutable; c'est un autre cétacé appelé par les matelots *killer* (meurtrier), le *delphinus orca* des naturalistes. Il atteint de quinze à vingt pieds de long; il est rapide, armé d'une puissante mâchoire, et marche en troupe. Réunis, les *killers* attaquent la baleine et la harcèlent en se jetant sur sa queue et sur ses nageoires. L'été, quand ils font leur apparition dans les mers du Groënland, on voit les phoques chercher refuge tous ensemble dans les rochers et dans les criques, et le chasseur esquimau, dans son frêle *kayak*, également peu soucieux de la dangereuse compagnie des *killers*, s'enfuit à la vue de leur longue et raide nageoire dorsale qui fend l'eau avec promptitude. La baleine que

(1) Le mille anglais vaut 1,610 mètres.

l'on avait tuée fut dépecée et mangée; sa chair avait beaucoup de ressemblance avec celle des phoques, cependant elle était moins molle. Son huile remplit deux tonnes de vingt gallons. Le fameux antiscorbutique que porte cette baleine n'est autre que sa peau, substance gélatineuse, grisâtre, épaisse d'un demi-pouce et presque sans saveur. Christian, l'Esquimau qui accompagnait l'équipage, tua encore deux rennes et sept phoques. C'était un infatigable chasseur, et il avait toute sorte de ruses pour prendre le gibier. Souvent il partait des journées entières, emportant sur le dos son *kayak*, et on le voyait revenir le soir avec une provision d'oiseaux ou traînant un phoque dont il avait fait sa proie; d'autres fois il se couchait sur le bord de la glace avec l'interprète Petersen, à qui son long séjour au Groënland avait rendu les procédés esquimaux aussi familiers qu'à Christian lui-même, et ils attiraient ces amphibies en imitant leurs cris étranges. Enfin Christian avait inventé une machine d'un nouveau genre : c'était un très petit traîneau dont il se servait pour appuyer son fusil et assurer ses coups, et muni sur le devant d'une pièce de calicot blanc qui dérobait le fusil et le chasseur. Quand il apercevait un phoque se chauffant sur la glace au soleil, il poussait doucement vers lui son instrument de guerre, confondu par sa couleur avec la glace et la neige, et le fusillait à coup sûr. Ces exploits furent la clôture des chasses, qui avaient été non-seulement une grande distraction, mais encore une ressource vitale pour l'équipage. Mac-Clintock a dressé la liste du gibier qu'on avait tué dans les deux hivernages; elle peut donner une idée des subsides que le pôle arctique offre à ses visiteurs. En voici le total : 4 ours, 1 baleine, 8 rennes, 95 phoques, 20 renards, 9 lièvres, 350 volatiles et palmipèdes. On tua encore plusieurs ours et un narval, mais leurs cadavres dérivèrent sous les glaces. A l'hivernage du détroit de Bellot, on prit aussi quelques hermines; ces charmans petits animaux avaient un moyen assez singulier de se dérober aux poursuites : ils plongeaient dans la neige et reparaissaient quelques mètres plus loin.

La continuation du dégel et un vent favorable étaient les auxiliaires impatiemment attendus par le yacht pour se dégager. Les circonstances atmosphériques se trouvaient bonnes : la température moyenne avait été pour juin plus 35 1/2; elle fut en juillet plus 40, c'est-à-dire environ 5 centigrades au-dessus de zéro. Les derniers loisirs de l'équipage étaient employés à compléter les préparatifs du départ; le petit navire remplaçait par une riante peinture sa couche de givre et de neige; on entendait constamment retentir le marteau du charpentier, et le commandant s'exerçait avec une ardeur extrême au maniement de la machine, afin de pouvoir s'aider un

peu de la vapeur. Sur le rivage, les tombes des deux hommes morts pendant ce dernier hiver avaient été soigneusement entretenues et semées des fleurs que fournit le pôle; un cairn se dressait en un point remarquable, monument des explorations du *Fox*, sous lequel était déposée une relation de ses travaux et de ses découvertes; enfin les lieux que l'on allait quitter, et qui désormais livreraient à nos cartes leur configuration précise, portaient, nobles témoignages de tant de fatigues et de persévérance, les noms des marins et de quelques-uns des plus zélés promoteurs de l'expédition : c'était le chenal Mac-Clintock, le cap Allen Young, la pointe Hobson, la baie Petersen, le mont Walker; l'extrémité septentrionale de Boothia avait été appelée *Murchison promontory* en l'honneur du savant illustre et zélé qui préside la Société géographique de Londres, et un îlot du chenal Franklin, entre North-Sommerset et l'île du Prince-de-Galles, avait reçu le nom d'un de nos compatriotes qui s'est fait en France l'un des interprètes les plus chaleureux de la douleur de lady Franklin, M. de La Roquette, alors vice-président de la Société géographique de Paris.

Cependant des hommes postés sur les hauteurs qui dominent le détroit de Bellot ne cessaient d'examiner la mer et d'étudier au loin la marche des glaces; on voyait de grandes masses flottantes, et le large se libérait de ses entraves. Enfin, au commencement d'août, le port de glace où s'était engagé le *Fox* fit aussi sa débâcle; mais ce ne fut pas sans danger : les glaçons entraînaient le petit bâtiment et menaçaient de le jeter sur les rochers de la côte; il réussit à s'amarrer, et alla prendre un ancrage sûr, à l'autre bout du détroit de Bellot, au point appelé port Kennedy, où il s'était déjà arrêté en venant. Là il n'avait plus à attendre qu'un souffle favorable du sud-ouest. Ce vent libérateur se fit longtemps désirer : grave sujet d'inquiétude, car si l'on était contraint de passer dans les glaces un nouvel hiver, il faudrait réduire considérablement les rations de vivres. Par bonheur, cette dure perspective ne se réalisa point : aidé de sa vapeur, poussé par le vent, le *Fox* se mit à remonter le long de la côte orientale de North-Sommerset; le 18 août, il entrait dans le détroit de Lancastre, et un mois plus tard, après avoir touché au Groënland, il franchissait le cap Farewell, dernière étape entre les régions solitaires qu'il avait glorieusement sillonnées et le monde vivant qu'il allait revoir.

Les résultats de l'expédition, nous les avons déjà résumés : témoignages directs du sort de Franklin, découvertes géographiques, observations scientifiques, collections de pierres et d'animaux, voilà ce que le *Fox* a rapporté. Nous voyons par l'itinéraire des navires *Erebus* et *Terror* que Franklin ne cherchait pas le passage nord-

ouest par où Mac-Clure l'a trouvé. On sait que ce capitaine américain, parti en 1850, sur l'*Investigator*, du détroit de Behring, entre l'Asie et l'Amérique, longea le continent, passa devant les embouchures des rivières Colville et Mackenzie, remonta vers le nord à la hauteur de la terre de Banks, qu'il reconnut être une île. Là, l'*Investigator* fut saisi par les glaces, et ne put en être dégagé. Pendant trois hivers, son équipage vécut en grande partie de chasse. Enfin les capitaines Kellett et Inglefied vinrent à sa rencontre en s'avançant de l'est à l'ouest avec les navires *Herald* et *Phœnix*, et il fut constaté que les deux Océans communiquent par une série de canaux situés presque en ligne droite, et que l'on appelle *Banks*, *Melville*, *Barrow*, *Lancastre*; mais en même temps on dut reconnaître que les glaces obstruent tantôt l'un, tantôt l'autre de ces passages, et entourent les bâtimens qui s'y aventurent de barrières infranchissables. Le chemin que Franklin voulait suivre est-il plus praticable? Il s'agit, nous l'avons vu, de pénétrer dans le détroit de Lancastre, de descendre le long de North-Sommerset, d'arriver ensuite à l'île du Roi-Guillaume, et d'enfiler, le long de la côte américaine, la série de détroits, *Simpson*, *Dease*, *Dauphin*, qui mènent au canal de Behring, puis à l'Océan-Pacifique.

L'expérience d'*Erebus* et *Terror* et du *Fox* lui-même ne semble pas indiquer que ce long et tortueux chemin soit préférable à celui dans lequel Mac-Clure est resté engagé pendant trois ans. Il faut donc laisser dans leur solitude ces régions hostiles à l'homme; l'industrie et le commerce n'en peuvent rien attendre, et sans doute, seuls dans l'avenir comme dans le passé, quelques baleiniers en iront affronter la lisière. Est-ce à dire pour cela que les marins intrépides que nous avons suivis dans ces mers aient exposé leur vie pour une œuvre stérile et subi sans utilité tant de fatigues? Non sans doute : c'est grâce à eux que nous avons satisfait vers le pôle arctique ce besoin de pénétrer l'inconnu, qui est une des généreuses préoccupations de nos sociétés. Tandis que nous demeurions dans le bruit des villes, ils s'en allaient, à notre profit, au milieu de périls sans cesse renouvelés, donner le spectacle de l'abnégation, du courage, de la persévérance, des vertus qui élèvent l'homme et qui l'ennoblissent, et dans ces grandes luttes contre la nature, dont leur vie était l'enjeu, ils ont eu, vainqueurs et vaincus, la récompense qu'ils ambitionnaient. S'ils ont semé de leurs dépouilles mortelles ces régions lointaines, leur âme plane sur ce monde qu'ils nous ont fait connaître.

ALFRED JACOBS.

L'ARRIÈRE-SAISON

DE LA POÉSIE

POÈTES ET VERS NOUVEAUX.

Avez-vous quelquefois contemplé les campagnes au déclin des beaux jours, à ce moment qui n'est plus déjà l'été et qui n'est pas encore l'hiver? La terre n'est plus telle que la fit le printemps dans son luxe de fraîcheur et de fécondité. De longues plaines s'étendent dépouillées de leurs moissons. A la place des blés disparus, les végétations parasites croissent confusément. Les tiges, en se multipliant sur un même tronc, ont moins de vigueur et ne produisent plus de fruits. Les plantes fatiguées retombent sur elles-mêmes, et les ondées qui viennent les rafraîchir ne leur communiquent qu'un éphémère et pâle éclat. Les chaleurs dévorantes, les poussières de l'été et les orages meurtriers ont passé par là. La nature, avec des dehors de plénitude et de calme, apparaît dans cette heure singulière de désordre où tout ce qui reste de fleurs, de verdure, de végétation nouée et excentrique, atteste un travail qui finit, une séve qui s'épuise ou s'égare sans se renouveler désormais. Il y a des momens semblables dans le monde de l'imagination et de l'art. Les grandes moissons de l'esprit ont eu leur jour, puis l'élan s'arrête, et voici l'arrière-saison qui commence avec tout ce qui décèle l'indécision et la lassitude. La force créatrice, qui naguère se concentrait en jets vigoureux et précis, semble maintenant suspendue, ou se dis-

perse et se multiplie en efforts sans direction et sans maturité. Ce qui germe est moins le fruit d'un travail nouveau que la déperdition incohérente de la séve d'autrefois, décomposée et subtilisée à l'infini. Là aussi les branches folles poussent sur l'arbre épuisé.

Entre ce monde de l'imagination et le monde physique, il y a seulement une différence notable. Chaque année, la terre retrouve son printemps; pour elle, le déclin et la stérilité ne sont que d'un moment. Hier encore elle était dépouillée et inerte, aujourd'hui elle s'épanouit dans sa jeunesse nouvelle; mai est revenu. Malheureusement l'imagination humaine n'a pas tous les ans son mois de mai; elle ne connaît pas le secret de ces gracieuses résurrections d'une périodicité si fidèle. La force de création et de vie dort plus longtemps au sein de la nature morale que dans la nature visible. La terre, en retrouvant sa verdure et ses fleurs, a beau rouvrir une des sources inspiratrices de l'imagination et appeler la poésie à renaître avec elle : la poésie en est toujours à son arrière-saison d'autrefois; elle se traîne alanguie, elle se répète et se fait écho à elle-même, et c'est pour elle surtout, dans l'ordre des choses de l'esprit, que les rajeunissemens sont lents à venir. Il n'y a que l'Académie des jeux floraux qui croie au mois de mai et qui depuis cinq siècles, à travers toutes les révolutions, s'obstine, avec une fidélité plus touchante qu'efficace, à célébrer chaque année tout ensemble la fête de la poésie perpétuellement renaissante et la fête des fleurs.

Ce que nous voyons, c'est une arrière-saison, disais-je, — une arrière-saison qui ne date ni d'aujourd'hui, ni d'hier, qui a commencé il y a quelque vingt ans, et où, à travers le mélange de toutes les influences, de tous les tons, de tous les procédés, l'inspiration première va en s'affaiblissant et en se perdant par degré. La poésie de ce siècle a eu assurément son glorieux printemps dans ces années d'heureuse audace et de féconde rénovation qui virent jaillir presque à la fois les *Méditations* et les *Harmonies* avec leur puissance d'épanchement lyrique, *les Orientales* et *les Feuilles d'Automne* avec leur chaud coloris, les *Iambes* brûlans et le *Pianto*, les vers étincelans et passionnés d'Alfred de Musset, le poème de *Marie* dans sa grâce pudique, les *Consolations* avec leur charme intime et pénétrant. Entre ces œuvres si différentes de couleur et d'inspiration, il y avait un trait commun : elles procédaient de la même source, elles étaient la poésie d'un siècle nouveau. Et, qu'on l'observe bien, il y avait alors entre les poètes et le monde qui les écoutait cette secrète intelligence qui fait d'une œuvre d'art l'expression saisissante et consacrée de tout un ordre d'impressions et de sentimens. Les contemporains s'intéressaient à ces tentatives hardies d'un esprit plein de jeunesse; les poètes à leur tour entraî-

naient leurs contemporains dans des sphères où ils n'avaient pas pénétré jusque-là. Cet âge fabuleux s'est bientôt évanoui, et la poésie, enivrée d'elle-même, moins écoutée à mesure qu'elle s'exaltait dans ses audaces, défaillante à mesure qu'elle s'éloignait de la vérité, la poésie a fini par devenir comme étrangère au sein d'un mouvement où elle a régné, et où elle risque en ce moment de n'être considérée que comme une noble inconnue.

Ce n'est pas que le nombre des poètes ait diminué; il s'accroît peut-être chaque jour au contraire. Les générations se succèdent sans se décourager. Ouvrez le recueil le plus récent de cette Académie des jeux floraux dont je parlais, et vous verrez qu'en cette année même où nous vivons, cinq cents morceaux ont été présentés au concours. Cinq cents odes, élégies, idylles, épîtres, fables et dithyrambes! vous étonnerez-vous après cela que l'académie toulousaine croie toujours à la poésie et aux fleurs? Tous les jours dans le champ de l'imagination ce sont de nouveau-venus et de nouveaux volumes: *Feuilles au vent*, *Premières poésies*, *Drames et Comédies*, *Brumes et Soleils*, *Sillons et Débris*, etc. Malheureusement le nombre ne suffit pas dans la poésie. C'est Töpffer, ce me semble, qui a dit que dans une œuvre d'art il y avait trois choses : l'auteur, le sujet et le public. Le sujet n'existe pas le plus souvent ici, le public est affairé, je crains même que l'auteur ne soit absent dans ces feuilles volantes, ou qu'il ne soit jeune que par l'âge. A travers tout, que distinguerez-vous donc? Des reflets, des imitations, des excentricités qui se prennent quelquefois pour de l'audace, des tentatives d'archaïsme, deux ou trois influences prédominantes qui s'allongent sur ces pages comme les ombres du soir. C'est l'arrière-saison qui continue.

Le destin de quelques volumes qui vont tourbillonnant au vent n'est pas ce qui importe précisément au fond; ce qui est plus grave, c'est le caractère de cette dégénérescence momentanée de l'imagination. Quel est donc le secret de cette crise où est entrée depuis près d'un quart de siècle la poésie contemporaine? Ce n'est pas la politique, comme on le dit quelquefois, qui, en subjuguant les hommes, en détournant leurs facultés, les rend moins propres à sentir et à exprimer la poésie des choses. Dante fut un politique; il eut toutes les passions, toutes les haines politiques de son temps, et il n'est pas moins l'auteur de *la Divine Comédie*. Pétrarque lui-même était un politique, et il n'a pas moins laissé le plus mélodieux poème de l'amour. La vie active, en familiarisant l'intelligence avec les spectacles de la réalité humaine, n'a rien qui émousse les facultés créatrices et la vivacité féconde de l'imagination. Est-ce le contact des agitations prolongées qui devient mortel pour la poésie? Aucun temps ne fut plus agité que le XVI[e] siècle, qui produisit

Shakspeare. Cette période même qui de nos jours s'est appelée la révolution est, à proprement parler, la source de la littérature moderne. Tout ce qui vit, — poésie lyrique, drame, roman, — n'est que l'expression des ébranlemens imprimés à l'âme humaine par la catastrophe de la fin du dernier siècle. La cause des défaillances de la poésie contemporaine n'est-elle pas plutôt dans la nature démocratique et industrielle de ce mouvement, si singulièrement accéléré depuis vingt ans, et où l'individualité humaine semble disparaître de plus en plus? Tout concourt à diminuer chez l'homme moderne, avec le sentiment de son individualité, la fécondité créatrice de son esprit, l'indépendance de sa pensée, les qualités supérieures et délicates qui sont l'essence de son être moral et font l'originalité de son imagination. Tous les genres littéraires souffrent nécessairement de cette dépression, passagère sans doute, de la personnalité humaine; la poésie en souffre plus que tous les autres, parce qu'elle est le produit de ce qu'il y a de plus exquis, de plus aristocratique, dirai-je, dans l'intelligence. C'est là, si l'on veut, une cause générale inhérente à une crise de la civilisation.

La poésie contemporaine elle-même d'ailleurs n'a-t-elle point été la complice de sa propre décadence? Aux causes générales qui viennent du temps, elle a ajouté ses propres erreurs. Lorsque le moment était venu pour elle de se renouveler par une conception plus forte du monde moral, par l'observation de la nature humaine et de tout ce qui la fait vivre, elle s'est livrée à de puérils passe-temps. Elle s'est prise elle-même pour objet d'adoration, proclamant la souveraineté de sa fantaisie, défigurant la vérité au lieu de la peindre fidèlement, et substituant l'affectation au sentiment sincère, à l'émotion simple et juste. Entraînée par degré et cédant déjà à l'esprit qui soufflait de toutes parts, elle en est venue à subordonner entièrement l'inspiration morale à la partie matérielle de l'art. La pensée n'a plus été la lumière intérieure de toute création: tout a résidé désormais dans la combinaison de rhythmes bizarres ou de couleurs imprévues, dans les procédés techniques, dans les recherches de la forme. Ainsi la poésie s'est isolée en quelque sorte au milieu de tout ce qui l'entourait, ne parlant ni à l'esprit ni au cœur et parlant à peine aux sens ou à une curiosité frivole. Tandis que le monde se transformait autour d'elle, allant où le poussaient ses préoccupations et ses désirs, elle est restée une chose entièrement artificielle; elle n'a plus vécu que d'une vie factice, et, par une singularité curieuse, cette rénovation d'autrefois, qui commençait en déclarant la guerre au despotisme des écoles, en est venue elle-même à n'être plus qu'une école où sont accourus les imitateurs se modelant sur les maîtres, — l'un prenant le ton sceptique et cavalier, l'autre se li-

vrant à un vague et mélancolique amour de la nature, celui-ci affectant le fanatisme de la forme et de la matière, celui-là s'abandonnant aux épanchemens intimes, — tous arrivant, par l'assimilation des procédés, à un certain degré d'habileté technique, et répétant sur des modes divers une chanson qui a été redite bien souvent, à laquelle il ne manque que l'inspiration de ceux qui la chantèrent pour la première fois voici quelque trente ans. La révolution littéraire a eu promptement son école de l'empire. Le secret merveilleux qui fait l'originalité et la fécondité de l'art s'est évanoui; il est resté ce qui s'imite le plus aisément, le mécanisme, le procédé de reproduction extérieure, une langue rompue et assouplie à une certaine allure. On a ainsi, ce me semble, l'explication de cet état singulier qui montre tout à la fois la multitude des poètes et l'indigence de la poésie, la profusion apparente du talent suppléant à l'originalité absente de l'imagination et le délaissement du public, trop heureux de se justifier de son indifférence pour l'art par l'impuissance de l'artiste.

Je ne veux pas dire que, dans quelques-unes des tentatives les plus récentes, il n'y ait parfois les marques d'une sérieuse vocation poétique, qui eût trouvé sans doute une autre fortune dans le premier essor de l'inspiration contemporaine. M. Leconte de Lisle est par exemple un des meilleurs parmi les nouveau-venus. Il s'est révélé tout d'abord par les *Poèmes antiques*, et il y a joint depuis quelques fragmens nouveaux, qui, réunis à ses premiers essais, forment ce qu'on appelle assez légèrement des *poésies complètes*. Qui n'a point aujourd'hui ses poésies complètes? Si petite soit-elle, on veut lier sa moisson. M. Leconte de Lisle, sans avoir eu beaucoup de peine à rassembler ses œuvres complètes, a du moins le mérite d'une certaine hauteur d'inspiration et d'une pensée qui n'a rien de vulgaire, combinée avec un large sentiment de la nature et une réelle puissance de description. Ce que fit autrefois André Chénier avec une grâce lumineuse, M. Leconte de Lisle l'a tenté de nouveau en cherchant à ressaisir l'inspiration antique, en allant, par-delà les siècles, jusque dans la Grèce primitive et même jusque vers l'extrême Orient, la région aux profondeurs mystérieuses. De cet aventureux voyage, il a rapporté ces poèmes d'un intérêt inégal, *Hélène*, *Niobé*, le *Baghavat*. L'imagination de l'auteur se promène vraiment à l'aise dans ce monde de cyclopes, de centaures, de dieux océaniques et d'incarnations indiennes. Je ne crois pas que M. Leconte de Lisle ait réussi particulièrement à découvrir des élémens poétiques dans les *Visions de Brahma* et dans la *Genèse polynésienne*. Pour tout dire, le *Baghavat*, avec ses profusions descriptives et ses interprétations philosophiques, laisse l'esprit flottant dans une somnolence

sans émotion et sans rêves. Le talent du poète gagnerait, je pense, à effacer l'Inde de la carte de ses explorations. M. Leconte de Lisle est évidemment plus heureux dans ses tableaux antiques, et ce n'est pas sans un art savant qu'il reproduit les scènes fabuleuses de la Grèce, tout empreintes de grâce et de beauté.

Il faut en convenir toutefois, ce n'est pas sans péril qu'on revient d'un esprit exclusif à cet ordre d'inspirations où l'érudition archéologique joue souvent un plus grand rôle que l'art lui-même. M. Leconte de Lisle, sous ce rapport, représente assez exactement, dans ce qu'elle a de plus élevé et de moins frivole, une des tendances de la poésie contemporaine : c'est l'archaïsme, qui s'est manifesté sous des formes diverses, et s'est attaché tour à tour à toutes les époques anciennes. Après le moyen âge, que nous avons vu renaître de ses cendres et se relever dans sa reluisante armure, est venu le monde grec, puis le monde romain, et voici même qu'il faut revenir, avec l'auteur des *Poèmes antiques*, jusqu'à la Grèce primitive pour retrouver la vraie et pure beauté. Avec ces époques merveilleuses, la beauté s'en est allée, et il paraît qu'elle a cessé tout à fait d'exister dans nos âges modernes, simplement livrés à la barbarie.

Dors, ô blanche victime, en notre âme profonde,
Dans ton linceul de vierge et ceinte de lotos;
Dors! l'impure laideur est la reine du monde,
Et nous avons perdu le chemin de Paros.

Le danger n'est point de s'inspirer de l'antiquité, de l'interroger même avec passion, et de lui demander quelques-uns des secrets de la beauté, mais de s'y absorber et de s'y perdre jusqu'à laisser périr en soi le sentiment de l'homme moderne. Alors la poésie n'est plus vraiment qu'une fiction d'initiés, un artifice d'esprit où l'inspiration filtre péniblement à travers une langue tissée d'érudition. Elle cesse d'être cette chose vivante qui s'allume au foyer du cœur et de l'âme, et qui y trouve un aliment toujours nouveau. Cette poésie, toute d'archaïsme et d'artifice, est promptement envahie par une teinte d'uniformité et de froideur qu'il est aisé de remarquer dans les vers de M. Leconte de Lisle. Et qu'arrive-t-il enfin? C'est que le talent, accoutumé à cette atmosphère factice, concentré dans cette tension artificielle, et tournant toujours dans le même cercle d'idées et d'images, ne se développe ni ne s'agrandit : il reste immobile. Après *Thyoné* et *Hélène*, il chante *la Mort de Penthée*, et *les Plaintes du Cyclope* après *Khiron*. Ainsi fait M. Leconte de Lisle. Ses derniers vers ressemblent aux premiers, et ne révèlent aucun progrès sensible. Le thème n'a point changé, les procédés et

les couleurs sont les mêmes, et c'est sans doute moins la faute de l'auteur que de l'ordre d'idées auquel il s'est voué. Qu'est-ce donc là où un certain souffle d'inspiration ne soutient pas le poète, et où l'art se réduit à n'être qu'un assemblage de mots familiers, exhumés et enluminés pour faire honneur à la vérité locale?

Le tout n'est pas pourtant d'échapper au despotisme fascinateur de l'esprit antique et des fictions de la Grèce païenne pour réaliser l'idéal de la poésie nouvelle. S'il ne fallait que cela et s'il suffisait encore de chercher la beauté dans d'étranges choses, M. Charles Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du Mal*, serait, à n'en pas douter, un des précurseurs des nouvelles générations poétiques, car M. Charles Baudelaire est vraiment un poète à part, très moderne par la forme aussi bien que par le genre d'impressions qu'il exprime. Autant les vers de M. Leconte de Lisle sont empreints d'une sorte de placidité stoïque, autant la poésie de M. Baudelaire se déchaîne et s'agite, comme dans une crise nerveuse perpétuellement intense. Les nerfs en effet ont visiblement une aussi grande part que l'imagination dans ces fragmens étranges qui forment tout un poème plein de crudité. Il faut que les systèmes et les procédés littéraires arrivent à leurs plus extrêmes limites pour qu'on puisse apercevoir distinctement ce qu'ils ont de dangereux ou de puéril, ce qui se cache dans les théories à l'apparence superbe. *Les Fleurs du Mal* sont vraisemblablement le dernier mot d'une double tendance de la poésie moderne, le matérialisme de l'art combiné avec l'analyse subtile et violente des désirs, des tourmens, de toutes les agitations malsaines de l'être intérieur. On pourra broder des variations sur le même thème, il sera difficile d'aller plus loin.

Et ne croyez pas au surplus que l'auteur des *Fleurs du Mal* soit un talent inhabile. Si ce qu'il appelle lui-même « son grand amour de l'art » n'est le plus souvent que le fanatisme de la forme plastique, de l'expression crue et de l'image inexorable, il a du moins la science et tous les raffinemens de ce matérialisme poétique dont il représente exactement la métamorphose la plus récente. M. Charles Baudelaire s'est fait une langue singulièrement libre et hardie, ou plutôt il s'est approprié avec une verve dangereuse cette langue de l'école, qui a l'ambition d'être tout à la fois une peinture et une sculpture, et de rendre sensible même ce qui est immatériel et impalpable. On dirait seulement que, maître de la forme, ouvrier expert dans l'art de tailler curieusement des phrases et d'enrouler des épithètes comme des festons bizarres, il s'est trouvé tout à coup embarrassé et s'est demandé quelle idée il allait envelopper de ce luxe de sonorités et de ciselures. « Je veux vous chanter un chant nouveau, » dit le poète allemand. M. Baudelaire, à son tour, a voulu

chanter à tout prix une chanson nouvelle, et quelle chanson! L'hallucination sinistre, la légion des vices *grouillant* dans la nature humaine comme un *peuple de démons*, comme un *million d'helminthes*, la haine inextinguible et semblable au tonneau des *pâles Danaïdes*, l'ennui qui *rêve d'échafauds en fumant son houka*, et qui dans un bâillement avalerait le monde, la femme racontant le dur métier de la beauté, l'égoïsme s'infiltrant partout, l'amour faisant des bulles avec la cervelle de l'humanité et les soufflant dans l'air, ce sont là les motifs habituels des *Fleurs du Mal*. Vous avez la note fondamentale; elle n'est point faite pour rehausser ou réjouir le cœur. Un poète de la même école, qui est passé presque au rang d'ancêtre dont on recueille les œuvres complètes, — tant il est facile aujourd'hui de devenir un ancêtre! — M. Théodore de Banville, a certes, lui aussi, le culte de l'art matérialiste :

O poète, il le faut, honorons la matière!

Ainsi dit-il pieusement à l'auteur des *Fleurs du Mal* lui-même. Du moins, en honorant la matière, M. Théodore de Banville la montre dans sa grâce extérieure et dans ses sourires. C'est un amant de la beauté visible et de la lumière, dont la fantaisie païenne ne va pas se promener dans les régions hideuses, et même quand par hasard il rencontre au passage une inspiration simple et juste, il lui donne un tour gracieux comme dans les souvenirs familiers de *la Font-Georges*. M. Charles Baudelaire, le frère puîné de M. Th. de Banville dans le matérialisme poétique, est un réaliste de l'espèce sombre. Il s'est pris d'un étrange amour d'artiste pour toutes les choses malsaines de l'humanité, et il les fait resplendir dans ses vers comme les écailles reluisantes d'un serpent monstrueux. Son opinion sur l'homme est médiocre :

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie
N'ont pas encor brodé de leurs plaisans dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

C'est Henri Heine qui dit dans un de ses *Nocturnes :* « Oh! que je puisse avoir le spectacle de grands vices, de crimes sanglans et immenses! » Mais le railleur allemand, qui a des familiarités avec les nixes et les kobolds tout comme M. Baudelaire avec les helminthes, et qui invoque le spectacle des perversités imprévues pour rassasier un moment son ennui, l'impitoyable railleur se moque ici et toujours. Il se moque de tout, des grands vices aussi bien que de la « vertu qui a bien dîné, » des nuages qu'il supplie de l'emporter

dans leur course aérienne et de la ville qui l'enveloppe de ses corruptions, de ce monde et de l'autre, de tous les dieux et de lui-même. Son désir farouche s'évapore en étincelante ironie. M. Charles Baudelaire effeuille les *fleurs du mal* dans son herbier, et se livre à l'anatomie des laideurs humaines avec un sérieux inquiétant. Il a commencé peut-être, comme on commence quelquefois, par une fantaisie de paradoxe, croyant aller à la découverte de la nouveauté; son imagination a fini par se faire une habitude de cette impiété monotone, qui apparaîtrait dans sa vulgarité, si elle n'était enveloppée d'un vers énergique et coloré. « Je recherche le vide et le froid et le nu : » c'est là le dernier mot de sa poétique tel qu'il l'exprimait naguère dans une boutade lugubre. Je sais bien que dans un certain monde ce mépris des choses humaines s'appelle le sentiment moderne, l'amour de l'idéal, l'inquiétude ardente de l'esprit cherchant l'énigme de la vie : étrange façon, vous en conviendrez, de faire germer l'idéal, cette fleur de l'âme humaine, dans l'atmosphère de la corruption universelle!

L'idéal de M. Baudelaire est d'une nature équivoque comme sa poésie, où la préoccupation de l'effet violent et de la couleur crue domine plus que la pensée. Ce qui obsède visiblement l'auteur des *Fleurs du Mal*, c'est l'amour de tout ce qui est artificiel et scabreux, le goût du rêve et du cauchemar, cette passion de bizarrerie qui lui faisait dire récemment qu'il voudrait n'écrire que pour les morts,—ce qui dispenserait à la rigueur les vivans de le lire. M. Charles Baudelaire aura eu plus d'une fois, je le crains, la visite nocturne de quelqu'une de ces Euménides, ou *gracieuses* déesses, dont il parle dans un livre d'hier sur *les Paradis artificiels*, où l'on voit décrits tous les effets de l'opium et du haschich, — et cette Notre-Dame des ténèbres l'aura touché de sa main pesante en lui révélant « les choses qui ne devraient pas être vues, les spectacles qui sont abominables. » Le poète des *Fleurs du Mal*, l'auteur de ce singulier livre des *Paradis artificiels* ou *Opium et Haschich*, ne parle pas toujours sérieusement peut-être; je veux dire qu'il se fait un rôle de l'excentricité : il revient du moins à un sentiment plus juste des conditions réelles de ce monde quand il montre lui-même ce qu'il y a d'immoral et de corrupteur dans ces surexcitations factices par lesquelles l'homme croit dérober le bonheur ou le génie là où tout au contraire est l'œuvre d'une âme saine, d'une volonté droite et d'une inspiration naturelle fécondée par le travail. Rien n'est plus vrai; ni la poésie ni le bonheur ne sont une magie noire ou une hallucination fiévreuse des sens, et l'auteur de ces pages sur le haschich pourrait sans se déranger donner plus d'un conseil utile au poète des *Fleurs du Mal*.

La poésie! Elle est tout simplement dans la vérité, dans l'expression fidèle de l'âme humaine et de tous ses mouvemens. La poésie contemporaine n'a eu dans ses commencemens un si merveilleux essor que parce qu'elle s'est rapprochée de la vérité et de la nature. C'est ce qui lui donna le charme tout-puissant de la vie et de l'originalité. En dehors de cette source, où se rajeunit perpétuellement l'imagination créatrice, il n'y a que l'originalité artificielle, obtenue par la bizarrerie violente, ou la répétition, l'imitation qui gagne, qui s'étend et se subdivise en imperceptibles nuances. Vous aurez *les Fleurs du Mal* ou ce pâle essaim de volumes qui disparaissent sans bruit dans un monde affairé. Ils n'ont pour eux qu'une chose, ces petits volumes dont l'existence est à peine soupçonnée le plus souvent; ils expriment le besoin intime et permanent de poésie qui agite les âmes même quand l'inspiration générale d'un temps décline et se disperse comme les rayons brisés d'un faisceau lumineux. Ils représentent des rêves, des illusions et une bonne volonté qui ont du moins le mérite de n'avoir point l'intérêt pour mobile. Cette petite poésie ressemble toujours à une sorte de *devoir* de jeunesse. Malheureusement c'est tout, et en feuilletant les pages des *Ombres de Poésie* de M. Forneret, des *Sillons et Débris* de M. du Pontavice de Heussey, des *Brumes et Soleils* de M. Charles Varin, et bien d'autres encore, que de fois saisirez-vous au passage des thèmes, des images et des airs connus!

Un phénomène qu'il serait peut-être curieux de suivre dans cet ordre de compositions, ce serait le travail successif des influences poétiques prédominantes depuis près d'un demi-siècle. Chaque inspiration a eu son jour et s'est survécu pour ainsi dire à elle-même dans une multitude d'œuvres nées de son souffle. L'astre des *Méditations* a longtemps régné, et l'auteur des *Feuilles d'Automne* a eu toute une école dont les restes vivent encore, à laquelle il a livré quelques-uns de ses procédés sans lui communiquer sa puissance de vibration lyrique. Il y a eu des contrefaçons d'ïambes, et l'intimité familière des *Consolations* a laissé plus d'une trace. Aujourd'hui, dans ce travail d'influences qui ont fini par se mêler et se confondre, c'est après tout Alfred de Musset qui l'emporte. L'ombre de *Rolla* ne gagne pas des batailles, mais elle est partout visible. Le poète a disparu dans sa popularité. Lui, l'indiscipliné et le révolté de la *ballade à la lune*, il passe au rang de modèle classique, d'inspirateur de tous les vers nouveaux. Cette langue passionnée et cavalière qu'il faisait étinceler, chacun s'essaie à la parler. Quand M. Becq de Fouquières se hasarde à écrire ses *Drames et Comédies*, il fait de son mieux sans doute, et il arrive à quelque chose qui est un *Spectacle dans un fauteuil* diminué; sa *Comédie de la Mort* n'est point

sans quelque parenté avec *la Coupe et les Lèvres*, et ce qu'il appelle *les Illusions de l'Amour* se rattache de loin à cette autre comédie charmante faite avec des rêves de jeunes filles. M. Auguste Villiers de l'Isle-Adam est un jeune homme de vingt ans qui s'essaie dans ses *Premières Poésies;* il serait difficile de lui demander la maturité de l'inspiration, et en attendant il subit la fascination. Il a, lui aussi, son don Juan, dernier-né de tous les dons Juans, et qui ne serait pas vraisemblablement venu au monde, si l'auteur de *Namouna* n'avait point un jour lancé ses strophes étincelantes. Alfred de Musset est donc le dieu des vers du moment; ce merveilleux génie hante l'imagination de ceux qui commencent et même de ceux qui n'en sont plus à leur premier essai, comme M. Louis Bouilhet, l'auteur d'un drame plein de tous les souvenirs romantiques et du poème antique de *Melœnis*, où se révèle cette habileté de facture devenue moins un indice de la supériorité de l'artiste que le signe du triomphe des procédés matériels de l'art. Le jeune Paulus, le héros de *Melœnis*, avait déjà reçu de l'auteur un air d'élégante audace qui le faisait ressembler étrangement à quelque Mardoche, à quelque don Paëz déguisé en Romain. Ce qu'il y a de plus distinct et de plus vivant, dirai-je, dans les *Poésies* que M. Louis Bouilhet vient de recueillir en leur donnant cet autre nom de *Festons et Astragales*, c'est encore l'esprit d'Alfred de Musset, qui erre dans ces pages, mettant l'ironie dans la sensibilité, prodiguant la fantaisie et reprenant ses vertes apostrophes à Mathurin Regnier. L'esprit du maître est partout, hormis, je pense, dans un morceau final, — *les Fossiles*, — où se dessine quelque vague conception de la destinée humaine d'une nouveauté douteuse. M. Louis Bouilhet ne se fait pas peut-être une idée bien exacte de la nature et des nuances essentielles de l'art. On le croirait du moins à voir ce qu'il dit du statuaire Pradier, qui, malgré son talent, sera difficilement reconnu dans l'élu

. . . . . De cette forte race
Qui peupla le ciel vide et nous tailla des dieux!

Et cette indécision du sens de l'art n'est-elle point en vérité le propre de ceux chez qui la poésie naît moins par une inspiration spontanée et directe que comme une réminiscence?

C'est la grande difficulté, je ne l'ignore pas, de secouer le joug de toutes les influences, d'avoir son verre, quand il ne serait pas grand, et de boire dans son verre, suivant le mot d'Alfred de Musset lui-même, le poète le plus imité aujourd'hui et le moins fait pour être imité. Cette originalité qui est la vie de la poésie, elle est peut-être à quelque degré dans un livre récent que l'auteur a eu la

fantaisie de baptiser d'un titre singulier : *A la Grand'Pinte!* Le verre de M. Auguste de Châtillon n'est pas grand, mais le poète nouveau boit dans son verre, et c'est le charme particulier de ces pages, nées au hasard, au souffle d'une inspiration capricieuse. M. Auguste de Châtillon n'est en effet d'aucune des écoles régnantes, il ne relève ni de Lamartine, ni de l'auteur de *la Légende des Siècles*, ni d'Alfred de Musset, ni même de Béranger, quoique la plupart de ses morceaux, et les meilleurs, soient des chansons. Son originalité est dans un mélange de bonne humeur gauloise et de fine mélancolie, de fraîcheur et de liberté piquante, de gaieté sans fiel et de philosophie sans amertume. Il ne faut pas trop s'arrêter au titre, un peu bachique. *La Grand'Pinte* est un cabaret qui existe sans doute quelque part, dans un village autour de Paris, vers Enghien ou Montmorency ; mais elle n'est pas l'asile des épaisses ivresses et des vulgaires refrains. C'est un cabaret propre, reluisant, animé, que ne désavouerait pas un vieux peintre de Hollande, et où l'on ne va pas même jusqu'à déraisonner. Et puis la *Grand'Pinte* n'est qu'une étiquette; elle n'est que la première de cette série de chansons qui se succèdent au courant de l'inspiration et se déploient légèrement : *Alain*, *la Sieste*, *les Deux Centenaires*, *le Scieur de pierre*, *l'Orpheline*, *Veprée*, *Oasis*. Chacune de ces chansons est un petit tableau d'un trait juste et coloré, où tout est en action, où tout vit et a une physionomie distincte, depuis le charretier Alain, le jeune géant breton aux longs cheveux, aux guêtres de cuir fauve, qui fouette ses douze chevaux sur la route et se sent embarrassé du regard des jeunes filles, jusqu'au scieur de pierre qui fait entendre dans la nuit la cadence mélancolique de son instrument, depuis le tonnelier qui le soir, sous le tilleul séculaire de sa maison, calcule ce que produira la vendange, jusqu'à la jeune fille travaillant et rêvant dans son coin noir :

Si j'étais la chevrette blanche
Qui passe une clochette au cou
Chaque dimanche,
Lorsque je couds...
Quel temps superbe!
Comme j'irais
Courir dans l'herbe
Et les forêts!

Ce n'est pas la chanson de Béranger, il y a un sentiment tout autre dans ces pages nouvelles. Béranger a l'esprit fin et industrieux bien plus que poétique; il a été réellement et il reste le poète du bourgeois d'une certaine époque, du bourgeois épicurien et philosophe, patriote sans doute, mais aussi singulièrement vulgaire

dans un certain ordre moral. La poésie de Béranger représente dans sa fleur cet ordre de sentimens et de goûts bourgeois, et elle ne va guère au-delà, si ce n'est quand elle éclate en quelque cri patriotique. Elle ne parle ni au cœur ni à l'imagination; elle ne révèle point surtout une nature d'artiste qui ne fut jamais celle de Béranger, on peut le voir à chaque page de sa *Correspondance*, récemment mise au jour. C'est après tout la poésie d'hommes qui ont l'âme satisfaite et réjouie quand ils ont chanté *le Dieu des bonnes gens* et des vers à Lisette, dernier mot à leurs yeux de la philosophie et de l'amour. Je ne sais ce qui arrivera de cette gloire tant disputée aujourd'hui : elle se lie évidemment à une heure précise du siècle depuis longtemps évanouie. La chanson renaîtra, elle est dans l'esprit français; elle renaîtra seulement d'une autre inspiration, elle aura une autre couleur. L'auteur de *la Grand' Pinte* a, lui aussi, sa chanson, et il y met un vif instinct des choses, une mélancolie légère, un sentiment très fin d'artiste. Dans ce monde dont le centre est à la butte Montmartre, qui a son lac à Enghien et qui va jusqu'à Mortefontaine, l'imagination de M. de Châtillon va librement, tirant la poésie de tout, de la maison connue assise au bord du chemin aussi bien que du moulin qui bat la rivière, et quelquefois la chanson devient sans effort une élégie familière comme dans ces strophes sur *Saint-Gratien* ou *Coup d'œil à travers une grille :*

Voici la maison, le jardin
Où les sentiers bordés de thym
Embaumaient jusqu'à ma pensée!
Alors que j'allais le matin,
Suivant et perdant en chemin
Ma chansonnette commencée.

Et novembre a tout éclairci,
Les buissons et les gens d'ici;
Plus de feuilles, plus de famille!
Je vois les murs de ce jardin
Que les noisetiers en gradin
Masquaient d'une épaisse charmille.

Il me semble que la maison
Me reproche son abandon,
Surtout l'humble perron de pierre.
Les portes, les volets fermés,
Naguère aux chants accoutumés,
Sont mornes comme un cimetière.

Voici le gazon vert encor
Où mes amis sonnaient du cor
En chœur pendant les soirs d'automne.
La bise bruit à présent,

Se plaint comme un agonisant,
Et la feuille au loin tourbillonne.

. . . .

— Allons! passons notre chemin...
Adieu, maison! adieu, jardin!
— Un bon souvenir est encore
Ainsi qu'un ami sans pareil,
Ou comme un rayon de soleil
Où l'amertume s'évapore!

Mettez à côté quelque gaie chanson, comme *la Ronde de l'Oiseau* ou *la Grand'Pinte* elle-même, et vous aurez, sinon un faisceau de grande et haute poésie, du moins un gracieux bouquet de dernière saison. C'est la finesse et la fraîcheur dans la gaieté ou dans l'émotion simple. Les vers de M. Auguste de Châtillon ont pour eux cet avantage qu'ils sont l'œuvre d'un art délicat, et qu'ils ont quelques reflets de cette originalité devenue si rare dans la poésie légère aussi bien que dans un ordre d'inspirations plus sérieuses.

Il est un mot fait toujours pour porter bonheur à ceux qui le prononceront, c'est ce *sursum corda* des âmes jeunes qui ne désespèrent pas, qui portent en elles-mêmes la bonne volonté de l'art, l'instinct de ce qu'il y a de plus élevé dans la poésie, et c'est ce mot que redit M. Edmond Py en résumant l'esprit de ses vers dans cette double parole inscrite à la première page d'un livre nouveau : *Foi et Patrie*. M. Edmond Py est jeune encore, et il n'a point sans doute cette expérience du talent maître de lui-même, toujours habile à choisir et à diriger son inspiration. Ses vers ont cependant un accent généreux qui plaît, qui tient à la nature même des sujets familiers à ce jeune esprit. L'auteur aime d'un amour intelligent et sincère tout ce qui est vrai et juste, tout ce qui peut faire battre le cœur en l'élevant, — la religion maternelle, la patrie, la famille, la beauté dans l'art. L'idée de l'un de ses principaux fragmens n'est pas sans élévation. Dans sa poésie, l'auteur de *Foi et Patrie* a voulu représenter en quelque sorte l'attitude de l'âme humaine en face de la mort, sous la triple influence de l'impassibilité stoïque, de l'amour du plaisir et du sentiment chrétien : Caton, Cléopâtre et Jésus passent successivement, comme dans une vision, devant le vieil homme que rien ne satisfait d'abord, et qui ne finit par être subjugué qu'au spectacle du juste exalté et purifié par le sacrifice. Concevoir de telles idées, ce n'est pas tout : il faut leur donner la forme de l'art, l'enveloppe poétique, et M. Edmond Py a le mérite de l'avoir tenté, d'avoir trouvé des développemens souvent heureux. Une chose est à remarquer dans ce livre d'une honnête et sincère inspiration, c'est que l'auteur, dans l'ardeur de ses croyances religieuses et dans ses

prédilections pour tout ce qui est idéal, n'a point d'humeur chagrine contre son siècle : il ne veut pas voir la fin de la poésie dans l'ère des grandeurs matérielles, et ici M. Edmond Py nous ramène, ce me semble, à ce problème dont je parlais, qui est celui des destinées mêmes de la poésie.

Les tendances du monde contemporain sont-elles donc définitivement mortelles pour l'esprit poétique? C'est le grand débat sur lequel se fixent tant d'intelligences incertaines; c'est la question qui s'agite entre la Muse et le poète dans un morceau que l'auteur appelle *le Progrès moral et le Progrès matériel*,— faute d'avoir trouvé sans doute un titre plus dégagé et moins prosaïque. La Muse découragée est toute prête à s'envoler de ce monde. Pourquoi resterait-elle? Elle n'aime ni le bruit de la forge, ni les batailles de l'industrie. Elle n'a point de place au festin des prospérités matérielles. Qu'a-t-elle à faire lorsque dans les âmes règne l'unique passion de l'or et de la jouissance, lorsque toutes les volontés n'ont qu'un mobile, et ne s'efforcent à la fois de surprendre tous les secrets de la nature que pour en faire un moyen de richesse? Les solitudes elles-mêmes ont perdu leur prestige; le sein des mers a été violé, la cime des monts a été dépouillée, tout a été livré à l'exploitation ardente de l'esprit nouveau. Qu'a donc à faire la Muse dans les aventures présentes de la race humaine? — Et le poète à son tour cherche à retenir la Muse. Pourquoi s'enfuirait-elle? Ce siècle est plus tourmenté sans être pire que les autres. Cette gigantesque transformation du monde par le travail est-elle donc sans poésie? Et les hommes ne sont-ils pas toujours des hommes ayant dans le cœur les mêmes affections, les mêmes désirs et les mêmes douleurs? L'âme n'a point changé d'essence, et ses luttes, ses agitations sont l'éternel aliment de la poésie. Le drapeau du pays ne flotte-t-il pas toujours sans souillure? Le berceau ne réjouit-il pas la maison? Les sources de la foi et du dévouement sont-elles donc taries parce que tous les bras se lèvent pour le travail, parce que la terre, embellie sous nos pas, nous livre des moissons plus abondantes? — Ainsi se poursuit ce dialogue à travers lequel on entrevoit un des plus délicats et des plus sérieux problèmes du moment, celui même qu'on est toujours tenté d'évoquer quand on feuillette tous les vers nouveaux. La Muse, nous assure l'auteur de *Foi et Patrie*, consent à rester sur cette terre. Heureux dénoûment de cet ingénieux débat!

La plus éloquente réponse serait sans doute encore quelque belle œuvre apparaissant tout à coup, venant sceller la réconciliation de la poésie et du siècle. Ce serait un blasphème contre le genre humain de dire que cette œuvre n'apparaîtra pas. Vous vous souvenez, — et qui ne se souvient? — de cette haute et fière parole de Pascal :

« l'homme n'est qu'un roseau, mais c'est un roseau pensant... Quand l'univers s'écroulerait sur lui, l'homme est encore plus noble que ce qui le tue parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Là est le nœud de ce problème des destinées de la poésie et de bien d'autres problèmes qui troublent l'esprit moderne. Le mal de notre temps n'est pas dans le déploiement de toutes les forces matérielles, dans les luttes engagées partout pour dompter la nature, pour percer les monts, fendre les mers et assujettir la foudre. Ces spectacles, au contraire, ouvrent à l'imagination de nouvelles sphères qu'elle ne connaît pas. Le mal est plutôt en ce que le sentiment moral ne s'accroît pas dans la même proportion et ne reste pas au niveau ou au-dessus du travail matériel. L'homme disparaît dans ce mouvement, qui est l'œuvre de son intelligence et qui échappe à sa direction; il semble opprimé par quelque puissance inconnue. Dans les aventures de l'humanité, il y a des momens où c'est l'individualité morale qui règne, et il y a des momens où c'est l'univers qui a l'*avantage*. Rien n'est changé, il est vrai, dans ces rapports si merveilleusement décrits par Pascal. L'univers n'a pas plus la conscience des révolutions qu'on lui impose que de ses magnificences naturelles; c'est l'homme qui est diminué et qui n'a pas son rôle naturel, parce qu'il sent moins ce qui fait sa noblesse et sa force. Alors surviennent ces époques d'indécision et d'affaissement littéraire qui peuvent très bien coïncider avec la splendeur des œuvres matérielles. Alors commencent ces arrière-saisons dont on peut pour ainsi dire compter les étapes dans des œuvres multipliées où il y a plus de talent que de génie; mais des arrière-saisons n'ont qu'un temps, même dans les choses de l'esprit et de l'imagination, et c'est là surtout que les crises préparent quelquefois les rajeunissemens.

CH. DE MAZADE.

DE

LA LITTÉRATURE

DES VOYAGES

UN ARTISTE FRANÇAIS EN AFRIQUE.

I. *Un Été dans le Sahara.* — II. *Une Année dans le Sahel*, par M. Eugène Fromentin.

Il est vraiment fort curieux que les Français soient en même temps le plus aventureux et le plus casanier des peuples. Personnage téméraire, imprudent et toujours prêt à se porter à toutes les extrémités, le Français est régi cependant d'une façon souveraine et tyrannique par l'habitude. Rien ne l'épouvante et ne lui fait peur en théorie; mais dans la pratique tout l'étonne, le blesse ou le scandalise. Le Français ressemble toujours plus ou moins à cet étudiant dont parle Luther, qui partit un matin de son village pour parcourir la terre, et qui, après avoir fait deux lieues, revint en disant : « Le monde est trop vaste. » Aussi n'aime-t-il pas à voyager et ne sait-il guère voyager. Il visite les peuples étrangers sans curiosité intellectuelle, sans profit pour lui-même ni pour les autres. Ses qualités non moins que ses défauts contribuent à étouffer chez lui l'amour des voyages, et d'abord son extrême sociabilité, qu'intimident et découragent les inévitables épreuves de la vie de voyageur. Il parcourra volontiers le monde en compagnie de ses compatriotes, c'est-à-dire à la condition qu'il emportera sa patrie avec lui, qu'il aura

toujours un moyen d'échanger les idées qui lui sont familières, qu'il se verra entouré de figures connues, à la condition enfin que voyager sera tout simplement pour lui synonyme de changer de place; mais l'isolement forcé, l'indifférence glaciale des visages inconnus, la contrainte à laquelle les mœurs, les usages étrangers soumettent le voyageur sont des épreuves plus fortes que son courage, et auxquelles il ne se résigne qu'à la dernière extrémité. Rien ne peut donner l'idée de l'angoisse qui opprime le cœur du Français dès qu'il a franchi les frontières de ce pays qu'il a si souvent raillé, et peut-être maudit, quand on n'a pas éprouvé soi-même cette sensation douloureuse. Les étrangers qui se moquent de nos étonnemens de badaud seraient eux-mêmes touchés de cette douleur, s'ils pouvaient sentir tout ce qu'elle a de poignant; ils comprendraient pourquoi de tout temps les Français leur ont rendu plus de visites hostiles que de visites pacifiques. Si les Français n'ont jamais traversé le monde qu'en qualité de soldats, c'est peut-être parce qu'ils aiment à voyager en troupe et par un excès de pure sociabilité.

Cette sociabilité ne détourne pas seulement le Français du goût des voyages, elle l'empêche de profiter de l'instruction que lui offre le spectacle des mœurs étrangères, car elle étouffe en lui le sentiment de la personnalité. Le premier jour, tout le choquait et l'irritait; au bout de deux mois, il est vaincu et conquis. Cette même sociabilité qui lui avait fait si amèrement regretter la routine chérie de ses habitudes se retourne contre ces habitudes elles-mêmes et contre les choses plus sacrées qui leur ont donné naissance, elle en efface le souvenir dans son esprit. D'abord il résistait à outrance, maintenant il cède avec entraînement. Sa facilité d'assimilation ne tarde pas à lui nuire autant que sa répugnance pour ce qui est étranger lui avait nui d'abord; il court les bois et les savanes canadiennes avec les sauvages, il adopte les mœurs féroces des Africains, il est de tous les hommes celui qui fait le mieux la traite à la manière nègre, c'est-à-dire avec une naïve barbarie et une insouciante inhumanité. Nul homme en un mot ne répugne davantage à abdiquer sa personnalité, et nul pourtant ne l'abdique avec plus de facilité : mauvaises qualités pour bien voir les pays qu'on traverse et surprendre les secrets des peuples étrangers! Pour bien voir, il faut se placer à égale distance du dédain et de la facilité communicative; il faut se tenir *en face* des choses, sans se mêler trop intimement à elles. Aussi le type du voyageur moderne me semble-t-il être surtout l'Anglais, qui peut traverser le monde sans que rien l'étonne ni le trouble, qui sait maintenir sa personnalité en tous lieux, rester *gentleman* chez les sauvages, Anglais chez les peuples civilisés, chrétien parmi les musulmans, qui trouve fort simple qu'on soit Persan, mais qui ne

consentirait pas à l'être une seule minute. Les choses posent devant lui pour son plaisir, son utilité, ou la satisfaction de sa curiosité, mais jamais il ne leur permet d'entamer son inaltérable égoïsme. Lui seul semble comprendre cette maxime : que le meilleur moyen d'ignorer ceux qu'on fréquente est de vivre de la même vie qu'eux, que partager les habitudes de nos semblables ne nous les fait pas connaître, mais ne nous apprend qu'à nous oublier nous-mêmes. Cette particularité du caractère national anglais se laisse admirablement saisir dans ce genre de littérature, essentiellement britannique, qu'on peut appeler la littérature des voyages, littérature un peu trouble, un peu confuse, mais pleine de richesses morales, de faits curieux et de documens précieux pour l'histoire de l'humanité.

Cette littérature manque à la France, et il est douteux, pour les raisons que nous avons données, que cette lacune soit jamais comblée. Je sais bien qu'il ne faut désespérer de rien, qu'à l'époque où nous vivons les peuples ont été tellement bouleversés que leur caractère national s'est modifié au point de devenir parfois méconnaissable, et que la France par exemple s'est étonnée plus d'une fois elle-même en se découvrant des facultés qui n'avaient jamais été les siennes. Grâce à nos révolutions, le Français voyage plus qu'autrefois, et surtout avec plus de facilité; il est attaché au sol natal par moins de chères entraves et de liens aimés; il s'éloigne avec moins de regrets. Cependant cette disposition n'est pas encore très commune, et il faudra bien des années pour que le Français devienne cosmopolite par les habitudes autant qu'il l'est par l'esprit. Comptez dans quelles classes d'hommes se recrute en France cette tribu d'oiseaux voyageurs qu'un hiver passé en Russie n'effraie pas plus qu'un hiver à Paris, et pour lesquels un été passé dans le Sahara est une diversion amusante. Vous ne trouverez pas les voyageurs français dans les classes actives et laborieuses, ni parmi les hommes qui exercent une profession pratique. Non, ce sont des hommes appartenant aux classes oisives ou aux professions qui réclament une demi-oisiveté, des artistes, des gens de lettres, des mondains, tous personnages très raffinés, qui voyagent sans autre but que voyager, et auxquels manquent par conséquent les occasions et les moyens de connaître les pays qu'ils traversent. Les voyageurs français ne voient en règle générale que ce que des oisifs et des artistes peuvent voir, des paysages, des monumens, des tableaux, des costumes, c'est-à-dire tous les spectacles extérieurs qui se laissent saisir sans effort, ou qui se laissent voir d'une fenêtre de wagon et d'une portière de chaise de poste. Si la rareté des voyageurs français explique la pauvreté de notre littérature de voyages, le caractère de nos voyageurs explique aussi le caractère

de cette littérature, qui est avant tout pittoresque, descriptive, et qui ne reproduit volontiers que des surfaces. De là aussi un certain égoïsme propre à cette littérature. Les préoccupations habituelles de l'artiste ou de l'oisif ne l'abandonnent jamais, en voyage pas plus qu'ailleurs. Ce qu'il désire avant tout, ce n'est pas tant de bien voir que de bien dire ce qu'il a vu. La question d'art et de succès se mêle à toutes ses pensées. Il se préoccupe d'être amusant, coloré, piquant, de faire œuvre d'artiste et de dilettante. Ce n'est pas le voyage qui pour lui est l'affaire importante, c'est le récit du voyageur. Il veut intéresser le lecteur à son talent avant de l'intéresser aux choses qu'il raconte. En dehors du plaisir littéraire qu'ils peuvent nous donner, nos livres modernes de voyages n'ont donc rien ou à peu près rien à nous offrir.

Il en est tout autrement des livres de voyages publiés en Angleterre. Les voyageurs anglais ne sont pas des artistes, encore moins des oisifs, l'oisiveté étant à peu près inconnue dans ce pays du travail; ce sont des hommes attachés à des fonctions pratiques, ou à des professions matérielles qui excluent toute idée de dilettantisme : des commerçans que leurs intérêts appellent à Calcutta ou à New-York, des avocats qui vont passer leurs vacances au Canada, des militaires qui, pour se délasser des fatigues de la guerre des Indes, vont errer sur les rivages de la Mer-Noire. Leurs récits ne sont pas harmonieusement composés; ils abondent en gaucheries, mais ils ont un mérite inappréciable, celui de la vérité. Comme ces voyageurs ne sont pas artistes, ils se mettent plus volontiers à la recherche de ce qui est humain que de ce qui est pittoresque, ils rachètent, par le vif sentiment de la réalité qui est propre à leur nation, la séduction littéraire qui leur manque. Ils sont beaucoup plus préoccupés de la nature morale que de la nature matérielle, et si leurs descriptions de paysages sont souvent confuses et maladroites, en revanche ils savent nous détailler les rouages du mécanisme moral de l'âme d'un brahmane, et nous montrer comment les idées fonctionnent dans la tête d'un sauvage. Entre la vérité dépourvue des ressources de l'art et l'art qui se contente d'une vérité superficielle, le choix n'est pas difficile. Ce n'est pas dans un récit de voyage que l'observation morale peut être sacrifiée à l'art.

L'alliance de la vérité et de l'art serait pourtant en ce genre de littérature la perfection même, mais il n'a été donné de l'atteindre qu'à de très rares élus. Quels exemples peut-on citer de cette heureuse alliance? Pour ma part, je ne connais que deux récits de voyage qui me semblent réaliser cette perfection rêvée : les *Lettres familières sur l'Italie* du président De Brosses, et le charmant livre de M. Kinglake, *Eothen*, qui a conquis à l'auteur une célébrité moins bruyante,

mais plus durable que celle que lui ont conquise ses interpellations dans le parlement anglais sur l'annexion de la Savoie (1). Au-dessous de ces deux livres, auxquels on peut hardiment décerner les prix d'excellence dans ce genre de littérature, donnons un accessit aux *Lettres sur Constantinople* de lady Montague, et accordons deux mentions honorables à la *Correspondance* de Victor Jacquemont et à trois *lettres sur l'Espagne* écrites par M. Prosper Mérimée, cet esprit incisif, vigoureux, partisan de la crudité la plus âpre, que la nature complaisante a doué de toutes les curiosités. Notre mémoire ne nous rappelle aucun autre exemple que nous puissions honorablement citer après ceux-là dans ce genre de littérature, si accessible à tous en apparence et en réalité si difficile. Pour faire un bon livre de voyage tel que nous l'entendons, un livre où le charme de l'expression et l'attrait de la vérité soient en parfait équilibre, il faut une *moyenne* de qualités qui se rencontre assez rarement. Ni les grandes facultés du génie ni les dons heureux de l'artiste ne suffisent pour produire un tel livre, quelquefois même ils seront un obstacle au lieu d'être un auxiliaire. Il est si difficile à un homme de génie de ne pas aller au-delà de la réalité, de ne pas essayer de compléter cette réalité trop mesquine! Il est si difficile à un homme d'imagination de ne pas oublier le présent qu'il a sous les yeux pour rêver au passé ou chercher à percer l'avenir! Les dons de l'éloquence entraînent si facilement à la déclamation et à l'admiration superlative! Montaigne était un observateur moral bien fin, bien profond, d'un esprit apte à saisir les choses les plus enveloppées et les plus *ondoyantes*, pour employer son propre langage, et cependant son *Voyage en Italie* est inférieur au plus médiocre chapitre de ses *Essais*. D'autres hommes de génie nous ont laissé des récits et des souvenirs de leurs excursions en pays étrangers, ils n'ont jamais réussi à imprimer à cette partie de leurs œuvres le sceau de leur talent à un degré bien éminent. Aucun des livres que nous avons cités n'est l'œuvre d'un homme de génie, et à l'exception des *lettres sur l'Espagne* de M. Mérimée, aucun n'est l'œuvre d'un artiste. Le voyageur idéal que nous rêvons ne devrait pas être un homme de génie et ne devrait pas posséder de dons extraordinaires, mais offrir un équilibre et, je répète le mot, une *moyenne* de qualités opposées réunies dans une exacte proportion. Nous lui voudrions un esprit étendu, mais pas assez cependant pour échapper trop aisément aux faits particuliers et rejoindre trop rapidement les lois générales des choses. Nous le voudrions sérieux, pas trop cependant, de crainte

(1) Voyez, sur *Eothen*, la *Revue* du 1er décembre 1845.

que ce sérieux ne nuisît chez lui à l'agrément. S'il est rêveur, tant mieux : il sera apte à saisir et à comprendre la beauté; mais que sa rêverie soit toujours facile, légère, complaisante, qu'elle sache venir à propos et sortir à point, de manière à ne pas enchaîner la liberté de son esprit et à ne pas contrarier sa curiosité. Un peu de scepticisme sera le bienvenu dans ce bouquet varié de fleurs intellectuelles, car il corrigera la confiance trop crédule de l'admiration et préviendra les écarts auxquels l'imagination se laisse entraîner pour ainsi dire de parti-pris, mais il serait dangereux que ce scepticisme fût dominant, car il entraînerait fatalement à un parti-pris contraire, le parti-pris du dénigrement et de la négation systématique. Qu'il ait par-dessus toute chose le sentiment de la vie, afin qu'il puisse sentir et surprendre l'âme cachée des choses les plus diverses, mais qu'il évite avec soin de tomber dans le dilettantisme, ce pire de tous les défauts, dans lequel tombent si aisément les voyageurs; qu'il n'ait, s'il est possible, aucune profession, et qu'il possède la culture d'esprit la plus libérale, afin de ne pas être exclusif dans ses observations; enfin qu'il conserve sa personnalité tout en restant sympathique, qu'il partage les mœurs du peuple qu'il visite sans les adopter et les faire siennes. On voit que la nature d'esprit que nous réclamons pour notre voyageur idéal, si elle ne renferme aucun don exceptionnel, est cependant des plus rares. Bien peu d'hommes sont capables de remplir un tel programme, et nous devons nous tenir pour satisfaits lorsqu'il nous arrive de trouver que les principales des conditions qu'il impose ont été exécutées.

M. Eugène Fromentin n'a pas sans doute eu l'ambition de remplir toutes les conditions de ce programme; cependant on dirait qu'il les a connues et qu'il a fait de son mieux pour s'y conformer, tant ses deux livres charmans unissent de dons contraires heureusement mélangés. Il est observateur minutieux, artiste toujours, philosophe quelquefois, sympathique au peuple parmi lequel il vit, tout en restant Français d'âme et d'esprit. Il se mêle au spectacle des choses sans se laisser dominer par lui, fait intervenir à point le souvenir du pays natal pour rompre la monotonie des descriptions de la nature africaine, et ferme les yeux pour rêver lorsque les rayons aveuglans du ciel de l'Algérie, trop obstinément bravés, fatigueraient la vue et forceraient le lecteur à maudire la lumière. Il cherche l'homme sous le costume, et les secrets de la vie nationale derrière le panorama pittoresque des rues du vieil Alger ou des villages du Grand-Désert. Il est curieux de *savoir* autant pour le moins qu'il est avide de *voir*, et cependant il est peintre et non moraliste de profession, et il est allé en Afrique chercher des sujets de tableaux plutôt que poursuivre des études de mœurs comparées. Il aime à regarder lente-

ment, il écoute avec attention; sa curiosité n'est jamais hâtive ni superficielle. Il n'abandonne un village saharien que lorsqu'il en connaît le site, la physionomie, la *couleur* (car chaque village de ce pays semble avoir sa couleur particulière, lilas, vert, rose ou blanc) et qu'il a surpris et fixé sur la page brillante le rayon de vie qui lui est propre. Il bivouaque et campe dans le Grand-Désert, il n'a pas hâte d'arriver au but de sa course. Les fatigues, les périls, les misères de cette traversée dans la mer de sable et les steppes de feu ne l'effraient ni ne le rebutent; au contraire, il les recherche et les prolonge avec plaisir, sachant bien que ces fatigues et ces privations font pour ainsi dire partie du voyage qu'il a entrepris, et que vouloir les éviter serait vouloir éluder une moitié de la tâche qu'il s'est imposée. Il sait que quiconque n'a pas éprouvé tout ce qu'a de douloureux cette sensation de la soif qu'il a si bien décrite en quelques mots n'a fait qu'à moitié le voyage du Sahara, de même que celui qui n'aurait pas éprouvé l'étourdissement presque vertigineux que donne la sensation de l'extrême froid n'aurait fait qu'à demi le voyage de Russie.

Cette curiosité, qui est si vive, est cependant capricieuse, inégale, et n'a aucun empressement pédantesque. Le voyageur n'est pas toujours prêt à se précipiter, un album à la main, pour dessiner un monument célèbre; il ne tire pas à tout instant un carnet de sa poche pour prendre des notes sur tout objet, par crainte de perdre la plus insignifiante de ses observations. Non, il aime à jouir des sensations physiques que lui procurent les mœurs et les paysages de l'Afrique, à laisser ces sensations se transformer lentement en impressions morales qu'il confie paresseusement à la mémoire, qui les vanne, les tamise, les trie, et n'en garde que celles qui sont dignes de passer à l'état de souvenir. Un des grands charmes de ces livres, c'est qu'on sent en effet qu'ils sont écrits avec des souvenirs et non pas avec des notes, que les tableaux qu'ils présentent ne sont pas des images de daguerréotype fixées sur le papier par l'action à la fois brutale et confuse des premières sensations, mais qu'ils ont été recréés dans l'atelier du cerveau par le travail de toutes les facultés réunies. Parfois même il arrive que M. Fromentin s'abstient de ses devoirs de voyageur; il ne s'en cache pas, et même il s'en vante, avec raison selon nous. Lorsque des préoccupations de tout autre genre endorment sa curiosité, il ne fait aucun effort sérieux pour la réveiller. Un pédant n'y manquerait pas, et s'adresserait les plus grands reproches; mais M. Fromentin, qui n'est pas pédant, la laisse tranquillement dormir, sachant bien qu'elle se réveillera à son heure, et que les spectacles propres à la satisfaire ne lui manqueront jamais. A quoi bon se déranger pour visiter une

mosquée, lorsque les yeux la regarderaient sans la voir, et pourquoi importuner un honnête Africain pour se faire raconter une légende ou une anecdote que l'esprit écouterait avec distraction? L'âme en ce moment s'est envolée dans le pays de la rêverie ou du souvenir, le cœur s'est pris à battre doucement en songeant aux amis absens ou à la patrie lointaine : combien il serait maussade et malséant d'interrompre ces charmantes sensations pour satisfaire à de prétendus devoirs et donner pédantesquement une leçon nouvelle à la curiosité, qui ne demande rien! M. Fromentin tient à bien voir ce qu'il voit, il ne tient pas à tout voir, et surtout il ne cherche pas à voir *quand même*, comme certains voyageurs qui se bourrent à satiété de paysages et de spectacles, lorsque leur imagination n'a ni faim ni soif. M. Fromentin occupe dans la classe des voyageurs la place exactement opposée à celle qu'occupe cet ami qu'il nous a si bien décrit, l'excentrique Vandell, l'homme fait aux fatigues des voyages, tanné et bronzé par le soleil africain, qui s'indigne que la peau de l'homme soit moins solide qu'une étoffe de drap ou qu'un morceau de cuir, toujours prêt à prendre des notes et à faire des observations sur toute espèce de sujets. Tous deux avaient traversé un certain lieu appelé Sidi-Okba et visité la mosquée qui contient la sépulture d'un des premiers lieutenans du prophète, seulement il n'y avait qu'un seul des deux voyageurs qui eût profité de sa visite: c'était Vandell, qu'aucune préoccupation morale n'aurait pu empêcher d'observer l'architecture du monument et d'en apprendre l'histoire. Quant à M. Fromentin, il n'en avait gardé aucun souvenir, et nous le comprenons sans peine : ses nerfs, qui n'étaient pas aguerris comme ceux de l'ami Vandell, avaient été comme émoussés par la lassitude et la chaleur, et si son imagination avait eu quelque liberté, c'était pour rêver à la collation qui les attendait dans un jardin voisin, sous l'ombre d'un figuier, plutôt qu'à la mosquée et à son histoire. A cette torpeur momentanée de l'imagination vinrent se joindre au même instant des préoccupations bien capables d'effacer subitement de l'esprit le souvenir d'un monument et d'une légende. Au moment même où il sortait de cette mosquée, qu'il avait visitée avec distraction, il apprit la nouvelle de la révolution de février. « Ce jour-là, les palmiers faisaient, en froissant leurs feuilles, un certain bruit qui ressemblait à des inquiétudes... Je songeai à nos amis de France. Un coup de fusil tiré par hasard fit envoler des centaines de moineaux et de tourterelles qui dormaient à l'ombre dans le creux des arbres, et je me souviens qu'en voyant s'enfuir à tire-d'aile tous les oiseaux brusquement réveillés, je pensais que toute ma tranquillité d'esprit s'en allait aussi. Voilà ce qui me reste de ma visite à Sidi-Okba : la date d'une émotion politique mêlée subitement à

une pastorale africaine et un faisceau de palmes qui fixe à tout jamais mes souvenirs. »

Je dirai de sa rêverie ce que je dis de sa curiosité : elle n'est jamais intempestive ni importune; elle ne l'emporte jamais trop loin de la réalité, et ne le noie pas dans la mer sans fond des songes. Visiteuse toujours bienvenue, elle frappe discrètement à la porte de l'âme, entre avec un sourire gracieux ou mélancolique, murmure quelques douces paroles, et disparaît aussi discrètement qu'elle est venue. Inappréciables et très divers sont les services que la rêverie rend au voyageur. Elle interrompt la grandiose monotonie du paysage africain, brise çà et là les lignes trop prolongées et trop fatigantes pour l'œil européen, s'étend comme une ombre rafraîchissante sur les surfaces inondées d'une lumière trop violente, et flotte comme une brume légère venue de notre Occident sur ce ciel au bleu trop profond. Elle corrige ce que la beauté pittoresque de l'Afrique a d'excessif, et elle y ajoute en même temps, car, à la manière des grands peintres de paysage, elle anime de petites figures familières comme le souvenir la solennité trop imposante de cette terre classique de la lumière et de la beauté. Mais le plus grand service que la rêverie rend au voyageur est surtout moral. L'Orient possède un privilége malfaisant, que tous les voyageurs ont plus ou moins ressenti, et que M. Fromentin lui-même a mentionné en passant; il ne tolère aucune comparaison, il *s'impose avec tous ses traits*, il s'empare de l'être humain tout entier, qu'il enchaîne, dès le premier coup d'œil jeté sur lui, par le magnétisme de l'étonnement. C'est un monde nouveau qui apparaît subitement, et qui fait en un instant oublier l'ancien aussi complétement que s'il n'avait jamais existé. Je dis que c'est là un privilége malfaisant, car il supprime l'initiation lente, familière, amicale. L'Orient ne semble pas être une terre favorable à l'éducation de l'âme, car, au lieu de l'agrandir, il l'accable et l'isole de son passé. De tout ce que j'ai lu sur ces pays trop bien doués, il m'est resté cette impression quasi sinistre, qu'un voyage en Orient, loin d'être pour l'esprit un renouvellement de pensées et un accroissement de forces, pouvait devenir très facilement un amoindrissement moral, une sorte de débilitant léthargique. Dès qu'on met le pied sur ce sol magique, tout ce qui était connu du voyageur disparaît comme une vapeur devant la lumière; il ne rencontre plus devant lui rien de ce qu'il connaissait : vie domestique, vie sociale, vie religieuse, tout est changé, si bien que le monde dans lequel il a vécu lui semble aussi vain qu'un rêve, car il ne trouve autour de lui aucun lien par lequel il puisse le rattacher à celui qu'il a sous les yeux. L'Orient est donc pour ainsi dire égoïste et despotique; loin d'élargir la sympathie, il la resserre; il ne veut pas

qu'on l'aime en se souvenant, il veut qu'on l'adore en oubliant. Ses spectacles grandioses, sa splendide lumière, ses costumes éblouissans, autant de leurres et de sortiléges qui, sous prétexte de délivrer l'âme des entraves de l'éducation, l'emprisonnent et la *localisent.* Si le voyageur n'y prend garde, il lui sera très difficile de s'arracher à cette servitude, de retrouver sous toute cette opulence les liens si bien cachés qui unissent cette terre de miracle au reste de notre planète et ses habitans à l'humanité générale. La rêverie préserve M. Fromentin de ces enivremens dangereux de la nature africaine; elle l'enlève sur son aile et l'abstrait de ce milieu tyrannique, elle conserve à son âme sa mobilité, introduit un courant de sympathie rafraîchissante et humaine au milieu de ces ardeurs desséchantes, jette un pont aérien entre l'Occident et l'Orient. Grâce à elle, le voyageur n'oublie pas l'humanité générale. Elle joue enfin dans ses deux livres, tout resplendissans de la lumière du Sahel et des feux du Sahara, le rôle aimable et tout à fait sympathique de ces deux pauvres oiseaux si connus dans notre Europe qu'il entendit chanter dans le Grand-Désert, l'alouette et le rouge-gorge : « Au milieu de ce peuple muet, difforme et venimeux, sur ce terrain pâle et parmi l'absinthe toujours grise, volent et chantent des alouettes, et des alouettes de France;... les rouges-gorges, autres chanteurs d'automne, leur répondent du haut des amandiers sans feuilles, et les deux voix expriment avec une étrange douceur toutes les tristesses d'octobre. L'une est plus mélodique et ressemble à une petite chanson mêlée de larmes; l'autre est une phrase en quatre notes, profondes et passionnées. Ces deux oiseaux qui me font revoir tout ce que j'aime de mon pays, que font-ils, je te le demande, dans le Sahara? Et pour qui donc chantent-ils dans le voisinage des autruches et dans la morne compagnie des antilopes, des bubales, des scorpions et des vipères à cornes? Qui sait? Sans eux, il n'y aurait plus d'oiseaux peut-être pour saluer les soleils qui se lèvent. — *Allah! akhbar!* Dieu est grand et le plus grand! »

Ces notes de rêverie et de mélancolie rapides sont l'élément vraiment humain du livre; elles rappellent l'âme à elle-même et l'arrachent à la torpeur qu'engendreraient l'excès de la lumière et l'accablement de la beauté visible. Elles diminuent la grandeur de la nature matérielle, et désenchantent affectueusement de l'attrait de l'inconnu. N'est-ce que cela? soupire la rêverie désappointée, comme le voyageur lui-même au moment de partir pour aller visiter un certain lac qui depuis longtemps tourmentait son imagination et lui faisait dire : Qu'y a-t-il là-bas? « Il y a là-bas, je m'en doute, ce qu'il y a partout, ce qu'on rencontre au bout de son chemin après chaque étape un peu longue, — le jeune enthousiasme des années révo-

lues couché par terre, et si malade, hélas! qu'il est presque mort. » Dans cet Orient impassible, où la douleur elle-même n'a jamais de larmes, cette mélancolie pince le cœur du voyageur européen pour lui rappeler qu'il appartient à une civilisation d'où la sensibilité n'est pas exclue, où le cœur n'a pas honte de vibrer sous le souffle de la tendresse et de la pitié. C'est le sentiment qui revient par intervalles dans les récits de M. Fromentin et qu'il éprouva le soir même de son arrivée à El-Aghouat, après la traversée de la mer de sable. « Puis le clairon se tut; d'autres clairons lui répondirent aux extrémités de la ville, plus faibles ou plus distincts; peu à peu ces notes légères de cuivre se dispersèrent une à une, et je n'entendis plus que le bruit des palmes. Alors, me sentant comme une faiblesse au cœur et comme une épouvantable envie de m'attendrir, je soufflai ma bougie, me roulai sur mon lit de sangle et me dis : Eh bien! quoi! ne suis-je pas au lit, chez moi, et ne vais-je pas dormir? » Hélas! non, l'âme n'est pas chez elle, et la légère douleur qu'elle éprouve est le prix dont elle paie sa curiosité.

Ainsi les qualités les plus contraires sont unies dans une moyenne assez exacte; il y a en M. Fromentin plusieurs hommes très divers, qui se complètent et se corrigent sans se combattre : un artiste, un rêveur, un observateur moral. Toutefois l'artiste domine, et même quelquefois à l'excès : c'est là peut-être l'unique défaut de ces deux beaux livres. Nous ne songerions certainement pas à nous en plaindre, si ce mot d'artiste ne signifiait jamais que le don de sentir la beauté et l'aptitude à la saisir et à la rendre, s'il n'avait jamais qu'une signification générale; malheureusement ce mot a trop souvent chez M. Fromentin une signification restreinte, et emporte l'idée d'une spécialité, d'un genre particulier de l'art. Il veut bien dire homme doué pour sentir la beauté, mais il veut dire principalement homme habitué à rendre la beauté par les moyens de la peinture. M. Fromentin voit toujours avec l'œil d'un peintre; ses sensations et ses observations morales elles-mêmes n'arrivent jamais nues jusqu'à l'âme, mais teintes pour ainsi dire et comme habillées de couleurs. Chacune de ses pages est une palette chargée des couleurs les plus diverses, et, vu les exigences du sujet, les plus violentes et les plus tranchées : il y en a de rouges, de vertes, de jaunes d'or, quelques-unes sont d'une blancheur éblouissante. Les personnes qui aiment les couleurs tranchées et *absolues* n'auront qu'à choisir dans ces livres celles qu'elles préfèrent; elles n'y trouveront pas ces *nuances qui les offensent* et qui leur semblent une menue monnaie des couleurs, sauf peut-être ce composé parfait et si harmonieusement fondu de nuances tendres, le lilas et le gris de perle. J'ai été vraiment étonné de trouver chez M. Fromentin une telle abondance de pages

peintes de cette couleur tendre, qui semble bien plutôt faite pour notre Occident au ciel mobile que pour l'Orient. Que signifie-t-elle, et quelles inductions en tirerait un dilettante dans la science des analogies poétiques? Signifie-t-elle que, dans l'Orient aussi, la surface est menteuse, et qu'en dépit des apparences, des physionomies impassibles, de la gravité morne des regards, les âmes n'y sont pas ignorantes des délicatesses subtiles de l'Occident, que les cœurs n'y sont pas incapables de tourmens raffinés? ou bien est-ce un *selam* que le sage Orient, poétiquement moqueur, envoie à l'Occident comme un emblème de ces passions attendries, mobiles et chimériques qui lui sont chères, et qui sont plus fugitives que les fleurs du printemps? Ces nuances sont les seules qui nous aient rappelé les jeux de lumière qui sont familiers à nos yeux.

Mais si les couleurs sont trop abondantes, elles sont toujours bien choisies, et il n'en résulte aucun ton faux, aucun charivari pittoresque. Les adjectifs de M. Fromentin, — car il est bien entendu que les couleurs ne peuvent être représentées en littérature que par des adjectifs, — sont d'une netteté et d'une précision qui en égalent l'éclat. Les mots, chez M. Fromentin, laissent toujours une impression strictement *pittoresque;* ils rendent avec une exactitude scrupuleuse l'objet qu'ils veulent montrer, ils l'étreignent, le bornent comme les lignes d'une figure géométrique tracée au compas, l'éclairent comme une lumière disposée avec intention; aucun contour n'est indécis, aucune forme n'est tremblante. Les mots imposent à l'imagination du lecteur les objets qu'ils lui présentent. Le palmier que décrit l'auteur est tel palmier et non pas tel autre, il est en quelque sorte personnifié, et il serait impossible de le désigner par l'article indéfini *un*. Les adjectifs de M. Fromentin font *voir*, et diffèrent essentiellement par là des adjectifs d'un de ses rivaux les plus célèbres dans cet ordre de littérature, qui font surtout rêver. J'en demande bien pardon à M. Théophile Gautier, mais, malgré tous ses efforts pour serrer de près les objets et peindre les surfaces des choses telles que son œil les a vues, ses descriptions sont beaucoup moins d'un peintre que d'un poète : elles ont toujours quelque coin vague et indéfini par lequel l'imagination échappe à la réalité. Ses adjectifs ont plus de beauté que de précision; ils me parlent des choses plus qu'ils ne me les font voir, ils font sur mon esprit une impression musicale plus que pittoresque. Comme la musique, ils ont le pouvoir d'évoquer des images; mais je ne suis jamais bien sûr que ces images soient exactement celles des objets qu'ils voulaient désigner. Je vois bien passer sous mes yeux des campagnes de telle couleur, des maisons de telle forme; mais ces visions sont comme flottantes, et me laissent mal assuré de leur réalité. Je ne suis pas

sûr que mon imagination n'éprouve pas les mésaventures de la comédie des *Méprises*, et qu'elle ne soit pas abusée par des ressemblances trompeuses. Cet objet que je vois, est-ce bien celui qui a posé devant les yeux du poète, ou bien n'est-ce que son Ménechme? Les épithètes de M. Théophile Gautier éveillent et provoquent l'imagination, elles ne la contraignent pas comme celles de M. Fromentin, et ne l'*emprisonnent* pas dans la réalité qu'elles veulent lui faire connaître. Ses descriptions me donnent envie de faire les mêmes voyages que lui, elles ne pourraient pas me dispenser de les faire. Elles agissent sur moi comme une sollicitation : après les avoir lues, je partirais volontiers pour voir l'Espagne et l'Italie. Après avoir lu M. Fromentin au contraire, je n'ai plus besoin de faire le voyage d'Afrique : j'ai *vu*, comme de mes propres yeux, le vieil Alger; j'ai dormi sur la place d'El-Aghouat pendant une de ces nuits d'Orient plus claires que bien des jours de notre Occident, je me suis plongé dans cette ombre noire *qui ressemble à une eau profonde*. Le voyage, si je le faisais, ne me donnerait plus de surprises, et ne me laisserait, j'en suis sûr, que la satisfaction assez triste de vérifier sur les lieux mêmes l'exactitude des descriptions de l'artiste. Si je voulais marquer nettement et d'une manière tranchée les différences qui séparent ces deux rivaux en littérature pittoresque, je dirais que M. Théophile Gautier, par la beauté ailée et la magie d'évocation de ses mots, en est le *romantique*, tandis que M. Fromentin, par sa précision et son exactitude, en est à bon droit le *classique*.

J'ai dit que l'artiste dominait chez M. Fromentin l'observateur moral; c'est que les pays qu'il a parcourus offrent plus de ressources à l'artiste qu'à l'observateur moral. La méfiance des habitans, la discrétion taciturne des habitudes musulmanes, la constitution même de la société, cachent à l'œil de l'observateur les secrets de la vie morale et ne lui livrent que des surfaces. Le voyageur doit, bon gré, mal gré, se contenter des splendeurs de la vie extérieure, des paysages, des costumes, des contrastes de couleurs, des attitudes, des physionomies. L'Orient est pour le voyageur européen comme un vaste bazar plein de curiosités et d'objets de prix, comme une foire où descendent pour un instant, sans envie de se connaître, acheteurs et vendeurs. Malgré sa sagacité rusée et son désir de savoir, M. Fromentin n'a guère vu que ce bazar; il en a décrit toutes les richesses, les armes, les burnous blancs, les haïks flottans, les turbans ornés de miroirs, les fenêtres treillagées, les jardins ingénieux, invention d'une tyrannie jalouse et caressante; mais qu'a-t-il vu de la vie morale du peuple? Rien, ou à peu près; il a entendu des ramages de voix de femmes, des murmures intimes, le bruit sourd de querelles intérieures; il a vu des visages furtifs qui ne laissaient pas échap-

per leur secret, et quelquefois, mais bien rarement, il a surpris l'ombre des pensées intimes qui se réfléchissait dans le miroir de l'œil. L'Orient cache sa vie autant qu'il le peut, et, quand il ne le peut pas tout à fait, s'arrange, dirait-on, pour ne la montrer que par le mauvais côté. A l'exception de l'hospitalité, quelle est celle de ses vertus dont il aime à se faire gloire? Profondément enveloppées sous les triples voiles de la prudence et de la discrétion, on ne les aperçoit qu'à de rares occasions décisives, comme sa vaillance, qui ne se révèle qu'au jour du combat. La société orientale ne livre à la curiosité européenne que ses parias, ses esclaves et ses immondices. Les types où M. Fromentin a résumé ce qu'on peut surprendre de la vie orientale sont peu nombreux : c'est Namân, le fumeur de haschich qui interrompt sa torpeur rêveuse pour laisser échapper sentencieusement de ses lèvres quelque phrase qui ferait honneur au Prud'homme de M. Henri Monnier; c'est le bel Aouïmer, le joueur de flûte et le baladin errant; c'est la Kabyle Haouâ, belle femme réduite à l'existence embryonnaire, qui charme comme une fleur sans conscience d'elle-même et embaume comme un parfum, ou bien ce sont ces Arabes vernis d'une couche de civilisation malsaine, qui, pour avoir vécu en France, n'en sont pas plus disposés à livrer à un Français les mystères de l'existence orientale, celui par exemple que l'ami Vandell appelle le *vaudevilliste*, ou ce Mohammed qui, pendant un été, fut le lion des bals publics de Paris, et qui, selon M. Fromentin, a pu parler de M[lle] Palanquin à la belle Meçaouda. Ajoutez un riche marchand qui tient boutique pour apprendre des nouvelles, mais non pour en raconter, et qui ne répond pas toujours lorsqu'on l'interroge, ou un barbier, gazette de son quartier, mais qui sans doute trouve moyen de parler sans vous rien apprendre. Voilà, ou à peu près, tout ce que le voyageur a pu surprendre des mœurs intérieures de l'Algérie et du caractère arabe. C'est bien peu, comme vous voyez.

C'est bien peu, et cependant je doute qu'une plus longue intimité avec la vie arabe lui en eût fait découvrir beaucoup plus long. Dans le mutisme et dans la réclusion de la vie orientale, il n'y a pas seulement de la discrétion, il y a surtout et avant tout de l'indigence. Les Orientaux ne montrent rien de leur âme, parce que la plupart du temps ils n'ont rien ou à peu près rien à montrer. Nous sommes dupes à l'égard des Orientaux d'une illusion morale comparable à l'illusion physique du mirage. L'apparence est trompeuse chez les Orientaux : leur physionomie est pleine de promesses, le feu des yeux fait croire à l'existence d'un volcan intérieur, l'attitude suggère des idées de noblesse et de grandeur; mais il est rare que les qualités morales répondent à ces apparences physiques. L'âme ne

vaut pas le corps, l'habitant ne vaut pas le logis. On a très vite fait de visiter l'âme d'un Arabe; on entre, et on est tout surpris de trouver le vide et la stérilité. C'est un véritable Sahara moral, qu'on dirait formé à l'image du désert, dépeuplé comme lui, animé comme lui d'une vie morne et desséchante, grandiose pourtant dans sa monotonie. On sent que ce désert moral est incapable de culture et résisterait aux plus laborieux efforts, qu'on n'y pourrait planter, avec la meilleure volonté, ni un parc à l'européenne ni un utile jardin potager. Parfois le vent de la passion se lève dans ce désert moral comme le brûlant siroco; mais cette tempête elle-même est stérile, et ne fait que déplacer les sables qu'elle a soulevés. Cependant, comme la nature a horreur du vide, elle rassemble lentement, secrètement, péniblement ses forces, et de loin en loin elle nous donne la charmante surprise d'une oasis rafraîchissante, pleine de verdure et de chants d'oiseaux. C'est là l'impression que produisent sur moi certaines belles paroles arabes et certaines sentences qui sont vraiment des paroles d'or. On est ravi de tant de sagesse unie à tant de grâce, et de tant de noblesse unie à tant de simplicité; mais pour arriver à ces oasis, que d'étapes inutiles à travers les sables arides, que de nids de scorpions et de vipères à cornes! Néanmoins, pour être juste, il faut reconnaître que de même que les oasis sont le produit naturel de ce désert, et sont nées de la vie lentement amassée sous les sables, ces sentences et ces proverbes, mélange heureux de sagesse philosophique et de sensation physique, sont le résultat lentement, *paresseusement* élaboré de cette vie morale oisive et morne. Je sais que sans le désert les oasis seraient inutiles et même incompréhensibles; mais en vérité ces petites îles de verdure me semblent une compensation insuffisante à cette mer de sable. Ajoutez comme dernier trait que l'âme de l'Arabe, qui est indomptable comme le désert, est insaisissable et nomade, faite pour les rêveries sans objet et la contemplation sans portée. Je sais qu'au jugement de bien des gens, je paraîtrai énoncer une énormité; je l'énonce cependant, ne fût-ce que par vengeance des mystifications involontaires que m'ont fait subir tant de voyageurs qui me promettaient toujours des merveilles sans m'en montrer aucune, et dont l'enthousiasme ne m'a jamais paru justifié. Je n'ai jamais été payé de mes lectures sur l'Orient moderne, — car je ne parle pas, bien entendu, de l'Orient antique, — lorsque l'auteur voulait m'inspirer de l'affection pour les Orientaux et me faire visiter la portion morale de leur âme; en revanche, j'ai toujours été amplement récompensé lorsqu'il voulait m'inspirer de l'horreur et me faire visiter la portion ténébreuse de leur être. On n'imagine pas alors les trésors de méchanceté, de cruauté, de bassesse et

de lâcheté qui se découvrent devant l'œil épouvanté; c'est le plus splendide écrin de perles empoisonnées qu'un tyran puisse rêver pour sa couronne.

Puisque je suis en train de proférer des hérésies, j'irai plus loin, et je dirai presque de la nature ce que je dis des hommes. Je n'ai pas vu l'Orient et je ne désire pas le voir. Lorsque mon imagination se plaît à rêver voyages, ce n'est jamais vers les pays où se lève la lumière qu'elle s'envole de préférence. Comment se fait-il que les meilleures descriptions, les plus pittoresques, les plus exactes, celles où l'on sent le mieux que l'auteur s'est piqué de vous faire admirer ce qu'il a admiré, me laissent presque indifférent? Au premier aspect, je suis ébloui; au bout de la vingtième page, mon esprit tombe dans la torpeur, et il me faut faire effort sur moi-même pour rouvrir les yeux et continuer à regarder. Est-ce parce que mon imagination est satisfaite trop vite et qu'elle n'est pas menée assez lentement de degré en degré jusqu'aux dernières limites de l'admiration, qu'elle n'éprouve pas ce charme des surprises successives que l'Italie fait éprouver, dit-on, au voyageur qui la visite tout d'une course depuis Gênes jusqu'à Naples? Peut-être; mais je suis très porté à croire que le narrateur a éprouvé la même lassitude que moi, ou du moins que comme moi il a vu dès le premier aspect tout ce qu'il pouvait et devait voir; je le sens à ses efforts pour varier ses formules, à son impuissance à renouveler l'expression de son admiration; c'est toujours le même éblouissement, les mêmes splendeurs. Le voyageur, vécût-il cent ans en Orient, ne verrait pas autre chose que ce qu'il a vu dès la première heure. La nature est décidément trop riche en Orient pour n'être pas paresseuse; on dirait qu'elle ne sent pas le besoin de plaire, d'intéresser, d'attacher. Reine orgueilleuse, elle ne se soucie pas d'être aimée, elle ne veut qu'être admirée; toujours grave, majestueuse et souveraine, elle ne connaît ni les sourires, ni les attendrissemens de la lumière. Elle a une grandeur incomparable, mais aussi de la monotonie et de la sécheresse. Combien elle est différente de la nature de notre pauvre Occident, si familière, si sympathique, si remplie de charme intime! Celle-là n'est pas riche comme la nature orientale; aussi, pour plaire, elle a prodigué toutes les ressources de la coquetterie la plus aimable; elle a comme multiplié les efforts pour être toujours variée et toujours nouvelle. Qui l'a vue un soir ne la reconnaît plus le lendemain, et la vie la plus longue ne suffirait pas pour compter le nombre des masques qu'elle sait prendre et des costumes qu'elle sait inventer. Quelles richesses, s'il faut les acheter au prix de la monotonie, valent ses jeux de lumière, ses caprices de couleur, les boutades de ses contrastes et les délicatesses

de ses nuances? Reine ennuyée, despotique et solitaire en Orient, la nature est vraiment dans notre brumeuse Europe la compagne enjouée et rêveuse de l'homme.

Il y a une certaine servilité dans l'admiration que nos modernes artistes ont prodiguée à l'envi à la nature orientale, et je souhaiterais de bon cœur que quelqu'un d'entre eux eût la fantaisie de donner une revanche à notre nature d'Occident. Je soumets cette idée à M. Fromentin, sans trop d'illusions pourtant, car on dit que ceux qui ont vu les pays de lumière n'ont plus aucun goût pour les ciels brumeux et mélancoliques. Cependant, ne fût-ce que par amour du contraste, et comme occasion de montrer la variété des aptitudes dont son talent est doué, cette idée aurait de quoi le tenter. La lumière glacée des pays du nord doit avoir un charme singulier après la lumière rayonnante de l'Orient. Je voudrais donc qu'une plume d'artiste comme celle de M. Fromentin nous décrivît, avec le même soin et la même exactitude que la sienne a mis à décrire l'Afrique, l'éclat des neiges de Suède, la sombre verdure des bois de sapins, le charme des printemps hyperboréens, la grâce des campagnes voisines du pôle, les fines découpures des *fiords* norvégiens, les délicatesses élégantes des ciels violets de ces pays où expire la lumière. C'est le souhait que mon imagination formait comme contraste pendant la lecture des livres de M. Fromentin. Heureux celui qui l'entendrait avec plaisir et qui mettrait ses soins à l'accomplir! Il trouverait assurément au bout de sa tâche, s'il l'exécutait avec la conscience et l'exactitude d'un véritable artiste, le succès mérité qui a récompensé l'auteur d'*Un Été dans le Sahara* et d'*Une Année dans le Sahel*.

ÉMILE MONTÉGUT.

L'ARCHIPEL DES PHILIPPINES

ET

LA DOMINATION ESPAGNOLE

A Visit to the Philippine Islands, by sir John Bowring, late governor of Hong-kong, H. B. M's plenipotentiary in China; 1 vol., London 1859, Smith, Elder and C°.

Le voyageur qui entre dans la baie de Manille contemple avec admiration le magique tableau qui s'offre à ses regards. La baie, large et profonde, forme une vaste nappe d'eau bordée à tous les points de l'horizon par la verte ceinture des palétuviers. A droite et à gauche, le sol s'élève à perte de vue, couvert d'une végétation vigoureuse qui dissimule les vallées creusées entre deux étages de montagnes. Parfois, au milieu de l'éternelle verdure qui étend son manteau sur cette terre endormie, se dresse le pic aride d'un volcan mal éteint d'où s'échappe une fumée blanchâtre qui va se perdre dans le vague du ciel. En face, à mesure que le navire avance vers le lointain mouillage, on distingue peu à peu la colonne du phare, les dômes rouges des églises de Manille, les maisons blanches de Cavite, et par intervalles les cases agglomérées d'un village indien. Là seulement, et sur de très petits espaces, se révèle la présence de l'homme; tout le reste appartient à la nature vierge, à l'inconnu. — J'abordais à Manille il y a seize ans, et, en admirant le panorama de la baie, j'aurais voulu embrasser du même coup d'œil, à travers l'immense rideau qui tombait ainsi de l'horizon, les beautés et les richesses que devait recéler cette terre promise. Je n'ai visité que Manille et quelques villages de la campagne environnante. Sir John Bowring, ancien gouverneur de Hong-kong, dans un voyage ré-

cent, a parcouru l'île de Luçon et plusieurs points de l'archipel. La description qu'il vient de publier ramène mes souvenirs vers ces belles contrées.

Relégué à l'extrémité de l'Orient, en dehors des grandes routes commerciales qui mettent cette partie de l'Asie en communication avec l'Europe, l'archipel des Philippines a été rarement exploré. Pendant trois siècles, la défiance politique et religieuse de l'Espagne en a éloigné les Européens; un petit nombre seulement de négocians avaient accès dans le port de Manille, et l'on n'obtenait qu'avec beaucoup de peine, comme une grâce toute particulière, la permission de circuler dans les régions soumises de cette charmante île de Luçon, qui a été si bien nommée « la perle de l'Océanie. » Depuis quelques années, l'administration espagnole se montre plus hospitalière, et les moines ne redoutent plus les regards profanes. On peut aujourd'hui visiter les principaux points de l'archipel où flotte le drapeau de l'Espagne. Les îles de Luçon, de Zebu, de Panaï, de Mindanao, sont ouvertes aux explorations de la science et à la curiosité des touristes. Si l'on en juge par quelques récits qu'elles ont inspirés (1), elles méritent d'être mieux connues. Elles n'étalent pas seulement les merveilleuses richesses de la nature tropicale : on y trouve aussi, dans la présence d'une nombreuse population indigène qui a conservé son caractère primitif et dans le système de la colonisation espagnole, un double sujet d'étude, se rattachant à toutes les grandes questions qui s'agitent dans l'extrême Orient.

Les îles Philippines furent découvertes en 1521 par Magellan, qui mourut la même année de blessures reçues dans un combat contre les indigènes de Zebu. Plusieurs expéditions partirent successivement des rives américaines de la Nouvelle-Espagne pour continuer l'œuvre de conquête commencée par le célèbre navigateur. En 1564, Legaspi fut le premier investi du titre de gouverneur-général, et, après avoir solidement établi la domination espagnole dans l'île de Zebu, il passa à Luçon et fonda Manille, qui ne tarda pas à devenir la capitale des Philippines et le siége du gouvernement. Tels furent les débuts de la puissance espagnole en Asie : débuts pénibles et glorieux, car à ce moment les Portugais tenaient la mer, et si Magellan tomba sous la massue des indigènes, ses successeurs eurent à lutter d'audace et de ruse contre les héritiers de Gama. C'était dans les eaux des Mariannes, des Philippines et des Moluques que se heurtaient les deux grandes nations maritimes du

(1) Notamment une étude sur *Manille* de M. Th. Aube (*Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1848) et les souvenirs de M. Jurien de La Gravière sur un séjour aux Philippines (*Revue* du 15 juillet 1852). Citons encore, parmi diverses relations, celles de MM. Itier, Yvan, Haussmann.

XVIe siècle, se disputant l'empire du Nouveau-Monde, que ni l'une ni l'autre ne devait garder. Les expéditions espagnoles avaient à traverser les croisières du Portugal avant d'aborder dans ces régions, qu'elles venaient soumettre et convertir, et la marine portugaise était alors maîtresse de l'Océan-Indien.

On sait de quelles rigueurs fut accompagnée la conquête de l'Amérique par les Espagnols. L'histoire a flétri les cruautés commises contre les Indiens. Colomb avait été poussé vers les profondeurs de l'Atlantique par un noble pressentiment de la science et par une inspiration de génie qui l'élevait au-dessus des passions et des instincts cupides. La gloire, chèrement payée, d'avoir découvert un monde nouveau lui suffisait. Après lui malheureusement, l'Amérique fut livrée aux entreprises des aventuriers et des avides chercheurs d'or, la conquête devint violente. Les moines furent impuissans à contenir les excès dont le souvenir est arrivé jusqu'à nous par la voix indignée de Las Casas; eux-mêmes bientôt, se laissant emporter par la fougue de leur zèle, se présentèrent aux populations indiennes, la croix d'une main, l'épée de l'autre, et ne virent plus dans l'Amérique qu'un immense champ de bataille où la foi devait à tout prix écraser le paganisme. Le souffle de l'inquisition avait traversé la mer, et la force brutale était employée à la conversion des âmes comme à la conquête du sol. Il n'en fut pas de même aux Philippines. Les aventuriers n'avaient pas besoin d'aller si loin. A ceux qui ne voulaient que des richesses, le Mexique et le Pérou offraient d'abondantes récoltes. Pour affronter encore l'Océan et pour se lancer à travers les périls d'une navigation inconnue à la rencontre redoutée des escadres portugaises, il fallait un autre mobile que la passion de l'or : ce fut l'ardeur du marin qui entraîna Magellan, et ce fut l'ambition politique qui décida l'Espagne à chercher par-delà les mers de l'Inde de nouveaux royaumes. L'Amérique garda pour ainsi dire toutes les violences de la conquête. L'Asie fut abordée plus humainement, elle vit descendre sur ses rives des héros moins impitoyables et des prêtres moins fanatiques; la domination européenne s'y montra, dès le premier jour, plus modérée, et la religion plus douce. A une telle distance de la mère-patrie, dans ce pays perdu et sous la menace continuelle du Portugais, l'Espagnol, que n'éblouissait plus la vue du précieux métal, comprit qu'il devait ménager les tribus indiennes, et que la mansuétude lui gagnerait plus facilement des sujets et des chrétiens. De là le caractère particulier de la domination espagnole aux Philippines, caractère qui s'est conservé depuis trois siècles et qui la distingue essentiellement des autres entreprises coloniales.

Pendant les premiers temps, l'archipel fut exposé aux attaques des pirates chinois et japonais. Fatigué de ces incursions, un gou-

verneur-général, Francisco de Saude, eut l'idée d'aller simplement à la conquête de la Chine. En ce temps-là, un hidalgo ne doutait de rien. La cour de Madrid retint ce fonctionnaire impétueux en lui enjoignant de vivre en paix avec ses voisins. Dans le cours du XVII[e] siècle, les Chinois, établis en grand nombre sur le sol de Luçon, se mirent plusieurs fois en révolte contre l'autorité espagnole; chacune de ces insurrections fut écrasée et noyée dans des flots de sang. Au XVIII[e] siècle, un danger plus sérieux menaça la colonie. Le 22 septembre 1762, une escadre anglaise se présenta devant Manille; elle apportait la nouvelle de la déclaration de guerre entre l'Angleterre et l'Espagne et la sommation de rendre la place. Le gouverneur-général étant mort récemment, l'autorité était exercée par l'archevêque. Celui-ci se défendit courageusement; mais le 4 octobre, assailli par des forces supérieures, il dut capituler. Cependant les Anglais, maîtres de Manille, n'étaient point pour cela maîtres de Luçon. Tandis que l'on signait la capitulation, un juge, Simon de Anda y Salazar, gagnait la campagne à la tête d'une vaillante troupe, et s'en allait dans les districts voisins organiser la résistance. Pendant deux ans, il tint les Anglais en échec, les battant dans de continuelles escarmouches et leur faisant à outrance cette guerre de partisans dans laquelle a excellé de tout temps l'héroïsme espagnol. Enfin, après deux ans de luttes, on apprit que la paix avait été conclue en Europe. Les Anglais évacuèrent Manille, où Simon de Anda rentra en triomphe avec ses glorieuses bandes. Dans la période contemporaine, nous n'avons à signaler que les expéditions contre les sultans de Soulou et contre les pirates de la Malaisie. L'histoire extérieure des îles Philippines est donc peu féconde en incidens. L'Espagne a gardé l'archipel tel qu'elle l'a reçu des premiers jours de la conquête : elle n'a point subi la déchéance qui a frappé le Portugal, elle ne s'est point trouvée mêlée aux querelles de territoire qui, dans les pays asiatiques, ont fréquemment divisé l'Angleterre et la Hollande; aucune rivalité européenne n'est venue la troubler dans la jouissance de cette magnifique possession, qu'elle doit au génie de Magellan.

Mais cette tranquillité parfaite n'a point toujours régné dans le gouvernement intérieur de la colonie. Là se trouvaient en présence, avec d'égales prétentions à la suprématie, deux autorités qu'il n'a jamais été facile de concilier. Le gouverneur-général et l'archevêque, le soldat et le moine, étaient souvent en désaccord, et à cette distance de l'Europe les luttes du temporel et du spirituel s'engageaient avec une ardeur que ne pouvait tempérer aucun arbitrage. Tantôt le gouverneur-général mettait l'archevêque en prison, tantôt l'archevêque excommuniait le gouverneur et prêchait la révolte. Comme il ne fallait pas moins de deux ou trois ans pour que les

correspondances d'Europe parvinssent à Manille, les décisions du roi et du pape arrivaient quand la querelle était terminée et au moment où il en naissait une autre. Que l'on ajoute à ces luttes d'autorité les discussions qui survenaient parfois entre les divers ordres religieux, plus ou moins jaloux les uns des autres, et l'on aura une idée de l'état presque perpétuel d'agitation dans lequel vivait cette petite communauté européenne, exilée à l'extrémité de l'Asie. Un jour, en 1635, arrive d'Espagne un ordre qui attribue exclusivement aux moines barbus la mission d'évangéliser la Chine et le Japon; les moines sans barbe doivent demeurer aux Philippines. De là grande protestation de la part des moines qui se voient fermer la route du martyre, protestation appuyée par l'archevêque, qui invoque les bulles du pape, où ne se trouve aucun article concernant les barbes. On pourrait citer d'autres incidens non moins curieux. — En 1663, la situation prend une couleur plus dramatique. Le gouverneur, Salcedo, se brouille avec le clergé, met l'archevêque en prison, et à la mort de celui-ci il interdit le *De profundis* et ordonne des fêtes publiques; mais l'inquisition est là : ses agens s'introduisent de nuit dans le palais, saisissent le gouverneur pendant son sommeil, le déposent, chargé de chaînes, dans le couvent des Augustins, puis l'expédient par le prochain navire à l'adresse du saint-office, siégeant à Mexico. — En 1678, un autre gouverneur, Juan de Vargas Hurtado, se fait excommunier, et la sentence le condamne, lui, seul représentant de l'autorité royale, à comparaître chaque dimanche, pieds nus et la corde au cou, dans la cathédrale et dans deux églises! — Ces différens faits sont puisés dans les annales des couvens. C'est là seulement que l'on peut recueillir des informations sur l'histoire des Philippines. Sans doute il ne faut pas trop se fier à l'exactitude de ces récits monastiques, où le spirituel a nécessairement le pas sur le temporel : le clergé s'y donne le beau rôle, et sa charité bien ordonnée s'exerce avant tout au profit de l'église et du cloître; mais ce qui est certain, c'est que l'harmonie régnait rarement au sein de cette société coloniale, et que la lutte, tantôt sourde, tantôt ouverte, était à l'état permanent entre les deux influences qui se disputaient les Philippines.

Dans ces querelles intestines, l'avantage demeurait le plus souvent du côté des moines, et il devait en être ainsi. La population laïque se composait d'un petit nombre de négocians qui ne songeaient qu'à faire rapidement fortune, et de fonctionnaires pour lesquels Manille n'était d'ordinaire qu'une résidence de punition et d'exil. Les uns et les autres étaient gouvernés par leurs petites passions, par leurs rancunes et par l'ennui. Le clergé au contraire, installé à poste fixe dans la colonie, répandu dans les campagnes et sans cesse en contact avec la population indienne, avait des habi-

tudes, des traditions, un esprit de suite qui lui assuraient la supériorité sur ses adversaires laïques, en même temps que l'influence politique et religieuse sur la race conquise. Les gouverneurs-généraux changeaient au gré des caprices ou des révolutions de la métropole; les archevêques ne quittaient leur siége qu'avec la vie. Depuis l'origine de la domination espagnole, il y a eu à Manille soixante-dix-huit gouverneurs et seulement vingt-deux archevêques. Ce seul fait expliquerait la prédominance de l'autorité cléricale.

Le triomphe du clergé tourna au profit de la population indigène. Les Tagals, race douce et paisible, avaient écouté avec soumission les premiers accens de la prédication évangélique. Ils s'étaient convertis sans difficulté à une religion nouvelle qui leur parlait un langage de paix, se montrait tolérante pour leurs habitudes, et leur enseignait un calendrier où chaque jour ramenait une fête et une occasion de cérémonies et de réjouissances en l'honneur de la Vierge ou d'un saint. Le caractère docile et bienveillant des Tagals charma les pieux missionnaires, qui, devenus bientôt tout-puissans au milieu de leurs ouailles, se virent naturellement amenés à les protéger dans leurs intérêts temporels. Dès lors le curé, soutenu par l'archevêque et par les ordres monastiques, se trouva placé comme un intermédiaire entre l'autorité civile et les indigènes. Malheur à l'alcade qui se serait permis une exaction, un abus de pouvoir, ou qui seulement aurait contrarié les fidèles! Le curé était là pour dénoncer le fait et provoquer le déplacement du fonctionnaire indigne ou trop zélé. Ainsi, pendant que se débattaient dans les hautes régions les luttes du spirituel et du temporel, la population tagale, protégée par le clergé, ménagée par les laïques, vivait heureuse de sa vie indolente et facile; elle allait à la messe, se livrait aux processions, payait peu d'impôts et ne travaillait guère. Cet état de choses s'est maintenu depuis trois siècles. L'archipel des Philippines a été conquis par les moines, conservé par eux à la couronne d'Espagne, gouverné par leur règle indulgente et paternelle. Aujourd'hui encore, l'autorité cléricale domine dans cette région de l'extrême Asie. L'archevêque est le personnage le plus important de Manille; le curé règne dans les villages. Quand un voyageur désire visiter les provinces de l'intérieur, c'est dans les couvens qu'il va demander sa feuille de route, et lorsqu'il arrive dans un village tagal, c'est au curé qu'il fait sa première visite, c'est au presbytère qu'il trouve l'hospitalité.

L'esclavage est inconnu aux Philippines; il n'existait pas avant la conquête, et les Espagnols ne l'ont ni importé ni toléré dans leurs possessions asiatiques. On n'y voit même pas ce système de travail réglementé ou forcé qui est en vigueur dans d'autres colonies euro-

péennes, et qui n'est souvent qu'un esclavage déguisé. Quand on parcourt l'intérieur de Luçon, le regard n'est pas attristé par le spectacle de l'homme transformé en bête de somme et péniblement courbé sur le sillon. Vous y chercheriez vainement ces combinaisons savantes que les Hollandais ont imaginées à Java pour exploiter les ressources du travail indigène. Le Tagal est libre et n'entend d'autre cloche que celle qui l'appelle à l'église. Sans doute on doit louer la modération de l'Espagne envers ses sujets asiatiques et la sollicitude du clergé pour le bonheur de ses fidèles : le tableau que présentent les Philippines est édifiant et touchant, il laisse dans l'esprit du touriste de gracieuses impressions, il procure aux yeux la satisfaction qu'inspire l'harmonieux ensemble d'un peuple heureux et d'une belle nature, et cependant quelque chose y manque : c'est le mouvement, c'est la vie. Nonchalamment étendu sur cette terre féconde, l'homme s'endort d'un sommeil qui n'est point le prix des saines fatigues; l'indolence espagnole et la paresse tagale couvrent d'une teinte morne ce tableau où nulle part n'apparaît l'image du travail. Est-ce donc pour un tel usage que la Providence a donné à l'Indien une terre si riche et un soleil qui prodiguerait aux moindres efforts de la culture l'or de ses rayons? Quel emploi l'Espagne a-t-elle fait de cette conquête, demeurée à peu près stérile entre ses mains? — Voilà ce qui préoccupe à bon droit l'économiste, et ce qui lui gâte, en présence de ces splendides régions, le plaisir des yeux. Sir John Bowring cherche à s'en consoler en pensant que tant d'espaces sans culture sont en réserve pour combattre un jour les effets de la théorie de Malthus. Si dans les pays d'Europe la population tend à s'accroître au point d'excéder la puissance productive du sol, du moins reste-t-il encore sous les tropiques de vastes contrées où la race humaine peut trouver un refuge contre la marée montante de la misère. Ces plaines que la charrue n'a point labourées, ces forêts où n'a jamais pénétré la hache, ces fleuves et ces lacs dont les eaux exubérantes remontent stérilement vers le soleil sans avoir été jamais disciplinées au profit du sol, toutes ces richesses endormies sont là qui attendent le travail de l'homme et promettent aux déshérités du vieux monde une place au banquet de la vie!

Jusqu'ici les voyageurs qui ont décrit les Philippines ne se sont guère avisés de faire un retour sur Malthus; la plupart ont raconté les mœurs tagales, les combats de coqs, les couvens de Manille, les presbytères de village, que parfois leur médisance ornait d'une population étrangère aux besoins du culte : récits plus ou moins pittoresques qui n'auraient plus aujourd'hui le mérite de la nouveauté. Sir John Bowring a étudié le pays à un point de vue différent. Gouverneur d'une colonie anglaise, il a pu, en quelques semaines de

vacances et à travers les voiles de l'hospitalité officielle, apprécier les ressources et l'avenir de la colonie espagnole. Voué dès sa jeunesse aux investigations économiques, il a naturellement recherché dans les Philippines ce que d'autres n'auraient point su découvrir ou auraient évité de voir, c'est-à-dire les moyens d'exploitation, les forces productives, les impôts, les statistiques. Si peu divertissante que soit dans l'opinion de beaucoup de gens l'économie politique, elle est reconnue aujourd'hui comme une science d'utilité générale, et il est bon qu'elle envoie ses voyageurs dans des contrées qui lui offrent un champ si fécond et si neuf d'observations. C'est une science jeune; elle doit, comme la jeunesse, s'instruire en voyageant, et elle peut répandre avec fruit au milieu de nous les enseignemens qu'elle recueille. Il est donc tout simple que sir John Bowring nous cite Malthus, l'un de ses classiques. Ce nom si terrible est d'ailleurs placé fort à propos au début du chapitre que l'économiste voyageur consacre à la population des îles Philippines.

Il est impossible de donner le chiffre de cette population; une évaluation officielle qui date de 1858 porte 4,290,000 habitans, sur lesquels on compte 1,860,000 Indiens, métis ou Chinois payant l'impôt. D'après une autre statistique, dressée par les moines, il y aurait 3,560,000 chrétiens répartis entre l'archevêché de Manille et les trois évêchés de l'archipel; ce qui ne laisserait qu'un chiffre relativement trop faible pour la population idolâtre et indépendante qui habite l'intérieur de Luçon et les régions complétement inexplorées de Mindanao et de Mindoro. Il faut donc renoncer à obtenir un renseignement exact; mais ce qui est certain, c'est que le sol n'est pas habité en proportion de son étendue, et qu'il pourrait nourrir une population beaucoup plus considérable. Les ressources de la culture y sont incalculables, et le jour où l'Espagne voudra mettre la main à l'œuvre, elle aura devant elle, dans ses possessions asiatiques, trop longtemps délaissées, un immense avenir de colonisation.

Les tribus insoumises de Luçon vivent à l'état sauvage; on les désigne sous le nom général de *negritos*. Cette race paraît avoir été la première établie dans l'île, où elle a été peu à peu remplacée par les Tagals, qui l'ont refoulée dans les montagnes et dans les forêts inaccessibles de l'intérieur. C'est une race mourante et destinée, de même que le peau-rouge de l'Amérique, à disparaître entièrement du sol. Du reste, vivant de chasse et de pêche, misérable, étrangère à toute idée de civilisation, elle n'inquiète en aucune manière la domination espagnole, qui la laisse s'éteindre lentement et sûrement dans sa dernière retraite. Parfois quelques missionnaires s'aventurent avec l'Évangile dans les parages hantés par les *negritos:* ils n'en reviennent pas toujours, et leurs couvens, après les

avoir inscrits sur la liste déjà longue de leurs martyrs, ne demandent pas que le bras temporel s'arme pour les venger. Une portion des tribus de Mindanao est absolument semblable aux *negritos* de Luçon; mais on compte dans cette île de nombreuses tribus musulmanes, plus rebelles encore que ne le sont les idolâtres à la prédication catholique et plus redoutables pour l'Espagne, qui ne s'est point encore trouvée en mesure de diriger contre elles une attaque en règle. Parti du golfe Persique, l'islamisme s'est répandu à Sumatra, à Java, à Bornéo, dans les îles de la Malaisie, et il a pénétré ainsi, d'archipel en archipel, jusqu'à Mindanao, où il oppose à la conquête espagnole son fanatisme religieux et ses mœurs guerrières. A l'exception du petit établissement de Zamboanga, situé à la pointe sud-ouest, cette île peut être considérée comme indépendante.

Ce sont les Tagals au nord, les Bisagos au sud, qui forment la grande masse de la population indigène. D'après certains auteurs, ils seraient originaires de l'Amérique. Une opinion plus plausible les fait venir de la Malaisie. Il y a entre le Tagal et le Malais un air de famille; le type du visage et le teint sont à peu près semblables, et un assez grand nombre de mots se retrouvent dans les deux dialectes. Quoi qu'il en soit, et sans nous arrêter à ces discussions d'ethnographie, qui ordinairement n'apprennent rien à personne, nous avons devant nous l'une des races les plus intéressantes et les mieux caractérisées du monde asiatique. Le Tagal n'a rien de l'intelligence et de l'âpreté laborieuse qui distinguent le Chinois, ni de l'orgueilleuse et brutale cruauté qui arme à toute heure le bras du Malais. C'est une race indolente et tranquille, fuyant le travail, inaccessible aux soucis, et en même temps aimant le luxe, ardente aux fêtes et au jeu, musicienne, presque artiste. Toutes les contradictions se heurtent dans cette étrange nature, où domine pourtant un sentiment inné de soumission aux forces et aux volontés extérieures. Le Tagal n'a pas eu un seul moment la pensée de défendre son pays contre l'Européen ni ses dieux contre les moines; il a, dès le premier jour, tout accepté, de nouveaux maîtres et une religion nouvelle. Il n'est point de sujet plus docile ni de catholique plus fervent. Comment les Espagnols auraient-ils malmené une population qui se livrait de si bonne grâce? Comment l'inquisition elle-même n'aurait-elle point désarmé devant ces faciles chrétiens? Le Tagal continue donc à vivre heureux sous le joug le plus doux, le plus humain qui ait jamais été imposé à une nation. Mais quel est l'avenir de cette race? Il serait intéressant de savoir si, depuis que les Espagnols se sont emparés des Philippines, la population indienne s'est accrue. D'accord avec la nature, d'accord avec l'histoire et avec la morale, l'économie politique enseigne que l'inertie

ne saurait perpétuer la vie; donc un peuple qui méconnaît la rude loi du travail est condamné à périr un jour sous les coups d'un peuple plus intelligent ou plus fort, à moins qu'il ne se régénère en mélangeant son sang avec un sang étranger. Les Tagals ont refoulé les *negritos;* ne pourraient-ils pas être refoulés à leur tour? Heureusement pour eux, il se trouve là une race qui semble chargée du soin de retremper et de repeupler l'Asie : c'est la race chinoise. Nulle part peut-être mieux qu'aux Philippines ne se révèle le grand rôle qu'elle est appelée à jouer dans les destinées de l'extrême Orient. L'immigration des Chinois dans l'archipel est incessante et intarissable; il en sort une génération de métis dont le nombre et l'influence augmentent progressivement au point de constituer dans les campagnes comme dans les villes toute une nation nouvelle qui ranime à son contact la langueur du vieux sang tagal. Sir John Bowring insiste avec raison sur ce fait providentiel. Avant lui, d'autres voyageurs avaient signalé l'importance de l'immigration chinoise dans l'île de Luçon; ils avaient décrit ces bienheureux enfans du Céleste-Empire s'accommodant là comme s'ils étaient chez eux, ouvrant boutique, prenant femme indienne, faisant le signe de croix et suivant dévotement les processions, pour s'enrichir au plus vite et repartir vers le sol natal, en laissant derrière eux femmes, enfans, chapelets, cierges, et tout le mobilier de leur hypocrite exil. Il y a du vrai dans cette amusante caricature du colon chinois; mais l'économiste, cherchant la raison et la fin des choses, examine avec attention le singulier phénomène qui se produit sous ses yeux, et il découvre les sérieux effets de ces migrations et de ces mélanges de races. Le sujet mérite qu'on s'y arrête.

Nous avons déjà rappelé qu'à son origine la domination espagnole avait été menacée par les incursions des pirates chinois, et que les immigrans du Céleste-Empire s'étaient à plusieurs reprises révoltés contre les maîtres de Luçon. On tenta donc de modérer, par des taxes d'entrée et de séjour, les arrivages de ces colons qui pouvaient introduire dans l'île de dangereux élémens de désordre. En dépit des mesures restrictives, les Chinois affluèrent à Manille. Aux premiers temps, ils allaient dans l'intérieur, où ils se livraient à la culture; mais peu à peu ils s'habituèrent à demeurer dans les villes, où, par leur industrie, à force d'économie et de patience, ils parvinrent à accaparer le commerce de détail. C'est l'histoire de toutes les immigrations chinoises dans les diverses colonies européennes de l'Asie, à Singapore, à Java, aussi bien qu'aux Philippines. Aujourd'hui les Chinois occupent la majeure partie des boutiques de Manille; ils ont dépossédé et ruiné les Tagals, incapables de soutenir une telle concurrence. Une fois maîtres des villes, ils se sont de nouveau répandus dans les campagnes, joignant aux profits

du commerce ceux de l'exploitation agricole entreprise sur une grande échelle. Les voici maintenant partout, au nombre de plusieurs milliers, se renouvelant par de continuels arrivages. Ces infatigables travailleurs ont donc pour ainsi dire conquis les Philippines; mais, là comme ailleurs, ce ne sont que des conquérans de passage. Après quelques années de séjour, ils retournent dans leur pays. Ce mouvement de va-et-vient, favorisé par le voisinage et entretenu par l'habitude, entre les côtes du Céleste-Empire et l'archipel, ne semblerait en définitive qu'un fait très ordinaire, s'il ne fallait pas tenir compte d'une circonstance, insignifiante au premier abord, qui caractérise l'émigration chinoise. Observez ce bâtiment qui, venu du Fo-kien, débarque à Manille son chargement de passagers. Vous verrez descendre à terre cent Chinois, vos yeux chercheraient vainement une Chinoise. Ces colons apportent à Luçon leurs bras, leur intelligence, leur amour du gain, quelques-uns même leurs capitaux; mais il leur manque l'élément le plus essentiel de toute colonisation, la famille! Les Chinois bravent, pour émigrer, les prohibitions légales; les mœurs, plus fortes que les lois, enchaînent les Chinoises au sol natal. On comptait en 1855 à Manille et dans le faubourg de Binondo près de six mille Chinois, et seulement deux femmes chinoises! La suite se devine. Le Chinois, qui ne pratique guère la continence, recherche une femme du pays, et comme il a en même temps l'esprit de famille, il veut une femme légitime; mais le mariage n'est permis qu'aux catholiques : à merveille! Il se convertit, il se marie, et, selon l'usage de son pays, il aura beaucoup d'enfans. Telle est l'origine de la population métisse qui s'est multipliée si rapidement sur toute l'étendue des Philippines, et qui ne fera que s'accroître, car les Chinois vont vite en besogne. Cette race conserve, même à travers plusieurs générations, le type et le caractère paternels. Elle a le teint jaunâtre et les yeux bridés, qui dénotent son origine, et, ce qui vaut mieux, elle a l'intelligence, l'activité, l'amour du travail. C'est elle, on peut le prédire, qui défrichera un jour les Philippines, et qui, rentrant par de successifs croisemens dans la famille indienne, régénérera le sang tagal. Voilà l'immense service que l'immigration chinoise rend en ce moment à la colonie espagnole, où l'on ne saurait compter de longtemps encore sur le concours actif de l'élément européen.

Il n'y a guère en effet dans les Philippines plus de deux mille Espagnols nés en Europe; si l'on ajoute à ce chiffre environ deux cents étrangers, établis pour la plupart à Manille, on a le contingent de la population européenne de l'archipel. Un certain nombre de créoles espagnols, nés dans le pays, conservant l'orgueil de leur origine castillane et formant une sorte de caste à part, peuvent également figurer dans ce dénombrement. En résumé, la race blanche

ne concourt jusqu'ici que pour une très faible part au peuplement de ces îles. Doit-on attribuer un tel fait uniquement à l'influence du climat? ou bien ne faut-il en chercher la cause que dans les difficultés, les restrictions peu intelligentes, qui, pendant trois siècles, ont entravé les opérations du négoce? Le climat des Philippines, avec ses chaleurs énervantes, qui engendrent parfois des épidémies, n'est point favorable au travail des blancs; mais le même obstacle se rencontre dans d'autres régions tropicales où cependant l'immigration européenne, composée de capitalistes, de commerçans, d'artisans, est beaucoup plus considérable. C'est le régime économique qui a surtout éloigné des ports de l'archipel ces pionniers de la race blanche qui préfèrent s'établir dans les pays où le commerce est dégagé de toute entrave, où l'esprit d'entreprise n'est plus retenu par les liens d'une mauvaise législation. Que l'Espagne suive l'exemple qui lui est donné par l'Angleterre et par la Hollande : la population européenne se portera dans sa colonie comme elle se porte à Hongkong, à Singapore, à Batavia.

Je me suis longuement étendu sur cette question de population : il n'y en a pas qui soit plus importante quand on traite d'un établissement colonial. En Asie comme en Europe, la plus grande richesse d'un pays, ce n'est pas la fécondité du sol, la variété des produits, l'excellence des conditions naturelles : c'est l'homme, l'homme qui travaille, qui met en valeur les biens de la terre et qui fait lever la récolte. Or quelle contrée au monde pourrait être mieux partagée que l'archipel des Philippines? Une population indigène de quatre millions d'âmes, une immigration régulière et continue qui amène un supplément de bras en même temps que le concours d'une intelligence supérieure, puis, au-dessus de ces deux élémens qui assurent la puissance du nombre, et comme couronnement de l'édifice colonial, l'habileté, l'activité de la race européenne, disciplinant le travail et répandant au dehors, par le courant des échanges, l'excédant des produits : les Philippines possèdent tout cela. Elles n'ont pas à compter avec les embarras de l'esclavage; elles n'en sont pas réduites à essayer ces combinaisons coûteuses et hasardeuses à l'aide desquelles certaines colonies cherchent à se procurer des *coolies*. Comment donc se fait-il que leurs progrès aient été si lents? Il ne suffit pas d'accuser la paresse du Tagal. Le Tagal aurait travaillé, s'il y avait été incité par son intérêt et par l'exemple, s'il avait moins souvent fêté les saints, patrons du chômage, s'il n'avait pas trouvé dans ses chefs spirituels une indulgence excessive et dans l'administration espagnole une incroyable inertie. « On m'a cité, dit sir John Bowring, un Tagal qui, sur le conseil d'un moine, s'est décidé à cultiver la canne à sucre. La première année, il a obtenu 500 dollars du produit qu'il a porté au marché d'Iloïlo. Il a continué,

et la prochaine vente lui donnera 1,000 dollars. Ses voisins veulent faire comme lui, et les voilà planteurs. » Tout le mal procède donc d'un vicieux système qu'il est temps de réformer.

Le jour où la notion du travail aura pénétré aux Philippines, l'on ne sera embarrassé que sur le choix des cultures pour occuper avec profit les bras de la population indigène. Le sucre, le tabac, le café, l'indigo, le riz, le cacao, en un mot toutes les productions tropicales peuvent être cultivées avec succès dans les différentes parties de l'archipel. Sir John Bowring assure même que le coton s'y récolterait en abondance, et il engage les manufacturiers de Manchester à porter leur attention vers l'Asie orientale plutôt que d'envoyer des missionnaires à la découverte du coton africain. Depuis plusieurs années, Manille expédie en Chine de nombreux chargemens de riz. Le sucre et le café des Philippines sont connus sur tous les marchés d'Europe. Quant au tabac, la valeur de la production indigène, qui a quadruplé depuis vingt ans, dépasse aujourd'hui 25 millions de francs. La moitié de la récolte se consomme dans l'archipel; un quart est exporté sous forme de cigares, et l'autre quart est expédié, en cigares et en feuilles, à destination de la métropole, qui se l'attribue comme revenu colonial. Le tabac de Luçon est d'excellente qualité. Il faut croire que ce produit se gâte en voyageant sous nos latitudes, et que le climat de la France lui est fatal, car il est impossible de le reconnaître dans les détestables cigares que la régie prétend nous vendre sous le nom de cigares de Manille. Je dois pourtant déclarer que de simples particuliers ont acheté à la fabrique de Manille et rapporté en France des caisses de très bons cigares. Comment la régie s'arrange-t-elle pour être si mal servie et pour nous servir si mal? Quoi qu'il en soit, je tiens à défendre la réputation, fort compromise parmi nous, du tabac de Luçon, et à rappeler, comme l'a fait sir John Bowring, que ce produit assurerait à lui seul la fortune des Philippines. Avec La Havane et Manille, l'Espagne possède les deux métropoles du tabac.

Dans tous les pays, la constitution de la propriété exerce une grande influence sur le rendement du sol. Il serait assez difficile de définir quel est, à cet égard, le régime en vigueur aux Philippines. En droit, l'indigène ne peut être propriétaire, mais il conserve la jouissance du domaine qu'il cultive, et en fait ce droit de jouissance ou plutôt cet usage équivaudrait à la propriété. Les colons espagnols peuvent obtenir des concessions de terres moyennant le paiement d'une faible rente; ces concessions sont rarement demandées, les Espagnols étant, comme on l'a vu, fort peu nombreux dans la colonie et appartenant pour la plupart aux professions libérales ou mercantiles. Les couvens au contraire et les corporations religieuses possèdent d'immenses propriétés; mais on sait

que les biens monastiques sont ordinairement mal exploités, et ce n'est point là que se produiront aux Philippines les perfectionnemens agricoles. L'organisation territoriale est donc très imparfaite, et, comme il n'y a point d'impôt foncier, l'indigène ne cultive guère au-delà de ses besoins. Ce ne sont point cependant les lois ni les règlemens qui manquent pour encourager le travail des Tagals. Le code indien recommande de planter les arbres appropriés à la nature du sol, de semer, suivant les localités, le riz, le blé, le maïs, le coton, d'entretenir du bétail, d'avoir au moins douze poules et un coq, etc. L'indigène qui négligera pendant deux ans ces sages prescriptions sera dépossédé, et son domaine passera à d'autres. Ne s'est-il pas trouvé, il y a quelques années à peine, un gouverneur qui a imaginé d'imposer aux capitaines des navires venant de Chine ou de l'Inde anglaise l'obligation d'apporter cinq cents oiseaux vivans destinés à être lâchés sur les plaines de Luçon pour détruire les insectes qui dévoraient les récoltes! Sir John Bowring cite le décret. Il n'est pas besoin de dire que cette législation, ces règlemens si détaillés, si minutieux et parfois si ridicules, demeurent lettre morte. La mise en valeur des îles Philippines réclame des mesures d'un ordre plus général. Il serait dangereux de modifier le régime des biens du clergé et de mécontenter les couvens, mais on pourrait déterminer d'une manière plus précise le droit de propriété pour les indigènes, faciliter la vente des domaines et accorder largement aux étrangers la faculté d'acquérir des terres. En outre, comme la propriété n'a de prix que si elle peut être aisément exploitée, on devrait améliorer ou plutôt créer le système des voies de communication de manière à assurer le transport des récoltes aux points d'embarquement. Peut-être dans les premiers temps la concurrence des Européens et des Chinois viendrait-elle déranger les habitudes des Tagals, qui se verraient ou privés de leurs terres ou obligés de les cultiver; mais la population métisse ne tarderait pas à comprendre les avantages de cette réforme agricole, et elle entraînerait le reste. Que l'on attire les capitaux, que l'on organise la circulation des produits : les bras, désormais remunérés, finiront par se mettre au travail. Ces procédés, que recommande avec raison sir John Bowring, relèveraient bientôt les Philippines au niveau des plus riches colonies.

Il n'est pas douteux que ces améliorations intérieures, en consolidant la propriété et en multipliant les produits, profiteraient largement au commerce de l'archipel. L'histoire du régime commercial aux Philippines est réellement édifiante. Sans remonter aux premiers temps de la conquête, où la colonie n'entretenait de rapports qu'avec la Nouvelle-Espagne, au moyen du fameux galion d'Acapulco, nous ne voyons, pendant le cours des XVII[e] et XVIII[e] siècles,

que des règlemens restrictifs, prohibitifs, entravant les échanges et étouffant dans leur germe les élémens de prospérité que renfermaient ces belles contrées. En 1785, le commerce fut livré à une compagnie privilégiée. C'était un progrès, car au moins cette compagnie jouissait de certaines facilités qui jusqu'alors avaient été jugées incompatibles avec les pures doctrines du régime colonial. Le privilége de la compagnie expira en 1834, et ne fut pas renouvelé. C'était encore un progrès. Quelques négocians étrangers avaient obtenu en 1814 la faculté de s'établir à Manille, et cette première dérogation aux vieilles pratiques avait porté ses fruits. L'Europe commençait alors à nouer des relations plus suivies avec l'extrême Orient; les colonies anglaises et hollandaises devenaient florissantes. Le marché de la Chine attirait l'attention des négocians. Manille ressentit le contre-coup de cette activité commerciale. En 1855 seulement, le gouvernement espagnol jugea que le moment était venu d'accorder plus de latitude au commerce étranger, et il ouvrit trois nouveaux ports : Sual dans l'île Luçon, Iloïlo dans l'île Panay, et Zamboanga dans l'île Mindanao. Ainsi jusqu'en 1855 les échanges de tout l'archipel avec l'étranger étaient exclusivement concentrés à Manille. Il fallait que les produits des différentes îles fussent apportés à grands frais dans ce port avant d'être expédiés vers l'Europe, et de même les marchandises européennes ne pouvaient être débarquées que dans les entrepôts de la capitale. Voilà ce que l'on appelait au bon temps la saine pratique du système colonial! Qu'est-il arrivé? C'est qu'à chaque relâchement des vieux liens, à chaque mesure relativement libérale, correspond un progrès intérieur, un accroissement de prospérité et d'échanges. L'Espagne n'est point le seul pays du monde qui ait à profiter de cet enseignement. L'expérience a démontré que les colonies ne se développent qu'à la condition d'envoyer leurs produits sur tous les marchés, et que les colonies les plus avantageuses pour leurs métropoles sont précisément celles qui jouissent de la plus grande liberté commerciale. L'Angleterre et la Hollande ont successivement essayé, dans leurs colonies de l'Asie, du régime de la prohibition absolue et de l'expédient des compagnies à priviléges : elles y ont renoncé, et elles font rapidement disparaître, dans l'Inde et à Java, les vestiges de l'ancienne législation. L'Espagne semble vouloir entrer dans la même voie. Elle y est encouragée par le succès des réformes qu'elle a, dans ces derniers temps, accomplies aux Philippines. Un commerce de 80 millions de francs environ est évidemment au-dessous de ce que l'on doit attendre d'une colonie aussi vaste et aussi peuplée.

Le budget des recettes aux Philippines s'élève à près de 60 millions de francs, provenant des monopoles, en tête desquels figure le tabac, de l'impôt direct que paient, sous forme de capitation, les

indigènes, les métis et les Chinois, de la douane, des loteries. Avec ce revenu, la colonie paie toutes ses dépenses, son armée de quinze mille hommes, composée presque entièrement de troupes tagales, sa marine, qui est peu considérable, les fonctionnaires civils, etc. Il reste environ 6 millions qu'elle verse dans le trésor de la métropole. C'est un bénéfice net qui n'est pas à dédaigner pour l'alignement des budgets espagnols.

Les chiffres statistiques abondent dans la relation de sir John Bowring; j'aime mieux les y laisser. Les raisonnemens qui les accompagnent et les éclairent sont particulièrement à l'adresse du gouvernement espagnol. Le voyageur a voulu sans doute acquitter par une leçon d'économie politique la dette d'hospitalité qu'il a contractée envers l'administration des Philippines; venant d'un professeur émérite, inspirée par un sentiment de sincère bienveillance, la leçon mérite de ne pas être perdue. A un point de vue plus général, cette étude sur la colonie espagnole s'appliquerait à la plupart des établissemens que les Européens possèdent en Asie, et elle peut profiter à tous les gouvernemens. Seulement il faut avouer que, sous le rapport pittoresque, elle offre un médiocre attrait. En présence d'une splendide nature qui prête aux descriptions éloquentes, sous ce soleil ardent qui échauffe les imaginations les moins poétiques, devant ces forêts vierges, ces montagnes, ces volcans qui font si bien dans un récit de voyage, l'économiste ne songe qu'aux problèmes de la production et de la consommation. Ces richesses spontanées du sol, il ne s'arrête pas à les peindre; il veut qu'on les exporte. Traverse-t-il un beau pays : il ne tient pas au paysage, il s'aperçoit seulement que la route est détestable, et que les récoltes ne peuvent point passer par là. Il traverse une rivière, le pont s'écroule. Le touriste vulgaire ne manquerait pas de raconter ce tragique accident, et de nous dessiner la charmante ruine de bambou. L'économiste n'est pas si facile : il gourmande l'administration des ponts et chaussées. Et ces fameux combats de coqs que tous les voyageurs ont chantés en prose plus ou moins épique, que j'ai célébrés, moi aussi, je m'en accuse, dans un récit de jeunesse, que deviennent-ils sous la plume austère d'un disciple d'Adam Smith? Sir John Bowring croirait sans doute déroger en décrivant lui-même cette scène de mœurs tagales. Il traduit une relation empruntée à un auteur espagnol, et quand, après s'être mis en règle avec la curiosité du lecteur, il prend la parole pour son propre compte, c'est pour condamner la passion du jeu et le revenu de 86,326 piastres 25 centièmes qu'elle procure au gouvernement. A quoi bon tous ces coqs destinés à rougir de leur sang le sable de l'arène? Il vaudrait bien mieux, pour la fortune des Philippines et pour la morale, qu'on les enfermât dans les basses-cours avec des poules! Sir John Bowring est impitoyable pour la poésie; n'en usant

pas, il ne la souffre pas chez les autres. Un de nos compatriotes, après une longue résidence aux Philippines, a publié, il y a quelques années, ses impressions. Il a décrit son habitation, entourée de bois épais, d'Indiens féroces, de crocodiles et autres bêtes sauvages; il a raconté ses combats avec les uns et avec les autres, comment il a défriché les forêts, dompté les Indiens et massacré les crocodiles, comment il a vu des cervelles humaines servies à des festins de cannibales, et, spectacle moins terrible, des Tagals couveurs, c'est-à-dire faisant éclore des œufs de canard en dormant dessus. Ces récits ont, à ce qu'il paraît, obtenu un certain succès, car ils ont eu deux éditions en France et l'honneur d'une traduction anglaise. Sir John Bowring, qui est d'ordinaire peu facétieux, se met en frais de malice pour contredire les exagérations plus que pittoresques de M. de La Gironnière; il a visité le domaine décrit par le trop ingénieux conteur, et il n'a rien vu de pareil, ce qui n'aurait pas dû le surprendre, puisque le Français avait métamorphosé ce lieu terrible; il prend même la peine d'expliquer compendieusement le procédé artificiel employé pour l'éclosion des œufs de canard, sans la moindre superposition de Tagal. Enfin il annonce par une note (*in notâ venenum*) que M. de La Gironnière est reparti pour les Philippines, chargé d'une mission scientifique par le gouvernement français. Pourquoi pas? Tout cela est de bonne guerre, mais j'y trouverais presque de l'ingratitude, car certainement ce qu'il y a de plus amusant dans le livre de sir John, c'est l'extrait de la relation extraordinaire que nous devons à l'imagination de notre compatriote.

On aurait pu s'attendre à une description moins aride des ports ouverts en 1855, Sual, Iloïlo et Zamboanga, que sir John Bowring a successivement visités. C'était là l'occasion de fournir quelques détails nouveaux sur l'organisation et sur les mœurs des Philippines. Malheureusement le voyageur conserve partout sa tenue correcte et son imperturbable sang-froid économique; il faut plonger les regards à travers un amas de chiffres pour découvrir quelque trait curieux ou intéressant de la vie indigène. Nous voudrions de temps à autre le récit d'un touriste, nous ne lisons le plus souvent qu'un rapport de consul. Des trois ports où le décret de 1855 a permis aux étrangers d'établir des comptoirs, Iloïlo, dans l'île de Panay, est le plus considérable. Sir John Bowring, en parcourant les environs de la ville, remarque les apparences de richesse que présente le pays, l'étendue et la nombreuse population des villages, la bonne harmonie qui règne entre l'autorité espagnole et les Indiens, l'influence prépondérante du clergé. Partout il est accueilli avec les honneurs dus à sa position officielle : l'alcade s'empresse à sa rencontre, suivi du maire et des notables, la population lui fait fête et

accourt de loin pour contempler le noble étranger; mais, dès que le curé se montre, alcade, maire, peuple lui ouvrent respectueusement passage et lui laissent le premier rang. Nous voici dans un village voisin d'Iloïlo. C'est au couvent des Augustins que s'arrête le cortége sur l'invitation d'un moine intelligent et aimable, qui fait de la meilleure grâce les honneurs du logis. Tout est comfortable et bien ordonné. Les appartemens sont meublés avec goût. Point de cellules sombres, point d'étroits corridors où le corps étouffe. L'air circule, et on se sent à l'aise. Il y a un grand et beau jardin, dont une partie est réservée à la culture du cacao, car les moines ne se fient qu'à eux-mêmes pour la confection de leur chocolat. La basse-cour est abondamment garnie : on trouve de bons chevaux dans les écuries et d'élégantes voitures sous les remises. Le couvent ne rougit pas de sa richesse : il a de gros revenus et il s'en sert, à la satisfaction des visiteurs que le hasard lui amène. Sir John arrive au réfectoire, où la nappe est mise. Il ne nous dit point le menu du repas, et c'est un oubli de l'économiste, qui sans doute a été distrait de son étude habituelle par les espiègleries des petites filles tagales chargées du service de la table. Ces enfans l'examinent curieusement en lui changeant ses assiettes, elles suivent ses gestes, observent ses vêtemens et échangent à haute voix leurs réflexions sur cet étranger dont la venue a mis sur pied le village et le couvent, même aux heures de la sieste. Elles s'étonnent de voir si simplement habillé, sans broderies d'or, sans chapeau à plumes, un personnage qui, dit-on, est un grand chef. L'une d'elles, commettant devant les bons pères le péché de curiosité, plonge sans façon ses petites mains brunes dans la blanche chevelure, par bonheur très naturelle, du gouverneur de Hong-kong, et paraît admirer beaucoup cette décoration de l'âge, dont les Tagals aux cheveux fidèlement noirs ne sont jamais parés. Après le repas viennent les cigares, puis on quitte le couvent, et sir John trouve à la porte tous les notables qui l'attendent avec leurs voitures, et, défilant à sa suite, l'escortent joyeusement jusqu'à la ville. Quant aux jeunes officiers anglais qui accompagnaient le gouverneur, on les retient au village, où les Tagals ont organisé une fête et des danses avec la permission du curé.

Dans le port de Sual, même réception, où se révèle, toujours au premier plan, l'influence des ordres religieux. L'alcade est un excellent homme, mais le frère Gabriel! Frère Gabriel a seul la parole; c'est lui qui explique l'histoire et les ressources du pays, c'est lui qui fait l'invitation à dîner. Il ordonne et dirige tout dans ce pays, qui est son domaine, qui lui appartient corps et âmes, et où les affaires ne marchent qu'au son de la cloche du couvent. Du reste, la rencontre est heureuse pour sir John Bowring, car déjà frère Gabriel s'entend à merveille avec le consul que l'Angleterre a eu soin d'in-

staller à Sual dès l'ouverture du port; il ne dédaigne pas l'économie politique, il applaudit à une réforme qui doit tourner au profit de ses ouailles, et, oubliant que les Anglais sont hérétiques, il les verrait volontiers arriver avec leurs marchandises et leur argent. L'esprit libéral ne serait donc point banni des couvens de Sual : habitués à gouverner les intérêts temporels des populations, quelques moines ont compris qu'il est temps d'introduire parmi les Indiens l'habitude du travail, et tandis que l'alcade, nommé seulement pour quelques années ou pour quelques mois, ne songe qu'à passer doucement son temps d'exercice, le prêtre, qui est attaché pour la vie aux destinées de son village, s'occupe plus activement du bien-être de tous; il surveille le commerce et confesse ses pénitens sur l'état de leurs récoltes. C'est une justice qu'il faut rendre à certains couvens des Philippines, et si l'on n'avait sous les yeux que l'exemple de Sual, on serait presque tenté de reconnaître que, dans la situation présente de la société indienne, aucune influence ne remplacerait avec avantage celle des couvens pour développer les progrès matériels.

Sir John Bowring ne séjourna que très peu de temps à Zamboanga. Tant que les Espagnols n'auront point étendu leur domination à l'intérieur de l'île Mindanao, le commerce de ce port demeurera à peu près nul. Avant 1855, les baleiniers des mers du Sud venaient en assez grand nombre à Zamboanga pour y renouveler leurs vivres, et par la même occasion ils faisaient un peu de contrebande. Lorsque les échanges ont été régulièrement autorisés, on a établi une douane, afin de percevoir les droits; depuis ce moment, les baleiniers vont ailleurs. Une forteresse commande la côte, mais à l'arrivée du *steamer* anglais qui portait sir John Bowring, elle ne put tirer la salve d'usage, les magasins de poudre se trouvant tout à fait vides. Mieux vaudrait assurément une douane sans douaniers qu'un fort sans poudre. Aujourd'hui que les Européens ont la faculté de trafiquer à Zamboanga sous la protection de la douane, il ne s'y vend presque rien. Voilà le résultat de la réforme libérale de 1855. C'est ce qu'il y a de plus curieux à observer, quant à présent, dans ce petit port, où l'officier qui remplit les fonctions de gouverneur occupe ses loisirs à former une collection d'armes malaises. Il est très bien placé pour cela, car les îles voisines, Bassilan, Soulou, sont peuplées de pirates, et le collectionneur peut s'y procurer à bas prix toutes les variétés de kris, de yatagans, de lances, en usage chez les Malais.

L'ouverture des trois ports est de date trop récente pour que l'on puisse apercevoir dès à présent les effets que produira sur la population indienne l'établissement de relations plus directes avec le commerce étranger. L'excellence de la mesure n'est pas contestable,

mais les résultats peuvent se faire attendre. Nous avons vu combien il a fallu de temps à l'Espagne pour réformer sa législation économique, pour inaugurer les lignes de chemins de fer et de paquebots, pour entrer définitivement dans la carrière des améliorations matérielles où l'ont précédée la plupart des nations européennes. Les obstacles que le progrès a rencontrés dans la métropole sont bien plus grands encore aux colonies. Toute œuvre coloniale exige la vigueur, la persévérance, l'esprit de suite, et ce n'est point par là que brille le caractère espagnol. Chaque révolution ministérielle à Madrid se fait sentir à Manille par l'envoi d'un nouveau gouverneur-général qui ne connaît rien aux intérêts du pays, et dont l'esprit doit être médiocrement porté aux sérieuses études de la colonisation, car il se peut que la prochaine malle d'Europe lui amène un successeur. Le palais du gouvernement à Manille est orné des portraits de tous les gouverneurs qui ont paru aux Philippines. Sir John Bowring, en contemplant cette longue galerie, a remarqué à la suite plusieurs cadres vides que la prévoyance de l'architecte a ménagés pour recevoir les portraits des futures excellences. Un portrait, voilà l'unique souvenir que la plupart de ces hauts fonctionnaires ont laissé dans la colonie. Cette mobilité extrême du personnel administratif serait partout une grande faute; ici l'inconvénient semble d'autant plus grave qu'il rend plus difficiles les efforts tentés par l'autorité civile pour lutter contre la prédominance excessive de l'autorité ecclésiastique, et pour reprendre aux yeux des populations indigènes le rang qui lui appartient.

Il est cependant du plus haut intérêt que cette influence cléricale rentre d'elle-même ou soit ramenée dans les justes limites. Il y a là une question de saine politique et de bon ordre dont la solution est indispensable. Accueilli et fêté dans les couvens, sir John Bowring a dû se trouver quelque peu embarrassé pour dire sur ce point tout ce qu'il pense; mais son sentiment n'est pas douteux, il se laisse deviner presque à chaque page du récit, et l'on voit que, malgré les gracieuses prévenances des moines, l'économiste est demeuré incorruptible. Tout en signalant avec impartialité les procédés aimables et avec gratitude les bons repas qu'il a trouvés sur sa route, tout en rendant hommage au zèle éclairé de quelques moines qui se prêteraient volontiers aux projets de réforme, il ne dissimule pas que le maintien de la prépondérance du clergé opposerait un obstacle à peu près invincible à l'essor de la prospérité coloniale. Pour que cette prospérité se développe, il faut modifier le régime de la propriété, les conditions de travail, les systèmes d'impôts, les relations avec les étrangers, c'est-à-dire introduire des élémens nouveaux, propager de nouvelles idées parmi les indigènes. Or comment ad-

mettre que le clergé, tout-puissant aujourd'hui, accueille et favorise ces nouveautés? Il n'y gagnera rien pour lui-même; il ne peut qu'y perdre. Ce sentiment, purement humain, de conservation n'a jamais été étranger à la politique de l'église; prêtre ou laïque, on aime à garder ce que l'on a. Mais un sentiment plus élevé pourrait inspirer les moines dans leur résistance. L'archipel des Philippines est aujourd'hui conquis à la foi catholique. La loi de Rome y règne sans partage. Le Chinois qui débarque à Manille se convertit et prend pour ainsi dire son billet de confession en même temps qu'un permis de séjour. L'hérésie n'a pas droit de cité. Quant aux tribus idolâtres qui habitent l'intérieur des îles, les moines les considèrent comme une proie ou plutôt comme une récompense promise à leurs courageuses prédications, et ils comptent à l'avance ces sauvages au nombre des fidèles qui viendront, au jour marqué par Dieu, grossir leur docile troupeau. Or n'est-il pas naturel que les moines craignent de voir s'altérer, au contact des étrangers, cette grande unité catholique dont ils se montrent si fiers? La liberté des cultes dans une colonie est la conséquence forcée de la liberté commerciale. Si les Anglais, les Américains, les Hollandais, les Allemands s'établissent non-seulement à Manille, mais encore dans les principaux ports de l'archipel, les temples protestans ne tarderont pas à s'élever à côté de l'église et du presbytère; puis les musulmans réclameront leur mosquée, et enfin le Chinois, jusque-là si soumis et si humble, comprendra qu'il peut s'enrichir sans aller à la messe; il ne se donnera plus la peine de paraître catholique, et il voudra sa pagode. Croit-on que le clergé espagnol serait d'humeur à tolérer de pareilles profanations? On ne doit pas demander à des hommes animés d'une foi sincère et intolérans par conscience un sacrifice qui serait pour eux un crime et, pis que cela, un péché! Vainement vous leur montrerez les grandes villes de l'Inde anglaise riches et florissantes avec leur liberté commerciale et religieuse : Java, où les Hollandais subventionnent le culte indigène, et ce petit port de Singapore, l'entrepôt du commerce asiatique, où le voyageur embrasse du même coup d'œil la pagode chinoise voisine de la mosquée et la coupole du temple protestant auprès de la flèche gothique surmontée de la croix! Les moines espagnols n'accepteraient pas pour les Philippines une grandeur coloniale qui serait payée d'un tel prix. Ils ne tiennent pas à ce que les Tagals travaillent, cultivent, importent et exportent plus ou moins; ils ne se soucient guère des doctrines d'Adam Smith ou de Malthus, ni des avis d'un économiste de passage qui vient prêcher des routes, des ponts, des marchés, et promettre qu'en échange du sucre, du café et du tabac, que l'archipel produit abondamment, l'Angleterre se chargera de fournir d'ex-

cellentes cotonnades. Ce futur Eldorado de richesse matérielle ne vaut pas pour eux le paradis. Ils voudront qu'on leur laisse leurs Indiens au temporel comme au spirituel, et un instinct presque légitime leur conseillera de repousser les réformes. C'est là sans contredit la plus grande difficulté que rencontrera le gouvernement espagnol dans les voies nouvelles où il paraît désireux d'engager sa politique coloniale. On sait l'influence que le clergé exerce dans la métropole; cette influence, justifiée par trois siècles de bienfaits, de services rendus aux indigènes, est plus puissante encore aux Philippines.

Cependant le premier pas est fait : on a commencé par lever quelques prohibitions commerciales; les membres les plus éclairés de l'administration ont déjà exprimé des objections contre les monopoles sur lesquels repose le système fiscal. On observe, non sans jalousie, les progrès accomplis dans les autres colonies asiatiques. Enfin l'expédition récemment entreprise contre la Cochinchine, de concert avec la France, atteste que l'Espagne entend coopérer désormais plus activement aux affaires de l'extrême Orient. La portée politique de cette campagne, faite en commun par la France et par l'Espagne, n'a peut-être point été assez remarquée. Sir John Bowring ne s'explique pas que l'Espagne ait envoyé contre la Cochinchine plusieurs régimens de troupes tagales, et il ne voit dans cet incident qu'une aventure plus ou moins chevaleresque. Il comprend que la France, cherchant à acquérir une possession ou un port dans les mers de Chine, et trouvant presque toutes les places déjà prises, ait dirigé ses regards vers la Cochinchine; mais il n'aperçoit point l'intérêt qui a pu déterminer l'Espagne, maîtresse des Philippines, à dépenser pour une telle expédition son argent et ses forces. Le désir de venger le meurtre d'un évêque ne lui semble pas un motif suffisant, et dans tous les cas cette ardeur de vengeance serait bien tardive, car depuis trois siècles de nombreux missionnaires espagnols ont subi le martyre en Cochinchine et au Tonkin, sans que l'Espagne ait songé à entreprendre la croisade. Ces observations seraient justes, si la guerre de Cochinchine n'avait été pour le cabinet de Madrid qu'une guerre de religion; mais n'est-il pas évident qu'en accueillant la proposition de la France, le gouvernement espagnol a été surtout inspiré par une pensée politique? Il savait que la nation l'approuverait, car depuis quelques années, au bruit d'armes qui a retenti dans toute l'Europe, l'Espagne s'est passionnée pour la guerre; il savait que la population, l'armée et le clergé des Philippines applaudiraient à une campagne entreprise pour une cause sainte; il comptait que les drapeaux alliés remporteraient une prompte et éclatante victoire qui satisferait l'orgueil

castillan et fortifierait l'esprit militaire du soldat tagal; enfin, et cette considération était peut-être la plus grave à ses yeux, il voyait dans la guerre de Cochinchine le point de départ d'une alliance intime avec la France pour l'ensemble des affaires asiatiques. Aujourd'hui que tant d'intérêts s'agitent dans l'extrême Orient, et que les puissances européennes vont y faire des traités de paix et des campagnes de guerre, les nations qui possèdent des territoires dans ces lointaines contrées doivent se ménager des alliances pour assurer et défendre au besoin leur position en Asie. Les combinaisons de la politique d'équilibre ne sont plus enfermées dans les étroites limites de l'Europe; elles sont désormais transportées sur les points les plus reculés du monde. Nul ne sait ce qui peut sortir des événemens dont la mer de Chine est devenue le théâtre. Il suffit qu'il y ait là une situation troublée pour que l'Espagne se préoccupe du sort de ses possessions. Tout lui conseille dès lors de rechercher avec empressement sur le terrain asiatique l'appui d'un pays qui ne lui soit suspect ni comme voisin ni comme rival, qui ait en Orient les mêmes intérêts politiques et religieux. Seule, la France remplit ces conditions d'alliance. Le cabinet de Madrid a donc fait autre chose qu'une manifestation chevaleresque en s'unissant avec nous, et sur notre demande, contre la Cochinchine: il a fait un acte de prévoyance politique dont l'intention n'aurait point dû échapper à la sagacité habituelle de sir John Bowring.

On a souvent accusé les Anglais de jeter sur les Philippines des regards de convoitise et de regretter que le port de Manille, dont ils s'étaient rendus maîtres en 1762, ne soit pas demeuré entre leurs mains. Ce regret est très naturel, les Anglais ont dû l'éprouver plus d'une fois en songeant au parti qu'ils auraient tiré de cette admirable colonie, et, s'ils venaient à s'emparer une seconde fois de Manille, ils seraient probablement peu tentés de restituer une aussi bonne prise. On comprend donc que la crainte de l'invasion anglaise ait fréquemment préoccupé l'administration des Philippines, et qu'il y ait quelque intérêt à savoir si, le cas échéant, l'Espagne serait en mesure de défendre ses possessions. Voici ce que dit à ce sujet sir John Bowring : « En temps de paix, l'Espagne n'a rien à craindre pour sa colonie. Tant qu'il ne viendra point d'attaque du côté de l'étranger et que l'administration se comportera avec douceur et prudence, il n'y a pas à redouter la moindre agitation intérieure; mais je doute que, s'il arrivait un moment de trouble, les autorités eussent à leur disposition de suffisans moyens de défense. On pourrait s'appuyer pendant quelque temps sur l'armée régulière indienne; pourrait-on compter sur la milice ou sur un corps de volontaires? Cela est fort incertain. Les Espagnols sont en très petit

nombre; les races indigènes sont indolentes et indifférentes; elles ne prendraient point parti pour l'étranger, mais elles ne feraient aucun effort d'énergie ou de patriotisme au profit de l'Espagne... » En d'autres termes, si la guerre éclatait entre l'Angleterre et l'Espagne, si les escadres britanniques qui stationnent dans les mers de la Chine et de l'Inde se présentaient devant Manille et sur les points abordables de la côte, la colonie se trouverait fort compromise, l'Espagne ne possédant pas assez de troupes pour garnir les positions les plus importantes, ni assez d'argent pour les entretenir en état de défense. Tel est le commentaire de l'opinion exprimée par le voyageur anglais, et, si cette opinion est exacte, on s'explique aisément que le gouvernement espagnol saisisse les occasions de marcher d'accord avec la France, alors que la Grande-Bretagne augmente sans cesse dans les mers de Chine sa puissance et ses moyens d'attaque. L'alliance et à un moment donné l'action commune sont conformes aux intérêts et aux sentimens des deux nations catholiques.

Nous ne saurions donc demeurer indifférens aux destinées des Philippines. Nous devons désirer que l'Espagne mette à profit les ressources de toute nature que renferme ce vaste archipel. Le récent écrit de sir John Bowring indique clairement le caractère, les difficultés et les vices du système de colonisation que la conquête y a établi, qui s'est maintenu à peu près intact pendant trois siècles, et qui doit aujourd'hui faire place à des combinaisons nouvelles. Il démontre que, malgré les intentions les plus pures, l'autorité cléricale est impuissante à gouverner les intérêts matériels d'une société; il prouve, en second lieu, que les doctrines de l'ancien régime colonial, les prohibitions, les monopoles, sont condamnées par une trop longue expérience, et ne s'accordent plus avec les besoins de notre temps. Ces deux questions, l'une sociale, l'autre économique, se débattent ailleurs qu'aux Philippines, et plus près de nous. Elles agitent et divisent les consciences et les intérêts. Ne dédaignons pas les enseignemens qui nous arrivent du fond de l'Asie, s'ils nous apportent quelque rayon de lumière. Le Tagal, sous le joug paternel et chéri du moine, végète dans la paresse et l'ignorance; l'une des plus riches colonies du monde demeure presque stérile par l'effet d'une législation surannée. C'est que partout, au milieu des tribus primitives comme au sein de la vieille Europe, la prospérité d'une société exige la juste répartition des pouvoirs et l'entière liberté du travail.

C. Lavollée.

LES CONTROVERSES

ET

LES ÉCOLES RELIGIEUSES

EN HOLLANDE

I. *Tien Jaren vit den Tachtigjarigen Oorlog* (*Dix Ans de la Guerre de quatre-vingts ans*), par M. le docteur Fruin; 1 vol., 1859. — II. *Christologie*, par M. J. J. van Oosterzee, pasteur à Rotterdam, 1855-60. — III. *De Nood der Kerk* (*les Besoins de l'Église*), par M. D. Chantepie de La Saussaye, pasteur à Leyde; 1 vol., 1859. — IV. *De Waarheid en hare Kenbronnen* (*De la Vérité et de ses Sources*), par M. C. W. Opzoomer, professeur à Utrecht; 1 vol., 1859. — V. *De Leer der Hervormde Kerk* (*la Doctrine de l'Église réformée*), etc., par M. J. H. Scholten, professeur à Leyde; 1 vol., 1860.

La Hollande est une des nations de l'Europe qui ont le plus de droits à notre intérêt et à nos sympathies. Dans le passé, on peut dire qu'elle a sauvé deux fois la liberté du monde et de la pensée moderne. De nos jours, elle réclame particulièrement l'attention de ceux qui, persuadés que toutes les libertés se tiennent par les liens d'une étroite solidarité, aiment à les voir pratiquées simultanément sur les différens domaines entre lesquels se partage la vie d'un peuple. En effet, il serait difficile d'indiquer un pays où la théorie de toutes les libertés soit plus complétement admise et plus largement appliquée : liberté civile, liberté religieuse, liberté de presse, de tribune, de réunion, de commerce, la Hollande peut se glorifier de les posséder toutes. Sa prospérité matérielle et ses admirables colonies d'un côté, son développement scientifique et littéraire de l'autre, surtout si l'on tient compte de l'exiguïté du territoire, plaident d'avance en sa faveur. Et ce qui recommande peut-être ce pays à notre

estime particulière, c'est qu'il n'a rien à nous envier en fait d'égalité. Nous ne voulons montrer ici qu'un des aspects de cette féconde activité morale; notre but serait d'exposer la marche historique et l'état actuel de la science religieuse en Hollande. On sait combien, dans la plupart des pays de l'Europe, même en ceux où la liberté politique est très développée, la science religieuse rencontre encore de préjugés créés par la routine et entretenus par la peur. Il peut donc y avoir quelque intérêt à savoir ce qu'elle devient dans les pays où elle n'a guère à lutter que contre les difficultés qui tiennent à la nature même de l'esprit humain. Après avoir montré les diverses églises dans leur développement historique, nous aurons à les examiner en présence des questions qui entretiennent aujourd'hui les débats théologiques en Hollande.

I.

Les deux tiers environ de la population hollandaise professent la religion protestante, et la très grande majorité des protestans hollandais appartient à l'église *réformée*, c'est-à-dire à cette branche du protestantisme qui reçut au XVIe siècle la profonde empreinte du génie de Calvin. En dehors de toute opinion religieuse particulière, on peut penser que ce fut un grand malheur pour l'église catholique aux Pays-Bas d'avoir identifié sa cause avec celle de l'épouvantable tyrannie espagnole pendant les quatre-vingts ans de lutte acharnée d'où sortit enfin la liberté néerlandaise. On doit dire, à l'honneur de la Hollande, que, parmi les nations de l'Europe, elle fut des premières à mettre en pratique ces principes de tolérance qui, au XVIe siècle, restèrent confinés chez quelques esprits d'élite, et méconnus par la plupart de ceux-là mêmes qui auraient dû les puiser dans leurs convictions religieuses. M. E. Quinet a bien résumé, dans son étude sur Marnix de Sainte-Aldegonde (1), la voie suivie alors par un pouvoir républicain désireux de concilier l'indépendance nationale et la liberté de conscience, mais décidé à consolider avant tout la première. « Les états, dit-il, maintinrent le catholicisme dans la dépendance et presque dans l'opprobre, tant qu'il fut à redouter; ils lui rendirent avec éclat une demi-liberté dès qu'ils le jugèrent impuissant. » Aujourd'hui il n'y a plus de religion d'état, toute trace d'inégalité légale a disparu entre les divers cultes, et les catholiques néerlandais en font naturellement profiter leur église. Leur importance politique s'est accrue par l'adjonction au royaume des Pays-Bas de quelques provinces du sud qui ne faisaient pas par-

(1) Voyez la *Revue* du 1er, 15 mai et 15 juin 1854.

tie autrefois de la république, et qui n'ont pas suivi la Belgique dans sa séparation en 1830. Généralement très soumis à leur clergé, ils forment une masse compacte que l'esprit du XVIIIe siècle ne semble même pas avoir entamée. Les autres Hollandais leur reprochent souvent de subordonner entièrement leurs opinions politiques à l'intérêt catholique; sans rechercher ce qu'il peut y avoir de fondé dans cette accusation, il faut avouer que la manière dont ils ont accueilli les récentes transformations de l'Italie n'est pas faite pour la démentir. Du reste, on doit reconnaître chez eux un attachement profond à leur église, et le dévouement désintéressé à un principe est toujours respectable. Au point de vue de la science religieuse, l'église catholique hollandaise n'a rien produit de remarquable depuis le XVIe siècle, si ce n'est quelques livres de controverse qui en ont, comme de coutume, provoqué d'autres du côté opposé. Cette stérilité scientifique tient peut-être à ce que le rang social et les lumières sont partagés entre elle et l'église rivale dans une proportion bien différente de leur proportion numérique.

En parlant du catholicisme hollandais, nous ne pouvons toutefois passer sous silence un fait très peu connu dans le reste de l'Europe, l'existence d'une église appelée par le peuple *janséniste*, et qui se nomme elle-même la *vieille église*. Son surnom populaire vient de ce qu'en effet les idées jansénistes avaient largement envahi l'ancien clergé hollandais, et se sont trouvées ainsi perpétuées par ses successeurs directs. Nous disons directs, car cette *vieille église* se prétend l'héritière légitime de l'ancienne église catholique des Pays-Bas. Avant et après la réforme, jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, les catholiques hollandais étaient soumis spirituellement à l'archevêque d'Utrecht, ayant pour suffragans les évêques de Harlem et de Middelbourg, et en vertu d'anciens droits canoniques, c'était le chapitre d'Utrecht qui nommait l'archevêque. En 1702, pour des motifs que nous connaissons mal, mais auxquels il semble en tout cas que le parti des jésuites donna beaucoup de force, un décret de la cour de Rome abolit brusquement l'épiscopat traditionnel et transforma l'église catholique hollandaise en une *mission*, gouvernée désormais par un vicaire à la nomination directe du pape. Le clergé ainsi dépouillé de ses droits antiques opposa une résistance évidemment illégitime selon les idées ultramontaines, mais que les principes du vieux droit épiscopal permettaient certainement de justifier. Frappés d'excommunication avec celles de leurs ouailles qui les soutinrent dans cette résistance, les prêtres hollandais continuèrent d'exercer leurs fonctions et de perpétuer leur hiérarchie selon l'ancien mode. Cependant la très grande majorité des catholiques les abandonna, et aujourd'hui, bien qu'ils aient encore leur

archevêque, leurs deux évêques, leur séminaire et vingt-cinq paroisses, le nombre de leurs adhérens n'atteint pas six mille. Excommuniés solennellement toutes les fois qu'ils élisent un nouvel archevêque ou qu'un nouveau pontife monte sur le siége de Rome, ils n'en persistent pas moins dans la conviction qu'ils sont dans les Pays-Bas la véritable église catholique. Du reste, ce clergé, que ses vertus et ce qu'on peut appeler ses malheurs rendent profondément respectable, montre une grande largeur de vues, et dans sa piété austère, peu attirée par les formes récentes de la dévotion ultramontaine, on retrouve encore cette saveur particulière du jansénisme, qui motiverait, plus peut-être que des dogmes spéciaux, le surnom que le peuple lui a donné. Comme nos vieux jansénistes, les partisans de la *vieille église* recommandent beaucoup la lecture de la Bible, dont ils ont une version à leur usage. Ils ont vivement protesté contre la proclamation de l'immaculée conception, laquelle paraît au contraire avoir été acceptée sans aucune résistance par les catholiques hollandais en communion avec le saint-siége. Quelque chose de triste et de touchant s'attache à ces derniers vétérans d'une grande cause perdue.

L'église réformée proprement dite compte en Hollande près de dix-neuf cent mille âmes. Le protestantisme couvait depuis longtemps dans les populations néerlandaises, lorsque les événemens du XVI[e] siècle l'appelèrent au grand jour et au triomphe. Pendant tout le XV[e] siècle, les sociétés des *Frères de la Vie commune* tendirent, conformément à l'esprit mystique de leur fondateur, Gérard Groot, et de son ami Radewyn, à diminuer l'importance des cérémonies extérieures et des œuvres de dévotion, en relevant d'autant celle de la piété intérieure. (1). L'influence de Tomas A-Kempis dirigea les esprits dans une voie analogue. Un autre théologien mystique du XV[e] siècle, Jean Wessel Gansfort, de Groningue, alla plus loin encore, et Luther s'étonna plus tard de retrouver ses propres principes dans les écrits du docteur groninguois, qui mourut en 1489. C'est pourquoi, lorsqu'au XVI[e] siècle la révolution religieuse fit le tour de l'Europe, elle rencontra dans les Pays-Bas un terrain préparé de longue date. D'ailleurs Érasme et la renaissance étaient venus dans l'intervalle achever l'œuvre des mystiques. Au commencement, les tendances diverses entre lesquelles se partageaient les premiers protestans se disputèrent les provinces néerlandaises. Luthériens, zwin-

(1) Le savant M. Delprat, descendant de réfugiés français, ancien pasteur à Rotterdam, a publié en 1830 et réédité en 1856 un travail approfondi et très estimé sur l'histoire de ces sociétés, dont l'action peu visible se fit sentir néanmoins sur tout le nord de l'Allemagne. Une traduction allemande, due au professeur Mohnike, a paru à Leipzig en 1840.

gliens, calvinistes, anabaptistes, fournirent pendant longtemps de sanglantes offrandes aux hécatombes de l'inquisition espagnole, qui se distingua en Hollande par les plus infernales cruautés. Il se commit alors des horreurs que la science historique contemporaine, armée de nouveaux documens et d'une critique supérieure, n'a rendues que plus hideuses, à l'inverse de tant de monstruosités fameuses dont elle a si souvent réduit les proportions traditionnelles. Cependant on vit se former peu à peu une majorité calviniste. L'anabaptisme se suicida par des excès qui firent peur aux populations et à leurs chefs de toute religion. La doctrine de Zwingli avait trop de ressemblance avec celle de Calvin pour que leurs partisans ne fissent pas cause commune, et ce fut définitivement le type calviniste qui domina dans la réforme hollandaise. Les nombreux émigrés wallons et flamands qui avaient reçu le protestantisme de France, et qui contribuèrent beaucoup à organiser les églises protestantes dans les provinces du nord, les formes démocratiques de l'église genevoise, l'influence du Taciturne et de son héroïque ami Marnix de Sainte-Aldegonde, peuvent expliquer en partie cette prédominance; mais peut-être en faut-il chercher la cause principale dans le fait peu remarqué par les historiens, et pourtant très remarquable, que le calvinisme, c'est-à-dire la forme française du protestantisme primitif, fut généralement considéré, au XVIe siècle, comme la réforme définitive et achevée. Il semblait que le grand mouvement protestant de cette époque eût trouvé dans cette hautaine formule son repos et l'expression la plus conforme à son essence. Le luthéranisme n'a guère dépassé l'Allemagne, tandis que le calvinisme s'est implanté en Suisse, en France, en Hollande, en Angleterre, en Écosse, en Hongrie, dans plusieurs parties de l'Allemagne elle-même, où il gagna presque Mélanchthon et ses amis. Ce système, radical pour le temps, d'une grande rigueur logique, fascina les esprits, et ce qui prouve qu'il répondit le mieux aux ardentes aspirations de l'époque, c'est que partout où la réforme dut conquérir son droit à l'existence par le martyre et la lutte acharnée, ce fut le levain calviniste qui se montra le plus indomptable. Élaboré au milieu de persécutions terribles, à la lueur des bûchers de François Ier, sombre comme le temps de sa naissance, remettant tout au décret incompréhensible de Dieu, et puisant une joie austère dans ce sentiment même de dépendance absolue, le calvinisme fut tout naturellement la doctrine préférée des persécutés. Il semblait fait exprès pour eux; on put le voir en Hollande comme ailleurs. C'étaient des calvinistes que ces *gueux* de Zélande qui écrivirent sur leurs chapeaux de marins : *Plutôt Turcs que papistes*, et replantèrent sur leurs dunes le drapeau de la liberté nationale, qui n'osait plus

se montrer nulle part. Tout avait fléchi autour d'eux sous la terreur espagnole; mais là se trouvèrent les inflexibles, qui relevèrent les autres.

L'église réformée aux Pays-Bas ne tarda donc point à devenir l'église nationale, et ce fut elle qui profita le plus de la victoire remportée par la cause de l'indépendance. Lorsque la lutte prit fin, elle était à peine numériquement la plus forte. Du moins il paraît prouvé que l'église catholique comptait encore un nombre presque égal d'adhérens; mais l'église réformée avait si bien soutenu le poids et nourri le feu du combat, c'était si évidemment elle qui avait été l'âme de cette longue et glorieuse insurrection, que la nation nouvelle se trouva comme identifiée avec elle, et ce ne sont pas les priviléges qui lui furent accordés au détriment des autres sectes qui eussent réduit celles-ci à une impuissante minorité, si le prestige de l'église réformée ne les avait pas reléguées dans l'ombre. Aujourd'hui l'on compte en Hollande cinquante-sept mille luthériens; mais beaucoup d'entre eux proviennent, soit d'émigrations forcées au XVII[e] siècle, en particulier de la Belgique, soit de l'établissement volontaire de nombreux Allemands attirés par leurs intérêts dans ce pays de négoce. Quant aux baptistes ou *mennonites* (environ quarante-deux mille), qui se distinguent des autres protestans surtout parce qu'ils reculent le baptême jusqu'à l'âge adulte, ce sont les restes éminemment respectables et pacifiques des fougueux anabaptistes du XVI[e] siècle. Tous d'ailleurs n'avaient pas partagé le fanatisme de leurs frères, et, une fois l'explosion comprimée, leurs débris se reconstituèrent sous la direction d'un ancien prêtre, Menno Simons, de la Frise, homme d'une piété douce et pratique, dont l'esprit s'est perpétué, à travers bien des variations, dans les communautés qui portent son nom. Les rapports les plus fraternels règnent aujourd'hui entre ces sociétés et l'église réformée. Ainsi il n'est pas rare de voir des prédicateurs réformés remplacer leurs collègues baptistes ou luthériens que la maladie ou l'absence empêche de remplir leurs fonctions. En 1853, le synode général de l'église réformée ayant résolu la révision de la traduction hollandaise de la Bible, la tâche a été partagée entre un nombre considérable de pasteurs et de théologiens distingués, dont quelques-uns sont mennonites ou *remonstrans*.

Pour compléter ce rapide tableau des églises de la Hollande, il nous faut encore parler des églises protestantes de langue française ou *wallonnes*, qui font partie de l'église réformée, mais avec une organisation spéciale. Fondées par l'émigration belge du XVI[e] siècle, elles reçurent une impulsion nouvelle par l'arrivée des nombreux proscrits de Louis XIV, qui trouvèrent en elles des cadres tout prêts à les rece-

voir. Bien qu'elles se soient fondues en grande partie dans la masse protestante du pays, elles constituent encore aujourd'hui l'un des élémens notables du protestantisme hollandais. Leur peu d'importance numérique est compensé par le rang d'une grande partie de leurs membres et par leur langue, qui en fait une sorte de canal officieux entre la réforme nationale et celle du dehors. Illustrées par le ministère de plusieurs prédicateurs exilés, Claude, Dubosc, Jurieu, les deux Basnage, D. Martin, Jacquelot, surtout J. Saurin, pouvant réclamer à divers titres Bayle, Chaufepié, Beausobre, Leclerc, elles comptent encore parmi leurs pasteurs des descendans de réfugiés.

Tant de sectes opposées, bien qu'amies, suggèrent des réflexions fort diverses chez l'ami et l'adversaire de la réforme. Tous savent que les principes du protestantisme ne lui ont jamais permis de réaliser cette unité et cette immutabilité de la doctrine qui font l'essence du catholicisme; mais le jugement à porter sur le contraste que présentent à cet égard les deux grandes formes religieuses diffère profondément selon le point de vue où l'on se place. Tandis que les adversaires de la réforme considèrent ce qu'ils appellent ses interminables variations comme son péché d'origine et la marque éclatante d'une dissolution continue, ses amis, surtout les plus éclairés, prétendent que c'est là qu'elle trouve un ressort vital d'une incalculable puissance, et seraient tentés de voir dans l'immutabilité du dogme catholique la cause d'un abandon graduel, qui, pour être fort lent, n'en est pas moins certain. Qu'on me permette d'emprunter une comparaison à la politique. Je suppose que, sous un gouvernement absolu, en Russie par exemple, un certain nombre de sujets du tsar s'avisent de semer dans le pays les germes d'une grande agitation réformiste, fassent publiquement appel à l'opinion des masses par des *meetings* ou de puissantes associations, et prétendent peser de cette manière sur le souverain pour lui arracher des mesures auxquelles il répugne : non-seulement le souverain ne ferait qu'appliquer le droit le plus élémentaire de la monarchie absolue en réprimant sévèrement de pareils attentats contre son autorité, mais encore, si les agitateurs parvenaient à imposer leurs vœux à la volonté impériale, on aurait toute sorte de motifs de penser que l'anarchie serait près de dissoudre le système gouvernemental russe. Transportez au contraire la même agitation en Angleterre, et vous n'avez plus que le jeu régulier d'institutions nationales, la mise en exercice de droits reconnus, la condition, en un mot, du progrès et de la vie même de la nation. C'est ainsi que, selon le principe qui domine une constitution politique, les mêmes faits sont signes de vie ou symptômes de mort. C'est ainsi que, toute réserve

faite sur la valeur d'un principe, il ne faut jamais en considérer les applications comme une preuve d'affaiblissement. C'est ainsi enfin que la diversité dans le dogme tuerait le catholicisme, qui repose sur le principe de l'autorité, tandis que l'immutabilité dogmatique au contraire tuerait le protestantisme, qui repose sur l'individualité. En effet, si les protestans sont fondés à voir dans la réforme autre chose que la proclamation de la liberté d'examen, s'il est visible pour tout esprit non prévenu qu'il y avait dans les doctrines prêchées au XVIe siècle une grande affirmation religieuse dont la *justification par la foi* peut être considérée comme l'expression la plus générale, il est de fait pourtant que cette affirmation elle-même ne se fût pas produite à l'encontre de l'église catholique, si la conscience individuelle ne s'était pas crue en droit de protester contre la tradition séculaire. Il est vrai qu'à l'autorité de l'église la réforme substituait volontiers celle de la Bible. Néanmoins, comme il fallait désormais savoir pourquoi l'individu, émancipé de la tradition, croyait encore à la Bible réunie et transmise par cette tradition qu'il rejetait, comme la traduction et l'interprétation des livres saints ne pouvaient plus relever d'autre chose que du sens individuel, il en résultait qu'en définitive tout reposait sur le libre assentiment des consciences.

La question au XVIe et au XVIIe siècle était donc de savoir comment avec la liberté on pourrait constituer la communauté, en d'autres termes comment, avec l'individualisme du principe, on arriverait à une unité qui permît d'organiser la société religieuse. Cette question fut plutôt tranchée que résolue au XVIe siècle. Les masses qui embrassèrent la réforme furent déterminées par des besoins de conscience et de piété spiritualiste bien plus que par des raisonnemens théologiques, et adoptèrent sans y regarder de fort près, sans même les comprendre toujours, les formules compliquées que les théologiens de profession rédigèrent, et qui devinrent les *confessions de foi* de l'époque. Le peuple ne leur demanda que d'accuser nettement, carrément, fût-ce même sous forme paradoxale, les tendances qui le sollicitaient.

Ce qui valut au calvinisme en Hollande une grande partie de son ascendant fut que ses doctrines particulières exprimaient avec une énergie très rude, mais agréable par cela même au sens religieux du peuple, les sentimens et les idées qui avaient engendré la réforme dans son ensemble. On a mal jugé le calvinisme quand on n'y a vu qu'un monotone assemblage de principes contestables et durs, et il est assez curieux que ce soit surtout en France que l'on traite si souvent avec le superbe dédain de l'ignorance l'une des productions les plus remarquables du génie national. Il n'est nulle-

ment besoin d'être calviniste pour en appeler de ces jugemens superficiels. Ce qui fait le propre de cette doctrine, c'est un mysticisme intense se présentant sous des formes très arrêtées, et offrant un ensemble de principes qui s'enchaînent l'un à l'autre avec une rigueur mathématique. La souveraineté absolue de Dieu comme point de départ, l'assurance du salut éternel saisie et savourée par le fidèle comme point d'arrivée, voilà les deux grands intérêts religieux auxquels ce mysticisme sacrifie tout, taillant, s'il le faut, en pleine chair plutôt que de transiger. Là est le secret du charme que l'on trouva au XVI[e] siècle dans cette prédestination calviniste dont les sombres conséquences nous effraient tant aujourd'hui. Le fidèle, pour être assuré de son salut et devenir capable des efforts et des sacrifices que cette assurance peut seule inspirer, a besoin de penser que ce salut est fondé, tout entier et de toute éternité, non pas sur des œuvres toujours imparfaites ou des décisions humaines, mais sur la volonté souveraine d'un Dieu immuable. On peut se persuader, en étudiant par exemple le dogme calviniste de la sainte cène (et c'est par la comparaison des diverses doctrines que professent sur ce point les églises diverses du XVI[e] siècle qu'on peut le mieux apprécier l'esprit et les tendances respectives de ces églises), de la réalité de ce mysticisme profond, caché sous des formes qu'on serait tenté de taxer déjà de rationalistes.

Je crois donc que, tout en élevant des objections très graves et à mon avis très fondées contre le calvinisme, le penseur moderne doit lui reconnaître une haute valeur *religieuse*, sans laquelle l'influence qu'il exerça et qu'il exerce encore sur tant d'esprits serait incompréhensible. Il n'est pas non plus difficile de voir que la durée de son prestige suppose un état de grande exaltation, et que la froide réflexion devait nécessairement lui faire tort. D'ailleurs le calvinisme, très radical sur les points qui intéressaient directement la question du salut, avait désiré rester très conservateur sur d'autres parties du *Credo* antérieur de l'église. La réforme, en rejetant en grande partie la tradition romaine, ne savait pas elle-même jusqu'où il faudrait aller dans cette voie. Le fait est qu'on pouvait diriger contre plusieurs dogmes très importans qu'elle avait cru devoir conserver, la trinité, l'incarnation, le péché originel, la satisfaction offerte à la justice éternelle par la mort expiatoire du Christ, etc., des argumens très semblables à ceux dont elle s'était servie pour battre en brèche la doctrine catholique. On sait quelle peur s'empara des premiers protestans à la vue de l'unitarisme, qui commençait à poindre. Cette peur fut la grande cause de la condamnation à mort de Servet, cette faute énorme dont Calvin fut complice avec toute son époque. Si donc au XVI[e] siècle l'unité dogma-

tique de l'église s'était assez bien maintenue tant que le premier enthousiasme avait voilé les défauts et comblé les lacunes de la doctrine, il était à prévoir qu'il n'en serait pas toujours ainsi. Et alors revenait l'éternelle question : qu'en sera-t-il de l'église, de la communauté, lorsque les diversités individuelles réclameront le droit de vivre au nom des principes communs à toute la réforme? Faudra-t-il les proscrire, ou bien tolérera-t-on la coexistence de plusieurs doctrines dans une même société religieuse?

Ce fut en Hollande que cette question se posa, dès le commencement du XVII[e] siècle, de la manière la plus pressante. Le côté le plus accentué du calvinisme, la prédestination des uns au salut et des autres à l'éternelle damnation, révolta nombre d'esprits, qui ne trouvaient plus dans la joie de se savoir soi-même l'objet de la grâce divine un contre-poids suffisant au sentiment horrible qu'engendrait la certitude corrélative de l'irrévocable perdition de tant d'autres. Ils pensaient qu'une pareille doctrine était inconciliable avec la justice et la bonté de Dieu. Tel fut le principal motif qui poussa un certain nombre de théologiens hollandais à s'écarter du calvinisme pur sous la direction du professeur de Leyde Arminius, mort en 1611, puis sous celle de son disciple et ami Episcopius. Tout en conservant autant que possible les expressions qui définissaient officiellement le dogme calviniste, ils tâchèrent d'y introduire des modifications qui laissassent place au libre arbitre et à la coopération de l'homme avec Dieu. Cela suffisait cependant pour que toute l'économie du système fût changée. Après de violens débats, auxquels les passions politiques mêlèrent leur venin (car le parti arminien était généralement celui des classes aristocratiques et libérales, tandis que le peuple identifiait aisément ses trois grandes amours: la doctrine calviniste, la maison d'Orange et la patrie libre), un synode général rassemblé à Dordrecht condamna formellement ces tentatives de réforme, et les disciples d'Arminius durent sortir de l'église. Grâce à l'esprit libéral des institutions et des gouvernans, leur impopularité n'empêcha pas les *remonstrans*, ainsi appelés d'une *remonstrance* qu'ils avaient adressée aux états antérieurement au synode, de se constituer quelques années après leur condamnation en communautés séparées. Ils conservèrent l'organisation et la plupart des doctrines réformées, mais en qualité de réforme entée sur la réforme, ils continuèrent à montrer un esprit plus libéral, plus indépendant de ce qu'on pouvait déjà nommer la tradition protestante.

Aujourd'hui les *remonstrans*, bien diminués en nombre, ne sont plus guère que cinq ou six mille âmes; mais il serait très difficile de préciser ce qui les sépare maintenant des autres réformés, avec lesquels d'ailleurs ils entendent faire cause commune dans la marche

générale des idées religieuses. Là encore les rapports les plus fraternels ont remplacé les anciennes haines, et telle est la cause principale du petit nombre auquel sont réduits les *remonstrans*. Beaucoup d'entre eux, venant à se fixer dans les localités où il n'y a pas de communauté *remonstrante*, rentrent de plain-pied dans l'église réformée, bien différente de ce qu'elle était autrefois. Ceux qui se séparent d'elle aujourd'hui sont précisément des calvinistes attardés qui ne comprennent pas et ne peuvent souffrir ce libéralisme dogmatique. Du reste, ce schisme, presque exclusivement borné en Hollande aux classes inférieures, est sans influence sur le mouvement général de l'église, et surtout de la science religieuse. En effet le temps, ce grand logicien qui déroule les conséquences des principes en dépit de toutes les compressions artificielles, apprit généralement aux protestans que s'ils voulaient rester constitués en grands corps d'église, c'était à la condition d'établir un régime de large tolérance en matière de doctrines. De plus en plus, ils en vinrent à comprendre que, dans l'œuvre de la réforme au XVIe siècle, il fallait soigneusement distinguer les points fondamentaux des accessoires et les principes permanens des applications particulières aux temps, aux lieux et aux hommes. Sans rompre formellement avec les confessions de foi primitives, les regardant toujours comme le point de départ de la pensée protestante, ils sentirent que le maintien rigoureux de ces confessions serait la négation formelle de cet individualisme qui fait la séve et la force de la réforme. Cherchant l'unité de l'église moins dans le dogme, sur lequel on diffère toujours, que dans la vie chrétienne, fondée sur la communion d'esprit avec le Christ, ils atteignirent peu à peu le terrain où la libre recherche peut se concilier avec la vie religieuse, et l'épuration continue de la tradition ecclésiastique avec l'attachement dévoué à l'église.

Un rapprochement emprunté à la politique éclaircira notre pensée. Certes la constitution anglaise d'aujourd'hui ne ressemble guère à la *magna charta* de 1215. Sous sa forme actuelle, cette constitution, on le sait, n'est systématisée officiellement nulle part. Elle vit de son développement même. Toutefois il n'est pas difficile de montrer, comme l'a fait l'illustre Macaulay, que l'extension majestueuse qu'elle possède de nos jours était contenue en germe dans les principes posés par les communes et les barons de Jean-sans-Terre. Autant qu'on peut comparer les choses religieuses aux choses profanes, il se passe quelque chose de très analogue dans la marche des églises protestantes. On peut dire qu'elles ont toujours eu, qu'elles auront toujours leur *droite* et leur *gauche*, le parti de la résistance et celui du mouvement; seulement elles comprennent aujourd'hui beaucoup mieux qu'autrefois cette nécessité. La *droite* serre toujours au plus

près les doctrines primitives du protestantisme; la *gauche* tend à les mettre toujours plus en harmonie, fût-ce au prix de grandes modifications, avec les exigences de la science et de la raison contemporaines. C'est leur antagonisme même qui constitue le ressort et le principe du développement. Il est sans doute naturel à ceux dont l'idéal religieux consiste dans l'unité rigoureuse de la doctrine de n'envisager un tel état de choses qu'avec une extrême répugnance; mais tout dépend ici de la notion fondamentale que l'on adopte sur la nature des dogmes religieux. Les partisans de celle que je signale ici comme la plus protestante de toutes prétendent que l'église, comme l'état, en acceptant une telle constitution, échappe par là au double fléau de la stagnation et de la révolution, — que l'individu qui en fait partie n'est condamné ni à l'isolement complet, qui n'est jamais bon pour l'homme, mais qui, en religion surtout, lui est fatal, ni à ce communisme religieux sous le régime duquel la foi, à force d'être celle de tout le monde, n'est plus celle de personne, — et qu'après tout ce n'est là qu'une application d'un des principes les plus chers à la philosophie de l'histoire, celui de la légitimité du libre développement sur une base historique une fois donnée.

Naturellement la profonde transformation dont nous parlons ne s'opéra pas en un jour. Pendant le XVIIe siècle, les doctrines consacrées à Dordrecht régnèrent pour ainsi dire sans partage. On put seulement s'apercevoir, à la vivacité des discussions entre les *voetiens* ou les orthodoxes rigides groupés autour du professeur Voetius et les *cocceiens* ou les disciples du fameux allégoriste Cocceius, qu'une très grande conformité de vues ne pouvait empêcher une droite et une gauche de se former dans l'église protestante. A la fin du siècle, un pasteur d'Amsterdam, B. Bekker, écrivait son curieux livre, *le Monde enchanté*, dans lequel il attaquait de front les idées vulgaires sur le diable et les sorciers. Un autre pasteur, Roell, osait porter la critique sur le dogme de la trinité. Au XVIIIe siècle, c'est la Bible qui attire surtout la savante activité des écoles hollandaises. L'honneur de la première fondation de la grande exégèse leur appartient, grâce surtout aux travaux des Schultens. Cependant il faut observer que, si l'érudition voit augmenter la liste des noms dont elle s'honore, la philosophie, qui sonde les grands problèmes religieux, fait très peu de progrès. La prédestination calviniste était décidément reléguée à l'arrière-plan. On n'affirmait peut-être pas catégoriquement le libre arbitre, mais on parlait comme si on l'eût affirmé. On ne se fût pas déclaré contre les vieilles doctrines de la trinité, du péché originel, de la satisfaction offerte à Dieu par le Christ. Pourtant il était nécessaire que des études si exclusivement bibliques devinssent préjudiciables à la longue à des dogmes dont la présence

dans la Bible est fort contestable. En somme, une certaine indifférence pour le dogme, indifférence que la philosophie du jour, la peur des schismes, l'ennuyeuse tournure qu'avaient prise les discussions antérieures, concouraient également à nourrir, s'autorisait du sentiment si cher au XVIIIe siècle qu'en religion la morale est l'essentiel, la seule chose nécessaire. On avait reporté sur la Bible seule l'attachement qui se partageait auparavant entre le livre saint et la confession de foi de l'église, et sans soupçonner encore les ravages que ferait un jour la critique, fille de la philologie, dans les idées traditionnelles sur l'origine et l'autorité du recueil sacré, on aimait à penser que la foi en la Bible, en tant que révélation surnaturelle, était un port assuré contre toutes les tempêtes du cœur et de l'esprit.

L'homme en qui s'incarna réellement cette tendance biblique par excellence fut van der Palm (1763-1838). Assurément, si le théologien devait n'être apprécié que d'après ses qualités aimables et l'influence de sa parole sur le grand public, nul ne mériterait une place supérieure à celle de cet excellent homme, dont la Hollande entière vénère encore la mémoire. Prédicateur d'une rare éloquence, écrivain élégant, orientaliste distingué, il contribua beaucoup à maintenir dans les classes éclairées de son pays ce respect profond de la Bible, particulier aux contrées protestantes, mais que la philosophie irréligieuse tendait à ébranler. Il composa une volumineuse *Histoire sainte pour la jeunesse*, aussi lucide que le titre l'exigeait, mais de nature à plaire à tous les âges, dans laquelle il commentait les récits bibliques en s'aidant de toutes les lumières que le temps pouvait lui fournir et que son extrême prudence lui permettait d'utiliser. Ce fut dans le même esprit qu'il publia en deux gros volumes in-quarto une nouvelle traduction de la Bible avec des notes explicatives. Sa tendance est celle d'un supernaturalisme modéré, conservateur, mais faisant çà et là de notables concessions aux idées modernes. Le calvinisme pur n'est guère sensible dans ses opinions religieuses. Un esprit de moralité saine et pratique, tout à fait conforme au caractère de son pays, les pénètre toujours; mais il faut ajouter qu'aujourd'hui cette théologie douce et contente de peu ne satisfait plus le sentiment religieux et encore moins la science. Van der Palm, malgré ses éminentes qualités, manquait de sens historique et de goût critique. Tout en acceptant pieusement les miracles tels qu'ils sont racontés dans la Bible, il trouvait moyen d'émousser en quelque sorte les pointes les plus ardues par des explications ordinairement très arbitraires et quelquefois très plates. Par exemple l'entretien d'Ève avec le serpent tentateur dans l'Éden pourrait bien n'avoir été qu'une série de réflexions, un dialogue interne suggéré à la première femme par la vue d'un serpent qui mangeait, sans en

souffrir, les fruits de l'arbre défendu! Jonas a été réellement englouti par un énorme poisson, mais on ne dit pas qu'il ait vécu dans ses entrailles, et pourquoi Dieu ne l'aurait-il pas ressuscité lorsque le monstre l'eut rejeté sur le rivage? On va loin avec cette manière de disposer de la toute-puissance divine. Du reste cette tendance, éminemment rationaliste dans le vrai sens du mot, était un peu celle de tout le monde lorsque van der Palm écrivait, et en dehors de l'Allemagne, peu d'esprits étaient alors accessibles à l'idée qu'il vaut bien mieux laisser ces vénérables traditions sous leur forme naïve, quitte à rechercher avec d'autant plus d'indépendance les idées qui en constituent le fonds substantiel et toujours vrai, que de les détourner violemment du sens naturel par des explications arbitraires qui en diminuent nécessairement la beauté sans les rendre plus vraisemblables.

Les personnes au courant de l'histoire de la théologie moderne s'étonneront sans doute de voir que le prodigieux mouvement d'idées dont l'Allemagne d'alors était le théâtre eût exercé encore si peu d'influence sur la direction des esprits dans un pays si voisin et si analogue par la race. Cela tient à plusieurs causes. D'abord il s'en faut de beaucoup que l'esprit hollandais et l'esprit allemand soient très sympathiques. Le Hollandais reproche à l'Allemand ses rêveries impuissantes; l'Allemand déteste le prosaïsme et accuse le Hollandais de n'en savoir pas sortir. Ensuite le caractère du peuple hollandais présente un étonnant mélange de décision et de timidité. D'inclination, il est conservateur; c'est par raison qu'il est progressif, et s'il faut lui reconnaître une solidité à toute épreuve, une persévérance que rien ne lasse, quand il se met à poursuivre un but nettement défini et dont il comprend clairement les avantages, il faut ajouter qu'il ne court pas volontiers les aventures : la nouveauté n'est nullement un titre à sa faveur, et tant qu'un progrès ne s'appuie pas sur des raisons impérieuses de justice ou d'intérêt, l'amour de ce qui est peut aller chez lui jusqu'à l'esprit de routine le plus enraciné. C'est à cela qu'il faut attribuer, je crois, le petit rôle de la philosophie pure dans le pays de Spinoza, dans l'asile de Bayle et de Descartes. On ne peut pas dire que ces penseurs aient exercé autour d'eux une influence très marquée sur le cours des idées. Au fait, les mouvemens de la philosophie supposent toujours une grande audace spéculative ou critique, née du mécontentement profond de ce qui existe, et il était arrivé au peuple hollandais ce qui arrive si souvent aux hommes et aux nations précoces : fier de sa supériorité acquise, il s'était un peu trop replié sur lui-même, du moins en matière d'échange intellectuel. Jugeant les principes religieux aux fruits qu'ils portent, il se trouvait, sous bien des rapports

sociaux et ecclésiastiques, au-dessus des pays dont il était entouré. La philosophie incrédule et railleuse du dernier siècle avait été reçue à coups de traités apologétiques, et repoussée moins encore peut-être par ces respectables in-quarto que par le sens sérieux du pays; les conséquences politiques de la philosophie alors régnante, mieux accueillies pourtant que les principes mêmes de cette philosophie, n'avaient pas été de nature à ramener les esprits, surtout quand la Hollande se vit forcée de leur sacrifier momentanément son indépendance. Seule la philosophie de Kant parvint à s'introduire dans la place avec un certain succès, et encore ne fut-ce que par son côté positif et pratique. On y trouva une imposante confirmation de la thèse qu'en religion la morale était la seule chose essentielle, mais on ne songea guère à soumettre les dogmes traditionnels à la sévère méthode critique dont cette philosophie avait fait une application si radicale à la psychologie et à la métaphysique.

Cependant l'esprit humain, quand il est libre, ne peut pas rester indéfiniment stationnaire, et il était libre en Hollande. D'ailleurs nous faisons ici des tableaux d'ensemble que contrediraient de notables exceptions, et sous cette surface paisible qu'éclairait de ses douces lueurs l'astre aimable de van der Palm, plus d'un ferment s'agitait sans bruit. L'éloquent prédicateur vivait encore que déjà l'on pouvait pressentir la crise au développement de laquelle nous assistons aujourd'hui.

II.

La tendance religieuse que nous avons personnifiée dans van der Palm ne pouvait triompher longtemps qu'à une condition, c'est qu'on ne touchât pas aux grands problèmes, et que de profonds besoins religieux ne se fissent pas jour. Or, quand l'Europe eut repris un peu de calme après les terribles commotions de la révolution française et de l'empire, on fut surpris d'entendre parler très haut bien des voix que l'on croyait éteintes, et qui n'étaient que dominées par le bruit des tempêtes. On sait qu'un esprit général de réaction succéda en Europe à l'engouement cruellement détrompé qu'avait excité le grand mouvement révolutionnaire. Les vieux rois, les vieilles lois, la vieille foi, tel fut le mot d'ordre qui rencontra dans le monde politique et religieux d'alors de nombreux et puissans échos. L'Europe, déchirée jusqu'aux entrailles par les guerres et les bouleversemens politiques, était redevenue très sérieuse. Le temps des bouquets à Chloris était passé, aussi bien en philosophie et en théologie qu'en littérature. La Hollande, qui avait moins souffert que bien d'autres pays, du moins quant à son état religieux, de

l'esprit frivole du XVIII[e] siècle, se ressentit aussi plus tard de la défiance universellement répandue contre tout ce qu'il avait engendré; cette défiance pourtant, elle dut la partager à son tour. Le ferment méthodiste d'Angleterre s'y fraya un passage, que facilitèrent à la fois la tradition calviniste, encore très loin d'être absorbée par les idées du jour, et le sentiment national, qui avait trop de griefs contre certains résultats de la révolution pour aimer beaucoup ce qui semblait en porter les couleurs. La poésie, la politique et le réveil religieux concoururent à donner une puissance croissante à la réaction calviniste. Vers l'an 1823, on vit se former un groupe d'hommes éminens à plus d'un titre, dont le poète Bilderdyk forma le centre, et qui sommèrent avec une vigueur croissante leur pays de rompre avec l'indifférence dogmatique, de revenir aux sources vivifiantes de la théologie nationale, et de se régénérer par une participation bien plus active que par le passé aux œuvres de charité, d'évangélisation et de missions qui commençaient dès lors à prendre un prodigieux essor dans les pays protestans. Ce retour aux vieilles doctrines réformées était facile à expliquer, surtout chez des hommes peu touchés des difficultés que leur opposait la raison moderne. La piété est volontiers archaïque; l'homme mûr, battu par l'orage, revient aisément aux croyances de ses premières années. Ce mouvement, favorisé par le parti aristocratique, qui y voyait une garantie de plus contre les exigences du libéralisme, se fortifia encore, surtout dans les rangs du peuple, de l'antagonisme renouvelé entre le protestantisme et le catholicisme. Les difficultés croissantes avec la Belgique, l'issue pénible pour le patriotisme hollandais de la révolution qui s'ensuivit, les prétentions toujours plus hardies de l'ultramontanisme, qui disposait comme d'un seul homme du tiers au moins de la population, tout poussait le peuple protestant dans une voie où il lui était bien difficile de distinguer les principes essentiels du protestantisme de la forme que ses pères lui avaient donnée aux jours glorieux de l'insurrection nationale. Ce mouvement put même prendre dans les dernières années des proportions inquiétantes aux yeux de ces fermes partisans de la liberté qui l'aiment trop pour la sacrifier au désir de combattre ses ennemis. Lorsqu'en 1853 la cour de Rome, ayant sagement résolu de rétablir la hiérarchie épiscopale parmi les catholiques de Hollande, eut, par un inexplicable oubli des convenances, jeté un injurieux défi à l'histoire et à la religion de la majorité des Hollandais par la manière dont elle développa publiquement les motifs de sa résolution, une redoutable colère s'empara de la masse protestante, à qui l'on avait adressé, à la face du monde, des insultes aussi peu méritées qu'inutiles dans la circonstance donnée.

L'allocution pontificale était à peine connue dans le pays, que d'innombrables protestations, portant plusieurs milliers de signatures, furent envoyées au roi pour lui déclarer que la chère *Hervormde Kerk*, l'église de ses glorieux ancêtres, la mère des héros et des martyrs de la liberté, vivait toujours, n'avait pas la moindre envie de mourir, et n'entendait nullement accepter l'épitaphe outrageante qu'on avait voulu écrire, par-delà les monts, sur ce que l'on appelait son tombeau. Bref, il fallut toute la prudence combinée du roi, des chambres, du synode réformé, des classes supérieures, pour apaiser ce mouvement, dont quelques hommes politiques ont pu se servir dans l'intérêt de leurs vues, mais dont il serait absurde de nier la spontanéité. J'en parle parce qu'il fait comprendre la force que possède en Hollande la tradition protestante.

C'est à la réaction ardente dans le sens de l'ancien calvinisme qu'il faut attribuer, je crois, une exagération en sens contraire, et qui élève la voix à son tour depuis plusieurs années. L'incrédulité du dernier siècle avait rencontré peu d'échos en Hollande, comme nous l'avons dit. Pourtant elle n'avait pas été sans y recruter quelques adhérens. D'autre part, l'absence de fortes études philosophiques et un goût médiocre pour la haute spéculation avaient fait aussi que la Hollande avait suivi de loin, mais sans y prendre part, les imposantes et tragiques destinées de la philosophie allemande. Cependant il était impossible que quelques esprits ne fussent pas attirés par les puissantes idées de Hegel. On sait avec quelle facilité, après la mort du maître, l'hégélianisme dériva du côté de Strauss et d'influences bien pires encore. La crainte de voir revenir l'ancienne intolérance calviniste eut en Hollande pour résultat une curieuse alliance entre le déisme et le panthéisme, deux courans opposés en principe et qui se réunirent dans une hostilité profonde contre l'église chrétienne et même contre le christianisme. Le recueil mensuel *De Dageraad* (*l'Aurore*) fut fondé à Amsterdam pour populariser ces idées négatives. Le plus incroyable mélange, une indescriptible bigarrure de sentimens et de vues disparates, a marqué la rédaction de ce recueil, qui compte maintenant cinq années d'existence. On y a pu voir la plaisanterie qui se croit voltairienne se joindre à des élucubrations d'un pédantisme hégélien insupportable. Disons toutefois que, dans ces derniers temps, l'hégélianisme paraissait l'emporter dans le *Dageraad* sur le déisme voltairien. Cette transformation est un progrès. Pourtant il nous semble que, même à son point de vue, l'organe dont nous parlons fait fausse route. Il contribue à entretenir l'étroitesse religieuse, à laquelle surtout il prétend faire la guerre, à peu près comme ailleurs le socialisme s'est montré le meilleur appui des réactions politiques.

Autant il est conforme à l'esprit moderne et même à l'intérêt bien entendu de la religion chrétienne qu'une critique sévère et dont rien ne puisse faire suspecter l'indépendance rappelle toujours les droits de la science et les maintienne contre les prétentions aisément tranchantes du dogmatisme religieux, autant il est peu philosophique d'en faire une batterie montée contre l'église chrétienne et le christianisme. Ce n'est pas avec l'esprit sectaire engendré fatalement par une telle tactique que l'on peut combattre avec avantage le même esprit se révélant ailleurs sous d'autres formes, et il n'est pas besoin de longues réflexions pour comprendre que la critique n'est pas plus désintéressée dans le camp de la négation à outrance que dans celui de l'affirmation à tout prix.

Du reste, les effets de cette tendance ont été, jusqu'à présent du moins, tout à fait inappréciables sur la population, qui, en immense majorité, considérerait plutôt le *Dageraad* comme un mauvais livre qu'on lit en cachette : jugement dont l'exagération même confirme tout ce que nous venons de dire. Quant au mouvement *orthodoxe*, ainsi nommé de ce qu'il tend à rétablir dans leur ancienne rigueur les doctrines officielles de l'église réformée, il a compté au nombre de ses représentans des hommes fort distingués, dont l'influence, secondée par les causes que nous avons décrites, eût été bien plus puissante, si elle n'avait pas rencontré un ennemi invincible dans cet esprit de critique et de libre examen dont le protestantisme ne peut pas se défaire. Parmi eux, il faut citer M. Groen van Prinsterer, historien, homme d'état, orateur politique, l'un de ces beaux talens dont un pays peut s'honorer. Ce n'est pas en théologien, c'est plutôt en politique et en historien, qu'il a pris parti pour le réveil orthodoxe. Il pense que l'enseignement de l'église réformée ayant été fixé au XVI[e] et au XVII[e] siècle, personne n'a le droit dans son sein d'énoncer des idées contraires. Il croit le salut du pays attaché au strict maintien des doctrines consacrées à Dordrecht, et à l'autorité, sinon absolue, du moins très prépondérante de la maison d'Orange. Ce n'est pas un des moindres titres de gloire de cette royale maison qu'il soit très difficile d'en raconter l'histoire sans en devenir le chaud partisan, et c'est ce qui est arrivé à M. Groen.

Ce côté politique de la question religieuse en Hollande avait été aussi adopté par M. Da Costa, Juif d'Amsterdam converti au christianisme sous l'influence de Bilderdyk, et qui porta dans ses convictions chrétiennes un vif talent de poète, les chaudes couleurs d'une imagination tout orientale et une véritable subtilité de rabbin. Aux yeux de cet homme remarquable, que la mort vient d'enlever à son pays, le peuple hollandais était dans le monde moderne quelque chose comme le peuple d'Israël dans l'antiquité, le dépositaire en

titre de la vérité religieuse. La famille d'Orange était comparable à celle de David! Il dépendait d'elle, si elle le jugeait nécessaire au bien du pays, de substituer l'absolutisme à la constitution très libérale qu'elle avait jurée, et de toutes les révolutions connues dans l'histoire, outre celle qui jadis mit David en possession du trône de Saül, M. Da Costa n'en connaissait que deux qui fussent légitimes, celle du XVI[e] siècle dans les Pays-Bas et celle de 1688 en Angleterre. Inutile d'ajouter que le même esprit de réaction inspirait les idées religieuses de cet homme singulier. Dans les premières années de sa carrière publique, il allait jusqu'à légitimer l'esclavage des noirs, sous prétexte que la race de Cham devait, en suite de la malédiction de Noé, être asservie aux deux autres, oubliant sans doute qu'à son point de vue biblique on pouvait lui objecter que les malédictions de l'ancienne alliance sont effacées par la nouvelle. Il niait d'ailleurs, avec une inépuisable fécondité d'hypothèses explicatives, les assertions les plus évidentes de la critique appliquée à la Bible. Ce qui a valu à M. Da Costa une influence que l'exagération de ses idées religieuses n'expliquerait guère par elle-même, c'est d'abord sa renommée très méritée comme poète : il brillait en effet aux premiers rangs de la littérature hollandaise contemporaine. C'est ensuite l'éblouissante faconde avec laquelle il exposait ses vues dans des séances publiques. Écrivain médiocre en prose, il était irrésistible comme orateur.

Du reste, il serait injuste d'attribuer à l'orthodoxie hollandaise dans son ensemble des prétentions aussi bizarres. En réalité, elle est beaucoup moins homogène qu'on ne le croirait à première vue, et parmi ceux que l'on regarde comme ses défenseurs en titre, il en est beaucoup que leurs sympathies pour les vieilles doctrines de la réforme n'empêchent pas de reconnaître sur plus d'un point le bon droit de la raison moderne. C'est ce qui rend quelque peu embarrassante la position de quelques-uns d'entre eux, par exemple de M. Chantepie de La Saussaye, pasteur wallon de Leyde, qui, tâchant de concilier son savoir et ses prédilections au moyen de théories métaphysiques d'une clarté douteuse, s'est trouvé passablement isolé dans le conflit actuel. On serait tenté d'en dire autant des professeurs en théologie de l'université d'Utrecht, qui, à l'exception de M. Ter Haar, dont les tableaux d'histoire ecclésiastique sont fort appréciés, passent pour se rapprocher le plus de l'ancien calvinisme. Cette tendance est au surplus une tradition dans l'université dont nous parlons.

L'individualité la plus remarquable parmi les hommes de talent qui se sont prononcés pour la réaction orthodoxe, sans donner dans l'étroitesse et l'intolérance qu'on a trop souvent pu lui reprocher,

c'est M. J. J. van Oosterzee, pasteur à Rotterdam. M. van Oosterzee s'attache surtout à défendre le supernaturalisme, miné par le courant de la théologie moderne. Il aime le miracle et l'autorité infaillible de l'Écriture. L'émancipation complète de la conscience individuelle l'épouvante, et il désire rester attaché, sinon à la lettre, du moins aux principes fondamentaux de la vieille confession de foi. Les adversaires théologiques de M. van Osterzee lui reprochent de manquer, non pas de savoir, mais d'esprit scientifique, de se laisser entraîner, même dans ses ouvrages didactiques, par les sentimens de son cœur pieux, par les rêves de sa belle imagination, et de sacrifier, souvent et sans le vouloir, les résultats d'une critique impartiale aux séductions du lyrisme oratoire. Ils pensent que, nulle autorité officielle n'ayant fixé anciennement ce qu'il faut entendre par les points fondamentaux de la doctrine réformée, il n'appartient à personne de les déterminer de son chef sans accorder par là aux autres le droit d'en faire autant, et de déplacer, s'ils le croient nécessaire, les limites posées dans un premier essai.

Là du reste est le côté faible de l'orthodoxie en Hollande. Forte encore du nombre et du zèle de ses adhérens, elle voit la science religieuse se tourner de plus en plus contre elle. La critique allemande coule désormais à pleins bords dans un domaine qui lui était resté longtemps à peu près fermé. L'histoire des dogmes, l'interprétation purement historique de la Bible, par-dessus tout les impérieux besoins des intelligences formées aux meilleures sources de la philosophie et des sciences contemporaines réclament à grands cris une transformation de l'enseignement religieux.

Déjà, du temps de van der Palm, le professeur van Voorst avait recommandé aux étudians les travaux des théologiens allemands. Un autre professeur hollandais, van Heusde, avait presque ressuscité le platonisme, tant ses leçons respiraient d'enthousiasme pour le système du grand génie athénien. Ce n'étaient là sans doute que des irrigations imperceptibles dans un sol encore peu pénétrable; pourtant elles le préparèrent. A mesure que les questions théologiques se posèrent, le goût de la philosophie se réveilla, comme il en a toujours été dans l'histoire de ces deux sœurs, qui se brouillent si souvent et ne savent point se passer l'une de l'autre. Bientôt ce mouvement se prononça mieux. On vit se produire une psychologie spiritualiste fort remarquable de M. Roorda, fondée sur l'observation et en pleine réaction contre ce dualisme tranché du corps et de l'âme, dans lequel l'ancien spiritualisme s'était si malheureusement embarrassé. Aujourd'hui, si quelque chose prouve que la philosophie est à l'état de renaissance dans la patrie de Spinoza, c'est l'influence acquise par les idées de M. Opzoomer, professeur en philosophie à Utrecht. Ce

n'est pas que M. Opzoomer ait un système; il a plutôt une méthode. Esprit fin, sagace, artiste aussi bien que penseur, désireux de maintenir à tout prix son indépendance, il a rompu avec la tendance hégélienne, qui était au fond la sienne, lorsque son grand mérite le fit appeler très jeune encore au poste qu'il occupe aujourd'hui. Depuis lors il a substitué à la spéculation *à priori* une sorte d'empirisme spiritualiste, qui tient d'Auguste Comte par le principe, mais qui est bien supérieur au système du positiviste français par l'étendue et la légitimité des applications. L'observation, la critique, le classement des faits et la détermination de leurs lois, voilà la tâche première de la philosophie telle qu'il la conçoit. Elle doit ainsi se nourrir du suc de toutes les autres sciences; elle ne sera donc achevée que le jour où toutes les sciences auront apporté leur contingent définitif à la masse des connaissances humaines. Parmi les objets de l'observation, le sentiment religieux et le sentiment moral sont, selon lui, des réalités dont il faut tenir tout autant de compte que des données acquises par les cinq sens, et ce sont là les indestructibles bases sur lesquelles il sera toujours possible de réédifier la doctrine religieuse et morale, lors même que toute notre métaphysique, tout notre idéalisme n'ont pu tenir devant la critique fondée sur l'observation de la réalité. De là un dualisme provisoire que M. Opzoomer croit encore inévitable entre les aspirations du sentiment religieux et moral et les données des sciences expérimentales. Dans ses derniers écrits, M. Opzoomer semble cependant se rapprocher du christianisme, sinon de la doctrine arrêtée qu'on désigne sous ce nom, du moins de l'idéal moral réalisé par le Christ : il y trouve les principes de liberté, l'amour désintéressé de la vérité, en un mot les tendances salutaires auxquelles le penseur doit aussi bien conformer son travail intellectuel que l'homme sa conduite dans le monde. Il est résulté de l'application que ses disciples ont faite de ces principes à la science religieuse, non pas un corps de doctrines, mais une tendance critique et sérieuse qui se fait de plus en plus sentir dans les études théologiques.

A peu près vers le temps où se manifestait le mouvement de retour aux vieux dogmes de l'église réformée, l'on voyait poindre à l'université de Groningue une tendance religieuse qui, d'accord sur certains points avec l'école réactionnaire, était poussée, par un respect beaucoup plus profond des droits de la science, dans une direction très différente. De ce mouvement hétérodoxe, auquel MM. Hofstede de Groot, Pareau et Muurling, professeurs en théologie à l'université dont nous parlons, apportèrent leur contingent avec une rare conformité de vues et de principes (au point de faire des traités théologiques en collaboration), sortit une doctrine bien

connue en Hollande sous le nom de doctrine de Groningue. Comme la réaction orthodoxe, l'école de Groningue sent que le mysticisme a en religion une place importante, qu'une morale raisonnable et douce ne suffit pas à la soif d'infini dont l'homme religieux, s'il est vraiment religieux, est toujours dévoré. Elle peut en appeler aux grands mystiques néerlandais des temps antérieurs à la réforme, en particulier à Wessel Gansfort, pour montrer qu'elle est bien réellement dans la tradition nationale quand elle relève le drapeau du mysticisme trop longtemps enterré sous la scolastique traditionnelle des anciens et la moralité sans fondement sérieux des modernes. En même temps elle ne peut se dissimuler que les progrès des sciences ont rendu nécessaire une révision du dogme chrétien, que les vieilles doctrines orthodoxes ne sont plus en rapport avec l'esprit moderne, que la Bible, librement interprétée, n'est rien moins que favorable à plusieurs dogmes. En particulier, elle éprouve le besoin vraiment philosophique, et que ressentiront désormais toutes les théologies scientifiques, de rattacher le christianisme, la Bible, l'église, tout le développement religieux de l'humanité, à un principe assez vaste pour en embrasser les péripéties et les innombrables variations. Ce principe, déjà proclamé par Lessing et Herder, c'est l'éducation du genre humain par Dieu, qui veut élever les hommes, ses enfans, à sa ressemblance progressive.

Le point culminant de cette action éducatrice de Dieu est l'envoi du Christ, sur la nature duquel les docteurs de Groningue ont une théorie qui se rapproche beaucoup de l'arianisme. Le Christ ne serait pas Dieu, mais un être divin préparé par le Père céleste à la mission qu'il est venu remplir en revêtant la nature humaine. Depuis son ascension, le Christ, à qui Dieu a en quelque sorte délégué son pouvoir sur les hommes, dirige toujours les destinées religieuses de l'église, et c'est dans ce sentiment d'une communion immédiate, personnelle avec le Christ glorifié que réside surtout l'élément mystique de la doctrine de Groningue. L'amour des hommes, le désir de concourir à leur bien-être matériel et moral constitue la marque essentielle du christianisme et du chrétien. Sur les autres points de l'enseignement ecclésiastique, cette école s'attache en général à un juste milieu qui n'est pas toujours très satisfaisant pour une raison exigeante; mais elle plut dès l'abord à un grand nombre d'esprits que rebutaient les aspérités du vieux calvinisme, et qui se trouvèrent tout heureux de pouvoir vivre de la vie religieuse sans mettre leur bon sens à la torture. Le recueil périodique intitulé *la Vérité dans la Charité* (*Waarheide in Liefde*) développe les idées de l'école de Groningue avec un succès qui prouve la sympathie qu'elles rencontrent dans le public. Il faut remarquer, à l'honneur

de cette école, que les hommes qui s'y sont rattachés, laïques et pasteurs, ont pris l'initiative ou le patronage d'un grand nombre d'œuvres de philanthropie éclairée. Beaucoup d'institutions ayant pour but le relèvement moral et l'instruction du peuple, le soulagement de ses misères et la propagation d'une piété spiritualiste et tolérante, sont dues à leur zèle, et chose assez rare, on put voir l'hétérodoxie de Groningue faire quelque honte, par sa ferveur philanthropique, à l'orthodoxie voisine, qui s'était un peu trop endormie dans ses vieilles habitudes. Toutefois son système de compromis en matière de doctrines, qui ne contentait nullement la réaction orthodoxe et lui valut de sa part de très violentes attaques, ne devait pas tarder à être dépassé par la science religieuse dont elle avait elle-même répandu le goût et maintenu le bon droit. Ce qui lui manquait surtout, c'était la critique et l'esprit philosophique.

L'école de Groningue n'était après tout qu'un pas en avant vers la théologie moderne. Dans ces dernières années, c'est à Leyde que la science religieuse s'est déployée avec le plus de hardiesse et d'autorité. La célèbre université de cette ville, qui n'a cessé de compter d'illustres noms dans son corps professoral, est toujours digne de son passé. Le doyen actuel de ses professeurs en théologie est le vénérable van Hengel, un de ces hommes comme nous en connaissons trop peu en France, chez qui l'érudition est plus qu'une passion, car elle est leur vie. Plus qu'octogénaire, mais ayant conservé une verdeur et une activité vraiment juvéniles, il présente le type achevé de l'un de ces savans d'outre-Rhin dont M. Renan a si bien décrit le caractère et les habitudes dans son étude sur Creuzer (1). Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis en entrant pour la première fois dans le cabinet du vieux docteur, lorsqu'à travers les méandres de sa bibliothèque, au milieu des livres empilés, j'aperçus sa tête originale et expressive se détachant avec vigueur sous une riche couronne de cheveux blancs. La culotte courte, les souliers à boucle, la coupe de l'habit, tout dans son extérieur me reportait à soixante ans en arrière. Toutes les conditions d'un tableau de la vieille école hollandaise étaient là : table tapissée de serge verte, canal silencieux et ombragé passant sous la fenêtre, joyeux et modeste rayon de soleil, comme on n'en voit qu'en Hollande, se jouant discrètement sur les respectables in-folio alignés le long des murs. M. van Hengel, auteur de commentaires très estimés sur plusieurs livres du Nouveau Testament, est un représentant de l'ancienne philologie. Malgré son âge avancé, il continue ses travaux. En conversation, il peut prendre feu avec la vi-

(1) *Essais de critique et de morale*, Paris 1859.

vacité d'un jeune homme sur d'imperceptibles détails de cette science, mère de tant d'autres, au service de laquelle il a amassé les trésors d'une prodigieuse érudition. Il s'est peu occupé du dogme et de la critique historique, mais il aime beaucoup trop la vraie science pour s'effaroucher des nouveautés de la théologie contemporaine et pour imiter certains vieillards atrabilaires qui maudissent les pas que l'on fait en avant sur la route où ils ont introduit eux-mêmes la jeunesse de leur temps. Il a su marcher constamment avec la science actuelle, dont il peut se glorifier d'avoir préparé, du moins dans son pays, les développemens récens. C'est le génie de la vieille philologie encourageant la jeune critique, tout en lui donnant des conseils de prudence pleinement autorisés par une longue expérience.

Le grand mouvement théologique de l'heure présente a surtout pour organes à Leyde MM. Kuenen et Scholten (1), le premier pour la critique, le second pour le dogme. M. Kuenen est encore jeune. Orientaliste de première force, doué d'une lucidité de vues et d'un tact exégétique qui font de lui un critique dans la plus haute acception du mot, il promet à la théologie hollandaise une illustration nouvelle. On aura une idée de ce que vaut M. Kuenen par ses vues générales sur la prophétie chez les Hébreux. M. Kuenen rejette formellement l'idée vulgaire qu'on se fait des prophètes, comme si la mission de ces hommes extraordinaires n'eût été que de prédire l'avenir et en particulier de décrire plusieurs siècles d'avance quelques circonstances accidentelles de la vie du Christ. Les prophètes, dit-il, ont prêché bien plutôt que prédit. Leurs prédictions, quand ils en font, sont en rapport étroit avec leur temps, leur entourage, leur personnalité, ce qui ne pourrait être si elles eussent été dictées d'en haut comme des oracles où la raison humaine n'entrerait pour rien. D'ailleurs on peut démontrer que plusieurs de ces prédictions n'ont pas été réalisées. Le prophétisme d'Israël est, comme son monothéisme, un phénomène qui atteint chez ce peuple son plus haut et son plus beau développement, mais qui se retrouve avec des analogies plus ou moins étroites chez d'autres peuples sémitiques. L'enthousiasme pour la patrie et la religion nationale, voilà le trait commun à tous les prophètes. Ce qu'il y a de souvent

(1) La faculté de théologie de Leyde a perdu, il y a quelques années, un jeune professeur, M. Niermeyer, qu'une mort prématurée enleva au moment où sa réputation commençait à grandir. Ce fut lui qui révisa, confirma par beaucoup d'argumens nouveaux et naturalisa en Hollande l'interprétation moderne de l'Apocalypse, cette énigme dix-huit fois séculaire que la patience et la sagacité germaniques ont enfin devinée. Cette faculté a subi récemment une nouvelle perte dans la personne de M. Kist, dont les travaux en histoire ecclésiastique jouissent en Allemagne d'une grande estime.

étrange et même d'incompréhensible à nos esprits prosaïques et réfléchis dans leur manière de dire et de faire rentre dans les phénomènes de l'inspiration religieuse se manifestant au sein d'un peuple encore primitif. Elle est alors une prise de possession subite et irrésistible du sujet par l'idée ou le sentiment qui s'empare de lui. Bien d'autres faits du même genre peuvent être recueillis dans l'histoire. La sincérité de leur zèle fait que, généralement très attachés à la loi de Moïse, les prophètes en aiment l'esprit plus encore que la lettre, et deviennent par là les hommes de l'avenir, les annonciateurs et les précurseurs de l'Évangile. Les prédictions que l'ancienne théologie voyait réalisées dans l'histoire du Christ et de l'église s'expliquent bien plus naturellement par des faits contemporains ou très rapprochés des prophètes eux-mêmes : ce qui ne les empêche pas d'être les organes de cette merveilleuse espérance messianique sur laquelle s'est greffé le christianisme, dont on peut discerner les rudimens et suivre les formes variées le long de leurs écrits.

Nous devons enfin parler de M. Scholten, sans contredit l'homme le plus remarquable de la théologie hollandaise actuelle. Ses ouvrages, déjà nombreux, témoignent d'un vaste savoir, organisé par un esprit rompu à tous les exercices de la philosophie moderne. Le principal, celui qui a fondé sa réputation de théologien, est intitulé: *De la Doctrine de l'Église réformée et de ses Principes fondamentaux*. Il faut citer aussi une remarquable *Histoire comparée de la Philosophie et de la Religion*, dans laquelle les connaisseurs admirent l'exposition et la critique des systèmes de Platon, d'Aristote, de Spinoza et de Hegel. Nous tâcherons de donner un rapide aperçu de son riche et puissant système.

La méthode du professeur de Leyde est la spéculation fondée sur l'expérience. Il veut que le philosophe et le théologien commencent par constater les faits de la réalité immédiate; mais ce serait n'arriver à rien de positif que de se borner à la seule observation. La tâche et l'ambition légitime du penseur consistent à en déduire des lois et des vérités pour en former un système logique et concordant. Ce n'est pas au nom d'une autorité religieuse dictant *à priori* les croyances, et ne laissant à la pensée d'autre travail que celui de l'interprétation grammaticale, qu'il faut parler en saine théologie. Là comme partout ailleurs, il faut observer les faits avant de rien formuler. Ceci posé, la religion se présente aux regards de l'observateur comme un fait naturel, comme une tendance spontanée de la nature humaine, qui se rattache, avec conscience de ce qu'elle fait, à l'Être absolu, dont, avant même que le raisonnement intervienne, cette tendance implique l'existence; s'il n'y avait pas de Dieu, il

n'y aurait pas de religion. Mais nous sommes encore en face de l'infini inconnu, il faut continuer l'observation. C'est en contemplant la totalité des choses dans la nature et dans l'humanité que l'homme parvient à connaître celui dont elles sont la manifestation, car, l'Être absolu ne pouvant être borné par le monde visible, celui-ci est nécessairement l'expression de sa vie, et le révèle à ceux que leur développement intérieur rend capables de lire dans le grand livre de l'univers. Telle est la distinction entre la *manifestation* de Dieu et la *révélation*, qui tient une grande place dans le système de M. Scholten, et qui modifie profondément l'idée vulgaire de révélation. En fait, Dieu se manifeste à tous et toujours; mais quelques-uns seulement savent interpréter cette manifestation continue. Ce sont les prophètes dans le sens le plus large de ce mot, ceux que l'antiquité hébraïque appela les *voyans*, ceux qui, tout le long de l'histoire, entendirent distinctement la voix mystérieuse dont la multitude ne percevait que des échos lointains et vagues. L'inspiration est ce don sublime conféré aux privilégiés de notre race, cette supériorité du sens religieux qui les rendit capables d'initier la foule à des vérités qu'elle n'eût pu découvrir par elle-même. Sous ce rapport, l'inspiration religieuse diffère quant à son objet, mais non quant à sa nature, des autres inspirations, poétiques, scientifiques, qui constituent le génie, et auxquelles l'humanité doit ses progrès en tout genre. Seulement il ne faut pas confondre la forme de l'inspiration avec ce qu'on peut appeler son fonds et sa substance. L'inspiré n'est pas infaillible dans l'expression qu'il donne au sentiment qui l'anime; mais comme ce sentiment reflète nécessairement l'objet de l'intuition prophétique, il appartient à la raison réfléchie de chercher la vérité intellectuelle, le *dogme*, dans la parole des révélateurs. La révélation ainsi comprise n'est donc ni l'opposé de la raison, ni une promulgation de prétendus mystères imposés à la foi. A parler rigoureusement, le mystère, c'est ce qu'on ignore, et si d'un côté le mystère doit exister tant que l'homme ne sera pas parvenu à la parfaite connaissance de toute chose, de l'autre, à mesure que la révélation s'étend, le domaine du mystère diminue, ce qui est précisément le contraire du sens qu'on attache le plus souvent à l'idée de mystère. Du reste, M. Scholten pense que ce sens vulgaire est une échappatoire des orthodoxies dépassées par la raison, qui ont trouvé très commode d'abriter sous ce mot imposant les dogmes élaborés, à d'autres époques, avec la prétention justement de préciser ce qui était vague et d'éclaircir ce qui était obscur.

Nous voyons se dessiner déjà la position que M. Scholten a prise vis-à-vis des anciennes doctrines de l'église. Qu'on nous permette

d'entrer ici dans quelques développemens d'un caractère scientifique qu'il est impossible d'éviter en pareille matière. M. Scholten cherche bien moins à nier les anciennes doctrines qu'à dégager de la lettre les vérités supérieures qui constituent l'esprit. Il conserve à la Bible le rang qui lui revient incontestablement d'après la marche graduelle de la révélation dans la conscience humaine; mais sa théorie de l'inspiration laisse pleine et entière liberté à la critique historique. Il ne veut pas transformer le Christ en un philosophe moderne; mais il relève le fait que, dans l'intuition spontanée que Jésus avait de Dieu, le penseur de nos jours retrouve d'importantes et sublimes vérités, dont le nom seul est moderne. Ainsi la vieille idée chrétienne de *Dieu qui est aux cieux* implique l'infinité de Dieu et sa souveraineté sur le monde, tandis que l'*esprit de Dieu* qui pénètre toute chose et parle au cœur de l'homme répond merveilleusement à ce que la philosophie de nos jours a baptisé du mot lourd et bizarre d'*immanence*. Lorsque l'église du IVe siècle définit le dogme, jusqu'alors très peu fixé encore, de la trinité, elle s'appuyait à bon droit sur une impérieuse exigence de la raison, qui se refuse absolument à l'idée d'un Dieu inerte et solitaire dans les profondeurs glacées de l'éternité; mais elle ne sut maintenir l'unité de l'essence divine que par une contradiction: elle sépara le Verbe du Saint-Esprit, ne voyant pas que l'un était la forme grecque, l'autre la forme juive d'une même notion religieuse, et elle eut le tort d'identifier le Verbe éternel avec la personne historique du Christ. Il vaut mieux, selon M. Scholten, se représenter le Verbe comme la révélation éternelle de Dieu dans le monde. Dans l'humanité, le Christ est pour nous, par sa perfection religieuse et morale, la manifestation suprême du Verbe divin, qui parle en lui et par lui. Jésus est le *fils de Dieu* dans le sens de parenté spirituelle avec Dieu que les Juifs étaient depuis longtemps habitués à donner à cette expression, et dans ce fils de Dieu, qui fut aussi fils de l'homme, la nature humaine a pu célébrer sa communion avec la nature divine.

Sur le terrain de l'anthropologie, M. Scholten part du fait expérimental que l'homme naît animal, mais apportant avec lui le germe d'un développement spirituel dont l'idéal est Dieu lui-même. Ceci est vrai de l'espèce aussi bien que de l'individu. La chute originelle est bien moins dans l'histoire que dans le cœur de l'homme, qui passe du sentiment de ce qu'il doit être à l'observation de ce qu'il est. M. Scholten a consacré quelques-unes de ses meilleures pages à montrer que l'immortalité individuelle est comprise dans le fait même que l'homme se sent appelé à dépasser la nature physique, purement organique, et qu'au contraire de tous les êtres vivans qui l'ont précédé sur la terre, l'esprit en lui exige souvent le sacrifice

de la vie corporelle. Le péché est le manque, l'imperfection de la vie spirituelle, et par conséquent le vrai malheur, puisque le bonheur, pour tout être vivant, ne peut être que le déploiement de sa vie et la réalisation de sa destinée. Le péché est donc à la fois ce qui ne doit pas être et l'état intermédiaire qui sépare l'état d'innocence de l'état de sainteté. Ici M. Scholten revient sur le terrain favori des vieux docteurs réformés, et se déclare nettement en faveur du *déterminisme* moral : il regarde le libre arbitre indifférent comme une chimère. Ajoutons toutefois qu'il s'efforce d'éviter l'écueil du fatalisme en disant que l'homme, en vertu du pouvoir de réflexion dont il est doué, peut suspendre sa décision et se mettre sous l'influence des bons mobiles; mais la vraie liberté, selon lui, consiste dans l'affranchissement complet de toute espèce de mal moral. Telle est la destinée en vue de laquelle Dieu a créé l'homme, et il faudra bien que l'homme y arrive tôt ou tard, sans quoi le Créateur serait vaincu par sa créature. L'idée calviniste de l'assurance du salut revient ainsi sous un jour tout nouveau et débarrassée des épouvantables ténèbres de l'enfer éternel. D'autre part, l'expérience, qui nous apprend qu'il est d'autant plus douloureux d'arriver à la vie sainte qu'on s'est attardé plus longtemps dans l'égoïsme et la sensualité, doit compter parmi les mobiles qui poussent l'homme à profiter des dispensations divines dont l'histoire est le théâtre et dont le Christ est le centre.

M. Scholten pense en effet que le Christ est sorti des entrailles mêmes de notre race, qui doit nécessairement, de même que les individus qui la composent, arriver à la fin qui lui est prescrite. Dans le Christ est réalisée la religion idéale, le don entier de soi-même à Dieu et aux hommes. Dans le Christ, révélateur de Dieu par la pureté immaculée de son cœur, la lumière qui éclaire tout homme venant au monde a resplendi d'un éclat incomparable, et dès lors aussi l'homme a lu clairement le mot que la nature et sa conscience ne lui avaient pas encore dit, ou qu'il n'osait y déchiffrer : Dieu est amour. Conformément aux lois qui président à la solidarité des esprits, du Christ émane une force régénératrice, une puissance de lumière et de vie qui depuis sa venue agit dans l'humanité comme un levain, dissipant les superstitions, réformant insensiblement les institutions sociales, amenant les hommes à toujours mieux comprendre leurs devoirs et leur vrai bonheur, jusqu'au moment où, selon sa parole, *la pâte sera toute levée*. Le Christ est ainsi la démonstration vivante de notre destinée divine, car il a possédé déjà sur la terre la vie éternelle, et a pu la promettre à tous ses frères. Il faut donc vivre en communion morale avec lui, et appliquer les principes tirés de cette source pure aux travaux de tout genre, brillans

ou vulgaires, qui remplissent la vie. M. Scholten pense, comme Schleiermacher, que la vie religieuse doit être à la vie ordinaire ce que l'harmonie est à la mélodie, qu'elle relève et qu'elle soutient. C'est ainsi que la vie divine doit couler de plus en plus dans les veines de l'humanité, et si sa marche est lente au gré de notre impatience, il n'en faut pas moins avoir foi dans l'avenir, et, sans se laisser rebuter par les obstacles de tout genre, marcher à sa rencontre avec la ferme et joyeuse assurance que, selon la sublime prévision d'un apôtre, « Dieu sera enfin tout en tous. »

Ce qui donne beaucoup de force à cet enseignement, qu'il a fallu esquisser ici à très grands traits, c'est qu'ayant fait une étude approfondie des vieux docteurs réformés, M. Scholten se fait fort d'affirmer que, loin de rompre avec la tradition calviniste, il la continue dans son prolongement logique et naturel. Il est facile de comprendre maintenant qu'un tel point de vue est fait pour lui concilier bien des sympathies en Hollande. C'est pourquoi, sans doute, la tendance orthodoxe voit dans M. Scholten son adversaire le plus redoutable et dirige contre lui d'incessantes attaques. L'école de Groningue commence même à trouver grâce à ses yeux en comparaison de cette théologie bien autrement conséquente et radicale. D'un autre côté, l'esprit, critique avant tout, de M. Opzoomer ne se tient pas pour satisfait de cet enseignement, très libéral sans doute, mais très affirmatif. Cependant la distance entre M. Scholten et lui me paraît moins grande qu'elle ne semble à bien d'autres. Tous deux étant d'accord pour faire précéder toute spéculation de l'observation expérimentale, la critique de M. Opzoomer peut servir de correctif permanent à des affirmations qu'il nie moins qu'il ne les juge trop hâtives, tandis que le système de M. Scholten, en raison même des principes qui en dirigent la méthode, reste ouvert à toutes les corrections qu'une observation plus approfondie encore de la nature et de l'histoire pourra réclamer par la suite. Le point sur lequel on croit trouver ce système plus vulnérable que partout ailleurs est le déterminisme moral et la notion purement négative du péché, qui en est le corollaire inévitable. On prétend que M. Scholten a bien voulu éviter le fatalisme, mais n'y a pas réussi.

Le moment n'est pas venu de décider de la valeur réelle soit de ces attaques, soit de la doctrine qui en est l'objet. La lutte est loin d'être à son terme. Le parti orthodoxe, abstraction faite de la vérité, qu'il croit toujours posséder, pourra s'appuyer longtemps encore sur ce qu'il y a de plus tenace au monde, l'amour de la tradition religieuse chez le peuple et dans les cœurs pieux, à qui leur peu de besoins intellectuels rend la croyance facile. La tendance prudente et mitoyenne qui a son centre à Groningue est encore, à l'heure qu'il est, celle de

la majorité des classes moyennes. Cependant on ne peut se dissimuler que chaque année voit augmenter le nombre des adhérens de ce qu'on appelle la théologie moderne. Depuis une dizaine d'années, la jeunesse universitaire en adopte de plus en plus les principes. Déjà ces principes se popularisent par les écrits et les prédications de jeunes et éloquens adeptes. En particulier, on est frappé du grand nombre d'hommes distingués, en dedans et en dehors du corps pastoral, qui ont abandonné le camp de l'orthodoxie, vers laquelle leur éducation ou leurs préférences premières les avaient d'abord dirigés, pour entrer franchement dans les tendances qui triomphent à Leyde. On ne peut, en tout cas, leur contester le mérite d'avoir rattaché à l'église et au christianisme beaucoup d'hommes instruits, dans les professions libérales surtout, qui sans cela eussent vécu dans l'indifférence ou l'incrédulité. Ces succès croissans font même que plusieurs voix s'élèvent du côté opposé pour demander que l'on coupe court à ce qu'elles appellent des négations impies. On parle çà et là de mesures disciplinaires, de restrictions à la liberté de la prédication, de quelque chose comme un nouveau synode de Dordrecht : moyens qui n'aboutiraient à rien, que repoussent également et l'esprit de tolérance généralement répandu, et le bon sens des orthodoxes instruits, et cette expérience instructive, que ce fameux synode n'a pas empêché les doctrines qu'il proscrivit de s'introduire, même de triompher dans l'église qui les avait d'abord repoussées. Ainsi M. Scholten et ses amis peuvent à chaque instant renvoyer à la barre du synode leurs plus ardens adversaires et leur faire observer que, jugés au pied des canons de Dordrecht, ils seraient hérétiques au premier chef.

Nous avons essayé de montrer quelle vie nouvelle anime les études théologiques en Hollande. Nous ne pouvons prétendre cependant à épuiser la liste de toutes les œuvres et de tous les hommes remarquables de la théologie hollandaise. On se tromperait encore en pensant que les cadres précédemment tracés renferment d'une manière absolue tous les écrivains qu'il nous resterait encore à citer (1).

(1) Parmi ces écrivains, on ne peut omettre toutefois d'en signaler quelques-uns. — M. Hoekstra, professeur au séminaire mennonite d'Amsterdam, a rédigé un excellent commentaire sur le *Cantique des Cantiques,* interprété d'après le thème admis aujourd'hui dans la critique allemande d'un dialogue entre Salomon et une jeune paysanne qu'il tâche d'épouser sans y réussir. — M. Busken Huet, descendant d'une famille française, parente de celle qui fournit au siége d'Avranches le célèbre évêque du même nom, écrivain d'un grand mérite et fort goûté par les amateurs du beau style hollandais, a cherché à populariser dans des *Lettres sur la Bible* les résultats d'une critique avancée et quelquefois aventureuse. Il a, sans le vouloir, scandalisé beaucoup d'âmes pieuses, qui auraient dû se dire qu'il y avait une preuve réelle de la divinité de l'Évangile dans le fait que des opinions aussi radicales que celles du jeune et spirituel écrivain ne l'em-

L'individualisme a trop pénétré l'église hollandaise pour qu'il en soit ainsi, et il en est un peu de cet abaissement des barrières dogmatiques dans son sein comme de celui que l'économie politique réclame des gouvernemens de nos jours : on craint toujours, en les supprimant, de tarir l'industrie, la production, l'esprit d'entreprise, et les résultats viennent toujours aussi démontrer combien ces craintes sont peu fondées. Le fait est que, depuis le commencement du siècle, la science et la vie religieuses ont suivi en Hollande une marche ascendante, que tout concourt à activer encore, et l'on peut ajouter *libertate regnante*. La liberté est une grande et belle chose, et l'on aime à la voir déployer ainsi sa puissance fécondante dans un pays petit par l'étendue, et dont le caractère positif semblait devoir diriger les esprits partout ailleurs que vers les régions transcendantes. Ce qui fait oublier bientôt ce que les discussions religieuses offrent trop souvent d'amer et d'étroit, c'est d'abord que la prolongation de pareils débats leur ôte précisément cette amertume et cette étroitesse qu'elles ont fréquemment à l'origine, c'est ensuite que l'homme ne se montre nulle part plus fidèle aux tendances les plus nobles de son être que lorsqu'il consacre son cœur et sa vie à la poursuite désintéressée de l'invisible. C'est en vivant de cette manière qu'il met en évidence sa destinée immortelle. Il est donc fait pour autre chose que pour ramper dans la boue des intérêts vulgaires. Quand on étudie l'homme dans son histoire au lieu de l'étudier dans les abstractions de la vieille psychologie, on retire de ses agitations à la surface de la terre toute autre chose que du découragement. Ce qui effraie tant le vulgaire, c'est-à-dire l'inanité si fréquente des efforts de la raison pour atteindre la vérité, est précisément ce qui rassure le penseur, car cette inanité même ne fait que rendre plus instructive et plus étonnante la répétition constante, acharnée, de ces efforts. Quant à nous, qui avons foi dans

pêchaient pas de s'y rattacher de tout son cœur. — M. A. Pierson, pasteur à Rotterdam, recherche de préférence dans la vérité chrétienne son côté esthétique, et dans des écrits estimés s'attache à maintenir les droits du sentiment religieux sans faire tort aux résultats de la critique indépendante, dont sa brillante intelligence éprouve le besoin et apprécie la valeur en parfaite connaissance de cause. — M. le professeur Moll, d'Amsterdam, s'est acquis une grande réputation par ses travaux sur l'histoire ecclésiastique. — MM. Roorda, Veth, Rutger, etc., continuent les glorieuses traditions de la philologie hollandaise en matière de langues orientales. On doit au premier une traduction de la Bible en javanais. Outre la revue théologique de Groningue dont nous avons parlé, il existe deux recueils périodiques, les *Godgeleerde Bydragen* (études de science religieuse) et les *Jaarboeken voor de wetenschap Theologie* (annuaire de théologie scientifique), le premier plus spécialement ouvert aux hommes de la tendance libérale. Nous ne devons pas oublier non plus le *Dictionnaire biblique* (*Bybelsch Woordenbok*), qui a pour but d'initier le public éclairé aux plus récens résultats de la critique appliquée aux livres saints dans un esprit à la fois respectueux et impartial.

l'esprit humain, nous avons des préférences très arrêtées pour plusieurs des doctrines à la fois vieilles et nouvelles que nous avons exposées dans cette étude, et nous pensons que chacun des pas faits par l'homme à la recherche de Dieu le rapproche du but, même quand il s'en faut que ce soit en ligne droite; mais en accordant au scepticisme tout ce qu'il voudra, il est une chose dont il ne peut pas contester la réalité : c'est la tendance naturelle, infatigable de l'homme vers un idéal qu'il n'a jamais vu et qui existe pourtant, puisqu'il ne cesse d'attirer l'homme. Je ne veux pas médire des progrès et des découvertes des sciences d'application immédiate. Oui, l'homme transforme la terre; il maîtrise toujours plus la nature qui l'entoure, il en fait son humble servante, il la plie au gré de ses besoins et de ses désirs d'une manière vraiment prodigieuse. Assurément tout cela est fort beau; mais tout cela tourne avec la planète et ne sort pas de l'orbite qu'elle décrit depuis qu'elle existe. Ce qui est encore bien plus beau et bien plus riche de pressentimens révélateurs, c'est de voir l'esprit humain s'échapper à chaque instant par la tangente pour se plonger dans l'infini.

Ce qui nous plaît aussi dans ce conflit d'idées religieuses, c'est cette confiance avec laquelle on en appelle à la science, soit pour défendre, soit pour épurer la religion, dans tous les cas pour la fortifier. Cela aussi est de tradition sur cette terre d'hommes libres. La théologie n'y est pas la vieille femme chagrine qui ne sait que maugréer contre la jeunesse et contre les sciences, ses sœurs, que jadis pourtant elle concourut à élever après que la chute du monde ancien les eut laissées orphelines et en bien bas âge. Lorsque l'illustre Taciturne récompensa la ville de Leyde de l'héroïsme qu'elle avait déployé contre les Espagnols en y fondant la fameuse université qui fleurit encore, ce fut la théologie qui, sous les traits d'une belle jeune fille qu'entouraient les quatre évangélistes, ouvrit le cortége symbolique où toutes les sciences du temps étaient représentées avec leurs attributs respectifs. Depuis lors, elles n'ont cessé de vivre en bonne harmonie, se prêtant de mutuels secours. La théologie hollandaise a trouvé dans le libre examen son rajeunissement perpétuel, et la Hollande marche aujourd'hui de pair avec l'Allemagne dans la rénovation de la science religieuse, ce grand œuvre auquel notre siècle est appelé.

ALBERT RÉVILLE.

DE

L'ALIMENTATION PUBLIQUE

LA VIGNE

I.

LA TREILLE ET LE RAISIN DE TABLE.

L'ère nouvelle qui semble s'ouvrir pour les relations commerciales de la France n'a été nulle part plus favorablement accueillie que dans les parties de notre territoire où fleurit la vigne. La production du vin est en effet un des principaux élémens de notre industrie agricole. Des conditions exceptionnelles de climat, d'exposition et de culture assurent aux vignobles de France une suprématie universellement reconnue. Cette prépondérance qui appartient à la Chine pour le thé, à certaines régions intertropicales pour le cacao et le café (1), nous l'avons conquise et nous la conservons pour le vin. En présence d'un régime plus libéral appliqué à la viticulture française et depuis si longtemps réclamé par elle (2), chacun com-

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre, 1er novembre 1859 et 1er janvier 1860. Dans des études antérieures relatives au sucre, nous avions pressenti la réalisation prochaine des mesures qui seules pouvaient concilier les intérêts des industries saccharines rivales des colonies et de la métropole, en développant la consommation au profit de tous par l'abaissement des droits (*Revue* des 1er novembre 1857 et 1er mai 1859).

(2) Dès 1827 et 1828, nos trente départemens viticoles adressaient aux chambres des pétitions signées par plus de cent cinquante mille propriétaires représentant six millions de cultivateurs.

prendra combien il importe de signaler à la sollicitude des agriculteurs ainsi qu'à l'attention du public en général les moyens de tirer le meilleur parti de la situation nouvelle. Ces moyens, c'est à la science de les rendre populaires, en ne se bornant pas à décrire les meilleurs procédés de culture, mais en indiquant les principes et les données expérimentales sur lesquels ils s'appuient.

I. — LA VIGNE CHEZ LES ANCIENS. — COMPOSITION DU RAISIN.

Suivant d'anciennes traditions, que des recherches récentes ont confirmées, la vigne est originaire d'Asie; elle croît spontanément dans la Géorgie et la Mingrélie, entre les chaînes du Caucase, du Taurus et du mont Ararat. La vigne est répandue, il est vrai, à l'état sauvage dans les haies et les bois du centre et du midi de l'Europe, mais elle ne s'y est ainsi propagée qu'à la suite des tentatives d'acclimatation qui ont doté d'une nouvelle source de richesse nos contrées viticoles (1). Si l'on voulait ici ne négliger aucune des faces du sujet, il faudrait nommer comme les pères de la viticulture Osiris en Égypte, Bacchus dans l'Inde, Saturne dans la Crète, Noé dans l'Illyrie. Bornons-nous à constater que les Grecs et les Romains connaissaient deux sortes de vins alcooliques, acerbes-astringens ou sucrés, analogues à ceux que nous buvons nous-mêmes; mais tout porte à croire qu'ils ont commencé par faire usage surtout des boissons presque exclusivement sucrées qu'ils obtenaient du raisin, imitant peut-être de cette façon le breuvage moins savoureux qu'ils vantaient pourtant sous le nom d'hydromel. C'est même seulement ainsi que l'on peut comprendre les antiques procédés, inapplicables à notre boisson vineuse, destinés à la conservation de différens vins de l'Asie, de ces vins qui, au dire de Galien, suspendus au coin des cheminées dans de grandes bouteilles, subissaient une véritable concentration appelée *fumarium;* on les réduisait ainsi en une sorte d'extrait compacte offrant la *dureté du sel*. C'étaient sans doute des vins de cette nature, ou plutôt des moûts sucrés épaissis comme du miel, qui, suivant Pline, devaient être délayés dans l'eau, puis éclaircis par une filtration au travers de sacs en tissus : *saccatio vinorum*. D'après le conseil de Martial, on filtrait de même le doux cécube : *turbida sollicito transmittere cæcuba sacco*. On conservait encore de semblables vins exposés au midi, au sommet des habitations, dans des locaux particuliers appelés *horreum vinorum*.

(1) Rappelons que la vigne (*vitis vinifera*) est placée par les botanistes dans la famille des *ampélidées*. Cette dernière dénomination vient du mot grec ἄμπελος (vigne). Le vin était nommé dans l'ancienne Grèce οἶνος, d'où viennent les mots latin et français *vinum* et vin.

Aux extraits sirupeux et sucrés des jus de raisin ont succédé de véritables vins plus ou moins alcooliques, tantôt acerbes, tantôt doux, suivant sans doute la variété du cépage et les progrès de la fermentation spontanée. On trouve dans Pline l'indication de deux vins d'Albe, l'un doux, *dulce*, l'autre acerbe, *austerum*. Deux variétés correspondantes se rencontraient dans le vin fameux de Falerne. C'étaient bien certainement des vins graduellement améliorés par une lente fermentation que les anciens considéraient comme les meilleurs : on ne devait boire le falerne, suivant Athénée et Galien, qu'au bout de dix ans, et il ne conservait pas plus de dix années au-delà de ce terme ses excellentes qualités. Les vins usuels pouvaient être bus dès la septième année, tandis que l'on attendait vingt ans avant de boire le vin d'Albe, et que l'on gardait vingt-cinq ans le vin de Sorrente. Cicéron, dans un repas chez Damasippe, fit l'éloge d'un vin de Falerne de quarante ans en disant qu'il portait bien son âge, *bene ætatem fert*. Un vin datant d'un siècle a été célébré par Horace sous la qualification de vin de *cent feuilles*. Au temps des Romains, on conservait le vin très vieux de Falerne dans de grands vases (*amphoræ*) en argile cuite, vitrifiée à l'intérieur, dont l'ouverture était close avec un tampon de plâtre recouvert d'un enduit résineux. Un passage de Virgile prouve que les Romains ont aussi fait usage des vins mousseux :

..... Ille impiger hausit
Spumantem pateram.....

Ils ne dédaignaient pas les vins légers qui ne se pouvaient garder plus d'une année, comme la plupart des vins actuels de la Toscane. Les vignobles de l'ancienne Italie offraient d'ailleurs un assez grand nombre de crus variés produisant des vins en renom : sur des collines, autour du Mondragone, au pied duquel coulait l'Iris (aujourd'hui le Garigliano), on récoltait les raisins d'où l'on savait obtenir le falerne et le massique. Les vignobles situés aux environs de Gaëte fournissaient les vins de Fondi et d'Amiela. Cependant à la suite des progrès du luxe s'introduisirent dans Rome les vins généreux et parfumés de Lesbos, de Chio, de Cos, d'Éphèse et de Clazomène. Déjà aussi l'on distinguait les deux qualités différentes que l'on peut obtenir soit par le simple écrasage des grappes et l'écoulement spontané du jus, soit par la trituration plus énergique du foulage et l'action de la presse. La première qualité représentait le jus pur du fruit, la deuxième, ou vin de pressurage, contenait en proportions notables les principes acerbes-astringens et colorés extraits par le contact plus prolongé du liquide avec les pépins, les pellicules, etc. Ces

dénominations correspondaient aux mots grecs πρῶτος et δευτεραῖος, antérieurement employés pour caractériser les vins qui provenaient également des jus de premier et de second jet obtenus d'un même fruit.

Si l'art de faire le vin, emprunté aux Grecs, était en progrès chez les Romains, ils avaient cependant adopté l'antique coutume d'ajouter au jus de la vendange diverses substances aromatiques, en vue sans doute d'assurer la conservation et de rehausser le goût de leurs vins, moins variés, moins suaves et plus facilement altérables que les produits mieux préparés de nos célèbres vignobles. On trouve en effet dans un curieux recueil du IVe siècle, les *Géoponiques*, une foule de recettes, populaires chez les Grecs, indiquant, pour cet usage, l'emploi de résines et de plantes que caractérisent des essences odorantes douées d'une forte saveur. Pline rapporte qu'en Italie l'habitude était générale de mélanger aux produits des vendanges de la résine et de la poix, afin de communiquer aux vins faibles une saveur piquante. Les connaissances relatives aux variétés de vignes étaient alors bien peu avancées, car on ne cite qu'un seul ouvrage d'ampélographie, composé par le sénateur Pétrus Crescentius. Encore cet ouvrage ne contenait-il que la description incomplète de quelques espèces de vignes.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, les variétés de vignes se sont tellement multipliées par la voie facile des semis, que l'embarras est devenu grand de choisir entre elles et de s'arrêter aux cépages les mieux appropriés à chacune de nos régions viticoles. La difficulté s'est accrue bien davantage et a dû paraître tout à fait inextricable lorsqu'on s'est aperçu qu'un grand nombre des cépages rangés à juste titre parmi les meilleurs représentaient parfois une même variété connue des nombreux viticulteurs sous vingt dénominations différentes. Comment une pareille confusion a-t-elle pu s'établir dans la nomenclature des vignes? Il est facile de le comprendre, si l'on songe que chacune des variétés en renom dans une région viticole, multipliée par voie de bouture ou de provignage en d'autres localités où se rencontraient des conditions différentes de sol, de climat, etc., a pu souvent produire des fruits de composition différente et des vins plus éloignés encore du type primitif. C'est ainsi par exemple que la tribu des *carmenets* ou *carbenets*, comprenant quatre ou cinq sous-variétés, fournit, suivant des circonstances locales difficiles à déterminer exactement, les excellens vins de longue conservation, mais distincts entre eux, de Château-Laffitte, Château-Margaux, Saint-Émilion, Médoc, Graves. Les mêmes plants introduits en Toscane ont donné des vins très différens, de qualité bien inférieure. C'est ainsi encore que la tribu des *pineaux* constitue la

base principale des vins des grands crus de la Bourgogne, de la Champagne et de la Hongrie, qui offrent pour la plupart entre eux de grandes dissemblances.

Le but principal de la culture de la vigne entreprise sur une grande échelle est de produire le fruit dont certaines variétés distinctes forment la base de la fabrication des différens vins; c'est accessoirement que dans nos vignobles on récolte des raisins de table : ceux-ci donnent lieu à des cultures spéciales moins étendues. Lorsqu'on se propose, en cultivant dans des conditions favorables des cépages choisis, d'obtenir certaines variétés de raisins de table, il est facile d'apprécier directement les qualités qui plairont au plus grand nombre de consommateurs. Que le goût du fruit (saveur et odeur) soit agréable, que la maturité soit régulière et complète au même moment dans toutes les parties de chaque grappe, qu'à cet effet les grains se trouvent naturellement ou soient artificiellement espacés au point convenable, que la pellicule du fruit soit fine, la pulpe sucrée, juteuse et souple, et le but pourra être regardé comme atteint. Il ne saurait en être de même à l'égard des raisins destinés à la fabrication du vin : la dose de sucre spécial (*glucose*) que le fruit renferme peut bien donner l'indice certain de la proportion d'alcool ou de la qualité vineuse capable de garantir la force et d'assurer la conservation du vin; mais cette notion, suffisante tout au plus s'il s'agissait de préparer par la distillation de l'alcool ou de l'esprit-de-vin à haut titre, ne saurait faire présager la qualité du vin, ni même celle de l'eau-de-vie de table, que l'on voudrait obtenir à l'aide des moyens usuels de vinification et de distillation. Ce ne serait qu'après l'extraction du jus et l'accomplissement de toutes les phases d'une fermentation convenablement excitée d'abord, modérée ensuite et longtemps prolongée, que l'on pourrait acquérir des données certaines à cet égard. Il importe de connaître la structure du fruit de la vigne, la nature des différens tissus organiques qui le composent; il faut apprécier le rôle variable suivant les circonstances que peut remplir dans la fermentation chacune des substances que renferme le raisin parvenu au terme de sa maturité. Si la science de l'analyse immédiate n'est pas encore assez avancée pour déceler dans le jus du raisin les principes, en très minimes doses, qui par leurs transformations ultérieures développeront très lentement le bouquet spécial de chacun des vins de nos grands crus, la physiologie végétale et la chimie du moins sont en mesure de mettre en évidence les causes qui favorisent la sécrétion de ces principes immédiats, celles qui développent ou entravent la marche d'une fermentation régulière, etc.

Quiconque a examiné attentivement les différentes parties d'un

grain de raisin aura pu voir qu'il est superficiellement recouvert d'une légère couche d'efflorescence blanchâtre, sorte de cire floconneuse qui le protége contre l'action directe de l'humidité atmosphérique. En s'aidant de la loupe ou mieux du microscope, on distingue par l'analyse dans la mince pellicule épidermique plusieurs substances grasses, cireuses, minérales et azotées injectant la membrane de cellulose douée d'une forte agrégation (1). Cette structure et cette composition spéciale rentrent dans une des lois générales qui président au développement des végétaux, et qui donnent à l'épiderme recouvrant toutes leurs parties la propriété de résister à la plupart des agens météoriques. Immédiatement sous l'épiderme du grain de raisin, on trouve un tissu adhérent qui renferme la matière colorante (2); ce tissu contient aussi des essences odorantes, du tanin, des substances azotées, des sels à base alcaline et magnésienne. Sous le tissu spécial que nous venons de décrire se trouve enfin toute la masse interne du fruit, formée d'un tissu cellulaire, sorte de pulpe contenant le suc presque incolore (3). Cette pulpe est traversée par des vaisseaux déliés qui se rattachent aux pépins et leur portent, de même qu'aux différentes parties du raisin, des liquides séveux (4).

Le jus se trouve donc renfermé dans les cellules à minces parois de toute la masse pulpeuse; c'est ce jus sucré qui s'écoule

(1) La cellulose est une substance plastique qui, sécrétée pendant le cours de la végétation, forme la base organique des cellules, vaisseaux, fibres allongées, et constitue ainsi les parties élémentaires de tout l'édifice végétal. Sous les formes filamenteuses des fibres textiles du chanvre, du lin, de l'urtica nivea, du coton (poils de la graine du cotonnier), la cellulose constitue l'élément presque unique de la fabrication des fils, des tissus de toiles et des différens papiers. Un exemple entre mille prouvera l'utilité de cette substance. En ce moment, par suite de l'énorme développement des écrits, des impressions de livres et journaux, de la fabrication des papiers peints, les papeteries manquent à tel point de matière première que le commerce des chiffons se trouve au rang des graves questions internationales.

(2) Dans tous les raisins, la matière colorante se compose d'une substance brune et d'une autre jaunâtre; dans le *raisin noir*, on trouve en outre des principes colorans rouge et bleu, dont le mélange, suivant que l'un ou l'autre domine, produit les diverses nuances de violet tournant au rouge ou au bleu sombre qui caractérisent les nombreuses variétés de raisins et de vins rouges.

(3) Quelques variétés seulement contiennent, jusque dans toute la masse de la pulpe charnue du fruit, des matières colorantes offrant une nuance violette foncée. Ces sortes de vignes ne sont en général cultivées qu'exceptionnellement, et les raisins dits *teinturiers* qu'elles produisent sont destinés à la préparation des vins de couleur intense qu'on emploie pour rehausser la teinte des vins trop pâles.

(4) Les pépins, sorte de noyau renfermant l'amande et le germe de la graine, se caractérisent par une structure serrée, presque ligneuse, que j'ai décrite avec M. de Mirbel (vol. XXX et XXII des *Mémoires de l'Académie des Sciences*). Dans les pépins de raisin, les principes les plus abondans, outre la cellulose et le *ligneux*, sont le tanin ou

dès qu'une légère pression déchire le faible tissu. Le jus se mélange alors en proportions variables avec les sucs plus particulièrement doués de l'arome et de la couleur (1). Quant à la *rafle* ou grappe (σταφυλή) dépouillée des fruits, elle se compose principalement des pédoncules ramifiés entre eux qui supportent les grains de raisin. Bien qu'elle ne contienne sensiblement ni sucre ni principes aromatiques, elle peut compléter utilement le goût et certaines qualités des vins soumis au cuvage, en leur communiquant une légère amertume due au tanin qu'elle renferme. Au reste, les proportions des principes sucrés, acidulés et aromatiques deviennent directement appréciables au goût vers l'époque de la maturité du fruit : c'est même sur ces diverses proportions que repose presque exclusivement la qualité des raisins de table; les autres principes, beaucoup moins sapides ou moins aisément discernables à l'odorat, contribuent à développer les propriétés nutritives du raisin.

C'est plus particulièrement aux quantités de matière sucrée (glucose) contenue dans leur suc que les raisins destinés à la fabrication de l'alcool ou *esprit-de-vin* doivent leur valeur réelle, car la quantité d'alcool qu'ils fournissent est proportionnée à la dose du sucre qu'ils renferment. Il en est autrement des variétés plus nombreuses destinées à la fabrication du vin et des eaux-de-vie fines, variétés choisies que l'on propage par voie de grande culture dans certaines régions viticoles. Ce n'est certainement pas à l'aide de la simple dégustation que l'on pourrait fixer le choix à cet égard, car

acide tanique, qui dans les vins soumis au cuvage s'ajoute au tanin des enveloppes du raisin, et une huile grasse de la nature de celles que toutes les graines renferment. Cette huile, propre à l'éclairage et à la fabrication du savon, peut en être parfois extraite économiquement (dans la proportion de 10 à 12 pour 100), lorsqu'on ne préfère pas employer les pépins à la nourriture des poules, des faisans, ce qui utilise en outre les substances azotées également contenues dans les pépins.

(1) Nous venons de désigner les substances organiques, colorantes, aromatiques, astringentes, azotées, grasses et salines renfermées dans le tissu qu'on rencontre immédiatement sous l'enveloppe épidermique du raisin. Pour compléter l'indication de la composition chimique du fruit, nous devons ajouter les principes contenus dans la masse globuleuse sous-jacente : ce sont, outre l'eau qui les tient en dissolution, la glucose, douée de la saveur douce et sucrée, les acides pectique, malique, le bitartrate et le racémate (de *racemus*, grappe de raisin) de potasse, concourant tous à développer la saveur acidulée du fruit; l'albumine, qui joue un rôle utile dans l'alimentation des hommes et sert à nourrir le ferment, principe latent aussi renfermé dans le raisin; des substances grasses; enfin différens sels. Les iodures par exemple se rencontrent en plus fortes proportions dans les vins des contrées maritimes, notamment des vignobles de l'île de Ré et de La Rochelle. Le goître étant inconnu dans ces contrées et généralement sur tout le littoral des mers, on en a conclu que, pour faire disparaître cette affection, il faudrait faire usage dans les localités où elle règne d'alimens et de boissons aussi riches en iode ou sels iodurés que les substances alimentaires généralement en usage dans les pays plus favorisés.

la valeur du produit de ces grandes industries rurales dépend non-seulement des principes sucrés, sapides et aromatiques contenus dans la pulpe juteuse, mais encore de ceux que renferment des tissus plus résistans sous l'enveloppe, dans les pépins et parfois jusque dans la *rafle*. Or l'influence exercée par ces principes en quelque sorte latens ne peut se faire pleinement sentir qu'après un laps de temps considérable qu'exige l'accomplissement graduel des fermentations, actives d'abord, puis lentement prolongées jusqu'au terme où le développement complet de l'alcool et des produits doués de saveur et d'aromes complexes forme le bouquet particulier à chaque sorte de vin et aux excellentes eaux-de-vie de Cognac préparées dans les Charentes. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années que des résultats définitifs peuvent être acquis, et permettent d'apprécier la valeur de la variété de vigne qui les a fournis. La difficulté de cette appréciation semble bien plus grande encore lorsqu'on sait à quel point la qualité des raisins de table, de ceux aussi qui sont destinés à la fabrication du vin et des eaux-de-vie fines, peut varier suivant la nature des terrains, les climats, les saisons et les soins donnés aux vignes.

II. — CLASSIFICATION DES RAISINS DE TABLE.

Un des premiers besoins de la viticulture, c'est une direction scientifique donnée à ses efforts; il lui importe essentiellement par exemple de voir les produits qu'elle peut obtenir soumis à une classification méthodique. Arrêter une bonne nomenclature des cépages, telle est la tâche que la science s'est appliquée depuis longtemps à remplir. Il y a là une question d'un haut intérêt pour les propriétaires et les cultivateurs de toutes les contrées où la végétation de la vigne est profitable, de celles même où la culture forcée dans les serres serait seule permise. Depuis les temps anciens, on a compris la haute utilité de ces données pratiques, et un grand nombre d'auteurs se sont efforcés de les réunir. Malheureusement des moyens suffisans ont fait défaut à tous, tandis qu'un concours fortuit et tout récent de circonstances favorables nous promet dans un avenir prochain une solution définitive.

Sans remonter aux écrits du temps des Nabathéens (1), des Arabes, des Grecs et des Romains, qui ont traité la plupart des questions

(1) M. le comte Odart, dans la deuxième édition de son *Traité d'Ampélographie*, cite l'ouvrage de Kutsami, écrit en chaldéen et très estimé des Arabes au temps de leur splendeur.

relatives au choix des variétés et à la culture de la vigne, ni même à notre illustre compatriote Olivier de Serres, qui a posé les bases de tant d'utiles pratiques agricoles, nous pouvons citer les essais de l'abbé Rozier, éminent viticulteur du XVIII[e] siècle, et les encouragemens offerts par M. de Champagny en vue de former une collection de vignes qui réunît les types des meilleures variétés reconnues par l'expérience dans les régions où prospère la viticulture (1). Il était réservé à notre époque d'arriver, dans cette voie expérimentale, à des résultats vraiment pratiques. La Société centrale d'agriculture avait dès longtemps compris les avantages d'une exacte synonymie des bonnes variétés de vignes françaises et étrangères. En 1840, elle applaudissait des premières, par l'organe d'Oscar Leclerc Thouin, aux efforts heureux de M. le comte Odart, qui entretient une belle collection de vignes sur son domaine de La Dorée, auprès de Tours. En 1859, M. le duc Decazes fut nommé par cette société président d'une commission spéciale; il vient de reprendre avec de nouveaux moyens de succès le projet qu'il avait autrefois mis à exécution en établissant dans le vaste jardin du Luxembourg une grande collection des cépages français et étrangers, qui compte, suivant MM. le duc Decazes, Hardy et Bouchardat, près de deux mille variétés distinctes. Il ne s'agit plus que de rectifier définitivement la nomenclature de ces variétés nombreuses, de la rendre complète et facile à consulter à l'aide d'une double classification par région viticole et suivant un ordre alphabétique, enfin de comparer les qualités de tous les produits réunis au Luxembourg en cultivant des plants de la collection tout entière sous les conditions différentes que déterminent les climats variés de la France, à Paris, Tours, Montpellier, en Algérie (2). Cette comparaison, pleine d'in-

(1) L'abbé Rozier avait entrepris en 1780 de fonder un établissement dans lequel il se proposait de dresser la synonymie des cépages, d'indiquer leurs caractères distinctifs, les procédés de culture et de taille propres à chaque variété, les qualités des produits et les proportions des mélanges de raisins qui pouvaient donner les vins les plus estimés. Divers obstacles imprévus firent échouer son projet. M. de Champagny, ministre sous le premier empire, donna la mission de rectifier la nomenclature des cépages à Bosc, membre de la section d'économie rurale de l'Académie des Sciences et de la Société d'Agriculture. Ce savant, par des recherches actives en différentes contrées, s'était mis en mesure d'accomplir la tâche difficile qui lui était confiée; mais la mort vint le surprendre avant qu'il eût réuni ses observations nombreuses en un corps d'ouvrage méthodique.

(2) Les dispositions qui ont été prises avec l'appui de M. le ministre de l'agriculture permettront de maintenir la collection de Paris dans le jardin du Luxembourg. La collection de l'Algérie sera confiée aux soins de M. Hardy, l'habile directeur des pépinières centrales qui répandent chaque année dans notre vaste colonie un grand nombre de bonnes espèces et variétés d'arbres à fruit et forestiers. M. Marès, correspondant de la Société centrale, surveillera la culture de la collection transplantée dans le départe-

térêt et d'utiles enseignemens, permettra de reconnaître et de propager avec une certitude jusqu'alors inespérée les meilleurs cépages, ceux qui seront le mieux appropriés au sol, au climat et aux expositions dans chaque partie de notre territoire où la culture de la vigne peut s'étendre. Ainsi pourront être satisfaits les besoins nouveaux créés par les relations internationales plus étendues qui donnent aujourd'hui une si grande importance aux produits en raisins, vins et eaux-de-vie des grands crus de la France. Par une heureuse coïncidence (1), nous sommes en mesure de donner un premier aperçu des rectifications proposées dans les nomenclatures admises, en supprimant les synonymes inutiles, d'indiquer ainsi les choix à faire parmi les meilleurs cépages, enfin de signaler les noms des variétés de vignes propagées à tort, et dont il convient de rejeter définitivement la culture. Diverses objections se sont produites, il est vrai, contre l'utilité de ces nomenclatures de cépages: on prétend par exemple que les variétés de vignes transplantées dans des localités différentes dégénèrent ou se transforment; mais nos plus savans viticulteurs, en reconnaissant que les fruits d'un même plant varient avec les conditions de terrain, de culture, d'exposition et de climat, font remarquer qu'il n'y a point là dégénérescence ni transformation, car le même plant, ramené aux conditions primitives, peut donner encore de semblables produits, et toujours des différences du même ordre se maintiendront entre les variétés plus ou moins hâtives; toujours aussi, par un judicieux choix des cépages, on obtiendra dans chaque région des vins de qualité supérieure. Les préjugés contraires à cette utile méthode ne reposent que sur des observations mal faites (2).

ment de l'Hérault, et M. Demetz, le savant agronome-administrateur qui dirige avec tant de zèle, de dévouement et de succès la colonie pénitentiaire de Mettray (où six cent cinquante enfans sur sept cents travaillent à la culture de 250 hectares), met le plus gracieux empressement à cultiver la collection destinée au département de l'Indre. Déjà M. le duc Decazes a pu s'assurer lui-même du concours qu'il est possible d'attendre de la part des jeunes détenus : pendant son séjour, une brigade d'entre eux fut chargée, d'après ses indications, de dresser par département une liste alphabétique des cépages. Les jeunes ouvriers, devenus apprentis viticulteurs, parvinrent, après s'y être pris à deux fois il est vrai, à dresser exactement la table alphabétique qui leur était demandée.

(1) La réunion récente d'un congrès pomologique de nos plus habiles viticulteurs, la plupart membres des sociétés d'horticulture du Rhône, de la Gironde et de nos deux Sociétés centrales d'agriculture et d'horticulture.

(2) Citons à ce propos l'exemple assez curieux d'un professeur de culture peu familiarisé avec certaines habitudes locales. Ayant rapporté lui-même cinq ceps de Fontainebleau, il avait constaté que ces vignes transplantées avaient dès la première fructification produit des raisins dont les grains étaient très serrés, tandis qu'à Fontainebleau les grappes de chasselas portaient toujours des grains assez écartés. Il ignorait sans doute qu'à Fontainebleau on assure artificiellement cet utile écartement des fruits sur chaque grappe en coupant avec de fins ciseaux les grains trop rapprochés les uns des

Les raisins de table peuvent être classés en cinq tribus distinctes : les *chasselas*, les *muscats*, les *spirans*, les *ulliade*, les *malvoisies*.

C'est avec raison que la première place parmi ces tribus est accordée aux chasselas. Par leur douce saveur, leurs qualités salubres, ces excellens raisins ont mérité la préférence que très généralement on leur accorde, et justifient les efforts des viticulteurs pour les propager dans nos campagnes, soit en espaliers ou contre-espaliers dans des vignobles spéciaux, soit même dans les serres des contrées où le climat n'en permettrait pas la culture en plein air. Le plus renommé parmi les raisins de cette tribu est le *chasselas doré*, que l'on cultive avec un si grand succès aux environs de Fontainebleau et de Thomery, et qui se récolte ordinairement en septembre (1). Les diverses boutures de cette variété ont reçu différens noms selon les circonstances locales et la culture, qui ont pu modifier les formes, la couleur, le goût, parfois même changer l'époque de la maturité. Une sous-variété du chasselas doré a reçu le nom de *chasselas rouge*; on la récolte à la même époque, en septembre. Ses grains arrondis, que caractérise une inégale coloration rose, ont une saveur sucrée très agréable. On connaît sous la dénomination de *chasselas rose* (2) une autre variété distincte, teintée d'un beau rose; c'est un des meilleurs chasselas. Cette variété excellente, venue d'Italie, est très productive; les fruits en sont faciles à conserver par les moyens simples qui s'appliquent à tous les raisins de table.

Dans la tribu des chasselas, on remarque encore plusieurs variétés spéciales : le *chasselas coulard* (3), ainsi nommé de ce que, vers le moment de la floraison, il est sujet à *couler*, c'est-à-dire que le pollen de ses fleurs se dissipe, et les phénomènes de la fructification ne peuvent s'accomplir; plus hâtif d'ailleurs que les autres va-

autres : pour rendre les conditions égales, il aurait donc fallu faire venir aussi de Fontainebleau les ouvrières habituées à ce travail, ou du moins adopter leur utile pratique.

(1) Une anecdote curieuse que je tiens d'un savant ami (M. Bérard, doyen de la faculté des sciences de Montpellier) semble trancher la question de supériorité entre les raisins de Fontainebleau et ceux du midi. M. Bérard avait reçu chez lui l'un des chimistes les plus illustres de la Grande-Bretagne et lui faisait les honneurs de son riche département en le guidant à travers les immenses vignobles de l'Hérault. Sir Humphry Davy, grand consommateur et appréciateur de nos excellens chasselas de Thomery, dont il ne pouvait se lasser, trouva plus délicieux encore les raisins aromatiques et très sucrés du muscat de Frontignan, qu'il venait de goûter. Il pria M. Bérard d'en prendre une ample provision qui pût lui suffire pendant la durée d'une promenade; à peine rassuré sur ce point en voyant cueillir une douzaine de ces grappes volumineuses, il ne put cependant achever même la seconde grappe. — Mon cher ami, dit-il à M. Bérard, vous aviez bien raison : ce raisin est exquis, mais je n'en pourrais manger davantage.

(2) Les synonymes suivans désignent en différens lieux cette variété : *tokai des jardins, chasselas royal rose, — rose du Pô, Royal-tramontaner* des Allemands.

(3) Désigné aussi sous les noms de *gros coulard* et *froc de la Boulaye*.

riétés, il mûrit ordinairement au milieu du mois d'août. Le goût du *coulard* est agréable et légèrement musqué. On cultive aussi comme plante utile et comme un ornement des jardins le *chasselas cioutat;* ses grappes moins volumineuses et ses grains plus petits distinguent ce cépage des variétés précédentes (1). Parmi toutes ses congénères, on estime particulièrement une variété de chasselas violet que caractérise la teinte violette de ses fruits. Lorsque la fleur est passée, les pédicelles qui portent les grains se colorent eux-mêmes presque aussitôt d'une teinte violacée, et le raisin, qui approche de sa maturité, ordinairement hâtive, se décore d'une vive nuance rose, parfois marbrée de stries verdâtres. Le fruit se recommande d'ailleurs par une saveur douce et relevée, comme aussi par sa facile conservation (2).

On doit à M. Dupont, président honoraire de la société d'horticulture de l'Orne, une variété nouvelle de chasselas qui porte son nom et n'a pas encore de synonyme; elle est remarquable par le volume et la forme arrondie de ses grains, de couleur légèrement rosée, comme par sa maturité hâtive, qui a lieu vers le 15 août, enfin par le goût sucré, agréable et relevé de son fruit. Deux variétés de chasselas se distinguent encore par la propriété, tout exceptionnelle parmi cette tribu des excellens raisins de table, de produire, du moins dans le canton de Vaud, un vin de qualité supérieure : on les désigne sous les noms de *chasselas fendant blanc* (3) et *chasselas fendant roux* (4). Le premier prend à l'époque de sa maturité une teinte jaune dorée, le deuxième acquiert alors une nuance rose légère; ces deux fruits succulens ont une saveur relevée très douce, et se conservent aisément.

Une tribu nombreuse des raisins de table, celle des muscats, est caractérisée entre toutes par son parfum, son goût délicat et une saveur sucrée très agréable. Toutefois ces qualités appétissantes, trop prononcées peut-être, qui, dès la première impression, lui feraient presque toujours accorder la préférence, amènent trop promptement la satiété pour qu'il s'en fasse une grande consommation, et qu'entre cet aromatique raisin et nos succulens chasselas le choix puisse longtemps demeurer indécis. Six variétés principales dans la tribu des muscats sont plus particulièrement dignes d'intérêt par

(1) En différentes localités, on a donné au fruit blanc et sucré du *chasselas cioutat* les noms de *raisin d'Autriche,* — *persillade* (*Petersilien-traube* des Allemands), — *ciotat* et *chasselas à feuilles laciniées.*

(2) La synonymie de ce cépage comprend les dénominations de *chasselas violet de la Pomone française,* — *rouge commun,* — *septembre* ou *Ceresa de l'Isère.*

(3) On lui a donné les synonymes : *chasselas fendant jaune,* — *fendant vert.*

(4) Dans la grande collection de M. André-Leroy d'Angers, cette dernière variété est désignée sous le nom de *tokai des jardins.*

la belle apparence, le doux parfum et la saveur sucrée agréable des fruits. Toutes exigent sous notre climat la culture en espalier, l'exposition au sud, des soins analogues à ceux que l'on donne aux chasselas, et particulièrement l'excision d'une partie des grains sur toutes les grappes, toujours trop serrées pour permettre l'égale et complète maturation. L'effeuillage aux approches de la maturité, qui donne accès aux rayons du soleil, et l'ébourgeonnage pratiqué en temps opportun, afin d'éviter une fâcheuse diffusion de la séve, sont au nombre des opérations indispensables pour le succès de la culture des muscats (1).

Les viticulteurs ont formé une tribu des *spirans*, dont la principale variété, nommée *spiran gris* (2), est originaire du midi de la France, probablement de la commune appelée Aspiran, dans le département de l'Hérault. Ses grappes, de grosseur moyenne, portent des grains ronds ou ovoïdes qui mûrissent en septembre. La couleur des fruits est alors violette; ils sont recouverts d'un léger duvet qui leur donne une jolie apparence. Ce raisin est sucré, rafraîchissant, doué d'une saveur délicieuse. Une sous-variété de cette vigne est désignée sous le nom de *spiran noir*, sa couleur violette-brune est plus intense que celle du spiran gris.

Une quatrième tribu, sous la dénomination d'*ulliade*, rappelle un de nos vignobles méridionaux (3). C'est un cépage très productif qui

(1) Voici d'ailleurs les dénominations et les caractères distinctifs des six plus intéressantes variétés de muscat cultivées :

Muscat blanc ordinaire. Ses grappes, assez volumineuses, cylindriques, présentent des grains serrés, qui, éclaircis à temps, prennent en mûrissant sous les radiations solaires une teinte légèrement ambrée. C'est alors un raisin sucré, succulent, qui, dans nos climats méridionaux, concourt à fournir les moûts qui donnent le *vin liquoreux* bien connu de *muscat Frontignan*. — La variété dite *muscat d'Alexandrie* produit des grappes très volumineuses, à gros grains de forme ovoïde naturellement assez écartés, qui toutefois sous le climat de Paris, même dans les années favorables, n'atteignent qu'en espaliers bien exposés au sud leur maturité complète; la coloration est alors jaunâtre, légèrement orangée. C'est un fruit d'assez ferme consistance, sucré, doué d'un arome moins prononcé que celui du muscat ordinaire. — Sous le nom de *muscat de Syrie*, on désigne une des plus précieuses variétés que l'on puisse introduire dans la culture des jardins aux environs de Paris comme dans les départemens de l'est, de l'ouest et du centre de la France. Cette vigne donne de belles grappes à gros grains ovoïdes, de couleur jaunâtre orangée, doués d'un délicieux parfum, et qui parviennent aisément, dans ces régions, au terme de leur maturité vers la même époque que le chasselas doré. Quant aux variétés nommées *muscat rouge* et *muscat violet*, elles n'ont de particulier que la coloration spéciale de leurs fruits, prononcée surtout lorsqu'ils arrivent à maturité. Au contraire la variété dite *muscat précoce* ou *madeleine musquée de Courtiller*, cette variété distincte, obtenue par M. Courtiller d'un pépin de la vigne d'Ischia, est remarquable à plusieurs titres : elle donne des fruits excellens, aromatiques et sucrés, qui mûrissent dès la fin de juillet ou durant les premiers jours du mois suivant.

(2) Les synonymes sont : *spiran, espiran, aspiran, riberal, riberenc*.

(3) Parmi les désignations synonymes de cette tribu, citons celles de *ouillade* et *œil-*

exige, sous le climat de Paris, une exposition chaude. Les grappes sont volumineuses, les grains sont assez gros et de forme ovoïde, la maturité a lieu durant les mois de septembre et d'octobre. Les raisins sont alors colorés en violet-noir, doués d'une saveur très fine, fraîche et fort agréable. Un cépage à feuilles profondément lobées, connu sous la dénomination de *poulsard* (1), relève de cette tribu. Il est originaire du Jura, et on le cultive dans ce département, soit pour obtenir un raisin de table, soit pour préparer des jus qui entrent dans la composition des cuvées des vins rouges ordinaires, des vins mousseux, et des vins de liqueur dits *vins de paille*. Les grappes, volumineuses, ramifiées à la base, allongées, portent des grains assez gros, arrondis, peu serrés, d'un violet sombre, et recouverts d'un duvet violacé vers l'époque de la maturité, — en septembre sous notre climat. Ce raisin est abondant en un jus sucré, doué d'un léger arome musqué. La forte végétation de cette vigne dans les terrains qui lui conviennent exige qu'on lui laisse d'assez longs sarmens. Elle est très productive dans ces conditions, surtout dans les contrées du Jura où elle se plaît; presque partout ailleurs, la culture du poulsard a donné des résultats désavantageux. Une variété, dite *poulsard blanc*, est un peu plus hâtive; elle offre d'ailleurs des caractères semblables dans ses feuilles et ses fruits.

Une autre variété de la tribu des *ulliade* est originaire d'Allemagne: cultivée dans un grand nombre de vignobles en France, sur le Rhin, en Hongrie, elle est généralement connue sous le nom de *frankenthal*. On doit chez nous la traiter avec les mêmes soins que le chasselas doré. Ses grappes, assez volumineuses, allongées, portent de gros grains arrondis, serrés, de couleur rose un peu rembrunie, fermes, pleins d'un jus abondant et doux. C'est un raisin susceptible de se conserver longtemps. Il nous est venu d'Italie une variété analogue au frankenthal, mais qui lui est de beaucoup supérieure, en raison de la maturation plus hâtive de ses fruits. Désignée sous le nom de *fintindo*, elle est productive, donne des grappes volumineuses, rameuses, allongées, portant des grains de forme un peu ellipsoïdale, de couleur violet-noir, abondans en un jus sucré d'un doux et agréable arome.

L'Espagne nous a fourni deux excellentes variétés de raisins de table, dont nos viticulteurs ont formé la tribu des *malvoisies :* elles

lade dans l'Hérault et le Gard, de *cinq-saous* à Saint-Gilles (Gard), *boudoulès* dans les Pyrénées, *milhaud* et *prunelas* (Tarn-et-Garonne), *motteville noir* (Haute-Garonne), *gros maroquin* (Charente), *œillade bleue*. En quelques endroits, on a par erreur adopté pour cette tribu la dénomination d'*espagnen*.

(1) Désigné par les synonymes *belosard* (nom d'un village du Jura), *blussard*, *plussard*, *pendoulot*, *raisin perle*, *méclier*, *métie* (dans le département de l'Ain).

doivent être cultivées chez nous en espalier avec les soins que l'on donne au chasselas. L'une de ces variétés, nommée *malvoisie à gros grains*, développe de volumineuses grappes, portant de gros grains de forme ovoïde, espacés, blancs-jaunâtres, qui mûrissent vers la fin de septembre ou dans les premiers jours d'octobre. La saveur en est fine, sucrée, très agréable. L'autre variété, connue sous le nom de *malvazia de stiges*, se distingue de la précédente par un plus ample feuillage; ses larges feuilles, cotonneuses en dessous, offrent à leur face supérieure une couleur verte brillante. Elle produit des grappes de forme semblable, arrivant à maturité vers la même époque, mais dont les grains, également ovoïdes, sont mieux dorés, et se recommandent par un plus agréable parfum.

On ne peut ranger dans aucune de ces cinq tribus deux variétés connues sous les noms de *corinthes*, plus spécialement cultivées en Grèce, et destinées surtout à fournir par la dessiccation ces raisins de dessert consommés en quantité considérable dans la Grande-Bretagne et les stations nombreuses où les Anglais ont établi leur résidence. Ces deux variétés offrent les mêmes caractères, sauf la nuance rose de l'une et jaune ambré de l'autre; leurs grappes, de médiocre grosseur, portent des grains qui restent très petits, même en arrivant au terme de leur maturité. Ces grains sont alors extrêmement doux et sucrés, la plupart dépourvus de pépins (car ils ont avorté à la fructification). Ce sont surtout les diverses préparations d'entremets et de dessert en France, en Allemagne et plus encore en Angleterre, qui motivent les importations considérables des *raisins de Corinthe* dans ces contrées européennes (1). On cultive en outre dans le midi de la France, spécialement pour la préparation des raisins secs, les variétés connues sous les noms de *panse* et *bourmen* ou *majorquin*.

Tels sont les derniers résultats obtenus dans la classification des cépages (2). Cette classification paraît satisfaisante; il y aurait cependant à l'étendre, à étudier par exemple les variétés étrangères qu'il pourrait être utile d'introduire en France au point de vue de la production, soit des fruits de table, soit des vins de choix. D'intéressantes expériences seraient à faire sur les ceps tirés de la Perse,

(1) Une variété, dite *corinthe blanc sans pépins*, est originaire de France. Ses grappes, plus volumineuses, portent des grains plus gros que dans les deux variétés précédentes; mais le goût en est moins relevé et moins agréable.

(2) Nous n'avons pas parlé de trente-cinq variétés, comprenant quatorze chasselas, douze muscats et neuf variétés appartenant à d'autres tribus : c'est que le dernier congrès des viticulteurs français réunis à Bordeaux ne les a pas considérées comme assez bien déterminées ou assez distinctes. Nous devons dire que, d'après l'autorité du congrès, on doit rejeter les variétés de raisins nommées *muscat de la mi-août* et *moscatello-nero*.

de l'Arménie et des rives de l'Euphrate, pays de l'antique population des Nabathéens. Nous ajouterons, avec un agronome très compétent, M. le comte Odart, qu'à ce double point de vue nous n'aurions jusqu'à ce jour rien à tirer du Nouveau-Monde, où l'on recueille le *scupernong* à grosses grappes dépourvu de parfum, le *raisin Isabelle* à odeur de cassis, l'*York's madeira* d'une saveur étrange, et le *katawba* offrant des caractères analogues, etc. Tout nous porte à espérer que les expériences comparatives sur la valeur des divers cépages au point de vue de la viticulture française ou coloniale pourront être suivies avec un succès croissant par la Société d'agriculture dans les principaux centres qu'elle a choisis.

III. — LA CULTURE DE LA TREILLE.

Les principaux cépages étant ainsi classés, la science en ayant défini les qualités diverses, la tâche du propriétaire commence.

On a vu par quelles transformations successives, à l'aide des semis d'une seule espèce de la vigne sauvage, on a pu multiplier les variétés à tel point qu'il a fallu en limiter le nombre, afin de restreindre la culture aux cépages qui donnent dans chaque tribu distincte les meilleurs produits, sauf à rechercher encore par les mêmes voies de nouvelles variétés aussi heureusement douées, bien que différentes par la saveur ou l'arome spécial de leurs fruits, et tout en supprimant les variétés moins bonnes qui peuvent se développer en même temps. Cette méthode de sélection ne doit être que transitoire, car à mesure qu'une variété recommandable à plusieurs titres est obtenue, il faut la fixer, l'améliorer à l'aide d'une culture intelligente dans un sol et sous un climat convenables, la propager enfin dans les localités où se trouvent réunies ces conditions favorables. Il reste à exposer succinctement les moyens de réaliser toutes ces conditions.

Quant au climat, les vignes destinées à produire des raisins de table (1) s'accommodent mieux en général des variations de la température que les vignobles consacrés à la production des vins de bonne qualité et susceptibles d'une assez longue conservation. Pour ceux-ci, il ne faut pas seulement, d'après les observations de Humboldt, que les automnes et les étés soient habituellement assez chauds; il faut encore qu'après les phénomènes de la fructification,

(1) Les raisins de table donnent lieu à un commerce intérieur qui chaque année, grâce aux chemins de fer, acquiert plus d'importance, et permet aux viticulteurs de nos départemens du midi d'envoyer au centre et au nord de la France les fruits de leur récolte en devançant ainsi l'époque de la maturité des raisins obtenus près de Paris.

ou lorsque les grains du raisin se sont formés, la moyenne de la température de l'air ne s'abaisse pas au-dessous de 19 degrés. C'est la condition ordinaire dans les vignobles de Bordeaux, tandis qu'aux environs de Paris la température moyenne de l'été, de l'automne et du mois le plus chaud, ne dépasse guère 16 degrés (1). Si autour de Paris on ne peut obtenir que des petits vins, tels que ceux de Suresnes, d'Issy et d'Argenteuil, on y peut au contraire récolter sur les espaliers au midi, ou même dirigés un peu plus soit vers l'est, soit vers l'ouest, d'excellens raisins de table, notamment des chasselas. C'est que les vignes en espalier reçoivent la chaleur des rayons solaires que reflètent les murs, et de plus, durant la nuit, la chaleur qui s'est accumulée dans la muraille pendant le jour.

Les opérations relatives à la culture des vignes en espalier reposent sur les mêmes principes que celles qui sont relatives à la vigne cultivée en plein air; certains détails importans diffèrent. Indiquons ici les principes qui doivent guider le cultivateur.

Les labours et les binages sont à deux ou trois reprises très utiles aux vignes en espalier et contre-espalier, soit pour enlever les herbes et plantes étrangères dont les racines puiseraient leur nourriture au préjudice de la vigne, soit afin d'aérer le sol et de faciliter la pénétration de l'air indispensable à la respiration des racines et radicelles de toutes les plantes. On a émis relativement aux engrais applicables à la vigne des opinions contraires; on a été jusqu'à dire que la terre, pour cette culture, ne doit pas être fumée. Cela peut être vrai, mais seulement à l'égard des sols où les élémens de la nutrition végétale sont accumulés depuis des siècles en proportions excédant les besoins annuels pour une longue période de temps. C'est là toutefois une exception, et l'on peut dire que toute plante cultivée, sous peine d'épuiser le sol ou d'en amoindrir la fertilité, doit recevoir sous forme d'engrais tout ce que l'atmosphère ne peut lui fournir pour remplacer ce que la végétation, la taille des sarmens et la récolte des fruits chaque année enlèvent à la terre. Les feuilles tombées et qui pourrissent spontanément sur le sol restituent, il est vrai, en partie ces élémens de la nutrition végétale; mais très généralement on doit répandre et enfouir par le labour d'automne

(1)

	Automne.	Été.	Mois le plus chaud.
Bordeaux..............	14°,4	21°,7	22°,9
Francfort-sur-le-Mein...	10°	18°,3	18°,8
Paris..............	11°,2	18°,1	18°,9
Cherbourg............	12°,5	16°,5	17°,3
Londres..............	10°,7	17°,1	17°,8

On sait que dans ces deux dernières localités, à Londres et à Cherbourg, on ne peut cultiver la vigne en pleine terre.

une quantité d'engrais équivalant à 100 quintaux de fumier de ferme par hectare chaque année (1).

Sur la taille de la vigne, bien des divergences d'opinions se sont également manifestées. Il serait plus facile de se mettre d'accord en établissant les principes sur lesquels est fondée la méthode générale, et en tenant compte de la vigueur des ceps et de la fécondité du terrain. Le but principal de la taille consiste à restreindre l'étendue des rameaux, feuilles et fruits que la séve doit nourrir, afin que la nutrition se trouve relativement plus abondante et les fruits plus gros et plus succulens. On sait d'ailleurs que c'est sur la pousse annuelle de chaque bourgeon (ou œil) que se développeront les feuilles, fleurs et grappes de l'année. Afin donc d'éviter une végétation trop étendue, par cela même épuisante, on retranche presque totalement les pousses de l'année précédente, ne laissant vers l'origine de chaque pousse que deux ou trois yeux ou bourgeons latens, sauf plus tard, par voie d'ébourgeonnage ou de *pincement*, à supprimer une partie des nouvelles pousses, trop étendues encore.

Vers l'époque de la formation des jeunes grappes et de l'épanouissement des fleurs se présentent tour à tour les chances les plus grandes des accidens qui menacent de diminuer ou d'anéantir la récolte. Ce sont surtout les pluies trop abondantes qui peuvent entraîner le pollen et empêcher ainsi la fécondation et la fructification, ce sont aussi les gelées tardives qui solidifient l'eau dont les tissus délicats de la fleur sont gorgés, écartent les cellules, désagrégent ces tissus et les frappent de mort (2). Contre ces deux accidens très fâcheux, le même moyen est employé tous les ans avec grand succès par les habiles et soigneux horticulteurs de Thomery et de Fontainebleau. Dans cette dernière localité, pour la treille si renommée qui s'étend sur une longueur totale de 3,500 mètres, et dont la hauteur dépasse 6 mètres, des auvens en bois posés sous le chaperon de la muraille font écouler les eaux pluviales au-delà des rameaux palissés qui portent les fleurs; les mêmes auvens forment un écran qui suffit pour arrêter le rayonnement direct de la chaleur entre les organismes de la vigne et les espaces célestes toutes les

(1) Certains engrais, tels que les chiffons de laine et de soie, les râpures de corne, les os en poudre, d'une décomposition très lente, peuvent être employés en proportions triples ou quadruples de la ration annuelle, une fois en trois ou quatre ans. Un des moyens de rendre à la terre en grande partie ce que la végétation annuellement lui enlève consiste à brûler les sarmens retranchés, les rafles et marcs de raisin, afin d'en répandre les cendres sur le sol; mais il faut se rappeler en tout cas qu'un excès de fumure produit des raisins plus gros, plus aqueux et moins sapides.

(2) Ceci indépendamment des chances d'invasion des propagules de la maladie spéciale contre laquelle l'utile application du soufrage a été indiquée dans la *Revue* du 1er septembre 1856.

fois que le ciel sans nuages occasionnerait, par un rayonnement libre, une congélation plus ou moins forte dans ces organismes délicats. Dans plusieurs des vignobles à raisins de table non moins renommés de Thomery, notamment chez M. Rose Charmeux, l'un des grands propriétaires et des plus habiles horticulteurs de la contrée, on obtient des résultats également favorables contre les gelées et les pluies, même dans les treilles en *contre-espaliers* (1), à l'aide de bandes de paillassons, larges de 50 à 60 centimètres, disposées comme une sorte de toiture à une seule pente, de 45 degrés environ; au-dessus, des cordons de vigne suivent toute la longueur de ces contre-espaliers (2). Des moyens permanens plus simples encore, et assez généralement efficaces, consistent dans une disposition particulière du sommet ou chaperon des murs. Il suffit effectivement de recouvrir ces chaperons avec des tuiles dites faîtières et plates, en donnant à une partie de ces dernières une saillie de 15 ou 16 centimètres, et la pente suffisante pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales. On évite du moins ainsi des soins sur lesquels on peut rarement compter dans la plupart des jardins d'agrément, et l'on protége les murs eux-mêmes contre les détériorations spontanées des neiges et des eaux pluviales : la saillie des tuiles suffit la plupart du temps pour protéger aussi les fleurs et les fruits contre le rayonnement et les pluies.

On peut enfin combattre efficacement les effets des gelées printanières au moyen de légères et très économiques toiles d'emballage ou de tenture attachées avec des fils devant les espaliers. De semblables abris en toile s'appliquent avec le plus grand succès à la conservation du raisin sur les treilles durant presque tout l'hiver, pendant plusieurs semaines du moins après la chute des feuilles, lors même qu'il survient quelques gelées légères. Des précautions plus sûres, mais aussi plus dispendieuses, sont mises en usage tous les ans pour conserver les raisins de la magnifique tribu des chasselas dorés. Sur l'immense treille de Fontainebleau, vers la fin de septembre, des bâtis mobiles en bois, appliqués contre la muraille, reçoivent des traverses cylindriques sur lesquelles s'enroulent des toiles que l'on fait descendre ou remonter comme des stores, afin de procéder à volonté au nettoyage ou à la cueille des grappes, tout en maintenant les toiles baissées pendant les intervalles de temps qui séparent ces manipulations. Les horticulteurs de Thomery ont

(1) On nomme *contre-espaliers* des treilles parallèles aux murs en espaliers établies à 2 mètres ou 2 mètres 1/2 de distance en avant de ces murs. Ces treilles sont formées de poteaux et treillages en bois ou cordons horizontaux en fil de fer.

(2) Ces sortes d'abris sont fabriqués en grand dans la belle usine fondée depuis deux ans par M. J. Guyot à Clichy, près de Paris.

imaginé une méthode de conservation non moins efficace. Lorsqu'ils renoncent à conserver une partie notable de leurs raisins en les laissant sur les treilles convenablement garanties, ils les disposent de la manière suivante dans leurs fruitiers : le sarment qui porte les grappes est coupé au sécateur à huit ou dix centimètres au-dessus et au-dessous du pédoncule; le bout supérieur du sarment est quelquefois cacheté afin de ralentir l'évaporation, l'extrémité inférieure est plongée dans de l'eau pure ou légèrement sucrée que contient une petite fiole placée sur une tablette, et dont le goulot est maintenu dans un râtelier en bois. Ces fioles sont ainsi rangées tout autour des murs du fruitier : l'eau spontanément introduite par la section inférieure du sarment compense sans obstacle l'évaporation à la surface des fruits; ceux-ci conservent leurs formes arrondies et une si remarquable fraîcheur qu'au bout de trois mois et au-delà les grappes ressemblent aux raisins nouvellement cueillis sur le cep à l'époque de leur maturité (1). Dans tous les cas, le succès des moyens de conservation sur la treille ou dans le fruitier est d'autant plus certain que l'on a pratiqué avec plus de soin, dès les premiers temps de la formation du fruit, l'excision des grains trop serrés qui se seraient opposés au libre accès de l'air et de la lumière, auraient rendu la maturité incomplète, et plus tard par leur mutuel contact, retenant l'eau interposée, auraient occasionné une inévitable altération putride.

Une question importante est soulevée relativement au raisin considéré comme objet direct d'alimentation. En certaines contrées, on regarde le raisin comme une sorte de médicament à mettre jusqu'à un certain point en parallèle avec les eaux minérales. D'autre part, on accorde au raisin diverses propriétés nutritives. Les faits positifs et la théorie, qui en toute chose n'est qu'une résultante des faits bien observés, s'accordent à montrer que ces opinions, en apparence contraires, sont parfaitement conciliables.

Il y a quelque quarante ans, un viticulteur bourguignon, profond observateur, M. Morelot de Dijon, rendant compte dans un ouvrage spécial des anciennes pratiques traditionnelles parmi les propriétaires de sa contrée, disait que jusqu'alors la plupart avaient coutume d'abandonner pour toute nourriture à leurs ouvriers, durant les vendanges, le raisin qu'ils mangeaient à discrétion, et puisque ceux-ci généralement s'en contentaient, on pouvait croire que le

(1) On a pu voir à l'exposition ouverte dans le Palais de l'Industrie cette année même, mai 1860, par la Société centrale d'horticulture, les magnifiques spécimens de chasselas coupés sur les treilles de Thomery à la fin du mois de septembre 1859 et parfaitement conservés suivant cette méthode par MM. Rose et Constant Charmeux et deux autres viticulteurs.

raisin est alimentaire. Or il arriva que quelquès propriétaires mieux avisés, remarquant la consommation énorme de raisin qui résultait de cette méthode d'alimentation et le peu de travail accompli par chaque individu sous l'influence de ce régime, essayèrent de fournir aux travailleurs un repas plus substantiel au milieu du jour. Cette innovation leur réussit à merveille: ils obtinrent à moins de frais plus de travail mieux exécuté. Bientôt les propriétaires voisins reconnurent qu'une pareille dépense faite à propos était encore la meilleure économie, et l'exemple ne tarda guère à être généralement suivi : donc le raisin seul ne saurait constituer un bon aliment. Hâtons-nous d'ajouter qu'aucune substance exclusivement employée ne saurait fournir une alimentation saine et fortifiante, car les hommes, ainsi que tous les animaux, doivent trouver dans leur nourriture, d'ailleurs appropriée à leurs organes digestifs, toutes les substances, et en proportions convenables, qui doivent servir à la réparation et au développement de leurs tissus. Quant au raisin en particulier, voici ce que la science peut nous apprendre : on voit, par sa composition immédiate, que ce fruit renferme des substances sucrées, azotées, grasses et salines, toutes jouant un rôle utile dans l'alimentation; mais, d'une part, l'eau s'y trouve en quantité tellement considérable, qu'il faudrait un énorme volume de raisin pour qu'un tel aliment donnât à lui seul tous les principes solides nécessaires à la nutrition complète. D'ailleurs le jus du raisin contient à l'état inerte plusieurs fermens qui reçoivent une énergie active au contact de l'air dès que ce jus s'écoule, aussi bien sous la pression de la dent que sous l'effort de la presse à vendange. Ces fermens, destinés à produire la transformation du sucre en alcool, peuvent exercer sur la santé une action quelquefois défavorable dont il faut tenir compte.

Ainsi d'une part le raisin renferme des substances éminemment nutritives, et d'un autre côté il contient des fermens capables de se développer au contact de l'air et de détruire partiellement les effets de la nutrition. De là cette conséquence facile à déduire, qu'en proportions convenables, le raisin, introduit dans les rations alimentaires des hommes, y peut jouer un rôle utile en équilibrant, comme plusieurs substances alimentaires tirées du règne végétal, l'action nutritive des alimens plastiques tirés des animaux. Pris trop exclusivement, les viandes, les légumes, exercent de même une influence fâcheuse sur la santé, tandis que le concours en est favorable au maintien et au développement de l'hygiène publique et de la force des populations. Rappeler ces notions positives trop peu répandues encore parmi toutes les classes de la population, c'est faire naturellement pressentir l'explication probable de ce qui se

passe en certaines contrées allemandes où l'on a institué le traitement connu sous le nom de *cure du raisin*. C'est particulièrement sur les bords du Rhin, à Durckheim, aux environs de Wurzbourg, sur les rives du Mein, de l'Elbe et du Danube, dans le Harz, la Bavière et dans les vignobles renommés de la Hongrie, que se rencontrent les établissemens de ce genre. Un assez grand nombre de personnes de différens pays se soumettent au régime du raisin et paraissent en éprouver une favorable influence. Les rations journalières, commencées à 500 grammes, varient de 2 à 3 kilogrammes et s'élèvent parfois jusqu'à 4 kilogrammes, pris en quatre fois et en bornant le surplus de l'alimentation à deux très légers repas, suivant les idiosyncrasies ou tempéramens des individus et les conseils du médecin. Le chasselas et le muscat sont recommandés par Huber, le tokai, le *furmint* et les *pineaux* conviennent aussi; enfin les effets de la variété dite *tresseau* bien mûr sont plus prononcés en raison de la propriété purgative de ce raisin. Parfois on associe au régime du raisin des bains de petit-lait. La confiance souvent justifiée dans les effets thérapeutiques de ce frugal régime est traditionnelle en Suisse comme en Allemagne. C'est surtout, à ce qu'il paraît, un moyen de combattre les effets d'une alimentation trop riche qui, longtemps prolongée, laisse dans l'organisme de trop abondantes secrétions, souvent une obésité incommode.

Indiquer les principes de la culture du raisin de table, montrer quelles précautions nécessite la viticulture horticole, c'est déjà faire comprendre combien exige de sollicitude intelligente la viticulture pratiquée en grand. Il y a là un sujet d'étude entièrement distinct, et la production du raisin nous amène à rechercher, dans un prochain travail, quelles sont les conditions imposées à la fabrication du vin, et quelles ressources assure à notre pays cette branche précieuse de son industrie agricole.

PAYEN, de l'Institut.

POÉSIE

LES VOIX DU PRINTEMPS.

I.

ANDANTE.

L'ondée a tout le jour arrosé le jardin,
Mais vers le soir, parmi les feuilles renaissantes,
Un rayon du couchant a fait luire soudain
Mille gouttelettes tremblantes.

Et les petits oiseaux blottis dans le buisson,
Secouant le duvet de leurs plumes mouillées,
Se sont mis à chanter alors à l'unisson
La chanson des jeunes feuillées.

Le soleil disparu, leur babil s'est calmé;
Ce n'était plus qu'un souffle, un soupir dans la brume...
Puis tout s'est tu. Voici que dans le ciel de mai
La première étoile s'allume.

Au dehors! en plein air!... On sent dans le chemin
Le parfum des lilas que le vent tiède effleure.
Entendez-vous un cor vibrer dans le lointain?...
Heureux les cœurs unis qui s'aiment à cette heure!

Heureux le paysan qui rentre du labour,
Et, poudreux et lassé, songe, l'âme joyeuse,
Que c'est demain la fête et que tout un long jour
A la danse il pourra mener son amoureuse!

Heureux les fiancés! Errant par les sentiers,
Ils causent à l'abri du verger domestique,
Et sur leurs fronts la lune entre les noisetiers
Glisse, de leurs amours compagne sympathique.

Bienheureux les époux! Assis près d'un berceau,
Aux soupirs de l'enfant tous deux prêtent l'oreille,
Et tous deux, soulevant doucement le rideau,
Se montrent le mignon qui bégaie et sommeille.

Mais, par un soir pareil, malheureux et maudit
Celui qui, regagnant sa chambre solitaire,
Contemple sa maison morne et froide, et se dit :
— Moi, je suis sans amis et sans amour sur terre!

Pour lui, les chants d'oiseaux sont pleins d'éclats moqueurs,
Les baisers du soleil sont comme des morsures;
L'épanouissement des bourgeons et des fleurs
Creuse au fond de son cœur de profondes blessures.

Et tandis que la terre aux sources du printemps
Se retrempe et se pare, il entend à toute heure,
Comme des mendians à son seuil grelottans,
Le vide et l'abandon pleurer dans sa demeure.

II.

LE BUCHERON.

Dodo, l'enfant do! — La forêt sommeille,
Assis près d'un feu clair et réchauffant,
Un vieux bûcheron endort un enfant.
L'enfant a l'œil bleu, la lèvre vermeille;
Le vieux est courbé, ridé, grisonnant...
— Dors, mon doux mignon! la forêt sommeille.

Dors, le plus beau temps est l'âge où l'on dort! —
Une étoile luit, un vent léger passe.
L'aïeul se souvient qu'à la même place
Il berça le père... — Ah! d'un meilleur sort
Que Dieu, mon enfant, te fasse la grâce!
Dors, le plus beau temps est l'âge où l'on dort.

Ton père était beau comme un jeune chêne,
Souple, agile et prompt comme un écureuil;
Il avait la voix fraîche du bouvreuil
Lorsque la saison d'amour est prochaine;
La force et l'ardeur brillaient dans son œil.
Ton père était beau comme un jeune chêne.

Bien qu'il n'eût ni champ, ni toit, ni denier,
Plus d'un laboureur l'eût voulu pour gendre.
Il aimait ailleurs, il s'en alla prendre...
— Dodo, l'enfant do! — chez un charbonnier
Une pauvre enfant belle, douce et tendre,
Bien qu'il n'eût ni champ, ni toit, ni denier.

Comme le vin vieux, l'amour nous enivre;
C'était au printemps, dans les chemins creux;
Les pommiers neigeaient sur les amoureux...
Mais, avec l'hiver, la pluie et le givre,
La misère vint s'abattre sur eux...
Comme le vin vieux, l'amour nous enivre!

Quand tu vins au monde, ô cher orphelin,
Les murs étaient nus, la huche était vide;
Ta mère pressait sa mamelle aride,
Tu pleurais; que faire? où trouver du pain?
Les murs étaient nus, la huche était vide,
Quand tu vins au monde, ô cher orphelin!

Ton père partit avec sa cognée.
— Dodo! l'enfant do! — « Du pain! Dans les bois,
J'en saurai trouver, dit-il, pour vous trois.
Grands chênes, sapins, futaie épargnée,
Tombez en dépit du garde et des lois!... »
Ton père partit avec sa cognée.

Mais un jour le deuil emplit la maison,
Le garde accourut, tremblant de colère.
— Dors, mon doux mignon! — Et l'on prit ton père...
Aux gens de justice il criait: « Pardon!
L'enfant meurt de faim, l'enfant et la mère! »
Ce jour-là, le deuil emplit la maison.

Ton père en prison est mort à la peine,
Hier on a mis ta mère au cercueil.
Nous voilà tous deux restés sur le seuil,
Moi le tronc brisé, toi le gland de chêne.
Où chercher asile? où trouver accueil?
Ton père en prison est mort à la peine.

Dodo! L'enfant dort mollement bercé,
Au-dessus du bois la lune se lève;
Le vieux tremble et pleure, un sanglot soulève
Et fait soupirer son sein oppressé;

Ses pleurs vont tomber sur l'enfant qui rêve,
Sur l'enfant qui dort mollement bercé.

L'orphelin s'éveille; il sourit et joue,
Et tend ses deux bras au vieux larmoyeur;
L'aïeul se ranime : adieu la douleur!
Les pleurs répandus sèchent sur sa joue,
Un espoir nouveau réjouit son cœur.
L'orphelin s'éveille, il sourit et joue.

III.

AMOROSO.

Je la rencontre à la même heure,
Seule, sur le pont, chaque jour.
Elle regagne sa demeure
Au bord de l'eau, dans le faubourg.

Elle a vingt ans au plus, sa mise
Est simple, mais charmante à voir :
Sur les plis de sa robe grise
Tombe une mante de drap noir;

Son bonnet, dont le vent chiffonne
Les ruches aux tuyaux roulés,
Découvre une oreille mignonne
Et d'épais cheveux crêpelés.

Elle est petite, maigre et brune;
Sous de longs cils, son regard luit,
Comme un féerique clair de lune,
Parmi les vapeurs de la nuit.

Sa bouche vermeille et charnue
Prend une étrange expression
De désir et de retenue,
D'ironie et de passion.

Les contours de son sein pudique
Et sa joue aux tons veloutés
Dans le pur marbre pentélique
Semblent avoir été sculptés.

Près des types de la Touraine,
Son air, son profil gracieux
De médaille syracusaine
Font un contraste merveilleux.

Vient-elle des îles qu'arrose
La mer de Grèce aux tièdes eaux,
Ou, plante rare, est-elle éclose
Dans les doux vergers tourangeaux?...

Je ne sais. Elle est ouvrière;
Sur cette place, chaque soir,
Elle passe, sauvage et fière,
En revenant de son ouvroir.

Je la contemple et je l'admire,
Mon cœur la désire tout bas;
Je la suis de loin sans rien dire,
Elle ne me voit même pas...

Puis, comme un écolier timide,
Je reviens par les quais déserts.
La nuit resplendit. Mon cœur vide
Se gonfle de regrets amers.

Et les étoiles qui tressaillent
Et semblent se chercher toujours,
Les claires étoiles se raillent
De mes platoniques amours.

IV.

LE COUCOU.

Le bois est reverdi,
Une lumière douce
Sous la feuille, à midi,
Glisse et dore la mousse.
On dirait qu'on entend
Le bourgeon qui se fend
Et le gazon qui pousse.

Sur le bord des étangs
Où tremblent les narcisses,
Les trèfles d'eau flottans
Entr'ouvrent leurs calices.
Piverts et grimpereaux
Meurtrissent des bouleaux
Les troncs pâles et lisses.

La fauvette au buisson
Murmure une romance,
Courte et leste chanson

Qui toujours recommence.
Grives, pinsons, linots,
Merles et loriots,
Répondent en cadence.

O pénétrante voix
De la saison bénie!
Partout vibre à la fois
La tendre symphonie;
Tout s'égaie aux entours.
Les bois sont pleins d'amours,
De fleurs et d'harmonie.

Mais dans la profondeur
Du taillis qui bourdonne,
Comme un écho pleureur,
Une note résonne:
Du coucou désolé
C'est l'appel redoublé,
La plainte monotone.

Quand les nids en émoi
Tressaillent d'allégresse,
Savez-vous, dites-moi,
Pourquoi cette tristesse?
Pourquoi ce long soupir
Qui semble toujours fuir,
Et qui revient sans cesse?...

Des saisons d'autrefois
Et des morts qu'on oublie,
Mes amis, c'est la voix
Dans l'ombre ensevelie;
Au soleil, à l'air bleu,
Elle envoie un adieu
Plein de mélancolie.

Elle dit : « Rameaux verts,
Songez aux feuilles sèches!
Blondes filles aux chairs
Roses comme les pêches,
Amoureux de vingt ans,
Enivrés de printemps,
Songez aux tombes fraîches! »

V.

L'ASSEMBLÉE.[1]

Vielles et cornemuse en chœur
Retentissent dans la vallée;
Le vent porte sur la hauteur
Les joyeux bruits de l'assemblée.
On ne voit par les sentiers verts
Que fillettes aux coiffes blanches
Et garçons rayonnans et fiers
Dans leurs habits des dimanches.

On danse à l'abri des tilleuls,
En face de la vieille église :
— En avant, les cavaliers seuls!
Crie un vielleur à barbe grise. —
Et tandis que sur les tréteaux
L'orchestre s'essouffle et s'enroue,
La contredanse sans repos
Se dénoue et se renoue.

Une auberge sous les noyers
Se dresse, bourdonnante et pleine.
Là sont venus les métayers
Louer pâtres et gens de peine.
A flots coule le vin vermeil,
Le meilleur vin de l'hôtelière;
On voit scintiller au soleil
Des rubis dans chaque verre.

Les gars qui veulent *se gager*
Pour la saison ou pour l'année,
Vigneron, faucheur ou berger,
Moissonneur, homme de journée,
Passent tous sourians et forts
Devant la porte au large ouverte;
Tous à leurs chapeaux aux grands bords
Ont mis une branche verte.

Cet emblème parle pour eux.
Il dit, ce frais brin de feuillage :
« Voyez, j'ai des bras vigoureux,
Je suis plein de cœur à l'ouvrage.

(1) Fête de village en Touraine, où l'on vient louer des domestiques.

J'ai quitté mon toit ce matin;
Ma mère, avec une caresse,
Ma mère m'a mis dans la main
Un écu, mince richesse.

« Maintenant qui veut me nourrir?
Qui veut me prendre en sa demeure?
Je fais serment de le servir
Le jour et la nuit, à toute heure.
J'irai surveiller ses pastours
Et battre son blé dans la grange;
Je ferai ses foins, ses labours,
Sa moisson et sa vendange... »

Puis, quand les gages sont donnés,
Ils s'en reviennent à la danse.
Sonnez, cornemuses, sonnez;
Toi, vielleur, marque la cadence!
Avec leur danseuse au côté,
Ils tournent et sautent sans cesse;
O dernier jour de liberté,
On te boit avec ivresse!

Aujourd'hui c'est l'air imprégné
D'amour, l'air natal du village;
Mais demain c'est le pain gagné
A la sueur de son visage.
Ce soir encor, tout est plaisir;
Mais demain il faudra connaître
L'escalier si raide à gravir,
Le dur escalier du maître!

VI.

APRÈS LA GRAND'MESSE.

Comme un chœur argentin, le carillon éclate;
La messe du village est finie, et l'on voit,
Au soleil, droguets bleus et jupes d'écarlate
Se mouvoir dans l'enclos du cimetière étroit.

La foule se disperse. Une femme, une veuve,
Avec ses quatre enfans, marche, le front baissé,
Vers un coin du vieux mur où brille une croix neuve
Sur une fosse où l'herbe a déjà repoussé.

La mère et les enfans ensemble s'agenouillent.
La veuve cherche en vain les prières des morts:
Dans son esprit troublé les mots latins se brouillent;
Le désespoir l'accable et fait plier son corps.

Ses yeux roulent des pleurs, sa poitrine amaigrie
Se gonfle de sanglots. « O pauvre homme, pourquoi
As-tu si vitement quitté la métairie?
Ah! tu devais nous prendre au moins tous avec toi!...

« Les petits des oiseaux meurent avec le père,
Lorsque fond sur le nid l'épervier ravisseur;
Nous, nous sommes restés seuls et nus sur la terre,
Sans argent, sans amis et sans bras protecteur.

« Les huissiers sont venus et les gens de justice;
Dans la grange ils ont pris notre blé moissonné,
Le foin dans le fenil, dans le pré la génisse,
Tout jusqu'à l'anneau d'or que tu m'avais donné.

« La ronce maintenant couvre nos champs en friche,
Et par les maraudeurs l'enclos est dévasté;
Le boulanger du bourg nous refuse une miche,
Le logis tout entier craque de pauvreté.

« Bienheureux sont les morts!... » Et tandis qu'elle pleure,
Midi sonne, les prés sont baignés de rayons,
Les lézards frétillans sortent de leur demeure,
Les cigales au loin chantent dans les sillons.

Pourquoi ce gai sourire auprès de la souffrance,
Et cette floraison en face de la mort?
Sur les tombes l'épi verdoie et se balance :
O contraste qui heurte et navre tout d'abord!

La veuve cependant se relève plus forte,
Et la sérénité luit sur son front hâlé;
C'est qu'au bruit des soupirs que l'écho lui reporte,
Le défunt, éveillé dans la fosse, a parlé.

Il a chargé les fleurs, la mousse et la rosée,
Et les joyeux grillons, et les papillons blancs,
De ranimer la triste et pauvre délaissée
Avec des mots d'amour tendres et consolans.

André Theuriet.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1860.

La visite que l'empereur des Français va faire au prince-régent de Prusse à Bade est un acte auquel nous donnons volontiers une signification heureuse. L'opinion en Europe est en proie à une maladie que nous ne nous sommes point fait faute de signaler et de décrire, car nous sommes de ceux qui pensent que la première condition pour chasser le mal, c'est de le montrer tel qu'il est, et, autant que possible, d'en pénétrer les causes. La maladie d'opinion qui étreint l'Europe, c'est l'inquiète défiance qui l'empêche de croire à la paix. Les esprits, bien plus encore que les choses, ont été violemment déplacés par les événemens de l'année dernière. Ils sont sortis des limites pacifiques où ils avaient pris l'habitude de se mouvoir, de ce lit qu'ils ont besoin de voir creusé devant eux pour s'abandonner avec sécurité à leur activité régulière. L'avenir assurément n'appartient à personne, et l'imprévu nous ménage toujours des surprises à travers ses obscurités. Cependant, pour que nos sociétés modernes, qui vivent par la spéculation, le crédit et le travail, l'abordent avec confiance, il faut qu'il leur apparaisse, dans les horizons prochains, éclairé de lueurs assez plausibles pour faire au moins illusion. Quand elles cessent de voir leur chemin devant elles, elles sont prises de la peur de l'inconnu. La peur de l'inconnu est une maladie politique dont nous ne croyons pas qu'il soit possible d'exagérer la gravité, quand elle envahit les esprits, les intérêts, les gouvernemens. « On ne meurt que de peur, » disait une des femmes les plus spirituelles du XVIIIe siècle. Cette boutade est une vérité en politique; la peur y a tué bien des choses. Le dernier exemple (il dispense d'en citer d'autres) est celui de notre république de 1848, morte de la frayeur, bizarre et puérile, accordons-le, mais en tout cas terriblement réelle, que le fantôme de l'année 1852 fit à notre nerveuse patrie. Une hypocondrie de ce genre s'est maintenant emparée de l'Europe. On l'a traitée jusqu'à présent par de bonnes paroles, des déclara-

tions, des protestations; tout a été vain, et nous avons vu bien des notes du *Moniteur*, animées des intentions les meilleures, contenant les assurances les plus réconfortantes, ne faire qu'irriter la chagrine inquiétude du malade. Nous l'avons dit nous-mêmes, il était temps de recourir à d'autres remèdes. Aux paroles devaient succéder des actes qui pussent être considérés comme des gages positifs de sécurité. C'est un gage de cette nature, nous nous plaisons à l'espérer, que la partie de l'Europe qui est peut-être le plus affectée du mal d'opinion dont nous gémissons n'hésitera point à voir dans la visite de l'empereur au prince-régent.

L'Allemagne, avec ses discordes intestines et ses craintes extérieures, est en effet le pays dont le moral a le plus souffert dans ces derniers temps. A vrai dire même, depuis cet hiver, le bruit des discordes intérieures de la confédération avait dominé l'expression de ses préoccupations extérieures. La lutte de la Prusse et des états secondaires avait paru un moment devoir aller à de graves extrémités; mais depuis près d'un mois un changement significatif est en train de s'opérer dans les relations de la Prusse avec les états secondaires. Une circonstance qui est de bon augure pour le résultat de l'excursion de l'empereur à Bade, c'est que, avant même que le voyage impérial eût été décidé, Bade avait été choisi par le prince-régent, par les rois de Bavière et de Wurtemberg, par les grands-ducs de Bade et de Hesse, comme le rendez-vous où devait s'accomplir le rapprochement et se consommer la réconciliation entre les cours allemandes. Le discours par lequel le prince-régent a clos la session du parlement prussien avait déjà indiqué cet apaisement intérieur. Le prince avait déclaré que le respect des droits d'autrui était la meilleure garantie des droits de la Prusse. Le parti de Gotha nous semble avoir cherché vainement à donner le change sur le vrai sens de ces paroles en voulant qu'elles ne fussent applicables qu'aux questions de la Hesse et du Holstein. Les états secondaires les ont mieux interprétées en y voyant un désaveu au moins momentané des prétentions à l'hégémonie que le parti unitaire revendique pour la Prusse. Une autre déclaration du prince-régent justifiait cette interprétation. Le prince avait dit que les gouvernemens et les peuples allemands étaient tous d'accord pour la défense de l'intégrité et de l'indépendance de la patrie commune, et que toutes les querelles intérieures devaient être subordonnées à cet intérêt vital. En parlant ainsi, le prince donnait clairement à entendre qu'il voulait mettre fin aux tiraillemens qui ont cette année excité contre la Prusse les défiances des états secondaires, et qui ont paralysé l'action de la diète.

Aussi, depuis ce discours, était-il devenu évident que les questions qui restent à régler à Francfort, la réforme militaire, l'organisation d'un tribunal fédéral suprême, l'unité de la législation commerciale et des poids et mesures, et d'autres questions qui concernent les intérêts matériels de la confédération, pourraient être résolues d'un commun accord par des concessions mutuelles. Déjà même des Allemands, dont nous nous gardons bien

de railler l'ambition patriotique, voyaient dans ces symptômes de conciliation la promesse que l'influence de l'Allemagne ne tarderait pas à se faire sentir dans les affaires générales de l'Europe au grand avantage de la Prusse. Les états secondaires, disent les politiques auxquels nous faisons allusion, peuvent, sans blessure pour leur amour-propre, se tenir à l'écart des grandes négociations européennes, puisque l'accès leur en est fermé; mais la Prusse a rang de grande puissance : elle est à ce titre obligée de prendre part aux questions européennes. Réduite à ses seules forces, la Prusse ne peut y faire une suffisante figure; pour y jouer un rôle égal à ses prétentions et à son titre, il faut qu'elle puisse s'appuyer sur l'Allemagne, et par conséquent jusqu'à un certain point sur l'Autriche. Les mêmes argumentateurs, avec un peu trop de présomption sans doute, voient déjà dans ce qui se passe en ce moment même pour la question d'Orient un effet de cette union avec les états secondaires et avec l'Autriche qu'ils prêchent à la Prusse. Ils prétendent que l'accord des trois cabinets de Londres, de Vienne et de Berlin, quoiqu'il n'ait abouti qu'à une attitude expectante et passive, a suffi pour déjouer les projets russes, basés, suivant eux, sur les divisions présumées de ces trois puissances. Ils veulent que cette expérience soit une leçon dont la cour de Berlin comprendrait l'importance. Ils reconnaissent que les rapports de la Prusse avec l'Autriche ne sont pas aussi faciles à rétablir que ses relations avec les états secondaires, ils admettent que les rivalités, les défiances, les antipathies ne peuvent disparaître en un jour entre les deux grandes puissances allemandes; mais l'œuvre du rapprochement commence et serait en bonne voie. C'est le roi Max de Bavière qui serait le médiateur. Son père, le vieux roi Louis, dont le patriotisme allemand est bien connu, avait récemment, lors de l'inauguration du monument élevé en l'honneur de l'archiduc Charles, fait le voyage de Vienne. Là peut-être, dans les entretiens du roi Louis et de l'empereur François-Joseph, ont été prononcées les premières paroles qui devaient ramener la paix intérieure en Allemagne. Quoi qu'il en soit, c'est au retour de son père que le roi de Bavière a entrepris cette tournée de conciliation dont Bade doit être l'étape suprême. Déjà, lorsque Bade ne devait rassembler encore que des princes allemands, on voyait de l'autre côté du Rhin, dans cette réunion, le gage de la réconciliation des diverses cours germaniques. L'Allemagne, par cet acte, allait être rassurée sur sa situation intérieure. Il semble que la présence de l'empereur des Français à cette entrevue de souverains doive achever l'œuvre et rassurer l'Allemagne sur les dangers qu'elle appréhendait du dehors.

Nous présumons que la rencontre du prince-régent et de l'empereur a été désirée des deux parts. Personne ne doutera de la sincérité avec laquelle le prince de Prusse souhaite la paix. De même tout le monde a pu remarquer le prix qu'attache l'empereur à convaincre l'opinion de la réalité de ses intentions pacifiques. Nous ne devons point être surpris et encore moins nous blesser de l'anxiété générale que cause la question de savoir quels sont les

desseins prochains de la France. C'est le sort et, nous pouvons le dire sans outrecuidance, la gloire de notre pays de donner l'impulsion au reste de l'Europe. Soit pour nous imiter, soit pour nous résister, le continent a toujours les yeux sur nous; que nous entraînions les peuples à notre suite par l'influence de notre propagande, ou que nous les provoquions à la lutte par la hardiesse de nos entreprises, c'est toujours nous qui leur donnons le signal de la conduite qu'ils vont tenir. Supposez que la France laisse entrevoir la pensée que l'état territorial actuel de l'Europe n'est point stable à ses yeux, qu'elle regarde comme possible et désirable une nouvelle distribution des nationalités et un déplacement de frontières : toutes les aspirations nationales seront en fermentation, tous les cabinets seront en émoi, les préparatifs militaires absorberont tous les soins et toutes les ressources. Supposez que la France, avec cette ardeur qui l'emporte parfois tout entière d'un seul côté, entrât dans la réalisation de la politique commerciale qu'elle vient d'inaugurer, il n'y aurait plus à l'ordre du jour de l'Europe que les réformes économiques : prohibitions abolies, tarifs abaissés, traités de commerce négociés. Le mot d'ordre universel serait la devise des économistes : acheter sur le marché le moins cher et vendre sur le plus cher. Supposez que la France, prenant en pitié ses finances et celles des autres peuples, se résolût à réduire de cent ou cent cinquante mille hommes le chiffre de son armée, aussitôt nous verrions cesser chez nos voisins cette extravagance des armemens de guerre en temps de paix, où se consument improductivement tant de ressources au détriment du bien-être et de l'amélioration sociale des masses; la France deviendrait à l'instant le marché des capitaux et le centre initiateur de l'industrie de l'Europe : au grand profit de sa richesse et de son influence, elle achèverait ses chemins de fer et ceux des contrées où manquent encore les voies de communication perfectionnées. Supposez même que la France voulût reprendre cette série d'efforts qu'elle a faits par intermittence depuis 1789 pour fonder chez elle la liberté politique, qu'elle donnât au monde le gage de paix le plus solide et l'exemple le plus généreux en travaillant au progrès libéral de ses institutions : qui oserait douter du retentissement soudain qu'une telle résolution aurait partout? Les pays constitutionnels se sentiraient raffermis dans leur voie; ils jouiraient, dans sa plénitude, de l'ascendant moral que leur donne la supériorité de leur organisation politique. Une prompte émancipation relèverait les pays encore soumis au despotisme : l'Autriche ne pourrait plus marchander à la Hongrie la restitution de ses libertés séculaires, la Russie rougirait d'avoir tant ajourné l'affranchissement de ses serfs, et le roi de Naples ferait mieux encore peut-être que de songer si tardivement à nous emprunter notre constitution actuelle. Certes on ne peut accuser la France d'ignorer cette action qu'elle est appelée à exercer sur l'Europe, et qui compose la plus grande part de son existence politique et de son histoire. Nous lui reprocherions plutôt de traiter souvent sa mission avec frivolité, d'en avoir la

vanité plus encore que l'orgueil, et de ne point en embrasser avec un sentiment assez grave les responsabilités et les charges.

La démarche de l'empereur auprès du prince-régent n'a point encore sans doute une signification égale à celle que nous attribuons aux diverses initiatives possibles que nous venons d'énumérer, et qui sont ouvertes à la France; elle peut au moins être envisagée comme le point de départ naturel des résolutions que nous serions heureux de voir prendre au nom de notre pays. Les résultats de l'entrevue ne tarderont sans doute pas à être connus. Nous qui ignorons ce qui va se dire à Bade, nous ne pouvons apprécier que l'apparence extérieure du fait. Or, à n'en juger que par l'apparence, et lors même qu'il n'y aurait dans l'entrevue des deux princes qu'un acte de courtoisie, il serait permis d'en attendre des conséquences heureuses. L'entrevue de Bade devrait justifier cette espérance, lors même que l'influence n'en dépasserait pas le cercle de l'Allemagne. Nous le répétons, l'Allemagne est celui des pays de l'Europe où les derniers événemens ont jeté le plus grand trouble moral. La guerre d'Italie et la paix de Villafranca avaient causé un profond malaise à l'esprit allemand. L'Allemagne sentait avec amertume qu'elle n'avait pas joué dans ces événemens un rôle digne d'une grande nation. Ce mécontentement intérieur d'un grand peuple devait naturellement se traduire en récriminations passionnées. Où était la cause de l'impuissance douloureuse qui venait de se manifester? Dans le fractionnement politique qui énerve la nation, disaient les patriotes qui aspirent à l'unité; — dans les convoitises et les tergiversations de la Prusse, disaient les organes des états secondaires, les partisans de la constitution fédérale et les amis de l'Autriche. Aux dissensions allumées par les événemens d'hier s'ajoutaient de nouvelles alarmes. C'est la Prusse, disait-on, qui est maintenant exposée aux agressions de la France! Et pour preuve on alléguait le cri des frontières naturelles poussé chez nous, et l'annexion de la Savoie, que l'on voulait regarder comme le prélude de la revendication des frontières du Rhin. Dans cette perspective arbitrairement évoquée, les adversaires de la Prusse cherchaient contre elle une menace de prochaines représailles, et ses amis un plus puissant et plus pressant argument en faveur de son hégémonie. A quoi l'Allemagne se résoudrait-elle en face du péril dont elle se croyait menacée? Chercherait-elle le salut dans l'unité nationale ou dans l'union des états qui la composent? Mais en ce moment le travail unitaire ne pouvait qu'aggraver les divisions et l'affaiblissement commun qu'elles entraînent. La politique d'unité compliquait en effet d'une révolution intérieure la crise provoquée par le danger extérieur. Il est surprenant que les Allemands aient mis tant de temps à pressentir cette conséquence, et que, croyant comme ils y croyaient au danger extérieur, ils ne se soient pas aperçus plus tôt que c'était avant tout à l'union des élémens actuels de la confédération qu'ils devaient demander la garantie pratique de leur sécurité. Cette idée, quoique lentement, a fini pourtant par

leur venir à l'esprit. Les rois de Bavière et de Wurtemberg ont travaillé à la faire prévaloir et vont en assurer le succès par la réunion de Bade. C'est en ce moment que l'empereur des Français se présente pour mettre le sceau à cette œuvre de conciliation et d'union, et vient apprendre à l'Allemagne que le danger dont elle se tourmente depuis si longtemps, le danger qui l'a divisée toute une année et qui maintenant la réunit, n'est qu'une chimère enfantée par une fausse panique. Il est bien évident que la France ne nourrit aucune de ces pensées qui ont porté l'empereur Napoléon Ier à créer, sous son protectorat, cette confédération du Rhin, dont le souvenir exaspère le patriotisme allemand, puisqu'elle n'a pas songé à profiter des divisions récentes de l'Allemagne, et qu'elle n'a pas mis d'obstacle au rapprochement qui s'opère entre la Prusse et les états secondaires. Il est manifeste que, contrairement à des clameurs proférées par quelques journaux, et que son gouvernement a désavouées comme l'inspiration d'une amitié maladroite, la France ne songe point aux frontières du Rhin, puisque son chef rend une visite spontanée aux princes dont une telle ambition tendrait à démembrer les possessions. Si l'Allemagne veut enfin reprendre son équilibre et son aplomb, l'occasion est unique. Ce ne sont plus de simples paroles, ce sont des actes que la France lui donne en garantie de ses intentions pacifiques.

Malgré l'importance de la démarche que l'empereur accomplit en ce moment auprès de la Prusse, nous ne nous dissimulons point que nos relations avec l'Allemagne demeurent subordonnées à la situation générale de l'Europe et aux accidens auxquels cette situation est exposée. L'Italie est en révolution active; l'Orient est dans une fiévreuse attente. Les événemens peuvent à tout moment, en Italie et en Orient, produire de graves ébranlemens et des combinaisons imprévues dans les intérêts respectifs des puissances. Pour affronter les vicissitudes des questions italienne et orientale, c'est pourtant une sauvegarde précieuse que l'établissement de sérieux rapports de confiance entre les grandes puissances, et à ce point de vue également nous voulons espérer que l'excursion de l'empereur à Bade ne sera point inutile.

Les événemens suivent leur cours en Italie, et nous devons en attendre patiemment le dernier mot. Là l'intérêt s'est déplacé : il n'est plus dans l'Italie du nord et du centre, il est au sud de la péninsule, en Sicile avec Garibaldi. Après la campagne diplomatique de M. de Cavour, qui a créé ce courant, après la campagne militaire, régulière et savante, où le heurt des deux plus grandes armées continentales a laissé affranchi le territoire d'un peuple qui veut renaître, c'est le tour de la campagne héroïque et révolutionnaire de Garibaldi. Nous ne sommes pas surpris que les actions et les paroles du soldat de la révolution italienne parlent avec tant de puissance à l'imagination populaire à travers l'Europe entière. Ce réveil de la sensibilité populaire fait plaisir à voir au temps où nous vivons. C'est le privilége de ces hommes qui mettent au service d'une grande idée simple leur courage et leur dévouement,

leur vie et leur mort, de frapper les masses et d'exciter en elles les émotions désintéressées et généreuses. A ce point de vue, l'audace et le succès de Garibaldi ont une influence qui dépasse l'Italie, et produiront des fruits bien au-delà de la contrée dont le chef des chasseurs des Alpes veut achever l'affranchissement. Déjà à côté de l'action se forme la légende. Tandis que Garibaldi fait capituler l'armée napolitaine, George Sand dessine en quelques pages pénétrées d'enthousiasme le portrait du guerillero. C'est un grand bonheur d'inspirer de telles sympathies par la générosité d'une téméraire entreprise. Garibaldi a dans cette circonstance plusieurs autres bonheurs encore. Le cadre où il agit est restreint : pour le remplir, il ne dispose point de ces ressources militaires régulières qui ont donné un caractère presque scientifique aux guerres de la civilisation, et en ont éteint la poésie; il fait la guerre des anciens temps, celle où éclataient les prouesses personnelles, et qu'animait le roman des aventures. Un autre bonheur qui aide à expliquer son succès, c'est qu'il a eu affaire à une armée commandée par des chefs ineptes, et dont les soldats, ou fascinés d'avance par sa réputation, ou mal disposés pour le gouvernement qu'ils servent, se sont mollement défendus. A en juger par les récits minutieux de l'attaque de Palerme, qui ont été envoyés à la presse anglaise par des compagnons de Garibaldi, les troupes napolitaines se gardaient avec une inconcevable négligence; les *picciotti* des *squadre* siciliennes qu'entraînait Garibaldi étaient mal armés, nullement préparés à soutenir le choc d'une force régulière, et si les troupes napolitaines qui avaient à défendre la porte par laquelle les insurgés ont pénétré dans Palerme eussent opposé à l'agression une véritable résistance, l'habile audace du *condottiere* et de ses chasseurs des Alpes eût difficilement triomphé.

Il serait prématuré de chercher à juger le caractère des mesures politiques que Garibaldi a prises après son succès. Ces mesures sont mal connues encore; quelques-unes du moins auraient besoin d'être expliquées, celle entre autres par laquelle Garibaldi partage entre ses compagnons les biens communaux de la Sicile. A première vue, il n'est pas possible de nier que, par une telle appropriation de butin, les émancipateurs de la Sicile pousseraient à l'excès la façon de faire la guerre à l'antique. Si le général a besoin d'un habile conseiller politique, nous espérons qu'il le trouvera dans M. La Farina, qui vient de quitter le parlement de Turin pour se rendre à Palerme. M. La Farina, dont nous avons eu plus d'une fois l'occasion de prononcer le nom depuis un an, est Sicilien. Il a fait ses preuves comme organisateur politique dans cette association de l'unité italienne qu'il conduisait de concert avec Garibaldi, et dont les agences secrètes couvraient l'Italie avant que n'éclatât la guerre de l'année dernière. Mais la considération des détails s'efface en présence des questions de politique générale que fait naître la révolution de Sicile.

Ce n'est plus seulement la conservation de la Sicile qui est en jeu pour la royauté napolitaine, c'est sa propre existence. Qu'une insurrection éclate

quelque part dans le royaume de Naples, et que Garibaldi, passant le phare, se mette à sa tête : il est difficile de croire que le roi de Naples puisse compter sur la fidélité ou l'énergie des troupes qu'il voudrait opposer à ses adversaires. La cour de Naples se voit ainsi réduite à l'extrémité fatale qu'on lui avait signalée depuis longtemps, et vers laquelle elle a marché avec une obstination et un aveuglement incompréhensibles. Voici aujourd'hui qu'elle se retourne vers les puissances occidentales, la France et l'Angleterre, dont elle a méprisé les persévérans conseils jusqu'à ce moment fatal en politique où les faits prononcent l'irrévocable et l'irréparable arrêt. La révolution des Deux-Siciles ne saurait à coup sûr être vue avec indifférence par les cabinets européns; le spectacle d'une royauté légitime renversée a de quoi émouvoir les cours légitimistes. Le roi de Naples peut alléguer aussi comme excuse ou comme titre à la sympathie sa jeunesse. Il est certain en effet qu'il est surtout condamné à expier les fautes des autres, que son tort a été de conserver le régime établi par son père, et que ce tort même doit surtout être attribué à la reine douairière, dont la malheureuse influence s'est prolongée sur le nouveau règne. Si la position particulière du jeune roi de Naples peut être un titre à la sympathie privée, nous doutons qu'elle puisse être efficacement invoquée contre les considérations et les nécessités politiques en faveur desquelles les événemens paraissent devoir se prononcer. Il y a deux mois, nous signalions le comte d'Aquila, dont les tendances libérales sont connues, comme capable, si ce prince pouvait réussir à éloigner la reine douairière, de ramener la royauté napolitaine dans une voie de conservation et de sagesse; mais peut-être était-il déjà trop tard il y a deux mois. Quoi qu'il en soit, le roi de Naples, chancelant même dans ses possessions de terre ferme, porte sa cause devant l'Europe, et charge un envoyé extraordinaire, le commandeur Martino, d'invoquer surtout la médiation de la France et de l'Angleterre.

La réponse des deux puissances occidentales est pour ainsi dire faite d'avance. Pour la connaître, nous n'avions pas besoin que lord Palmerston, avant même d'avoir reçu l'envoyé napolitain, se hâtât d'annoncer ses intentions à la chambre des communes avec une précipitation inconvenante et une légèreté presque sauvage. La réponse de la France et de l'Angleterre résulte en effet des engagemens antérieurs des deux puissances et de la nature des choses. Nous avons posé dans les affaires italiennes le principe de non-intervention : c'est dire que nous avons voulu que les affaires de l'Italie fussent réglées exclusivement entre Italiens, que les gouvernemens de la péninsule cessassent, dans leurs démêlés avec leurs peuples, de compter sur les interventions étrangères. — Mais, dit-on, si Garibaldi passe de Sicile en terre ferme, le roi de Naples sera renversé, et le royaume des Deux-Siciles sera annexé au Piémont. — Est-ce tout? — Nullement. Après Naples, ce sera le tour des états pontificaux. — Est-ce la fin? — Pas encore. Le mouvement unitaire, qui s'est déjà fortifié par l'annexion des états du centre, et qui est

à l'œuvre en Sicile, a hautement avoué son but. Il veut réunir toutes les forces de la péninsule pour achever l'affranchissement de la péninsule; il veut faire de l'Italie un état unique, afin que l'Italie soit assez forte pour reconquérir la liberté de Venise. — Ainsi la révolution italienne renverse une dynastie, c'est sa première étape. Elle heurte la papauté et ébranle le monde catholique, c'est la seconde, et à la troisième elle entre en guerre contre l'Autriche. Nous ne contestons point que telle soit en effet la perspective de la révolution italienne, bien qu'il soit possible que les choses ne se pressent point avec la promptitude et la rigueur que la logique de la révolution semble annoncer. Toute la question pour nous est de savoir si ces dangers seraient atténués ou aggravés dans le cas où toutes les grandes puissances se rallieraient au principe de non-intervention. Le doute à nos yeux n'existe pas. S'il s'agit entre deux maux de choisir le moindre, c'est le principe de non-intervention absolue qui doit l'emporter. Si l'on ne veut pas faire dévier les révolutions des peuples étrangers, les prolonger et en appeler sur soi les conséquences funestes, il faut les abandonner à elles-mêmes. Que de maux l'Europe nous eût épargnés, de quelles souffrances et de quels désastres elle se fût préservée, si elle eût compris cette vérité en 1792!

Toutes les grandes puissances auront-elles cette sagesse et montreront-elles cette patience envers les développemens naturels de la révolution italienne? Nous voulons l'espérer et nous n'osons l'affirmer; mais dans l'attente des incidens qui peuvent naître d'une situation si extraordinaire, tout le monde doit sentir combien il importe que les relations de la France avec les autres puissances soient placées dans les meilleures conditions possibles, et apprécier les avantages qui peuvent résulter de l'entrevue de Bade. Si l'on ne s'en tient pas absolument, dans les affaires d'Italie, au principe de non-intervention, du moins on pourra se rallier à un principe subsidiaire : l'on n'interviendra qu'à la condition que les cinq grandes puissances se soient mises d'accord entre elles pour fixer l'objet, les limites et les moyens d'action de l'intervention. C'est surtout dans les affaires de l'empire ottoman que le principe qui subordonne l'intervention à l'accord préalable des cinq puissances trouve son application la plus utile. C'est celui à l'aide duquel on vient heureusement d'arrêter l'initiative singulière que la Russie a essayé de prendre dans la question des chrétiens d'Orient. Le prince Gortchakof s'est aperçu de la mauvaise impression qu'avait produite en Europe l'étrange procédé par lequel il a ouvert cette question. La solennité d'une convocation d'ambassadeurs auxquels on venait dénoncer l'administration intérieure d'un état indépendant, en excluant justement de la réunion le représentant de la puissance accusée, rappelait avec trop peu d'adresse les anciennes prétentions de la cour de Pétersbourg à l'endroit de la Turquie. Le prince Gortchakof a compris que l'émotion excitée par cette ouverture était loin d'être favorable à la Russie, et il a cherché à la calmer par une circulaire

explicative de ses véritables intentions. Le ministre russe désavoue toute pensée d'ingérence dans les affaires de l'empire ottoman et toute prétention à usurper la protection des chrétiens d'Orient. Il ne réclame qu'une enquête entreprise par le gouvernement turc de concert avec les représentans des grandes puissances. Malgré la correction de ses conclusions, la circulaire russe n'en est pas moins un véritable acte d'accusation contre le gouvernement ottoman. Les avertissemens qu'elle donne ressemblent fort à des menaces. Le prince Gortchakof n'hésite pas à signaler parmi les causes de la fermentation des populations chrétiennes « les événemens accomplis dans l'occident de l'Europe, et qui ont retenti dans tout l'Orient comme un encouragement et une espérance. » Il est curieux de voir le gouvernement russe s'emparer ainsi de l'affranchissement de l'Italie pour faire miroiter aux yeux des chrétiens d'Orient l'indépendance future. Pourquoi, se demande-t-on, un gouvernement animé d'un si beau zèle ne commence-t-il point par en appliquer les inspirations à son propre empire? Le gouvernement russe n'a-t-il pas dans sa propre administration à réformer des abus qui ne rencontrent en Europe de terme de comparaison que dans l'administration turque, qu'il est si ardent à dénoncer? Le gouvernement russe n'a-t-il pas à détruire chez lui le servage, qui n'existe point en Turquie? Le gouvernement russe peut-il croire qu'il y a quelque part des oppressions et des persécutions religieuses qu'il soit plus urgent de faire cesser que celles qui pèsent en Russie et en Pologne sur les populations catholiques? Nous parlions récemment de l'intéressante publication du prince Pierre Dolgoroukov, où sont si vertement dénoncés les abus de l'administration russe. Nous ne pensions pas que le prince Dolgoroukov nous fournirait si tôt dans sa personne un exemple des procédés étranges auxquels les Russes sont exposés de la part de leur gouvernement. A Londres, où il réside en ce moment, le prince Dolgoroukov a reçu l'ordre de rentrer en Russie sans délai. L'auteur de *la Vérité sur la Russie* s'est vengé de ce procédé de despotisme asiatique en publiant les lettres par lesquelles il a répondu à l'ambassadeur et au consul-général qui lui transmettaient le firman de Saint-Pétersbourg. Nous y avons remarqué ce passage : « J'ai quarante-trois ans; je suis né et j'ai vécu, comme tous les nobles russes, dans la position d'un esclave privilégié dans un pays d'esclavage général; j'ai le dégoût de cette existence; elle me fait mal au cœur, et je me suis décidé à finir mes jours dans des pays libres, dans des pays où les hommes ne sont point envisagés comme des moutons appartenant à telle ou telle famille... Je rentrerai dans mon pays; mais ce ne sera que le jour où le régime des lois aura remplacé celui de l'arbitraire. » Cette lettre et plus encore le procédé qui l'a motivée sont de bien étranges, mais fort instructifs commentaires des circulaires libérales de la chancellerie russe.

Les provinces chrétiennes soumises à la Porte dont le prince Gortchakof signale de préférence les souffrances et les agitations sont la Bosnie, l'Her-

zégovine et la Bulgarie. Ce sont celles qui touchent à la Servie et aux principautés roumaines. Sans doute les chrétiens de ces provinces ont droit à la sympathie des nations occidentales, et ils n'ont qu'à regarder la Servie et la Roumanie pour se convaincre que le patronage le plus efficace qu'aient dans ces derniers temps obtenu leurs voisins est celui de la France, que ce patronage a été même assez puissant pour assurer en Moldavie et en Valachie la renaissance d'une nation. C'est bien en effet un peuple qui renaît en Roumanie sous l'administration intelligente et zélée du prince Couza, et les chrétiens d'Orient, ceux surtout auxquels la Russie vient de prodiguer les témoignages stériles de sa sollicitude intéressée, peuvent voir dans ce réveil du peuple roumain la promesse de leur régénération politique. La Roumanie est reconnaissante envers la France, et elle le prouve en s'efforçant de resserrer chaque jour davantage les sympathiques liens qui l'unissent à nous. Si nous sommes bien informés, le gouvernement roumain songerait à demander à la France une colonie de savans, d'administrateurs, d'ingénieurs, qui organiseraient dans les principautés, sur le type des institutions françaises, l'instruction publique, l'administration, des établissemens de crédit, un système de routes, qui apprendraient en un mot aux Roumains à tirer parti des magnifiques ressources que présente leur beau pays. Déjà le gouvernement moldo-valaque a décidé l'adoption de notre système de poids et mesures, et il va faire refondre ses monnaies à Paris même, sur le type français; seulement, dans les principautés, notre unité monétaire, le franc, s'appellera le roumain. De tels projets, en appelant sur les bords du Danube l'esprit d'initiative de la France et nos procédés de civilisation, fraient avec intelligence une voie féconde aux capitaux de notre pays et fortifieront bientôt par l'échange des services et la communauté des intérêts les liens qui attachent déjà la France à l'existence et aux progrès de la Roumanie. Voilà, si nous ne craignions pas d'employer un mot arrogant, la protection légitime que peut donner la France aux chrétiens d'Orient et les bienfaits pratiques que des populations pleines d'avenir peuvent attendre d'un peuple libéral et vraiment civilisé. En grandissant, l'œuvre de la Roumanie aidera infailliblement à l'amélioration de la Bulgarie. De même les progrès de la Servie entraîneront ceux de la Bosnie et de l'Herzégovine, et peut-être le temps n'est-il pas éloigné où les politiques pratiques, appelant ces populations chrétiennes à l'autonomie, pourront rassembler dans un lien fédéral de véritables états-unis du Danube, capables de faire respecter leur indépendance par l'envahissante Russie autant que par la Turquie défaillante.

En Orient, plus qu'en Italie encore, les progrès de l'avenir peuvent être compromis par les intérêts égoïstes des puissances dont ces progrès naturels et légitimes contrarient les desseins. Nous croyons que la restauration des libertés hongroises, si désirable en soi, serait aussi une forte garantie pour le développement des populations danubiennes qui sont encore reliées à l'empire turc. Soit que l'on pense, comme les Hongrois, dont M. Horn s'est

fait l'organe dans sa brochure énergique sur *la Hongrie et la Crise européenne,* que le temps des compromis est passé, soit que, plus patient, on interprète les hésitations visibles de la cour de Vienne dans la réorganisation de l'empire comme les dernières incertitudes qui précèdent des concessions nouvelles dont la Hongrie pourra être satisfaite, il nous semble que nous pouvons de toute façon nous attendre à un prochain réveil politique de la Hongrie. L'empire d'Autriche est dans une de ces situations chancelantes qui exigent tant de remaniemens et de réparations que l'assemblée la plus élémentaire, recrutée et nommée par qui l'on voudra, fût-ce même comme le nouveau conseil de l'empire par le souverain, pourvu qu'une part lui soit faite dans la délibération des affaires publiques, doit inévitablement et promptement finir par prendre la situation prépondérante dans l'état, et mettre souverainement la main aux réformes attendues de tous. D'une assemblée des notables sortiront les états-généraux, bientôt transformés en assemblée constituante. Il est probable que l'on a en Allemagne le sentiment profond de cette situation précaire, délicate, périlleuse de l'Autriche, et que ce sentiment n'est pas non plus étranger à ce besoin d'accord et d'union entre les souverains allemands qui se manifeste par la réunion de Bade.

Les gouvernemens libres ont cet avantage qu'il vient toujours un moment où les situations les plus obscures s'éclaircissent et où la vérité des choses apparaît par les manifestations des chambres, appelées à intervenir directement dans les affaires du pays. C'est ce qui arrive aujourd'hui en Espagne, où le parlement vient de s'ouvrir après une campagne faite pour flatter l'orgueil national, et au lendemain de cette triste échauffourée carliste qui a été vraiment une diversion plus maussade que dangereuse. Tant que les chambres n'étaient point ouvertes, on a pu se livrer à toute sorte de commentaires sur la guerre du Maroc et sur la conclusion aussi heureuse que rapide de cette campagne. Des déceptions éveillées par une fin si prompte étaient tout près de dégénérer en opposition. Au fond, il y avait quelque incertitude, suite inévitable des divergences qui s'étaient élevées dès le premier moment jusqu'au sein des pouvoirs publics sur l'opportunité et sur les conditions de la paix avec l'empereur du Maroc. Il en était de même de l'insurrection carliste. Le gouvernement sans nul doute avait eu promptement raison de cette folle tentative, et après quelques actes de répression sommaire, il s'était habilement empressé de couper court à toute réaction par la plus large amnistie; enfin le comte de Montemolin lui-même signait entre les mains de la reine Isabelle sa déchéance de prétendant. Mais quelle était la portée réelle de ces faits? L'amnistie combinée avec la soumission du comte de Montemolin équivalait-elle à une réconciliation volontaire des deux branches de la famille royale? Il y a en Espagne des personnes qui caressent depuis longtemps cette idée de fusion dynastique, et qui n'ont pas manqué, à ce qu'il paraît, d'interpréter dans ce sens les derniers événemens; fort peu libérales d'inclinations, elles ont vu dans la ridicule défaite du parti carliste un moyen de

faire un seul parti absolutiste au-delà des Pyrénées. On ne parlait déjà de rien moins que de l'abrogation des lois promulguées il y a vingt-cinq ans contre la famille de don Carlos et du rappel à Madrid des infans exilés. Le général O'Donnell a vu facilement tout ce que cette politique pouvait avoir de dangereux à un moment donné pour la monarchie constitutionnelle, pour la couronne de la reine Isabelle elle-même, en dépit de toutes les renonciations apparentes. En tranchant des questions délicates par une amnistie, il n'avait nullement le dessein de laisser dégénérer la médiocre aventure de San-Carlos-de-la-Rapita en triomphe pour le parti absolutiste. De là toutefois des tiraillemens devenus un instant assez visibles pour troubler l'opinion.

Le parlement a été à peine ouvert, que toutes ces incertitudes se sont à peu près évanouies, on peut le dire. Il y a eu sans doute des velléités d'opposition au sujet de la guerre et de la paix; ce qui domine au fond, c'est un sentiment sincère de satisfaction et de fierté, doublé par le spectacle de cette vaillante armée d'Afrique qui rentrait récemment à Madrid. On aura de la peine à persuader à l'Espagne qu'elle a eu tort de faire la guerre, et même qu'elle a eu tort de faire la paix; elle est contente de l'une et de l'autre, moins pour les avantages politiques qu'elle y a trouvés que parce qu'elle se sent relevée dans sa force morale et dans son esprit public. L'opinion sur le sens de la dernière amnistie n'est pas moins nette : c'est une amnistie, ce n'est point une fusion dynastique accomplie pour le plus grand bien de l'absolutisme. Ce double sentiment est passé, dès les premiers jours de la session, dans le projet d'adresse du congrès, livré en ce moment à sa discussion. Cette adresse elle-même d'ailleurs est aujourd'hui un indice et un programme. Elle est l'indice d'une situation qui, en restant toujours représentée par le général O'Donnell, semble sur le point de se fortifier politiquement par une reconstitution partielle du cabinet, et elle est en même temps le programme de cette situation. Ce qu'on a pu reprocher jusqu'ici au général O'Donnell, et quelquefois non sans une apparence de raison, c'est de donner à ces idées de l'*Union libérale,* dont il s'est fait le porte-drapeau, un sens tout personnel, le caractère d'un expédient. L'adresse du congrès donne à ces idées une plus haute et plus large signification, et elle reçoit une importance de plus du nom de l'auteur, M. Rios-Rosas, appelé, selon toute apparence, à jouer le principal rôle dans la reconstitution ministérielle qui se prépare à Madrid.

M. Rios-Rosas est l'un des hommes politiques les plus remarquables de l'Espagne par l'élévation de son talent et par la probité de son caractère. Son dévouement éprouvé à la monarchie n'est égalé que par la sincérité et l'ardeur de ses convictions libérales. Récemment encore il a été un négociateur assez heureux pour résoudre par une transaction avec Rome toutes ces questions épineuses du désamortissement ecclésiastique. C'est l'esprit politique supérieur de l'*Union libérale*. Par sa position d'orateur et d'homme d'état, par l'amitié qui le lie au général O'Donnell, dont il a été déjà le col-

lègue au ministère en 1856, par la confiance que la reine met en lui, M. Rios-Rosas s'est trouvé l'homme naturellement désigné pour donner une expression parlementaire à la situation actuelle, pour être l'organe d'une politique ralliant le gouvernement et les chambres. Intégrité de la monarchie constitutionnelle, point de fusion dynastique, point de velléités de réaction, conciliation des différens intérêts représentés par les partis légaux, réforme de l'organisation publique dans un sens libéral, nécessité de lois nouvelles et plus larges sur la presse, sur les municipalités et les provinces, sur les incompatibilités parlementaires, sur les fonctions publiques, ce sont là les traits principaux du programme tracé par M. Rios-Rosas, et ne fût-il appliqué qu'à demi ou à peu près, il est assurément de ceux qui sont faits pour raffermir une situation. L'Espagne s'est déjà sauvée une fois d'autres périls par ses institutions libérales, appuyées sur un vigoureux sentiment monarchique. Les conditions de l'Europe ne sont plus ce qu'elles étaient en 1848; elle sont assez graves pour qu'un pays comme la Péninsule songe à ne chercher qu'en lui-même la garantie de sa sécurité, le conseil et les moyens d'une action indépendante. Il n'y a que le libéralisme encore une fois, un libéralisme vrai, sincère, conservateur, qui puisse conduire heureusement le peuple espagnol à travers tous les écueils du temps, d'autant plus que les aventures de l'absolutisme n'ont vraiment rien qui doive piquer d'émulation aujourd'hui. C'est donc au double point de vue de la situation générale de l'Europe et des nécessités intérieures de l'Espagne que la politique formulée dans l'adresse du congrès de Madrid a une certaine importance, si elle est le préambule d'une réorganisation du cabinet où le général O'Donnell resterait avec son prestige militaire, et où M. Rios-Rosas entrerait avec des vues libérales qui répondent à un sentiment universel. Tout semble indiquer quelque évolution de ce genre qui se réalisera sans doute après les premiers débats des chambres.

Nous nous étions attendus depuis longtemps au sort que vient d'avoir dans la chambre des communes le bill de réforme électorale de lord John Russell. Ce bill a été enfin retiré, non sans que les dernières scènes de cette longue controverse aient donné lieu à de curieux incidens. Lord John Russell a défendu jusqu'au bout son œuvre de prédilection avec cette opiniâtreté tranquille et souvent malheureuse qui ne l'abandonne jamais. Pour le décider à renoncer à son bill, il a fallu qu'un vote où le ministère n'a obtenu dans une chambre très nombreuse qu'une majorité insignifiante vînt l'avertir qu'un échec signalé était proche. Un membre du parti whig, M. Mackinnon, avait présenté, à la motion qui demandait la formation de la chambre en comité, c'est-à-dire la discussion des articles, un amendement tendant au renvoi de la discussion jusqu'au moment où serait terminé le recensement qui va être entrepris pour constater le nombre des électeurs que créeraient les nouvelles catégories du bill de réforme. Cet amendement équivalait à un ajournement indéfini, et par conséquent au rejet du bill;

mais en proposant l'examen en comité de son projet de réforme, lord John Russell avait été forcé, par l'époque avancée de la session, de demander à la chambre un acte illogique. Il voulait que l'on ne s'occupât cette année que du bill de réforme relatif à l'Angleterre, et que l'on renvoyât à l'année prochaine les projets de réforme relatifs à l'Écosse et à l'Irlande. Dans cette façon de scinder une mesure dont les parties, quoique distinctes, doivent se correspondre et former un tout harmonique, il y avait une inconséquence qui frappait les tories et un grand nombre de libéraux. Par exemple, si le bill relatif à l'Angleterre eût été seul voté, et si une circonstance fortuite eût rendu nécessaires avant l'année prochaine des élections générales, que les membres représentant l'Angleterre fussent élus suivant la loi réformée, tandis que les membres représentant l'Irlande et l'Écosse auraient été élus suivant la loi ancienne, cela eût établi une choquante inégalité d'origine entre les membres du parlement. Le parti tory, par l'organe d'un membre écossais, sir J. Fergusson, présenta donc un amendement qui renvoyait la discussion des articles du bill anglais après la seconde lecture des bills irlandais et écossais. Cet amendement avait la priorité sur celui de M. Mackinnon, et il ne fut rejeté qu'à la majorité de 271 voix contre 250, majorité qui se serait certainement fondue en minorité, si un grand nombre de whigs n'avaient pas compté enterrer le bill en votant l'amendement de M. Mackinnon. C'est ce vote qui a enfin vaincu l'obstination de lord John Russell et l'a décidé à retirer sa mesure.

Les derniers débats ont été vifs, éloquens. Lord Palmerston, prenant pour la première fois la parole dans cette discussion de la réforme, était enfin sorti de l'assoupissement significatif auquel il se laissait aller chaque soir quand commençait la discussion du bill, et était venu au secours de son collègue aux abois; mais aux réclamations nombreuses des libéraux, au ton animé et confiant de M. Disraeli et de ses amis, il était aisé de prévoir l'inévitable issue. Au fond, malgré les déclamations de quelques orateurs et d'un petit nombre de journaux obligés de jouer leur rôle, la nation anglaise est aujourd'hui complétement indifférente à la réforme électorale. Le parlement, dans sa constitution actuelle, a voté toutes les réformes que la voix populaire lui désignait, et ne s'est montré rebelle à aucune des tendances de la nation. Il n'y a donc pas de raison pratique et impérieuse de réformer une représentation qui se montre l'écho raisonnable et fidèle de l'opinion publique. La réforme n'étant pas nécessaire, encore aurait-il fallu que la mesure proposée ne donnât accès à aucune innovation intempestive et mal étudiée. Le bill de lord John Russell, négligemment élaboré, rompait cet équilibre d'influences auquel les Anglais demandent la représentation vraie des intérêts divers qui se partagent une société arrivée à une civilisation avancée et compliquée. Lord John Russell s'était contenté d'ajouter en bloc au corps électoral un nombre considérable d'électeurs dont il ne pouvait pas lui-même indiquer le chiffre approximatif,

et ces électeurs, il les prenait dans une seule classe, celle des locataires de maisons qui paient un loyer infime. A un corps électoral déjà trop accessible à la corruption, le ministre whig ajoutait donc ou une nouvelle matière corruptible, ou bien une couche de la société facilement dominée par les inspirations démagogiques, et y obéissant avec cette discipline où les masses aiment à trouver au prix de leur indépendance la démonstration brutale de leur force. C'était faire un pas vers le principe de la souveraineté du nombre, qui répugne essentiellement à l'histoire et à la constitution de l'Angleterre. Il n'est pas surprenant qu'un tel projet soit tombé devant la désapprobation des partis parlementaires et l'indifférence du public.

Ce que l'on conçoit moins en présence de cette indifférence, c'est comment la réforme électorale a pu devenir une question ministérielle de premier ordre, celle sur laquelle les cabinets se font et se défont en Angleterre depuis huit ans. Les frondeurs des deux partis dans la chambre des communes attribuent à l'ambition de leurs chefs l'artificielle et dangereuse importance qui a été donnée à la question de réforme. Ils prétendent que c'est pour s'assurer la direction du parti populaire que lord John Russell a levé arbitrairement en 1852 le drapeau de la réforme, et que c'est pour battre les whigs en popularité que M. Disraeli et lord Derby ont sans nécessité contracté, il y a deux ans, l'engagement de réformer le parlement. Ces récriminations ont failli même ébranler récemment la discipline du parti tory. La *revue* qui est l'organe de ce parti, le *Quarterly Review*, dans un article attribué à un membre de la chambre des communes, lord Robert Cecil, a attaqué avec une injuste amertume la direction donnée par M. Disraeli au parti tory. Cette attaque, à laquelle lord John Russell et M. Bright ont fait allusion pendant la dernière discussion, et que M. Disraeli a dédaignée avec une fierté de bon goût, a été amplement compensée par les applaudissemens qui ont accueilli les discours spirituels et généreux du *leader* et du premier orateur du parti tory dans la chambre des communes.

Nous avons eu, nous aussi en France, notre bill retiré, c'est le projet de loi sur le chemin de fer de Béziers à Graissessac; mais nous n'avons point à parler de nos affaires intérieures. Comme nous le disions récemment, le mouvement politique intérieur en France se réfugie dans ces importantes publications qui nous parlent d'un passé si rapproché de nous qu'il se mêle naturellement encore aux préoccupations du présent. De cet ordre sera éminemment le troisième volume des *Mémoires* de M. Guizot, où l'illustre écrivain raconte une des plus belles entreprises qui aient été tentées en France, la fondation d'un gouvernement libre sous le coup des attaques que la liberté tolère, avec les seules armes, les armes généreuses, que la liberté autorise. Que de leçons fécondes même dans l'avortement d'une si noble tentative!

Mais, pour mieux dire, l'intérêt intérieur du moment est dans la fête de cette journée où le pays célèbre, avec son heureux agrandissement, l'en-

trée dans la famille française des braves populations de la Savoie et du comté de Nice. Pour apprécier justement ce que nous gagnons en rattachant la Savoie à notre patrie, il n'est peut-être pas inutile de voir comment des Piémontais éminens estiment la perte qu'ils font. Nous empruntons à une lettre particulière émanée de l'un des hommes qui ont servi le Piémont avec le plus de courage et de gloire depuis 1848 les lignes suivantes : « Comme militaire, je ne vous cache pas que la perte de la Savoie est pour nous très fâcheuse, car non-seulement nous perdons notre ligne de défense et notre indépendance de ce côté, mais nous faisons la perte immense et douloureuse de plus de douze mille bons soldats sur lesquels nous pouvions toujours compter. L'échange que nous opérons sous ce rapport, avec les Toscans notamment, est fort mauvais, car il nous faudra bien des années pour faire des soldats des habitans des rives de l'Arno. Nos regrets sont unanimes. Nous faisons en faveur de la France un sacrifice que peut-être l'on n'apprécie pas assez chez vous. Je vous dis franchement que, si la question eût été posée aux chambres de Turin avant le traité, la cession aurait été repoussée à une très grande majorité, quelles que pussent être les conséquences du vote; mais le parlement n'ayant été consulté que la chose faite, il n'y avait plus qu'à baisser la tête et à dire : *Amen.* » Ces nobles regrets disent mieux que nous ne l'aurions pu le prix de la province que la France acquiert en ce jour.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

UNE RÉVOLUTION AU XIVe SIÈCLE.

Étienne Marcel et le Gouvernement de la Bourgeoisie, par M. Perrens; Paris, Hachette.

Il semblait désormais hors de doute, sur l'autorité des plus savans investigateurs et des plus graves historiens de ce siècle, que la royauté française n'avait pas été inutile, ni surtout contraire, à l'émancipation et au développement politique de la bourgeoisie et du peuple. Le rôle de cette royauté paraissait assez bien déterminé à cet égard : non que les rois capétiens eussent, d'après un plan arrêté, agi toujours et sciemment dans ce sens; mais parce qu'ils s'étaient trouvés dès l'origine, par leur situation et par leurs besoins, tellement posés en face de la caste féodale qu'il en était résulté un

état d'hostilité sourde, ou du moins d'antagonisme permanent. Cette tendance, étant moins dans la volonté des hommes que dans la nécessité des choses, pouvait bien avoir des retours accidentels, des inconstances, des contradictions, mais en définitive elle suivait sa pente, et devenait pour la société, une fois lancée, la seule voie possible, la seule politique allant d'elle-même. La monarchie, par cela seul qu'elle était en opposition de fait à l'ordre féodal, et qu'elle le minait incessamment, se trouvait aussi de fait alliée aux communes et au peuple, alliance vraiment naturelle, écrite dans les chartes et dans les lois à chaque page de nos annales. Les institutions administratives, judiciaires, militaires, qui sortaient lentement de cet état de choses, se subordonnaient toutes à la monarchie, et celle-ci les affermissait en les agglomérant. Quels que fussent donc les abus inséparables d'une création si difficile, si contrariée, si mal servie, il suffit, pour la justifier comme populaire et civilisatrice, que son principe fût opposé aux tyrannies locales implantées sur tous les points du territoire, et tendît à les déraciner. Voilà ce qu'on croit généralement aujourd'hui sur ce point de notre histoire.

L'auteur d'un ouvrage où l'on aime à reconnaître, tout en n'en adoptant pas les conclusions, des études sérieuses et l'amour de la vérité, M. Perrens, entreprend de combattre ce résultat, qui nous paraissait acquis. Nous sommes loin de blâmer cette tentative de réaction contre une opinion admise, quoiqu'elle semble pourtant briller de tout l'éclat possible de l'évidence historique : il est toujours bon pour la vérité que les dernières difficultés soient remuées, et qu'il soit tenu compte du moindre nuage jusqu'à ce qu'il s'évanouisse. L'histoire, si heureusement renouvelée, si abondamment enrichie, n'a point encore atteint en tout son dernier degré de clarté. La méthode scientifique lui manque encore à bien des égards; l'exploitation des faits dans des vues particulières, l'esprit de parti rétrospectif, l'amplification, la rhétorique, le paradoxe, la recherche des singularités piquantes ou pittoresques, enfin tout ce qui trouble la vue et empêche les résultats définitifs et vraiment utiles, se donnent encore une trop large carrière sur ce terrain, pourtant si vaillamment cultivé. Il est donc bien que la diversité des jugemens entre gens sérieux se prolonge encore. A force de controverser, on cherche des règles de controverse; l'enquête, d'abord un peu désordonnée ou errante, s'efforce de se fixer un but précis: de là peut sortir un jour quelque bonne et large méthode de procéder dans l'instruction du passé, et d'arriver enfin à un jugement définitif sur ces grands justiciables de l'histoire, les rois, les peuples, les castes, les institutions, les époques du genre humain. Nous ne diminuerons donc en rien le mérite de l'ouvrage de M. Perrens en discutant et en repoussant cette réaction agressive contre la royauté du moyen âge qui forme la conclusion générale de son livre.

M. Perrens soutient que cette prétendue alliance entre le pouvoir royal et les

classes populaires, pour faire contre-poids à la noblesse féodale, n'est qu'une hypothèse gratuite, que la royauté au contraire ne cherchait qu'à profiter des discordes de ces classes pour s'agrandir elle-même, et que si la nation s'est affranchie à la longue, ce n'est point par le concours des rois, mais malgré eux et malgré les obstacles qu'ils lui opposaient. « L'histoire de nos rois, selon M. Perrens, n'est le plus souvent qu'une longue suite de conjurations contre leurs sujets, conjurations qu'ils croyaient légitimes, puisqu'ils se regardaient comme investis d'un droit supérieur pour commander aux hommes. » Sur quoi fonde-t-il cette accusation quelque peu violente? Sur ce que ces rois ne voulaient point se lier les mains, dès le XIVe siècle, par des convocations périodiques des états-généraux. Philippe le Bel, après avoir assemblé les représentans de la nation, s'étudie à les confiner dans des assemblées provinciales, ôtant ainsi d'une main ce qu'il donnait de l'autre. Ses fils suivent son exemple; jamais ils ne réunissent les députés de la langue d'oc à ceux de la langue d'oil, et dans chacune des deux langues, ils isolent encore les provinces. Même politique chez le régent, depuis Charles V, pendant la révolution de 1356.

Le grief de M. Perrens contre les rois de France suppose donc, nous devons le remarquer tout d'abord, qu'une constitution représentative était dès lors non-seulement possible, mais encore le seul ou du moins le meilleur moyen d'arriver à l'émancipation des classes inférieures, à l'unité, à l'égalité. Selon lui, ce système, que nous-mêmes, après cinq cents ans de progrès dans tous les genres, après des expériences si coûteuses, après tant de livres et de théories, avec une bourgeoisie nombreuse, riche, instruite, avec des moyens de communication si multipliés, avec la paix, l'ordre, la justice civile, en un mot avec tout ce qui devrait nous rendre capables de nous gouverner nous-mêmes, nous n'avons pu maintenir, la société féodale, dans son plein développement, aurait pu l'organiser, le rendre durable et prospère, la société féodale, divisée en races de maîtres, d'affranchis et de serfs, découpée en provinces à peine adhérentes, jalouses de leurs priviléges, et inconnues les unes aux autres, partagée en langues et en coutumes diverses dont la fusion devait coûter tant de temps et passer par tant de transitions; la société féodale, privée de routes sûres, de police dans les campagnes, déchirée par la guerre étrangère et par la guerre civile! C'est dans un pareil milieu que M. Perrens croit possible l'établissement d'une constitution représentative et presque républicaine!

« Cette révolution de 1356 était, dit-il, moins prématurée qu'on ne pense; elle n'échoua que par des circonstances accidentelles, que le hasard aurait pu éloigner comme il les amena. Ce gouvernement de la bourgeoisie, s'il avait duré, n'aurait point fait obstacle au rapprochement des castes et des provinces, à l'extinction de la féodalité, enfin au nivellement et à l'unité, qui furent les principaux bienfaits du pouvoir absolu. Il aurait multiplié les relations de ville à ville, dans l'intérêt du commerce. La confédération des bonnes

villes, préparée par Étienne Marcel, n'eût point été funeste à l'unité nationale, car le gouvernement des états-généraux, qu'il voulait souverains dans toutes les questions d'intérêt public, n'avait rien de contraire au génie français. Combien de villes ne vit-on pas fidèles jusqu'à la dernière heure à la cause que soutenaient les Parisiens : Rouen, Beauvais, Senlis, Amiens, Meaux, Laon, Corbie, les villes d'Auvergne et de Languedoc! » On pouvait donc, au XIV[e] siècle, tout faire à la fois : chasser l'étranger, créer l'unité, donner à tous les citoyens une juste part dans le gouvernement de leurs affaires; « la révolution française, selon toute apparence, en eût été avancée de quelques siècles, et elle n'eût coûté ni tant de sang ni tant de ruines. » Les rois s'étant refusés à cette œuvre magnifique, il a fallu que le peuple se tirât péniblement d'affaire lui-même. Nos pères ne furent redevables qu'à eux-mêmes de la prépondérance qu'ils finirent par conquérir. C'est en se serrant pour résister aux invasions anglaises qu'ils apprirent à se croire solidaires. La nécessité de combattre à pied força les bourgeois et les manans à s'unir; la solidarité des champs de bataille porta ensuite ses fruits dans la vie de tous les jours. Ce que savaient déjà les bourgeois, la jacquerie l'apprit au peuple des campagnes. Ce n'est pas le pouvoir absolu qui a chassé l'étranger; « la légende de Jeanne d'Arc n'est autre chose que le réveil du génie national. » Enfin l'auteur conclut par ce jugement plus que sévère : si les rois n'ont pas mis obstacle à l'indépendance et à l'unité de la nation, c'est qu'ils y avaient intérêt aussi bien que les peuples, et c'est toute la part qu'ils y ont prise; quant à la liberté, ils l'étouffèrent, « parce que » la nation seule y pouvait gagner.

Ces assertions acerbes, et qui annoncent trop de parti-pris pour que la gravité de l'histoire s'en accommode, sont dans leur généralité souverainement injustes. D'abord la monarchie française a eu une première période de trois siècles, de Hugues Capet à Philippe le Bel, pendant laquelle l'idée même des états-généraux n'existait pas; les rois n'ont donc pu alors les entraver ni les étouffer, et pourtant que d'innovations dans le sens populaire durant cette période! Combien de choses se sont faites! et combien la royauté de Hugues ressemble peu à celle de Philippe! Les grands possesseurs de fiefs ont été rattachés ou soumis à la couronne, et la nation a retrouvé un centre. De nombreuses provinces ont été annexées. Les communes, dont quelques-unes s'étaient affranchies par leurs propres efforts, se sont liées entre elles par le seul lien qui fût possible, par l'intermédiaire de la royauté, et ont affermi leur droit en entrant ainsi dans le système de l'état. Le droit seigneurial des guerres privées a été, avec l'aide de l'église, d'abord réglementé, puis restreint, et s'il n'était pas complétement aboli en fait, le principe de ce droit avait reçu le coup mortel : œuvre longue, difficile, quelque chose comme un débrouillement graduel du chaos! L'organisation judiciaire était poussée assez loin pour ne pouvoir plus reculer; les justices locales, arbitraires, barbares, étaient attaquées, réformées, soumises à l'appel; l'institu-

tion des baillis, le droit d'appel les rattachaient au parlement, changeaient leur nature, leur donnaient par la jurisprudence naissante une loi qu'elles n'avaient pas. Si l'on mesure les pas faits dans ces trois siècles par tant d'innovations successives, on trouve des pas de géant; tous ces pas étaient dans la voie de l'affranchissement. C'est trop rétrécir nos vues que de ne considérer la vie que sous telle ou telle forme. La liberté ne pouvait pas commencer par être adulte. Qui a soutenu la nation dans ce premier âge? C'est la royauté sans doute. Elle cherchait à s'agrandir; qui l'ignore? Mais la question est de savoir si son agrandissement n'était pas la condition même du salut public. S'emparer du pouvoir militaire, n'était-ce pas l'ôter à des milliers de petits souverains qui en écrasaient le peuple? Usurper le droit de rendre la justice, bien réellement attaché depuis un temps immémorial à la jouissance du fief, n'était-ce pas créer des garanties à la justice même, qui en manquait absolument, n'étant que la volonté du maître? C'est encore trop rétrécir nos vues que de ne jamais nous montrer en action que la personne des rois : c'est l'institution royale qu'il faut voir, car c'est elle qui agit ici; c'est autour d'elle que s'élèvent et grandissent peu à peu d'autres institutions,qui coopèrent avec elle plutôt qu'elles ne lui obéissent, ou la limitent en lui obéissant, comme par exemple cette institution du parlement, dont l'action et l'influence au moyen âge sont si peu connues et ont été si grandes, non-seulement sur l'état, mais sur l'esprit même de la nation. Quand donc on parle de l'alliance de la royauté avec les classes populaires, on veut exprimer surtout la connexité de l'institution royale avec l'intérêt du plus grand nombre. Cet intérêt, dans l'origine et au sortir de la barbarie, c'était avant tout l'ordre, et l'ordre ne pouvait renaître que par le pouvoir. Il nous est facile aujourd'hui de marchander au pouvoir de ce temps-là ses moyens, de chicaner ses tâtonnemens et ses ignorances, et de prendre note de ses fautes : les gens d'alors n'étaient pas si sévères; ils en appelaient au roi de toutes parts, et les gros volumes du recueil des ordonnances et des *olim* sont pleins de réponses à cet appel; c'est ce qu'il n'est pas permis d'oublier. Que cette politique constante, devenue une tradition souveraine et en quelque sorte une force automotrice, ait été souvent interrompue ou contrariée par des torts individuels, ou par ces accidens qui viennent sans cesse troubler le cours naturel des choses, rien de moins étonnant; mais ces déviations n'empêchaient pas le mouvement de reprendre son cours, parce que la pente était toujours la même. Les rois avaient contre eux, outre les vices et les erreurs dont personne n'est exempt, les préjugés du temps, les droits acquis que le peuple même respectait dans ses oppresseurs, les guerres civiles, les guerres étrangères, les difficultés de toute création administrative quand on n'a ni l'expérience ni les agens fidèles ou capables : comment ne pas leur en tenir compte?

Mais peut-être, depuis Philippe le Bel, le moment était-il venu d'une politique nouvelle, d'un changement radical dans cette constitution si péni-

blement échafaudée pendant les trois siècles précédens? Peut-être, au moment où les états-généraux allaient tout faire avec bien plus de force, de constance et de sûreté, les rois les ont-ils méchamment entravés dans leurs travaux et repoussés dans leurs sages innovations? C'est pour le prouver que M. Perrens a écrit son livre. Sans entreprendre un difficile travail de contrôle sur les détails, il nous suffira du livre même pour arriver à une conclusion bien différente. Au premier coup d'œil, il est aisé de se convaincre que, sous le roi Jean, une pareille transformation politique était impossible, ou ne pouvait amener que des désastres, des réactions et des excès de pouvoir. La guerre étrangère et les intrigues d'un prétendant habile et perfide n'étaient pas les seules causes de perturbation qu'il fallût craindre : c'était pourtant déjà beaucoup, c'était assez pour que toute révolution fût inopportune, assez pour que le pouvoir dût être fortifié, bien loin d'être livré à une assemblée sans expérience et à des députations désunies; mais il y avait comme obstacles, outre ces circonstances accidentelles du jour, toutes les circonstances permanentes du siècle, l'ignorance, l'étroitesse, les défiances de l'esprit municipal dépaysé au milieu d'affaires d'une grandeur disproportionnée à tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Sans doute ces provinciaux avaient, dans les limites de leur compétence, d'excellentes idées pratiques; leurs administrations locales étaient, en détail, très supérieures à l'administration de l'état. C'est avec toute raison qu'Augustin Thierry, rapportant à cette époque un progrès remarquable dans l'éducation politique des Français, a observé que « deux siècles écoulés depuis la renaissance des libertés municipales avaient appris aux riches bourgeois à connaître et à vouloir tout ce qui, soit dans l'enceinte des mêmes murs, soit sur un plus vaste espace, constitue les sociétés bien ordonnées; que pour eux l'ordre, la régularité, l'économie, le soin du bien-être de tous n'étaient pas seulement un principe, une maxime, une tendance, mais un fait de tous les jours, garanti par des institutions de tout genre, par la surveillance et le contrôle, et qu'enfin les plus éclairés de ces hommes durent promptement concevoir la pensée d'introduire au centre de l'état ce qu'ils avaient vu pratiquer sous leurs yeux, ce qu'ils avaient pratiqué eux-mêmes d'après la tradition locale et les exemples de leurs devanciers. » Tout cela est vrai, mais cela ne prouve nullement que l'établissement d'une constitution fondée sur la périodicité d'une assemblée représentative fût dès lors praticable. Les députés n'allaient plus se trouver seulement en présence d'une comptabilité à éclaircir, de dépenses communales à régler, d'une répartition à opérer, d'une police à entretenir, de parchemins à garder. Au lieu de cet ordinaire assez monotone, facilité par l'habitude, par la tradition, par un intérêt commun, étroit, bien connu, ils allaient se trouver tout à coup en présence d'un extraordinaire terrible, immense : tout l'état à défendre et à réformer, un vaste système financier à fonder, au milieu d'intrigues politiques dont ils devenaient les instrumens sans seulement les soupçonner,

sous l'influence de la ville de Paris, qui étouffait ou faussait la véritable expression du sentiment national. Dans cette situation, il aurait fallu du moins que ces législateurs novices, inspirés par cette sagesse même qu'ils avaient dû acquérir dans l'administration des cités, comprissent d'abord combien leur nouvelle mission était disproportionnée à leurs habitudes, combien ils devaient se défier, et d'eux-mêmes, et de l'inconnu périlleux et compliqué dans lequel ils marchaient, combien il était nécessaire de s'entendre entre eux et de ne pas se laisser déborder par des gens mieux instruits de l'état des choses et animés par des passions et par des intérêts cachés, combien il importait d'éclairer et d'aider le pouvoir sans le supplanter, de supporter quelques abus pour obtenir l'essentiel, et de ne pas ébranler le trône pendant que l'étranger ravageait le territoire. Ils firent tout le contraire.

Aux états de 1351, « il fut impossible aux députés de s'entendre. » Ils entrèrent dans un esprit d'opposition qui préparait déjà les troubles des années suivantes; ils marchandèrent leurs votes, ne trouvèrent suffisante aucune des garanties qu'on leur offrait, et finirent par alléguer « qu'ils n'avaient pas de pouvoirs pour voter définitivement l'impôt. » On reconnaît déjà ici la marche ordinaire des agitations politiques, lorsqu'elles ont des meneurs secrets et couvrent des conspirations; aussi l'opposition avait-elle dès lors « un chef puissant » dans Charles le Mauvais, qui avait des prétentions au trône et contestait la loi salique, « petit homme plein d'esprit et de feu, soucieux et réfléchi, à l'œil vif, de figure agréable et de manières attrayantes, sachant se faire aimer, » au demeurant « n'étant point ce que de nos jours on appellerait un honnête homme; on peut lui reprocher d'avoir été un ambitieux et un artisan d'intrigues; sa parole n'était pas sûre, et il n'avait pas cette horreur du meurtre et du sang qu'une civilisation plus avancée pouvait seule inspirer. » On ne voit donc pas ici que les obstacles soient venus du roi, mais bien des ennemis du roi. « Il fallut congédier les états-généraux et recourir aux états provinciaux, qui cette année et les suivantes reçurent mission de voter les subsides. »

Aux états de 1355, les députés, qui n'étaient venus « qu'avec des idées vagues de réformes, » voyant que le roi offrait spontanément des garanties qu'on ne lui avait pas encore demandées, et se rendait à merci, « prirent de la hardiesse, et les principaux d'entre eux tombèrent d'accord presque sans avoir eu besoin de s'entendre. » Ils demandèrent que les trois ordres pussent voter ensemble, avantage considérable pour le tiers, ce qui leur fut accordé. On vota une gabelle sur le sel et une taxe sur les choses vendues, sans aucune exemption ni immunité, ni pour les princes, ni pour le roi, ni pour les deux premiers ordres; c'était l'égalité en matière d'impôts, ce qui leur fut encore accordé. Mais bientôt les empiétemens commencent et les pouvoirs se confondent; les états décident qu'ils nommeront eux-mêmes les receveurs, les trésoriers, les receveurs-généraux, plus une commission de neuf

membres pris dans les trois ordres, lesquels surveilleront la perception. Ce n'est pas assez : cette commission législative, substituée à l'autorité royale, sera investie du droit de requérir tous les citoyens, tous les gens du roi, de les obliger à prêter main-forte, et même elle pourra désobéir au roi, s'il donne quelque ordre contraire aux résolutions des états; tout cela aussi est accordé. Puis encore, par cette force des révolutions, par cet entraînement du désordre qui fait que, dès qu'on a trop pris, on est poussé malgré soi à tout prendre, il est décrété que les états seront réunis de nouveau quelques mois plus tard pour recevoir et vérifier les comptes, « et, ajoute-t-on habilement, pour voter de nouveaux subsides, s'il est nécessaire. » Se réunir trois fois en un an, observe avec raison M. Perrens, c'était marcher rapidement vers la périodicité ou même vers la permanence des états. De plus, le vote de deux ordres ne lierait pas le troisième; chacun d'eux avait son *veto*, il dépendait donc d'un seul de tout arrêter, de tout anéantir. Ainsi les états régnaient et gouvernaient, et dans quelles conditions impossibles! Étrange république d'ailleurs, en plein XIVe siècle! République de castes rivales et de provinces qui ne se connaissaient pas! Que manquait-il à ce beau gouvernement, si ce n'est une garde citoyenne pour remplacer les troupes royales? Aussi « invitation fut faite à toutes gens de s'armer selon leur état; en revanche il fut défendu au roi d'appeler l'arrière-ban, si ce n'est dans un pressant danger. » Mais qui déclarerait la patrie en danger? Les états sans doute! Peut-on imaginer une subversion plus complète de tout équilibre politique, une suppression plus entière de toutes ces résistances réciproques qui éprouvent, qui épurent et qui appuient les réformes? Si la société de 1789 n'a pu résister à ces mêmes fautes, si elle a succombé sous ces mêmes usurpations précipitées et accumulées, comment les hommes de 1355 auraient-ils pu faire marcher cette machine dont le moteur était partout et le conducteur nulle part? En vérité, tout notre désir de faire estimer l'antique bourgeoisie du moyen âge ne saurait nous déterminer à lui reconnaître ici cette sagesse qu'elle manifestait mieux dans l'enceinte des communes. Aussi dès l'année suivante tout croula. Les esprits s'étaient refroidis, les députés se rendirent en moindre nombre à l'assemblée; la dépense, le danger de traverser des provinces infestées d'ennemis et de brigands, les retinrent chez eux. D'autres furent retenus par leurs commettans mêmes, qui ne voulaient point de ce qu'ils avaient fait. Non-seulement la noblesse et le clergé se refusaient aux nouveaux impôts, mais de grandes villes les repoussaient avec violence. Le peuple d'Arras massacra vingt et un citoyens notables comme partisans des états et du nouvel ordre de choses, d'autres furent bannis; cette révolution réactionnaire dura près de deux mois. Il fallut donc réviser la loi de la gabelle et de la taxe, et lorsque dans cette session on en vint à un examen plus libre ou moins enthousiaste, on reconnut enfin « l'insuffisance des députés du tiers, qui n'avaient pu encore assez réfléchir à l'art si difficile de gouverner les finances d'une grande nation. » A la ga-

belle et à la taxe sur les ventes, ils substituèrent une capitation en proportion des revenus; mais ici encore que de maladresse, pour ne pas dire pis! La proportion était en sens inverse de la justice et du bon sens : les plus pauvres, possédant moins de 100 livres de rentes, devaient payer 5 pour 100; ceux qui atteignaient les 100 livres, 4 pour 100; ceux qui étaient plus riches, 4 pour 100 pour les premières 100 livres, et 2 pour 100 pour le reste. S'il faut juger les hommes par leurs actes, il y avait ici autre chose encore que « l'insuffisance, » il y avait l'iniquité et l'égoïsme. Nos pères de la bourgeoisie n'étaient guère en ce moment, il faut l'avouer, les vrais protecteurs du peuple. Mais qui donc les conduisait encore dans cette session? Toujours cet Étienne Marcel, « dont il est impossible de ne pas reconnaître les idées et l'influence dans les résolutions des états de 1355 comme dans tout le reste, » et ce Charles le Mauvais, « dont il faut voir la main dans ces révoltes et dans ces agitations. » Le roi, qu'on accuse volontiers de mettre obstacle à tout, n'empêche rien, et les états construisent tranquillement leur absurde république au milieu d'une telle société et d'un tel siècle, sans même songer à en tirer, comme en 1792, le moindre élan d'énergie nationale contre l'invasion étrangère.

Aux états de 1356, après la bataille de Poitiers, quand le roi est captif en Angleterre, quand les calamités et les périls se sont accrus à l'infini, les députés montreront-ils plus d'intelligence, de modération, de patriotisme désintéressé? Non, ils sèment de nouveaux désordres, et ajoutent des haines, des vengeances, des proscriptions aux extravagances anciennes. Ils votent un impôt nécessaire à la défense du pays, mais en réservant, chacun pour ses commettans, le droit de ne pas le payer, ce qui était la dérision dans l'anarchie. Ils exigent du dauphin qu'il destitue immédiatement sept des officiers qui ont sa confiance, et veulent les mettre en jugement devant une commission formée par eux-mêmes; ils demandent de plus que leurs biens soient confisqués d'avance, en attendant qu'on les juge. Et quels sont les griefs qu'on élève contre ces officiers? « On les accusait d'être vains, cupides, incapables, indifférens au bien public, de vouloir pour eux tous les avantages, » en un mot on leur reprochait tout ce qu'il y a de plus vague et de plus ridicule, tout ce qu'inventent l'envie et l'intrigue en ces jours mauvais où elles peuvent exploiter impunément la crédulité publique. Les états demandent ensuite que Charles le Mauvais, prisonnier dans Avignon, soit remis en liberté : sans doute les fermens de discorde n'étaient pas encore assez nombreux ni assez échauffés. Puis ils demandent que le dauphin se prive de ses conseillers intimes, et qu'à l'avenir son conseil soit nommé par l'assemblée; « c'est moins un conseil qu'ils donnaient au dauphin qu'une tutelle et des maîtres. » Ce nouveau conseil dirigerait toute l'administration par commissaires; à la royauté il resterait l'inutile *veto*. « Ainsi, dit M. Perrens, la nation prenait possession d'elle-même et s'essayait au gouvernement de ses propres affaires; elle ne conservait guère de la monarchie que le nom; en

plein moyen âge, elle avait imaginé le système constitutionnel des temps modernes, auquel il ne manquait qu'une plus juste pondération des pouvoirs, » c'est-à-dire qu'il n'y manquait que l'essence même du système constitutionnel. La nation prenait possession d'elle-même! Mais nous voyons quelques lignes plus bas que les bourgeois nommés au conseil n'y allaient presque jamais, qu'ils n'étaient en quelque sorte que des conseillers honoraires ou extraordinaires, et qu'ils se contentaient en général d'être représentés par les évêques de Laon et de Paris; c'étaient ceux-ci qui, sous l'inspiration d'Étienne Marcel et de Charles le Mauvais, avaient « pris possession » de la nation. Au reste, dans la session de 1357, on trouva moyen d'ajouter encore des folies à ces folies. On avait désigné à la destitution et à la confiscation sans jugement sept officiers royaux; on en désigna quinze autres, et pour tout désorganiser d'un seul coup, « ils voulurent que tous les officiers du royaume fussent provisoirement suspendus, jusqu'à ce que des réformateurs nommés par l'assemblée eussent fait un examen minutieux de la manière dont ils avaient exercé leurs charges, afin d'exclure les mauvais et de ne conserver que les bons. » Il est vrai que la nation n'avait plus cette fois pris possession d'elle-même: peu de députés étaient venus à Paris; les provinces murmuraient contre cette bourgeoisie parisienne, qui semblait abuser un peu trop de « ses lumières supérieures. » Nous ne pousserons pas plus loin cet examen, dont tous les élémens sont empruntés à l'ouvrage même que nous combattons. Les événemens qui suivent ne manifestent plus qu'un de ces entraînemens révolutionnaires où les hommes ne sont plus assez libres de leurs pensées et de leurs actes pour qu'on puisse les juger.

Nous voici donc arrivés par cet examen à adopter avec une plus forte conviction ce que nous avions déjà reçu sur la foi de la plupart des historiens. On ne réhabilitera point ces états du XIVe siècle, qui essayèrent de sortir en quelque sorte de leur temps, et de substituer un pouvoir élu à l'autorité royale. Eussent-ils mis plus de modération dans leurs entreprises, elles n'auraient abouti à rien de stable. La base manquait à une si grande construction. Trop de choses restaient encore à faire avant d'en venir là. La difficulté des communications, la diversité des intérêts, l'opposition des castes, l'esprit local, tendaient sans cesse à disloquer les assemblées et à livrer la place à une oligarchie parisienne : de là le danger toujours imminent des séparations, des démembremens, des républiques municipales, grands auxiliaires pour les ennemis du dehors. Sans doute il circulait d'excellentes idées de réforme sur des objets particuliers; en concentrant tous leurs efforts sur ces objets, les états auraient pu faciliter et accélérer le mouvement vers l'unité du territoire, de la loi et des classes; mais leurs prétentions exorbitantes ne montrèrent que leur incapacité: ils osèrent d'autant plus qu'ils comprenaient moins. La royauté, réduite à un vain nom, parut un moment s'éclipser devant eux; mais, comme toutes les choses qui ont leur raison d'être, elle attendit son heure, et reparut plus puissante, avec

son conseil, son parlement, sa tradition, et les rapports complexes qui la mêlaient à tout. Peut-être, un siècle plus tard, sous Charles VIII, sous Louis XII, cette politique aurait-elle pu changer, et une part aurait-elle pu être faite à une représentation périodique, si les guerres d'Italie n'étaient pas survenues; il est permis d'en douter néanmoins, car plus tard encore, en 1614, si l'on étudie l'esprit qui se manifeste dans cette dernière réunion des états, on y découvre tant d'obstacles et d'incompatibilités, qu'on est tenté de croire que, tout bien examiné, les choses se sont faites chez nous comme elles ont dû s'y faire, que la France s'est développée selon son tempérament, comme l'Angleterre selon le sien, et qu'il fallait passer par Louis XIV avant d'arriver à 1789.

Nous n'avons combattu jusqu'ici que les résultats généraux que M. Perrens a lui-même expressément tirés de son travail, et qu'il a résumés soit dans les prolégomènes, soit dans la conclusion. Quant aux jugemens qu'il porte sur tels ou tels personnages, sur tel ou tel ordre de citoyens, il faudrait, pour les contrôler avec l'attention qu'ils méritent, des études nouvelles qui nous écarteraient de notre plan; nous recommandons cette partie purement narrative du livre de M. Perrens aux amateurs studieux de l'histoire, comme représentant l'opinion extrême parmi les écrivains qui ont voulu trouver un bon côté dans les entreprises du chef révolutionnaire de 1358. A la vérité, il y a, au premier coup d'œil, dans ces jugemens une distribution d'éloges et de blâme qui, je le crains, paraîtra suspecte au lecteur. Tout ce qui tient au parti que l'auteur désapprouve est fort sévèrement traité; les fautes du roi Jean, les mesures politiques du dauphin, le caractère et la conduite de leurs amis, de leurs conseillers, sont constamment colorés dans les tons les plus sombres, et le mal, de leur côté, paraît toujours plus probable que le bien; au contraire Étienne Marcel, Charles le Mauvais, Robert Le Coq, et en général tous les opposans, sont blanchis autant que possible, et leurs crimes même racontés en termes moins rudes, ou atténués par la considération des temps, des motifs ou des circonstances. Même différence entre la noblesse et le peuple, et la jacquerie, sans être justifiée, est cependant si abrégée et présentée avec tant d'adoucissemens, entre les oppressions qui la précèdent et la réaction qui la suit, qu'on se sent tout surpris de la trouver presque anodine. Je dis que cette distribution si tranchée du mérite et du démérite, qui met tout le bien d'un côté et tout le mal de l'autre, est suspecte en elle-même et à première vue. Lors même qu'il en serait autrement, lors même qu'à une certaine époque toutes les extravagances et toutes les fourberies se seraient donné rendez-vous dans le palais des rois, il ne s'ensuivrait pour cela aucune condamnation générale contre la politique séculaire de la royauté. On pourrait abandonner à la réprobation de l'histoire le roi Jean et son fils et leurs ministres et leurs généraux, qu'il n'en resterait pas moins vrai que la monarchie, en son temps, a été nécessaire, qu'elle a été pour la France en particulier le plus

puissant agent de l'unité, de la justice, du nivellement peut-être excessif qui nous distingue, et qu'elle a droit d'être jugée d'après cette grande fonction si longtemps remplie, et non d'après les vices et les travers de quelques individus.

Toutefois, comme cette sorte de partialité dans l'histoire devient assez commune, quelques considérations plus générales sur ce sujet ne seront sans doute pas inutiles. Il s'agit de justice, et à ce titre la question ne laisse point que d'avoir pour nous un intérêt fort direct. La justice envers les hommes d'autrefois n'est point du tout indifférente à nos destinées d'aujourd'hui. La justice de l'historien est un des grands intérêts publics, car l'histoire, c'est la patrie, et l'inique diffamation du passé est la discorde et la faiblesse du présent. La justice possède une force de conciliation qui, laissant à chaque individu, à chaque classe sa part d'honneur, et ne concédant à personne le monopole des mérites, éteint, en les expliquant, les querelles du passé au profit de l'avenir. L'historien n'a pas le droit d'écouter ses sympathies, de plaider pour sa race, pour sa profession, pour son parti. Et pourtant depuis Boulainvilliers, c'est-à-dire depuis qu'on a commencé à reconnaître dans notre histoire et à suivre de siècle en siècle une lutte de classes qui a son origine dans la conquête, et qui s'est perpétuée jusqu'à nous, une secrète partialité a toujours réfléchi sa teinte sur l'exposition des faits de ce grand drame; les meilleurs esprits n'en sont pas tout à fait exempts. Chez d'autres, le réquisitoire ou le panégyrique est le fond même de ce qu'ils appellent l'histoire, et l'on voit trop souvent la polémique contemporaine, plus ou moins déguisée, remonter avec ses passions dans les temps écoulés, y altérer, sinon le matériel des faits, au moins leur proportion, leur mesure, leur caractère, supprimer ceux qui la gênent, faire grande place et grand jour à ceux dont elle veut tirer des argumens pour sa cause, de sorte que, tout en disant des choses vraies, on arrive ainsi à la plus fausse représentation de l'ensemble, et le lecteur sort de là rempli de haines rétroactives, d'admirations mal fondées et d'impressions troubles qui corrompent le jugement et sur les choses d'autrefois et sur celles d'aujourd'hui. Il est difficile sans doute de se détacher entièrement, dans l'intérêt austère de la seule vérité, des croyances auxquelles on appartient, du sang dont on est sorti. Lorsqu'on voit ses ancêtres lutter pendant de longues générations pour s'affranchir, tant de lenteurs contristent: on voudrait les voir s'émanciper plus vite, même par de grands coups; mais il faut que l'historien se corrige de ces illusions et de ces impatiences, le fruit de l'histoire est à ce prix. Il faut qu'il s'apprivoise à mettre le temps comme un élément nécessaire en toutes choses; ni la nature ni l'humanité ne se développent par secousses. Il faut qu'il tienne compte de toutes les circonstances au milieu desquelles les hommes ont vécu, parce qu'ils y vivaient comme dans un élément qu'ils n'avaient point choisi, et sans pouvoir même en imaginer un autre. Ce n'est qu'en comprenant les nécessités des autres époques que nous

saurons comprendre les nôtres, et c'est pour n'avoir jamais assez compris la lenteur des choses, surtout le besoin de préparation et de maturité, que nous avons donné tête baissée dans tant d'utopies, fait tant de faux pas, de chutes désastreuses et ridicules : vieux enfans qui ne savons pas apprécier les distances, et qui, poussés sur la mer des âges, à chaque idée décevante qui flotte à nos yeux parmi les brumes de l'avenir, à chaque horizon nouveau qui semble émerger devant nous, croyons toujours le tenir et tendons la main pour le prendre, au risque de plonger dans l'abîme.

Mais à part cette considération, il en est une autre qui suffit à elle seule : c'est celle de la vérité en elle-même. Quiconque a cherché, même autour de lui, la vérité sur les hommes et sur les choses contemporaines, quiconque a observé les révolutions, les partis, l'influence des situations, l'inextricable complexité des causes, l'infinie variété des motifs, et s'est surpris soi-même dans de faux points de vue et dans des perspectives trompeuses, a dû apprendre combien est rare la certitude sur la valeur des actes et sur la moralité des intentions. A plus forte raison sentira-t-il la nécessité d'écarter toute suggestion des préjugés, tout esprit personnel, et de s'élever à la sérénité suprême de la pure intelligence, s'il s'agit d'hommes et d'événemens ensevelis depuis longtemps dans le lointain obscur du passé. Il y a sans doute une région de l'histoire où l'on peut, avec de sages précautions, s'avancer sans crainte, et arriver à des résultats plus ou moins certains et complets; cette région, plus particulièrement cultivée de nos jours, est celle où l'on décrit les événemens généraux, tels que les grandes conquêtes et les luttes de races, l'origine, les accroissemens et le déclin ou la transformation des institutions civiles, politiques, religieuses; les progrès de la richesse, des sciences, des lettres : toutes choses palpables et qui durent, qui ne changent que lentement, qui couvrent de vastes étendues de pays, se manifestent par une multitude de faits particuliers, et par conséquent sont facilement attestées par des documens nombreux, indubitables, se confirmant d'un siècle à l'autre; c'est ce qui constitue la vie collective, presque inconsciente du genre humain, où il n'y a ni à condamner ni à absoudre, mais seulement à observer et à décrire. Là, au moins pour quelques époques de l'histoire, il peut y avoir pleine lumière et certitude, et s'il s'y présente des obscurités ou des lacunes, on peut encore essayer d'y suppléer par des conjectures, par des analogies, lesquelles, se fondant sur des lois connues de l'esprit humain, sont elles-mêmes d'utiles exercices de la pensée.

Dès qu'on sort au contraire de cet ordre de choses générales et permanentes pour entrer dans l'histoire proprement dite, dans le mouvement détaillé, dramatique, volontaire des actions humaines, où l'individu, la caste, le groupe, la foule, paraissent en scène avec leurs passions, leurs erreurs, leurs tendances alternatives au bien ou au mal, et que de ces actes libres il sort une moralité, une responsabilité, un jugement de la conscience, alors il n'en est plus de même. La certitude diminue de beaucoup, et il doit être

tenu compte d'une foule de considérations diverses. D'ordinaire les témoignages rares, incomplets, suspects, difficiles ou impossibles à contrôler, portent sur des faits fugitifs, sur des hommes jugés par la passion contemporaine. Comment s'assurer qu'on sait tout, que la cause est suffisamment entendue, quand il s'est écoulé des siècles, quand les témoins ne peuvent plus être rappelés, quand la plupart des pièces sont perdues, ou qu'il n'en a jamais existé? Supposons cependant qu'il n'y manque rien : quelles difficultés d'appréciation! Si la moralité des actes ne dépend ni des temps, ni des lieux, la culpabilité ou le mérite des auteurs de ces actes en dépend sans nul doute pour beaucoup. Si c'est un individu qu'on juge, il faut tenir compte de tout ce qui l'a fait ce qu'il est, de tout ce qui l'entoure et le pousse; ce qui serait inexcusable dans un homme instruit et civilisé de nos jours ne le serait point dans un Goth barbare, et le premier n'aurait certes pas autant de mérite à s'abstenir d'une violence que n'en aurait le robuste et grossier compagnon d'Alaric. Si c'est toute une classe d'hommes qu'on veut juger, et si on lui reproche tel vice, telle cruauté, j'ai droit de demander dans quelle mesure, avec quelles compensations, sous quelles impulsions insurmontables des habitudes, de la profession, des idées reçues. Est-ce d'ailleurs le crime de toute cette classe, ou de la majorité, ou seulement des personnages les plus apparens? Il faudrait là une véritable statistique morale dont les plus simples élémens n'existent même pas. Il ne suffirait pas de recueillir dans les chroniques des masses de faits extérieurs et matériels; on en remplirait des volumes pour et contre. Les auteurs n'ont pu tout dire, et dans le choix ils ont été dirigés par une pensée ou une passion. Les plus frappans sont exceptionnels, ils ne peuvent donc donner l'image commune et le portrait des temps. Ainsi une foule de considérations imposent à l'historien la plus grande réserve, le plus minutieux examen, lorsqu'il s'agit de juger et de condamner soit les individus éminens, soit les classes entières qui ont été entraînées dans les grands courans de l'histoire : quoi d'ailleurs de plus inopportun aujourd'hui que de récriminer sur des sépulcres, quand l'union est encore si nécessaire aux vivans?

LOUIS BINAUT.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXXe ANNÉE.

MAI — JUIN 1860

Livraison du 1er Mai.

Livraison du 15 Mai.

O.K. III

Erratum pour la livraison du 1er juin, page 547, chapitre IV, ligne 10, au lieu de *jeu*, lisez *feu*.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.